N° 416 — Tome CXI 1er Août 1915

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-sixième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

(Mensuel jusqu'à la fin de la guerre)

HENRI ALBERT, GUILLAUME APOLLINAIRE, AUREL, DOCTEUR BARBILLION,
MAURICE BOISSARD, R. DE BURY, CLAUDIEN,
JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH,
GUSTAVE KAHN, PIERRE LASSERRE, AUGUSTE MARGUILLER, HENRI MAZEL,
CHARLES MERKI, GABRIEL MOUREY, PÉLADAN, GEORGES PIERREDON,
G. VACHER DE LAPOUGE, DAVID ALEC. WILSON (E. MASSON *trad.*)

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXV

SOMMAIRE

—

N° 416. — 1er AOUT 1915

Pierre Lasserre	*La Jeunesse d'Ernest Renan (Le Voyage en Italie. — Patrice)*	625
G. Vacher de Lapouge	*Le Paradoxe pangermaniste*	640
David Alec. Wilson (E. Masson *trad.*)	*Carlyle et l'Empire allemand*	655
Gabriel Mourey	*L'Appel aux Nations*, poème	665
Aurel	*Les Erreurs de la Force*	671
Péladan	*Revision des valeurs philosophiques allemandes*	685
Georges Pierredon	*Les Soldats*	696
Claudien	*Montparnasse et la Guerre*	703
Docteur Barbillion	*Comment nous mourons*	713

REVUE DU MOIS

Remy de Gourmont	*Epilogues : M. Croquant et la Guerre (II)*	721
Jean de Gourmont	*Littérature*	723
Henri Mazel	*Science sociale*	729
Charles Merki	*Archéologie*	734
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	738
R. de Bury	*Les Journaux*	745
Maurice Boissard	*Théâtre*	749
Gustave Kahn	*Art*	755
Auguste Marguillier	*Musées et Collections*	759
Divers	*Ouvrages sur la guerre actuelle*	765
Divers	*A l'Étranger : Allemagne, Balkans, Etats-Unis, Italie, Suisse*	772
Henri Albert	*Variétés : Treitschke et Nietzsche*	796
Guillaume Apollinaire	*La Vie anecdotique*	801
Mercure	*Publications récentes*	806
—	*Echos*	808

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

La revue étant bimensuelle en temps normal, et pour ne rien modifier au tarif habituel, les abonnements et réabonnements, tant qu'elle ne paraîtra qu'une fois par mois, ne seront pas établis sur leur *durée*, mais sur le *nombre de numéros*. Ainsi un an représente 24 numéros, 6 mois 12, 3 mois 6. L'abonnement de 3 ans comporte 72 numéros.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

Agathon
L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne..... 3.50

Hortense Allart de Méritens
Lettres inédites à Sainte-Beuve..... 3.50

Pierre D'Alheim
Moussorgski..... 3.50
Sur les pointes (mœurs russes)..... 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau
L'Enfer de la Bibliothèque Nationale..... 7.50

L'Arétin
Les Plus belles Pages de l'Arétin..... 3.50

Aurel
Jean Dolent..... 1 »
La Semaine d'Amour..... 3.50

Henri Bachelin
Jules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly
L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly..... 3.50
Lettres à Léon Bloy..... 3.50
Lettres à une Amie..... 3.50

J.-M. Barrie
Margaret Ogilvy..... 3.50

Charles Baudelaire
Lettres, 1841-1866..... 3.50
Œuvres posthumes..... 3.50

Léon Bazalgette
Walt Whitman. L'Homme et son œuvre..... 7.50

Christian Beck
Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale..... 3.50
Rome et l'Italie Méridionale. 3.50
La Suisse..... 3.50

Dimitri de Benckendorff
La Favorite d'un Tzar..... 3.50

Paterne Berrichon
Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50

Albert de Bersaucourt
Études et Recherches..... 3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo..... 3.50

Louis Bertrand
Gustave Flaubert..... 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud
Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol.... 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
Œuvres galantes des Conteurs italiens..... 3.50
Œuvres galantes des Conteurs italiens, IIe série... 3.50

Léon Bloy
L'Ame de Napoléon..... 3.50
La Chevalière de la Mort... 2 »
Celle qui pleure..... 3.50
Les Dernières Colonnes de l'Eglise..... 3.50
Exégèse des Lieux Communs 3.50
Exégèse des Lieux Communs, II..... 3.50
Le Fils de Louis XVI..... 3.50
L'Invendable..... 3.50
Le Mendiant ingrat..... 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant Ingrat*)... 3.50
Pages choisies..... 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu..... 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne..... 3.50
Le Sang du Pauvre..... 3.50
Le Vieux de la Montagne.. 3.50

Léon Bocquet
Albert Samain..... 3.50

Bottom
Ainsi parlait Jéroboam.... 2 »

Wacyf Boutros Ghali
Le Jardin des Fleurs..... 3.50

Georges Brandès
Essais choisis..... 3.50

Georges Buisseret
L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren..... 0.75

Mélanie Calvat
Vie de Mélanie..... 3.50

Gaston Capon
Les Vestris..... 3.50

Louis Carlo et Ch. Régismanset
L'Exotisme..... 3.50

Jane Carlyle
Jane Welsh Carlyle..... 3.50

Thomas Carlyle
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère..... 3.50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol..... 7 »
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. I..... 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, II..... 3.50
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours, III..... 3.50

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies.. 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo
Petit Musée de la Conversation..... 3.50

Fernand Caussy
Laclos..... 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge
Les Derniers jours de Paul Verlaine..... 3.50

Charles Cestre
Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort
Les plus belles pages de Chamfort..... 3.50

Paul Claudel
Connaissance de l'Est..... 3.50
Art poétique..... 3.50

Jean des Cognets
La Vie intérieure de Lamartine..... 3.50

Charles Collé
Journal historique inédit... 7.50

Vicomte de Colleville
Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin.... 2 »

J.-A. Coulangheon
Lettres à deux femmes.... 3.50

Marcel Coulon
Témoignages..... 3.50
Témoignages, IIe série..... 3.50
Témoignages, IIIe série.... 3.50

Cyrano de Bergerac
Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac..... 3.50

Eugène Defrance
Catherine de Médicis..... 3.50
Charlotte Corday et la Mort de Marat..... 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte..... 3.50
La Maison de Madame Gourdan..... 3.50

Paul Delior
Remy de Gourmont et son Œuvre..... 0.75

Eugène Demolder
L'Espagne en auto..... 3.50

René Descharmes et René Dumesnil
Autour de Flaubert, 2 vol.. 7 »

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*)..... 3.50

Diderot
Les plus belles pages de Diderot..... 3.50

Dostoïevski
Correspondance et Voyage à l'étranger..... 7.50

Pierre Dufay
Victor Hugo à vingt ans... 3.50

Georges Duhamel
Paul Claudel..... 2.50
Les Poètes et la Poésie.... 3.50

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien..... 3.50

Louis Dumur
Les Enfants et la Religion. 0.50

Georges Duviquet
Héliogabale..... 3.50

Georges Eekhoud
Les Libertins d'Anvers.... 3.50

M. Esch
L'Œuvre de Maurice Maeterlinck..... 0.75

Paul Escoube
Préférences..... 3.50

Edmond Fazy et Abdul Halim Memdouh
Anthologie de l'amour turc 3.50

Gauthier Ferrières
François Coppée et son œuvre..... 0.75

André Fontainas
Histoire de la Peinture française au XIXe siècle..... 3.50

Paul Frémeaux
Dans la chambre de Napoléon mourant..... 3.50

Edouard Ganche
Frédéric Chopin..... 5 »

Ernest Gaubert et Jules Véran
Anthologie de l'Amour Provençal..... 3 50

André Gide
Oscar Wilde..... 1 »
Prétextes, *Réflexions sur quelques points de Littérature et de Morale*... 3.50
Nouveaux Prétextes..... 3.50

A. Gilbert de Voisins
Sentiments..... 3.50

Comte de Gobineau
Pages choisies..... 3.50

Edmund Gosse
Père et Fils..... 3.50

Jean de Gourmont
Henri de Régnier et son œuvre..... 0.75
Muses d'Aujourd'hui..... 3.50

Remy de Gourmont
Le Chemin de Velours, *Nouvelles Dissociations d'idées*..... 3.50
La Culture des Idées..... 3.50
Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse..... 0.75
Dialogues des Amateurs (Epilogues, IVe série).... 3.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1895-1898)..... 3.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1899-1901)..... 3.50
Epilogues. *Réflexions sur la vie* (1902-1904)..... 3.50
Epilogues, 1905-1912. Vol. complém..... 3.50
Esthétique de la langue française..... 3.50
Livre des Masques, *Portraits symbolistes*..... 3.50
Le IIe Livre des Masques.. 3.50
Nouveaux Dialogues des Amateurs (Epilogues, Ve série)..... 3.50
Le Problème du Style..... 3.50
Promenades littéraires (I).. 3.50
Promenades littéraires (II).. 3.50
Promenades littéraires (III) 3.50
Promenades littéraires (IV) 3.50
Promenades littéraires (V). 3.50

Ch.-M. Des Granges
La Presse littéraire sous la Restauration..... 7.50

Maurice de Guérin
Les plus belles pages de Maurice de Guérin..... 3 »

Frédéric Harrison
John Ruskin..... 3.50

Lafcadio Hearn
Le Japon..... 3.50

Henri Heine
Les plus belles pages de Henri Heine..... 3.50

A.-Ferdinand Herold
Le livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie..... 6

Alexandre Herzen
Pages choisies..... 3.50

Albert Heumann
Le Mouvement littéraire Belge..... 3.50

Robert d'Humières
L'Ile et l'Empire de Grande-Bretagne..... 3.50

Francis Jammes
Feuilles dans le vent..... 3.50
Ma Fille Bernadette..... 3.50

H. Jelinek
La Littérature tchèque contemporaine..... 3.50

Virgile Josz
Fragonard, *Mœurs du XVIIIe siècle*..... 3.50
Watteau, *Mœurs du XVIIIe siècle*..... 3.50

Rudyard Kipling
Lettres du Japon..... 3.50

Paul Lafond
L'Aube Romantique..... 3.50

Laclos
Lettres inédites..... 3.50

Madame Lafarge
Correspondance, 2 vol..... 7 »

Jules Laforgue
Mélanges posthumes..... 3.50

Wanda Landowska
Musique ancienne..... 3.50

Pierre Lasserre
La Doctrine officielle de l'Université..... 3.50
Portraits et Discussions.... 3.50
Le Romantisme français... 3.50

Marius-Ary Leblond
Leconte de Lisle..... 3.50

G. Le Cardonnel et Ch. Vellay
La Littérature contemporaine (1905)..... 3.50

Edmond Lepelletier
Histoire de la Commune de 1871. I..... 7.50
Histoire de la Commune de 1871. II..... 7.50
Histoire de la Commune de 1871. II..... 7.50
Paul Verlaine, sa Vie, son Œuvre..... 3.50
Emile Zola, sa Vie, son Œuvre..... 3.50

Loyson-Bridet
Mœurs des Diurnales. *Traité de Journalisme*..... 3.50

Jean Lucas-Dubreton
La Disgrâce de Nicolas Machiavel..... 3.50

Emile Magne
L'Esthétique des Villes.. . 3.50
Madame de Chatillon..... 3.50
Madame de la Suze..... 3.50
Madame de Villedieu..... 3.50
Le Plaisant Abbé de Boisrobert..... 3.50
Scarron et son milieu 3.50
Voiture et les origines de l'Hôtel de Rambouillet... 3.50
Voiture et les années de gloire de l'Hôtel de Rambouillet..... 3.50

Henri Malo
Les Corsaires..... 3.50
Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart..... 3.50
Les Corsaires Dunkerquois et Jean-Bart, II..... 3.50

René Martineau
Tristan Corbière..... 1 »

Ferdinand de Martino
Anthologie de l'amour arabe 3.50

Henri Massis
La Pensée de Maurice Barrès 0.75

Masson Forestier
Autour d'un Racine ignoré. 7.50

Camille Mauclair
Jules Laforgue..... 2.50

Edouard Maynial
Casanova et son temps.... 3.50
La Jeunesse de Flaubert... 3.50
La Vie et l'Œuvre de Guy de Maupassant..... 3.50

Henri Mazel
Ce qu'il faut lire dans sa vie. 3.50

Jean Mélia
Les Idées de Stendhal..... 3.50
Stendhal et ses commentateurs..... 3.50
La Vie amoureuse de Stendhal..... 3.50

George Meredith
Essai sur la Comédie..... 2 »

Adrien Mithouard
Le Tourment de l'Unité.... 3.50

Albert Mockel
Propos de Littérature..... 3 »

Jean Moréas
Esquisses et Souvenirs.... 3.50
Réflexions sur quelques Poètes..... 3.50
Variations sur la Vie et les Livres..... 3.50

Eugène Morel
Bibliothèques, 2 vol. in-8e. 15 »

Charles Morice
Eugène Carrière..... 3.50

Jacques Morland
Enquête sur l'Influence allemande..... 3.50

Gabriel Mourey
Le Village dans la Pinède. 3.50

Alfred de Musset
Correspondance. 3.50
Les plus belles pages d'Alfred de Musset. 3.50
Lettres d'amour à Aimée d'Alton. 3.50
Œuvres complémentaires. 3.50

Napoléon
Napoléon raconté par lui-même, 2 vol. 7

Gérard de Nerval
Correspondance. 3.50
Les plus belles pages de Gérard de Nerval. 3.50

Alfredo Niceforo
Le Génie de l'Argot. 3.50

Charles Oulmont
La Poésie française du Moyen-âge. 3.50

Léon Paschal
Esthétique nouvelle fondée sur la psychologie du génie 7.50

Péladan
Les Idées et les Formes. 3.50

Hubert Pernot
Anthologie populaire de la Grèce moderne. 3.50

Edmond Pilon
Francis Jammes et le Sentiment de la Nature. 0.75
Muses et Bourgeoises de jadis. 3.50
Portraits de Sentiment. 3.50
Portraits tendres et pathétiques. 3 50

Camille Piton
Paris sous Louis XV. 3.50
Paris sous Louis XV (II). 3 50
Paris sous Louis XV (III). 3.50
Paris sous Louis XV (IV). 3.50
Paris sous Louis XV (V). 3.50

Pierre-Paul Plan
Jean-Jacques Rousseau raconté par les gazettes de son temps. 3.50

Georges Polti
Les trente-six situations dramatiques. 3 50

J.-G. Prodhomme
Ecrits de Musiciens. 3.50

Arthur Ransome
Oscar Wilde. 3.50

Henri de Régnier
Discours de Réception à l'Académie française. 1 »
Figures et Caractères. 3.50
Portraits et Souvenirs. 3.50
Sujets et Paysages. 3.50

Rétif de la Bretonne
Les plus belles pages de Rétif de la Bretonne. 3.50

Cardinal de Retz
Les plus belles pages du Cardinal de Retz. 3.50

Arthur Rimbaud
Les Illuminations. 2
Lettres de Jean-Arthur Rimbaud. 3.50
Une Saison en Enfer. 2 »

William Ritter
Etudes d'Art étranger. 3.50

Rivarol
Les plus belles pages de Rivarol. 3.50

E. de Rougemont
Villiers de l'Isle-Adam. 3.50

André Rouveyre
Exécution secrète d'un peintre par ses confrères. 1 »
Visages des Contemporains. 3.50

John Ruskin
La Bible d'Amiens. 3.50
Sésame et les Lys. 3.50

Saadi
Le Jardin des Fruits. 3.50

Jules Sageret
Les Grands Convertis. 3.50

Saint-Amant
Les plus belles pages de Saint-Amant. 3 »

Saint Evremond
Les plus belles pages de Saint-Evremond. 3.50

Saint-Simon
Les plus belles pages de Saint-Simon. 3.50

Sainte-Beuve
Lettres inédites à M. et Mme Juste Olivier. 3.50

P. Saintyves
Les Reliques et les Images légendaires. 3.50

Léon Séché
Alfred de Musset. I. L'Homme et l'Œuvre, les Camarades; II. Les Femmes. 2 vol. 7 »
Alfred de Vigny, I: La Vie littéraire, politique et religieuse; II: La Vie amoureuse. 2 vol. 7 »
Les Amitiés de Lamartine. 3.50
Le Cénacle de Joseph Delorme, 2 vol. 7 »
Le Cénacle de la Muse Française. 3.50
Delphine Gay. 3.50
Hortense Allart de Méritens 3.50
La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe. 3.50
Lamartine (1816-1830). 3.50
Madame d'Arbouville. 3.50
Sainte-Beuve. I. Son Esprit, ses Idées; II. Ses Mœurs. 2. vol. 3.50

Alphonse Séché et Jules Bertaut
L'Évolution du Théâtre contemporain. 3.50

Octave Séré
Musiciens français d'aujourd'hui. 3.50

Nahum Slousch
La Poésie lyrique hébraïque contemporaine. 3.50

Joseph de Smet
Lafcadio Hearn. 3.50

Georges Soulié
Essai sur la Littérature Chinoise. 3.50

Robert de Souza
La Poésie populaire et le Lyrisme sentimental. 3.50

André Spire
Quelques Juifs. 3.50

Stendhal
Les plus belles pages de Stendhal. 3.50

Casimir Stryienski
Soirées du Stendhal-Club. 3.50

Casimir Stryienski et Paul Arbelet
Soirées du Stendhal-Club (*2e série*). 3.50

Tallemant des Réaux
Les plus belles pages de Tallemant des Réaux. 3.50

Archag Tchobanian
Les Trouvères arméniens. 3.50

Teï-San
Notes sur l'Art japonais: La Peinture et la Gravure. 3.50
Notes sur l'Art japonais: La Sculpture et la Ciselure. 3.50

Adolphe Thalasso
Anthologie de l'Amour asiatique. 3.50
Le Théâtre Libre. 3.50

Théophile
Les plus belles pages de Théophile. 3 50

Tolstoï
Vie et Œuvre, Mémoires, 3 vol. 10.50

Tristan L'Hermite
Les plus belles pages de Tristan L'Hermite. 3 »

Jules Troubat
Sainte-Beuve et Champfleury 3.50
La Salle à manger de Sainte-Beuve. 3.50

Octave Uzanne
Le Célibat et l'Amour. 3.50
Parisiennes de ce temps. 3.50

A. Van Gennep
La Question d'Homère. 0.75

Jean Variot
L'Œuvre d'Elémir Bourges. 1 »

E. Viglé-Lecocq
La Poésie contemporaine 1884-1896. 3.50

Alfred de Vigny
Les plus belles pages d'Alfred de Vigny. 3.50

Léonard de Vinci
Textes choisis. 3.50

Jean Viollis
Charles Guérin. 2 »

Tancrède de Visan
L'Attitude du Lyrisme contemporain. 3.50

Oscar Wilde
De Profundis, précédé de Lettres écrites de la prison et suivi de la Ballade de la Geôle de Reading. 3.50
Les Origines de la Critique historique. 3.50

Stefan Zweig
Emile Verhaeren, sa Vie, son Œuvre. 3.50

Poésie

Guillaume Apollinaire
Alcools 3.50

Fernand Benoît
La Foire aux Paysages.... 3.50

Léon Bocquet
Les Cygnes noirs..... 3.50

Pierre Camo
Les Beaux Jours..... 3.50

Paul Castiaux
La Joie Vagabonde..... 3.50
Lumières du Monde..... 3.50

Jean Cocteau
La Danse de Sophocle..... 3.50
Le Prince Frivole..... 3.50

Antonine Coullet
L'Envolée..... 3.50

Guy-Charles Cros
Les Fêtes quotidiennes.... 3.50

Marie Dauguet
Par l'Amour..... 3.50

Léon Deubel
Régner..... 3.50

Jean Dominique
L'Aile mouillée..... 2 »
L'Anémone des mers..... 2 »
La Gaule blanche..... 2 »
Le Puits d'Azur..... 2 »

Edouard Ducoté
La Prairie en fleurs..... 3.50

Edouard Dujardin
Poésies..... 3.50

Max Elskamp
La Louange de la Vie..... 3.50

André Fontainas.
Crépuscules..... 3.50
La Nef désemparée..... 3.50

Paul Fort
L'Amour marin..... 3.50
Ballades Françaises..... 3.50
Coxcomb, ou l'homme tout nu tombé du Paradis.... 3.50
Les Hymnes de feu, précédés de Lucienne..... 3.50
Idylles antiques..... 3.50
Montagne..... 3.50
Paris Sentimental ou le Roman de nos vingt ans. 3.50
Le Roman de Louis XI.... 3.50

Paul Gérardy
Roseaux..... 3.50

Henri Ghéon
La Solitude de l'Été..... 3.50

Ivan Gilkin
La Nuit..... 3.50

Remy de Gourmont
Divertissements..... 3.50

Charles Guérin
Le Cœur solitaire..... 3.50
L'Homme intérieur..... 3.50
Le Semeur de Cendres.... 3.50

Emile Henriot
La Flamme et les Cendres. 3.50

A.-Ferdinand Herold
Au hasard des chemins..... 2 »

Images tendres et merveilleuses..... 3.50
La Route fleurie..... 3.50

Robert d'Humières
Ou Désir aux Destinées.... 3.50

Henrik Ibsen
Poésies..... 3.50

Francis Jammes
De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir..... 3.50
Clairières dans le Ciel..... 3.50
Le Deuil des Primevères.. 3.50
Les Géorgiques chrétiennes. 3.50
Œuvres de Francis Jammes. 7 »
Le Triomphe de la Vie..... 3.50

Gustave Kahn
Le Livre d'Images..... 3.50
Premiers Poèmes..... 3.50

John Keats
Poèmes et Poésies..... 3.50

Klingsor
Poèmes de Bohême..... 3.50
Schéhérazade..... 3.50
Le Valet de cœur... ..... 3.50

Marc Lafargue
L'Age d'Or..... 3.50

Jules Laforgue
Poésies complètes..... 3.50

Léo Larguier
Jacques..... 3.50

Louis Le Cardonnel
Carmina Sacra..... 3.50
Poèmes..... 3.50

Philéas Lebesgue
Les Servitudes..... 3.50

Sébastien Charles Leconte
L'Esprit qui passe..... 3.50
Le Masque de Fer..... 3.50
Le Sang de Méduse..... 3.50
La Tentation de l'Homme.. 3.50

Charles Van Lerberghe
La Chanson d'Eve..... 3.50

Grégoire Le Roy
La Chanson du Pauvre... 3.50

Louis Mandin
Ariel esclave..... 3.50
Les Saisons ferventes..... 3.50

Paul Mariéton
Les Epigrammes..... 3.50

Stuart Merrill
Poèmes, 1887-1897..... 3.50
Les Quatre Saisons..... 3.50
Une Voix dans la foule.... 3.50

Victor-Emile Michelet
L'Espoir merveilleux..... 3.50

Albert Mockel
Clartés..... 3 »

Jean Moréas
Poèmes et Sylves..... 3.50
Premières Poésies..... 3.50
Les Stances..... 3.50

Alfred Mortier
Le Temple sans Idoles..... 3.50

Gabriel Mourey
Le Miroir..... 3.50

Marie et Jacques Nérvat
Les Rêves unis..... 3.50

Julien Ochsé
Profils d'or et de cendre... 3.50

Louis Payen
Le Collier des Heures..... 3.50
Les Voiles blanches..... 3.50

Edgar Poe
Poésies complètes..... 3.50

François Porché
A chaque jour..... 3.50
Au loin, peut-être..... 3.50
Humus et Poussière..... 3.50

Maurice Pottecher
Le Chemin du Repos..... 3 »

Pierre Quillard
La Lyre héroïque et dolente. 3.50

Ernest Raynaud
Apothéose de Jean Moréas 1 »
La Couronne des Jours.... 3.50
Les Deux Allemagne..... 3.50

Hugues Rebell
Chants de la Pluie et du Soleil..... 3.50

Henri de Régnier
La Cité des Eaux..... 3.50
Les Jeux rustiques et divins. 3.50
Les Médailles d'Argile..... 3.50
Le Miroir des Heures..... 3.50
Œuvres de Henri de Régnier, I..... 7 »
Œuvres de Henri de Régnier, II..... 7 »
Poèmes, 1887-1892..... 3.50
Premiers Poèmes..... 3.50
La Sandale ailée..... 3.50

Lionel des Rieux
Le Chœur des Muses..... 3.50

Arthur Rimbaud
Œuvres de Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50

P.-N. Roinard
La Mort du Rêve..... 3.50

Lucien Rolmer
Le Second volume des chants perdus..... 3.50

Jules Romains
Odes et Prières..... 3.50
Un Être en marche..... 3.50
La Vie Unanime..... 3.50

Ronsard
Le Livret de Folastries....

Sainte-Beuve
Le Livre d'Amour..... 3.50

Albert Samain
Le Chariot d'Or..... 3.50
Aux Flancs du Vase, suivi de Polyphème et de Poèmes inachevés..... 3.50
Au Jardin de l'Infante..... 3.50
Œuvres de Albert Samain, I..... 7 »

Œuvres de Albert Samain, II..... 7 »
Œuvres de Albert Samain, III..... 7 »

Cécile Sauvage

Andis que la terre tourne. 3.50
Le Vallon..... 3.50

Fernand Séverin

Poèmes..... 3.50

Emmanuel Signoret

Poésies complètes..... 3.50

Paul Souchon

La Beauté de Paris..... 3.50

Henry Spiess

Chansons captives..... 3.50
Le Silence des Heures..... 3.50

André Spire

Versets..... 3.50
Vers les Routes absurdes.. 3.50

Laurent Tailhade

Poèmes aristophanesques.. 3.50
Poèmes élégiaques..... 3.50

Archag Tchobanian

Poèmes..... 3.50
La Vie et le Rêve..... 3.50

Touny-Lerys

La Pâque des Roses..... 3.50

R.-H. de Vandelbourg

La Chaîne des Heures..... 3.50

Emile Verhaeren

Les Blés mouvants..... 3.5
Les Forces tumultueuses... 3.50
Les Heures claires..... 3.50
La Multiple Splendeur..... 3.50
Œuvres de Emile Verhaeren, I..... 7 »
Œuvres de Emile Verhaeren, II..... 7 »
Poèmes..... 3.50

Poèmes, nouvelle série.... 3.50
Poèmes, IIIe série..... 3.50
Les Rythmes souverains... 3.50
Les Villes Tentaculaires, précédées des Campagnes Hallucinées..... 3.50
Les Visages de la Vie..... 3.50

Francis Vielé-Griffin

Clarté de Vie..... 3.50
La Légende ailée de Wieland le Forgeron..... 3.50
Phocas le Jardinier..... 3.50
Plus loin..... 3.50
Poèmes et Poésies..... 3.50
Voix d'Ionie..... 3.50

Gabriel Volland

Le Parc enchanté..... 3.50

Walt Whitman

Feuilles d'Herbe, 2 vol..... 7 »

Théâtre

René Arcos

L'Ile Perdue..... 3.50

Aurel

Pour en finir avec l'Amant. 3.50

Paul Claudel

Théâtre I..... 3.50
Théâtre II..... 3.50
Théâtre III..... 3.50
Théâtre IV..... 3.50

Marcel Collière

Les Syracusaines..... 1 »

Georges Duhamel

Le Combat..... 3.50

Édouard Dujardin

Antonia..... 3.50

Albert Erlande

Le Titan..... 3.50

André Gide

Saül. Le Roi Candaule.... 3.50

Maxime Gorki

Dans les Bas-Fonds..... 3.50
Les Petits Bourgeois..... 3.50

Remy de Gourmont

Lilith, suivi de Théodat.... 3.50

Fernand Gregh

Prélude féerique..... 1 »

A.-Ferdinand Herold

Andromaque..... 1 »
L'Anneau de Çakuntalâ.... 3 »
Les Hérétiques..... 1 »
Le Jeune Dieu..... 1 »
Maisonseule..... 2 »

Sâvitri..... 1 »
Les Sept contre Thèbes.... 1 »
Une jeune femme bien gardée 1 »

Robert d'Humières

Les Ailes closes..... 3.50

Virgile Josz et Louis Dumur

Rembrandt..... 3.50

Jean Lorrain et A.-Ferdinand Herold

Prométhée..... 1 »

Charles Van Lerberghe

Les Flaireurs..... 1 »
Pan..... 3.50

Emerich Madach

La Tragédie de l'Homme... 3.50

F.-T. Marinetti

Le Roi Bombance..... 3.50

Jean Moréas

Iphigénie, tragédie en 5 actes..... 3.50

Alfred Mortier

La Logique du Doute..... 1 »
Marius vaincu..... 2 »
Sylla..... 3.50

Gabriel Mourey

Psyché..... 3.50

Lucien Nepoty

Le Premier Glaive..... 1 »

Louis Payen

Les Esclaves..... 1 »
Siséra..... 1 »

Péladan

Œdipe et le Sphinx..... 1 »
Sémiramis..... 1 »

René Peter

La Tragédie de la Mort.... 1 »

Georges Polti

Les Cuirs de Bœuf..... 3.50

Rachilde

Théâtre..... 3.50

Paul Ranson

L'Abbé Prout, *Guignol pour les vieux enfants*..... 3.50

Ernest Raynaud

L'Assomption de Paul Verlaine..... 1 »

Henri de Régnier

Les Scrupules de Sganarelle 3.50

Jules Romains

L'Armée dans la Ville..... 3.50

Saint Pol-Roux

La Dame à la faulx..... 3.50

Albert Samain

Polyphème. 2 actes..... 1 »

Paul Souchon

Le Dieu nouveau, tragédie en 3 actes..... 1 »
Phyllis, tragédie en 5 actes 2 »
Le Tasse..... 2 »

Émile Verhaeren

Deux Drames..... 3.50
Philippe II..... 3.50

Collection de Romans

Claire Albane
L'Amour tout simple..... 3.50

Anonyme
Lettres d'amour d'une Anglaise..... 3.50

Aurel
Les Jeux de la Flamme... 3.50

Marcel Batilliat
La Beauté..... 3.50
Chair mystique..... 3.50
La Joie..... 3.50
La Vendée-aux-Genêts..... 3.50
Versailles-aux-Fantômes... 3.50

Maurice Beaubourg
Dieu ou pas Dieu..... 3.50
La rue Amoureuse..... 3.50

Aloysius Bertrand
Gaspard de la Nuit..... 3.50

Alia Berzeff
Tamara..... 3.50

J.-W. Bienstock et Dr A. Skarvan
Au Pied de l'Echafaud..... 3.50

Léon Bloy
Le Désespéré..... 3.50
La Femme pauvre..... 3.50

Francis Carco
Jésus la Caille..... 3.50

R.-Gaston Charles
La Danseuse nue..... 3.50

Judith Cladel
Confessions d'une Amante. 3.50

Mrs W.-K. Clifford
Lettres d'amour d'une Femme du monde..... 3.50

Joseph Conrad
L'Agent secret..... 3.50
Le Nègre du « Narcisse ».. 3.50

J.-A. Coulangheon
Le Béguin de Gô..... 3.50
L'Inversion sentimentale... 3.50
Les Jeux de la Préfecture.. 3.50

Stephen Crane
La Conquête du Courage... 3.50

Gaston Danville
L'Amour Magicien..... 3 50
Contes d'Au-delà..... 6. »
Le Parfum de volupté..... 3.50
Les Reflets du Miroir..... 3.50

Jacques Daurelle
La Troisième Héloïse.... 3 50

Albert Delacour
L'Evangile de Jacques Clément..... 3.50
Le Pape rouge..... 3.50
Le Roy..... 3.50

Louis Delattre
La Loi de Péché..... 3.50

Grazia Deledda
Les Tentations..... 3.50

Eugène Demolder
L'Arche de M. Cheunus... 2 »
Les Vagabonds..... 3.50
Varenka Olessova..... 3.50

Jean de Gourmont
La Toison d'Or..... 3.50
Le Jardinier de la Pompadour..... 3.50

Les Patins de la Reine de Hollande..... 3.50
La Route d'Emeraude..... 3.50

Charles Derennes
L'Amour fessé..... 3.50
Le Peuple du Pôle..... 3.50

Dostoïevski
Carnet d'un Inconnu..... 3.50
Le Double..... 3.50

Édouard Ducoté
Aventures..... 3.50

Édouard Dujardin
L'Initiation au Péché et à l'Amour..... 3.50
Les Lauriers sont coupés... 3.50

Louis Dumur
Le Centenaire de Jean-Jacques..... 3.50
Un Coco de génie..... 3.50
L'Ecole du Dimanche..... 3.50
Pauline ou la liberté de l'amour..... 3.50
Les trois demoiselles du père Maire..... 3.50

Georges Eekhoud
L'Autre Vue..... 3.50
Le Cycle patibulaire..... 3.50
Escal-Vigor..... 3.50
La Faneuse d'amour..... 3.50
Mes Communions..... 3.50
La Nouvelle Carthage..... 3.50

Albert Erlande
Jolie Personne..... 3.50
Le Paradis des Vierges sages..... 3.50

Laurent Evrard
Le Danger..... 3.50
Une Leçon de Vie..... 3.50

Gabriel Faure
La Dernière Journée de Sapphô..... 3.50

André Fontainas
Les Etangs Noirs..... 3.50
L'Indécis..... 3.50
L'Ornement de la Solitude. 2 »

André Gide
L'Immoraliste..... 3.50
Les Nourritures Terrestres. 3.50
La Porte étroite..... 3.50
Le Prométhée mal enchaîné 2 »
Le Voyage d'Urien, suivi de Paludes..... 3.50

A. Gilbert de Voisins
La Petite Angoisse..... 3.50

Maxime Gorki
L'Angoisse..... 3.50
L'Annonciateur de la Tempête..... 3.50
Les Déchus..... 3.50

Remy de Gourmont
Les Chevaux de Diomède.. 3.50
Un Cœur virginal..... 3.50
Couleurs..... 3.50
Histoires magiques..... 3.50
Une Nuit au Luxembourg.. 3.50
D'un Pays lointain..... 3.50
Le Pèlerin du Silence..... 3.50
Sixtine..... 3.50
Le Songe d'une femme.... 3.50

Thomas Hardy
Barbara..... 3.50

Frank Harris
Montès le Matador..... 3.50

Lafcadio Hearn
Chita..... 3.50
Fantômes de Chine..... 3.50
Feuilles éparses de littératures étranges..... 3.50
Kotto..... 3.50
Kwaidan..... 3.50
La Lumière vient de l'Orient..... 3.50

A.-Ferdinand Herold
L'Abbaye de Sainte-Aphrodise..... 2 »
Les Contes du Vampire.... 3.50

Maurice Hewlett
Amours charmantes et cruelles..... 3.50
En plein air..... 3.50

Charles-Henry Hirsch
La Possession..... 3.50
La Vierge aux tulipes..... 3.50

Edmond Jaloux
L'Agonie de l'Amour..... 3.50
L'Ecole des Mariages..... 3.50
Le Jeune Homme au Masque 3.50
Les Sangsues..... 3.50

Francis Jammes
Pensée des Jardins..... 2 »
Pomme d'Anis..... 2 »
Le Roman du Lièvre..... 3.50

Alfred Jarry
Les Jours et les Nuits..... 3.50

Lucien Jean
Parmi les Hommes..... 3.50

Albert Juhellé
La Crise virile..... 3.50

Gustave Kahn
Le Conte de l'Or et du Silence..... 3 50

Rudyard Kipling
Actions et Réactions..... 3.50
Les Bâtisseurs de Ponts... 3.50
Le Chat Maltais..... 3.50
L'Histoire des Gadsby..... 3.50
L'Homme qui voulut être roi 3.50
Kim..... 3.50
Le Livre de la Jungle..... 3.50
Le Second Livre de la Jungle..... 3.50
La plus belle Histoire du monde..... 3.50
Le Retour d'Imray..... 3.50
Stalky et Cie..... 3.50
Sur le Mur de la Ville.... 3.50

Hubert Krains
Amours rustiques..... 3.50
Le Pain noir..... 3.50

Marie Krysinska
La Force du Désir..... 3 50

Laclos
Les Liaisons dangereuses (édition collationnée sur le manuscrit)..... 3.50

A. Lacoin de Villemorin et Dr Khalil-Khan
Le Jardin des Délices..... 3.50

Jules Laforgue

oralités légendaires, sui-vies des *Deux Pigeons*. 3.50

Enrique Larreta

Gloire de don Ramire.. 3.50

Pierre Lasserre

enri de Sauvelade..... 2 »

Paul Léautaud

Petit Ami..... 3.50

Georges Le Cardonnel

s Soutiens de l'Ordre.... 3.50

Camille Lemonnier

Petite Femme de la Mer 3.50

William Lindsey

Manteau parti 3.50

Alfred Machard

s Cent Gosses 3.50
ouris l'Arpète..... 2 »
tine..... 3.50

Henri Malo

s Messieurs du Cabinet.. 3 50
s Dauphins du jour..... 3.50
s Surprises du Bachelier
Petruccio..... 3.50

Raymond Marival

hair d'Ambre..... 3.50
Çof, *Mœurs kabyles*... 3.50

Max-Anély

s Immémoriaux..... 3.50

Charles Merki

argot d'Eté..... 3.50

Albert Mockel

ontes pour les Enfants d'hier 3.50

Jean Moréas

ontes de la Vieille France. 3.50

Eugène Morel

es Boers..... 2 »

Alain Morsang et Jean Beslière

a Mouette..... 3.50

Marie et Jacques Nervat

élina Landrot..... 3.50

Novalis

enri d'Ofterdingen..... 3.50

Julien Ochsé

'Ile en Ile..... 3.50

Walter Pater

ortraits Imaginaires..... 3.50

Péladan

a Licorne..... 3.50
Iodestie et Vanité..... 3.50
e Nimbe noir..... 3.50
érégrine et Pérégrin..... 3.50

I.-L. Péretz

ontché le Silencieux..... 3.50

Louis Pergaud

e Goupil à Margot 3.50
a Guerre des Boutons.... 3.50
a Revanche du Corbeau.. 3.50
e Roman de Miraut..... 3.50

Edgard Poë

Histoires étranges et mer-veilleuses..... 3.50

Pierre de Querlon

a Boule de Vermeil..... 3.50
éline, fille des champs.... 3.50
es Joues d'Hélène..... 3.50

La Liaison fâcheuse..... 3.50
La Maison de la Petite Livia 3.50

Pierre de Querlon et Charles Verrier

Les Amours de Leucippe et de Clitophon..... 3.50

Pierre Quillard

Les Mimes d'Hérondas..... 2 »

Thomas de Quincey

De l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts 3.50

Rachilde

Contes et Nouvelles..... 3.50
Le Dessous..... 3.50
L'Heure sexuelle..... 3.50
Les Hors nature..... 3.50
L'Imitation de la Mort..... 3.50
La Jongleuse..... 3.50
Le Meneur de Louves..... 3.50
La Sanglante Ironie..... 3.50
Son Printemps..... 3.50
La Tour d'Amour..... 3.50

Hugues Rebell

Le Diable est à table..... 3.50

Henri de Régnier

Les Amants Singuliers.... 3.50
L'Amphisbène 3.50
Le Bon Plaisir..... 3.50
La Canne de Jaspe..... 3.50
Couleur du Temps..... 3.50
La Double Maîtresse..... 3.50
La Flambée..... 3.50
Le Mariage de Minuit..... 3.50
Le Passé vivant..... 3.50
La Peur de l'Amour..... 3.50
Le Plateau de Laque..... 3.50
Les Rencontres de M. de Bréot..... 3.50
Romaine Mirmault..... 3.50
Les Vacances d'un Jeune Homme sage..... 3.50

Jules Renard

Le Vigneron dans sa Vigne. 3.50

Maurice Renard

Le Docteur Lerne, sous-dieu 3.50
Le Voyage Immobile..... 3.50

William Ritter

Fillette slovaque..... 3.50
Leurs Lys et leurs Roses... 3.50
La Passante des Quatre Saisons..... 3.50

Jean Rodes

Adolescents..... 3.50

Lucien Rolmer

Madame Fornoul et ses Héritiers..... 2 »

J.-H. Rosny

Les Xipéhuz..... 2 »

Eugène Rouart

La Villa sans Maître..... 3.50

Saint-Pol-Roux

De la Colombe au Corbeau par le Paon..... 3.50
Les Féeries intérieures..... 3.50
La Rose et les Epines du Chemin..... 3.50

Albert Samain

Contes..... 3.50

Robert Scheffer

Les Frissonnantes..... 3.50

Les Loisirs de Berthe Livoire 3.50
Le Péché mutuel..... 3.50

Marcel Schwob

La Lampe de Psyché..... 3.50

Emile Sicard

Les Marchands..... 3.50

R.-L. Stevenson

La Flèche noire..... 3.50

Ivan Strannik

L'Appel de l'Eau..... 3.50

Auguste Strindberg

Axel Borg..... 3.50
Inferno..... 3.50

Jean de Tinan

L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse..... 3.50
Penses-tu réussir?..... 3.50

P.-J. Toulet

Mon amie Nane..... 3.50
Les Tendres Ménages..... 3.50

Mark Twain

Le Capitaine Tempête..... 3.50
Contes choisis..... 3.50
Exploits de Tom Sawyer detective..... 3.50
Le Legs de 30000 dollars. 3.50
Un Pari de Milliardaires... 3.50
Les Peterkins..... 3.50
Plus fort que Sherlock Holmès..... 3.50
Le Prétendant américain... 3.50

Arnold Van Gennep

Les Demi-Savants..... 3 50

Eugène Vernon

Gisèle Chevreuse..... 3.50

Villiers de l'Isle-Adam

Contes cruels..... 5 »
Derniers Contes..... 3 50
L'Eve future..... 5 »

Jean Viollis

Petit Cœur..... 2 »

H.-G. Wells

L'Amour et M. Lewisham.. 3.50
Anne Véronique..... 3.50
Au Temps de la Comète.... 3.50
La Burlesque Equipée du Cycliste..... 3.50
Douze Histoires et un Rêve. 3.50
Effrois et Fantasmagories.. 3.50
La Guerre dans les airs... 3.50
La Guerre des Mondes..... 3.50
L'Histoire de M. Polly..... 3.50
Une Histoire des Temps à venir..... 3.50
L'Ile du Docteur Moreau.. 3.50
La Machine à explorer le Temps..... 3.50
La Merveilleuse Visite..... 3.50
Miss Waters..... 3.50
Le Pays des Aveugles..... 3.50
Les Pirates de la Mer..... 3.50
Place aux Géants..... 3.50
Les Premiers Hommes dans la Lune..... 3.50
Quand le dormeur s'éveillera 3.50

Willy et Colette Willy

Claudine en ménage..... 3.50

Colette Willy

La Retraite sentimentale... 3.50
Sept Dialogues de Bêtes... 3.50

Philosophie — Science — Sociologie

Edmond Barthèlemy
Thomas Carlyle..... 3.50

Julien Benda
Le Bergsonisme..... 2 »
Sur le succès du Bergsonisme..... 3.50

Georges Bohn
Alfred Giard et son Œuvre..... 0.75

H.-B. Brewster
L'Ame païenne..... .50

Thomas Carlyle
Essais choisis de Critique et de Morale..... 3.50
Nouveaux Essais choisis de Critique et de Morale.... 3.50
Pamphlets du Dernier Jour. 3.50
Sartor Resartus..... 3.50

Frédéric Charpin
La Question religieuse..... 3.50

Christian Cornélissen
Le Salaire, ses formes, ses lois..... 0.75

Lucien Corpechot
René Quinton..... 0.75

Gaston Danville
Magnétisme et Spiritisme... 0.75

Joseph Desaymard
La Pensée d'Henri Bergson. 0.75

J.-A. Dulaure
Des Divinités génératrices (*Le Culte du Phallus*). 3.50

Emerson
Les Forces éternelles..... 3.50

Jules de Gaultier
Le Bovarysme..... 3.50
Comment naissent les dogmes..... 3.50
La Dépendance de la Morale et l'Indépendance des Mœurs..... 3.50
La Fiction universelle..... 3.50
Le Génie de Flaubert..... 3.50
De Kant à Nietzsche..... 3.50
Nietzsche et la Réforme philosophique..... 3.50
Les Raisons de l'Idéalisme. 3.50

Remy de Gourmont
Physique de l'amour. *Essai sur l'instinct sexuel*.... 3.50
Promenades Philosophiques. 3.50
Promenades Philosophiques 2e série..... 3.50
Promenades philosophiques, 3e série..... 3.50

Havelock Ellis
La Pudeur. La Périodicité sexuelle. L'Auto-érotisme 5 »
L'Impulsion sexuelle..... 5 »
L'Inversion sexuelle..... 5 »
Le Monde des Rêves..... 3.50
La Sélection sexuelle..... 5 »

Helvétius
Les plus belles pages d'Helvétius..... 3.50

P.-G. La Chesnais
La Révolution russe et ses résultats..... 0.75

Pierre Lasserre
Les Idées de Nietzsche sur la Musique..... 3.50
La Morale de Nietzsche.... 3.50

Dr Gustave Le Bon
La Naissance et l'Evanouissement de la Matière.... 0.75

Jacques Loeb
La Fécondation chimique.. 5 »

Percival Lowel
Mars et ses Canaux..... 5 »

Louis Maeterlinck
Péchés primitifs..... 3.50

Maurice Maeterlinck
La Sagesse et la Destinée. 7 »
Le Trésor des Humbles.... 3.50

Georges Matisse
L'Intelligence et le Cerveau. 0.75
Les Ruines de l'Idée de Dieu..... 0.75

D. Mérejkowsky
Le Tsar et la Révolution... 3.50

Raymond Meunier
Le Végétarisme..... 0.75

Stanislas Meunier
Les Harmonies de l'Evolution terrestre..... 0.75

Multatuli
Pages choisies..... 3.50

Frédéric Nietzsche
Ainsi parlait Zarathoustra.. 3.50
Aurore..... 3.50
Le Cas Wagner..... 1 »
Considérations inactuelles.. 3.50
Le Crépuscule des Idoles, le Cas Wagner, Nietzsche contre Wagner, l'Antéchrist..... 3.50
Ecce Homo..... 3.50
Le Gai savoir..... 3.50
La Généalogie de la Morale. 3.50
Humain, trop Humain (1re partie)..... 3.50
L'Origine de la Tragédie... 3.50
Pages choisies..... 3.50
Par delà le bien et le mal.. 3.50
La Volonté de Puissance, 2 volumes..... 7 »
Le Voyageur et son Ombre (*Humain, trop Humain*, 2e partie)..... 3.50

Georges Palante
La Philosophie du Bovarysme..... 0.75

Péladan
Supplique à S. S. le Pape Pie X pour la réforme des canons en matière de divorce..... 1 »

Edmond Picard
Gustave Le Bon et son Œuvre..... 0.75

Etienne Rabaud
Le Génie et les théories de M. Lombroso..... 0.75

Marcel Réja
L'Art chez les fous..... 3.50

Claire Richter
Nietzsche et les Théories biologiques contemporaines..... 3.50

G. de Rougemont
La Graphologie..... 0.75

Jules Sageret
Henri Poincaré..... 0.75
Paradis laïques..... 3.50

Sénancour
De l'Amour..... 3 »

Carl Siger
Essai sur la Colonisation... 3.50

Léon Tolstoï
Dernières Paroles..... 3.50

L.-L. Trouessart
Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire..... 0.75

A. Van Gennep
En Algérie..... 3.50
La Question d'Homère..... 0.75
Religions, Mœurs et Légendes..... 3.50
Religions, Mœurs et Légendes. 2e série..... 3.50
Religions, Mœurs et Légendes, 3e série..... 3.50
Religions, Mœurs et Légendes, 4e série..... 3.50
Religions, Mœurs et Légendes, 5e série..... 3.50

H.-G. Wells
Anticipations..... 3.50
La Découverte de l'Avenir et le Grand Etat..... 3.50
Une Utopie moderne..... 3.50

LA JEUNESSE D'ERNEST RENAN [1]

LE VOYAGE EN ITALIE. — PATRICE.

—

Dans la brève et précieuse notice que l'illustre Berthelot a consacrée à son ami en présentant au public leur *Correspondance* commune, il est question d'une « seconde grande crise morale qui décida de la vie de Renan » et qui commença dans le temps où il achevait *l'Avenir de la Science*. « Crise » n'est pas très bien dit. La transformation que Berthelot a en vue et qu'il apprécie avec délicatesse nous apparaît au contraire comme un progrès harmonieux et favorisé par un ensemble de circonstances propices, comme le facile épanouissement d'un riche germe libre d'obstacles. Nous voyons Renan rentrer en possession des dons les plus séduisants de sa nature intellectuelle et retrouver cette grâce d'esprit qui ravissait déjà l'abbé Dupanloup dans les lettres du séminariste à sa mère. Du jeune philosophe surexcité et tendu se dégagent l'artiste et le poète qu'étouffait la fermentation tumultueuse des idées ; l'échappé de séminaire se libère de sa gaucherie et de sa raideur et gagne vis-à-vis de la société cette franchise, cette aisance de position sans lesquelles même un esprit aussi distingué court risque de la juger à faux ; la fièvre de l'*encéphalite* s'apaise pour faire place au calme de l'observation, au plaisir de la pensée ; tous ces changements se reflètent dans ceux d'un style jusque-là puissant, mais massif et touffu et où pénètrent maintenant l'ordre, l'air et la lumière des classiques.

(1) Cet article est un fragment qu'on voudra bien ne pas prendre pour un tout. Le livre de jeunesse (*Patrice*), qui m'en a fourni, pour la plus grande partie, le fond, contient une si abondante substance d'idées et de sentiments que l'analyse que j'en ai faite a pris, malgré moi, l'allure d'un portrait. Elle n'offre, à vrai dire, que quelques traits, les uns durables et que nous retrouverons dans le Renan de toutes les époques, les autres plutôt propres à ces années de jeunesse.

Quelles influences ont produit ces harmonieux résultats et fait sortir le papillon de la chrysalide ? Berthelot en allègue plusieurs et (d'accord sur ce point avec Renan) place au premier rang celle de l'Italie.

§

Renan visita l'Italie en 1849 et eut le bonheur d'y séjourner huit mois avec son ami Charles Daremberg, grâce à une idée amicale de Victor Le Clerc qui l'avait « fait charger de diverses commissions dans les bibliothèques de ce pays, en vue de l'*Histoire littéraire* de la France et d'une thèse commencée sur l'averroïsme ». Les premiers souffles de la péninsule lui annoncèrent un monde nouveau, objet inconscient de ses désirs et qu'il reconnut pour la vraie patrie de son intelligence. « Une sorte de vent tiède détendit ma rigueur : toutes mes illusions de 1848 tombèrent comme impossibles. » Ces illusions impliquaient une erreur générale de l'esprit, une disposition de sectaire à voir toutes les choses humaines sous l'angle étroit d'un certain absolu moral ou sentimental et à les vouloir réformer ou refaire selon ses exigences. L'Italie rendit à Renan une perspective plus ouverte ; elle lui restitua cette lucidité et cette tranquillité de compréhension qui s'accordaient mieux avec la part gasconne de sa nature. Il s'accoutuma à voir le réel tel qu'il est, à placer le naturel où il est. « Je vis les « fatales nécessités de la société humaine ; je me résignai à un « état de la création où beaucoup de mal sert de condition à « un peu de bien.... je me reconciliai, à quelques égards, avec « la réalité et, en reprenant, à mon retour, le livre écrit un an « auparavant, je le trouvai âpre, dogmatique, sectaire et dur. » La même lumière qui éclairait maintenant à ses yeux la réalité lui dévoilait aussi la beauté. « Le côté de l'art, jusque-là « presque fermé pour moi, m'apparut radieux et consolateur. » Ceci ne veut pas dire que les monuments de l'art (l'architecture peut-être exceptée) l'aient puissamment captivé par eux-mêmes; son sens plastique était assez faible et l'anecdote d'Edmont de Goncourt racontant que Renan, interrogé sur la couleur du papier de son salon, n'a pas su la dire, est, à cet égard, significative. C'est le sentiment général, c'est l'atmosphère de la beauté qui l'ont saisi et lui ont révélé cet esprit de serénité et de joie qui est au fond de la grande création artistique. La vue des choses en plein soleil a fait grand tort à ses

rêveries de religion de la science et de prophétisme social.

Ce Renan renouvelé, ce Renan épuré, pour ainsi dire, et délivré de ses nuées de tête par les rayons de Raphaël et du Corrège, par le sourire de la nature, s'est peint à nous dans la fraîcheur de ses premières impressions, sous les traits de *Patrice*. Patrice est le héros d'une sorte de petit roman d'allure autobiographique écrit à Rome en 1849 et qui n'a vu le jour qu'après la mort de l'auteur; composition assez informe dans son ensemble, mais d'un très grand charme littéraire. Le style y offre en maint *endroit* ce mélange de plénitude substantielle et de flexibilité délicieuse, cette vigueur parée de suavité qui ont fait la séduction de Renan. Les rapides tableaux, les larges aperçus d'histoire inspirés à l'écrivain par les objets qu'il a sous les yeux: églises de Rome, cérémonies religieuses, foule en prières, monuments de la papauté à ses diverses époques, vie populaire, paysages, semblent baignés par l'atmosphère dorée d'une soirée romaine et annoncent le grand historien, le grand peintre. C'est la première apparition franche des beaux côtés de cet esprit qui s'épanouiront pleinement dans certains essais de critique et dans les plus éminentes portions des *Origines du christianisme* et qu'il suffira que nous illustrions à propos de ces ouvrages, par des citations de sa manière la plus achevée.

Mais ces côtés ne sont pas les seuls que *Patrice* nous présente. Il nous en montre d'autres, plus compliqués et plus sinueux. Renan, comme il lui arrive dans chacun de ses écrits appartenant aux genres de la philosophie, de la méditation, de la confidence, dans chacun de ses écrits n'ayant pas pour objet l'histoire, nous y fait faire le tour complet de ses idées. Et il nous les découvre tout particulièrement sur deux questions qui formeront l'objet de ses préoccupations d'esprit les plus constantes : la question de la situation de la religion dans l'époque moderne, la question des rapports entre l'action et la pensée. Cent fois il produira ses thèses à cet égard et ce sera souvent en les enveloppant de broderies plus ou moins propres à abuser sur leur sens et leur consistance réelle. Elles s'expriment ici avec une sincérité plus naïve, plus directe. Nous les saisissons à leur source (1).

(1) *Patrice* a été publié en 1910 avec des dessins d'Ary Renan représentant des paysages romains. Une nouvelle édition en a été donnée en 1914 dans le volume de

Patrice, jeune Breton, écrit de Rome à une jeune fille de son pays, dont il est aimé. Elle est pieuse et souffre de l'incrédulité de son ami. Au revers d'une lettre reçue d'elle, il trace ces réflexions :

Douce enfant, que tu m'es supérieure et que je donnerais la moitié de ma vie pour voir encore une fois le monde avec tes yeux de colombe! Pour toi, la grande harmonie n'est pas troublée... Tu ne connais pas la lutte du saint contre le vrai, du beau contre le bien, du vrai contre lui-même.

Ainsi « le saint » n'est pas « le vrai », « le bien » n'est pas « le vrai ». Et il y a conflit entre eux. Ces seuls mots suffisent à nous montrer que nous n'avons plus affaire au Renan de *l'Avenir de la science*. Celui-ci se flattait de réconcilier ces termes ennemis et de refaire l'unité de l'âme humaine, à l'aide d'une religion nouvelle : la religion de la Science. Ce n'a été que la rêverie d'une saison et sans doute dirait-il maintenant que la religion de la science est le vrai, mais non pas le saint. Le saint, il le voit dans la croyance de la jeune Cécile, dans le christianisme et, quand il parle de « la religion », le mot à sous sa plume le même sens que tout le monde lui donne en pays chrétien. La religion est fausse dans ses dogmes, elle est sainte et bonne dans sa morale, dans les inspirations qu'elle verse au cœur, dans les mouvements d'élévation auxquels elle le porte.

Elle est fausse au point de vue de l'objet, c'est-à-dire en elle-même et quant à ce qu'elle ordonne de croire ; mais elle est éternellement vraie au point de vue du sujet, c'est-à-dire du besoin que nous en avons et du sentiment religieux auquel elle correspond.

Pourrait-on concevoir une séparation s'accomplissant entre la partie « éternellement vraie » de la religion et sa partie d'erreur, entre le « sentiment religieux » et la foi dogmatique? Patrice-Renan paraît accepter cette hypothèse quand il énonce que « le dogme n'est dans les religions qu'une partie « très secondaire, une algèbre insignifiante, qu'on accepte en « vue de l'esprit et de la vie morale qui en sont la partie « essentielle » ou encore quand il prévoit que, « durant une

Fragments intimes et romanesques. Signalons parmi les inédits de ce volume de belles et importantes « Lettres à Liart » qui complètent d'une manière essentielle les *Lettres du séminaire* et les *Lettres intimes*.

« série incalculable de siècles, la religion de l'humanité, quelle « qu'elle soit, renfermera une part de scories superstitieuses « et d'éléments non scientifiques », mais il faut rapprocher cette hypothèse implicite de l'observation suivante touchant le protestantisme :

Une religion trop exacte et trop simple, comme le protestantisme, bien que plus philosophique, est bien inférieure, comme religion. La précision, l'exactitude, la sobriété d'invention, l'absence de la faculté imaginative peuvent être des qualités dans un livre scientifique, mais jamais dans une épopée. Il ne s'agit pas de la faire vraie, mais de la faire riche et belle.

Il y aurait beaucoup à dire sur ce prétendu caractère « plus philosophique » de la dogmatique protestante, et l'on ne peut certainement soutenir que, sous le rapport de la cohérence et de l'accord avec soi-même, elle l'emporte sur celle du catholicisme. Du moins Patrice trouve-t-il dans le protestantisme une infériorité: la sécheresse. La richesse de la « mythologie » catholique a créé ces richesses de mysticisme, de sensibilité, d'art, de poésie qui font le prix humain du catholicisme.

Assurément ce ne sont pas de telles considérations qui vont décider le jeune incrédule à transiger avec l'erreur dogmatique. Il n'y a pas de séductions qui tiennent. Si « cela n'est pas vrai », cela n'est pas vrai ; ceux qui le pensent et le disent sont ceux qui voient clair ; vouloir étouffer leur pensée et leur parole, ce serait étouffer la lumière même. Patrice-Renan manifeste une âpre et dure humeur contre les docteurs de la théologie et de la scolastique. L'apologétique doctrinale orthodoxe est le seul côté de la religion pour lequel il ressente de l'antipathie. Ceci veut dire qu'il ne peut s'entendre avec les négateurs de la religion eux-mêmes que sous de considérables réserves :

En dehors d'un petit nombre d'hommes capables de rendre compte scientifiquement de leur refus critique d'adhérer au christianisme, j'estime peu les incrédules. Les incrédules ont raison, mais non pas pour les raisons qu'ils pensent. Car leurs raisons sont parfois encore plus mauvaises que celles de ceux qui croient.

Le vrai sens de ces paroles, c'est que, chez un grand nombre d'incrédules, l'incrédulité a un lien avec la vulgarité de l'esprit ; elle abaisse le négateur bien au-dessous de ce qu'il nie ; il est heureux de le nier, parce qu'il y est inférieur,

mauvais motif. C'est déjà l'idée que Renan exprimera trente ans plus tard dans une formule célèbre de ses *Souvenirs* : « Que voulez-vous ! c'est M. Homais qui a raison contre son curé. » Ils ont raison l'un contre l'autre à des points de vue divers. L'incrédule digne de l'être est celui qui comprend la douceur, la bienfaisance du christianisme et que le retirer aux « simples », au peuple, à la masse, ce serait non seulement les exposer à la démoralisation, mais tarir dans l'humanité une bien délicate partie de sa sève. Pour cet incrédule, le dogmatisme chrétien appartient au « passé » ; « sous le rapport de la culture intellectuelle le peuple est du passé ». Et malheur à l'esprit éclairé qui ne participe pas aux sentiments de l'âme populaire et féminine. « Je monterais volontiers la Scala Santa à ge-« noux, si l'on voulait me dispenser de croire à l'authenticité « de Daniel ou à l'interprétation messianique de tel psaume... « Je ne cède pas un seul des droits imprescriptibles de la « science, mais je ne veux pas m'isoler de la société où le « sort m'a fait naître et après tout nos pères ont ainsi adoré. »

Cette errance de Patrice, ce va et vient entre les contradictions des idées et des points de vue attestent chez lui une rare sincérité, mais qui le fait se heurter de toutes parts à un redoutable problème. Si la tradition religieuse agit sur la masse des hommes comme le préservatif de la vulgarité morale et que, d'autre part, la pensée moderne possède des certitudes meurtrières pour la religion, comment le développement de la vérité philosophique ne produira-t-il pas l'abaissement de l'humanité ? Que ce problème soit bien ou mal posé, retenons-le : il ne cessera de hanter Renan, il est un des fils conducteurs les plus suivis à travers l'histoire de sa pensée.

Le mobile Patrice sent-il l'impossibilité d'en venir à bout ? Voici qu'il se demande si la nécessité où nous sommes de nous le poser ne tient pas à une déviation subie par le genre humain. Ce qui nous désespère, c'est le conflit d'une sensibilité formée par le christianisme avec une invincible incrédulité au christianisme. Mais cette direction donnée par le christianisme à nos sentiments ne serait-elle pas une erreur de la nature? Patrice, qui s'écriait tout à l'heure : « J'ai toujours admiré le « christianisme et je ne l'ai jamais tant aimé que depuis le jour « où j'ai cessé de m'appeler chrétien, mais je n'ai jamais tant « regretté d'avoir renoncé à ce titre que depuis que je suis ici »,

Patrice, parvenu à la fin de sa confidence, se demande si cette aspiration à l'infini, à l'absolu, à l'éternel, qui tout à la fois a été le levain du christianisme et a trouvé en lui son assouvissement n'offre pas en elle-même quelque chose de maladif. Il y oppose la modération des sages grecs, « le *modus optimus* « qu'enseigne si bien cette terre classique ».Il regrette d'avoir contracté cette soif d'un objet d'amour sans borne, d'une idéale possession supra-terrestre, qui fait trouver insipide « la « nature saine et normale » et préférer aux heureuses divinités helléniques le Dieu de la croix. « Notre malheur a été d'être trop « chrétiens... le christianisme a profondément interverti le « vrai, le simple, le naturel, par son surnaturalisme,.. toutes « les idées fausses qui sont dans le monde en fait de morale « sont venues du christianisme. » Mais il est trop tard pour nous refaire et le souvenir de l'antique harmonie nous inspire une nostalgie impuissante ; l'âme humaine s'est foncièrement accoutumée à cette perversion sublimée ; elle ne s'en déprendra pas, elle n'en guérira pas ; il était fatal qu'elle s'y laissât séduire, parce que la proportion, la mesure, la perfection finissent par amener la lassitude et l'ennui, enfin une ambition morale qui défie la nature n'est-elle pas « plus noble en un « sens » que la quiétude dans la norme et la santé?

Ainsi le sentiment de Patrice fait retour sur soi-même. Il faut lire ces pages où l'oscillation des tendances apparaît privée de cran d'arrêt.

Ce qui donne à de telles confidences la physionomie très personnelle que j'y signalais, ce n'est pas précisément leur matière. C'est chose fréquente dans l'époque moderne que ce partage, cette opposition de la pensée avec elle-même dans les questions religieuses. Combien d'hommes de nos jours qui ne pourraient explorer leurs sentiments en matière de religion sans refaire le chemin suivi dans la méditation que je viens de résumer, sans se voir renvoyés sensiblement des mêmes *pour* aux mêmes *contre* ! L'accent « renanien» de *Patrice* tient à certaine inspiration de lyrisme élégiaque apparentée au romantisme et manifestée par exemple dans le désir de continuer de s'agenouiller devant les reliques du Dieu qu'on nie. C'est un peu de la sorte que Chateaubriand, ayant criblé de traits mortels la monarchie des Bourbons, se livrait ensuite aux émotions poétiques de la fidélité.

En outre, si *Patrice* n'est qu'un journal de jeunesse demi-fictif et qui demeura inédit, nous songeons, en le lisant, que la place qu'y tient le problème religieux est exactement la même qu'il tiendra dans l'œuvre de Renan et qu'il y sera, en somme, traité dans le même esprit. Or, ne semble-t-il pas quelque peu étrange qu'un homme qui aboutit, sur le problème religieux, à des contradictions, à des hésitations que, de son point de vue, il ne peut résoudre, à des termes antinomiques, à un oui et à un non qui lui paraissent avoir des titres égaux à subsister, chacun dans son ordre, ne semble-t-il pas étrange, dis-je, que ce soit cet homme qui l'agite devant ses contemporains et ne trouverions-nous pas plus normal qu'il en fît, comme Fustel de Coulanges, l'objet d'une respectueuse et ferme prétérition, pour ne communiquer avec eux que par les parties bien accordées, harmonieuses, fortement consistantes de sa pensée ? Que si nous devons voir Renan y revenir sans cesse, ne serons-nous pas autorisés à penser que ce qui lui remet cette question en tête et la ramène ainsi perpétuellement sous sa plume, ce n'est pas tant le rôle qu'elle joue dans l'humanité que le rôle qu'elle a joué dans son destin, à lui, Renan ? Il parle de lui-même, il tourne et retourne le drame de sa vie. Et la matière qui a ses préférences, étant celle sur laquelle il est divisé, lui inspire un discours peu fait pour favoriser chez ses auditeurs l'harmonie de la volonté et l'allégresse de l'action (1).

§

Mais qu'allons-nous parler de volonté, d'action, d'énergie ? Rien qui soit plus loin de Patrice. Rien de quoi il se reconnaisse plus incapable. Il s'attribue à cet égard une singulière et désolante maladie, à laquelle il nous initie. Ce sera une importante nuance à fixer que de savoir jusqu'à quel point, sur cet article de ses confidences, Patrice doit être identifié à Renan lui-même. Ecoutons-le.

La faculté d'agir a été ruinée en lui par l'abus, — par un prétendu abus — de l'intelligence. Agir, c'est juger, c'est se

(1) Voici un passage de *l'Avenir de la Science* qui confirme bien mon observation : « Le catholicisme, pour l'immense majorité de ceux qui le professent, n'est plus le catholicisme ; c'est la *religion*... S'il fallait faire en particulier un acte de foi sur chaque verset de l'Ecriture ou sur chaque décret du Concile de Trente, ce serait bien autre chose ; on serait surpris de se trouver incrédules. Ceux que des circonstances particulières ont amenés à soutenir sur ce terrain un duel à la vie et à la mort ont des raisons pour n'être pas si commodes ». P. 485.

prononcer et choisir, c'est donner la préférence à une opinion, à un parti sur leurs contraires. Or, qu'entre deux opinions, entre deux causes en conflit, l'une soit bonne à l'exclusion de l'autre, voilà ce qu'il est nécessaire d'admettre pour agir avec décision et force, mais ce qu'admettra seule une pensée bornée. Voyez toutes ces luttes de religions, de factions, de nations, de doctrines, dont est rempli le passé. Quel homme de sens osera dire que la raison, la vérité, le bon droit se soient trouvés d'un seul côté, l'erreur, l'aveuglement et l'iniquité de l'autre ? Et comment ne pas juger de la même façon nos guerres et controverses contemporaines, destinées à se montrer à l'avenir exactement sous le même jour ? Les thèses, les partis qui se combattent et nous apparaissent en irréductible opposition appartiennent à la chaîne du même déterminisme général. Leur opposition se résout, s'évanouit, dès qu'on se place au point de vue de l'univers, qui enveloppe tout ; tout est un, tout est tiré du même fond et destiné au même abîme final. Voilà la suprême pensée philosophique. Il est vrai qu'elle doit produire chez celui qui juge des choses à sa lumière l'annulation de la volonté et des tendances, le relâchement de tous les mobiles de la vie, une indécision généralisée qui équivaut au nihilisme, au *nirvana*. L'individu à qui a été départie cette lumière meurtrière est par là même séparé vivant de la société des hommes : c'est un mort.

En somme, tout se réduit à savoir si l'on se place au point de vue de l'individu, de l'opposé, du divers, ou au point de vue du tout et de l'unité. Au premier point de vue, il y a lieu à partialité, à guerre, à colère, à morale ; au second, il n'y a plus que la paix. Ceci est plus élevé et plus avancé, mais ce n'est pas le milieu normal de la nature humaine ; l'homme est fait pour ne pas dépasser un certain milieu. S'il va au-delà, il se donne la mort. Par toutes ces voies, je suis amené à ce résultat, qui est l'abrégé de toute ma philosophie. La nature humaine a ses bornes en profondeur et en étendue. A force de se perfectionner, on arrive à s'anéantir. En se posant dans la région transcendante, on se suicide.

Patrice a d'étranges façons de s'exprimer. Avec cette façon que nous avons déjà relevée chez lui d'habiller d'un langage religieux des idées qui sont la négation même de la religion, il dit qu'il a « touché au Saint des Saints, qu'il doit mourir ». Entendez bien que le Saint des Saints, c'est le néant métaphy-

sique, autrement dit, l'absence de Saint des Saints. Il dit encore que « son malheur fut d'être trop critique », « qu'il ne « faut pas trop critiquer sous peine de mort », que « la par- « tialité est la condition nécessaire de l'esprit humain », que « c'est parce qu'un esprit est partial qu'il est fort », que « si « Napoléon eût été aussi critique que lui, le 18 Brumaire n'eût « pas eu lieu, car celui qui veut tout saisir dans ses concepts « est faible et effacé, incapable d'agir avec énergie... Un tel « homme est peu fait pour réussir auprès des autres hommes « et, de fait, il n'est pas dans les conditions humaines. Il n'est « pas né viable ».

Il n'est pas né viable ! Soit ! Est-ce bien à force d'être « cri- « tique »? Il me semble pourtant que les hommes d'action, ceux-là surtout qui obtiennent de durables résultats, sont en même temps les plus virils et les plus critiques des hommes. Que nous dit en somme Patrice? Que tout ce qui passe est vanité, ce qui est parfaitement vrai, du point de vue de ce qui ne passe pas, du point de vue de l'éternel. Mais pour le jeune incrédule, l'éternel, ce n'est pas la suprême réalité, c'est, au contraire, le néant, c'est la mort. Pourquoi serait-il plus « critique » de juger les choses de la vie du point de vue de la mort que du point de vue de la vie? La prétendue raison pour laquelle nous devrions trouver un caractère de vanité absolue aux luttes humaines du passé est sophistique. Ces luttes sont du présent autant que du passé ; elles se continuent. Des événements, des querelles romaines, grecques, juives, babyloniennes développent encore leurs conséquences parmi nous et contiennent les lointains principes des dissentiments de l'humanité contemporaine. L'histoire est un drame où tout s'enchaîne et se poursuit, où rien n'expire absolument. Il faut attendre le dénoûment pour prononcer qu'il ne valait pas la peine d'être joué. Et, pour le comprendre (autant qu'il est donné à l'esprit humain de le comprendre), ne sera-t-il pas bon de l'avoir vu de près, c'est-à-dire d'y avoir pris part active? L'action n'est pas la seule école, mais elle est une des écoles nécessaires de l'intelligence.

La manifestation la plus enivrée de la vie, c'est l'amour. Le bon Patrice se déclare en gémissant mort pour l'amour. Il est probable que même sa chaste et tendre petite amie bretonne eût fini par donner à ce jeune homme terriblement perdu dans

la philosophie de l'identité un conseil semblable à celui qu'adresse à Jean-Jacques Rousseau la courtisane vénitienne : *Lascia le donne e studia la mattematica*. Il se juge et devance l'avis. Encore, si c'était en faveur des mathématiques ! Mais en considération de l'identité universelle !

§

Tel est Patrice. Les sentiments que nous l'avons entendu exprimer sur le christianisme sont bien les sentiments de Renan lui-même. Mais, en ce qui concerne ce nihilisme philosophique, cette doctrine de l'antinomie entre la pensée et l'action, convient-il d'identifier l'écrivain avec son héros !

Il y a un trait moral qui semble chez Patrice lié à ce nihilisme même, qui en apparaît comme la répercussion ou le reflet dans la personnalité et le caractère et qui jure avec tout ce que nous savons de l'homme que fut Renan. C'est la langueur. Patrice renonce à l'amour en laissant tomber ses bras. Renan ne tardera pas à prendre femme et ceux qui ont connu, admiré Mme Renan jeune témoignent que le philosophe, sortant sur ce point de l'indifférence transcendantale entre les contraires, opta chaleureusement pour le contraire de la laideur, qui est la beauté. Patrice a des airs de saule pleureur, des accents de désespoir romantique qui font penser à Werther et à Jacopo Ortis. Rien qui ressemble moins à Renan, animal de forte trempe vitale, de volonté tenace et infatigablement suivie, qui pourra un jour promener sur la vie le regard désillusionné et las de l'Ecclésiaste, mais qui en aura du moins assez estimé le spectacle pour s'y assurer, au prix des plus longs et rudes labeurs, ce fauteuil privilégié entre tous qui s'appelle la gloire.

Mais il arrive fort souvent qu'on ne soit pas l'homme de sa pensée, qu'on n'en ait pas, si j'ose dire, le tempérament. Il y a des écrivains de tempérament gai qui sont tristes dans leurs livres. Il y a des écrivains de tempérament triste qui font rire. La décourageante philosophie du déplorable Patrice est-elle la philosophie du robuste Ernest ?

Dans une lettre à Berthelot, datée du 16 septembre 1847, je lis ces lignes :

Il faut une bonne dose de bonhomie pour prendre désormais fait et cause, de cœur et de tête, pour quelque chose. Tout homme d'ac-

tion devant être dogmatique et afficher un drapeau, il me semble qu'il faut renoncer pour cela au point de vue critique. Aussi, tous les politiques pratiques me font-ils le même effet de lourdauds, de paysans, que les dogmatiques en religion et en philosophie. Qu'est-ce donc que la vie humaine ? Où trouver quelque chose que nous puissions pleinement prendre à cœur ? Il faut du courage au critique pour se séparer de tout, quant à l'affection, et se tenir froid au moment où son enthousiasme allait s'allumer devant telle et telle forme.

Ici, c'est Renan, Renan âgé de 25 ans, qui parle pour son compte. On se dit : voici un jeune homme supérieur, à ce point désolé, exaspéré par la misère des « opinions », des «doctrines » dont le choc stérile remplit en ces tristes années les débats parlementaires, les controverses des journaux, les discussions académiques et les conversations des bourgeois, qu'il en a conçu le dégoût de tout ce qui est opinion, doctrine, affirmation. Au-dessus de ce fatras de formules toutes faites, de lieux communs sans clarté, de dires ridicules sur des problèmes ridiculement posés, de théories béates sur de grandes questions ramenées à des termes grotesques ou mesquins, qui exaspère dans le même temps son aîné de deux ans, Gustave Flaubert, et déjà lui révèle la moderne race de Bouvard et de Pécuchet, il rencontrera les questions répondant à des intérêts assez permanents, assez manifestement généreux et élevés pour émouvoir un esprit de son ordre et il prendra là-dessus des positions fermes. Le fait est qu'à beaucoup d'égards la suite de son œuvre va nous le montrer tel et que nous le verrons hautement épris des plus belles et fécondes « formes » politiques, intellectuelles, artistiques, qu'ait réalisées l'Occident, contempteur des mauvais génies et des délétères tendances qui, dans l'histoire du monde, ont travaillé au discrédit ou à la ruine de ces modèles humains. La politique de Rome, la discipline de la raison et de la science grecques, l'art classique, l'œuvre de la nationalité, de la civilisation et de la sociabilité françaises, la pureté traditionnelle de la langue et du goût trouveront en lui un lucide glorificateur, avec des accents d'énergie, un apologiste très ferme aux horizons larges. — Il n'est donc point Patrice ? Il ne fait donc pas sienne la théorie d'après laquelle, parmi les instutions et doctrines humaines, aucune ne vaut d'être foncière-

ment soutenue et aimée, d'après laquelle les contraires sont égaux ?

Ne le disons pas trop vite ! Ces causes, dont il saura mettre en belle lumière les titres à l'attachement de tous les hommes soucieux du genre humain, lui-même osera-t-il jamais y être attaché plus qu'à demi, plus (pour lui prendre une de ses expressions) que par une seule moitié ou par les deux tiers ou par les trois quarts seulement des « lobes de son cerveau » ? Ne le verrons-nous pas perpétuellement mettre en balance ses convictions sur ce qui est le meilleur et le noble parmi les choses humaines avec des considérations favorables au sort de ce qui est l'ennemi du noble et du meilleur ? Il n'est pas exemple plus expressif de ce balancement que la fameuse *Prière sur l'Acropole*, qui entrelace un hymne à la raison et à la beauté avec un hymne aux ruines de la raison et de la beauté. Renan est venu à Athènes. La vue des sublimes débris de l'*Acropole* lui a fait comprendre la barbarie d'un romantisme où il s'était complu et l'incomparable supériorité, les droits éternels de l'ordre classique. « Mais, dit-il, ce qu'il « y avait de plus singulier, c'est qu'en confessant mes péchés « j'en venais à les aimer, mes résolutions de devenir classique « finissaient par me précipiter plus que jamais dans le pôle « opposé (1). » Et ce double mouvement contradictoire de son esprit, ce double jeu d'affection et de défection à l'égard d'un même culte, il le justifie dans cette « prière » même par une raison qui, au rythme du style près, est textuellement empruntée aux confidences de Patrice. Comme la Prière écrite en 1865 a été donnée au public en 1883, la veine de pensée qui s'y exprime appartient à la jeunesse, à la maturité et à la vieillesse de Renan, elle nous mène dans le fond le plus durable de sa personnalité morale.

Une philosophie, perverse sans doute, m'a porté à croire que le bien et le mal, le plaisir et la douleur, le beau et le laid, la raison et la folie se transforment les uns dans les autres par des nuances aussi indiscernables que celles du cou de la colombe. Ne rien aimer, ne rien haïr absolument devient alors une sagesse.

Ne rien aimer, ou tout aimer, parce qu'« un immense fleuve d'oubli nous entraîne dans un gouffre sans nom », parce que

(1) *Souvenirs*, p. 162.

« l'abîme » est « le dieu unique », l'abîme au sein duquel tout est confondu, parce que, tout, étant destiné au néant, revient au même.

Il y aurait erreur, comme je l'ai indiqué déjà, à expliquer le choix de cette philosophie par de pures raisons spéculatives et à n'en pas demander principalement compte à la nature de Renan.

« Le malheur de ma nature, écrit Patrice, fut d'être faite de trop d'éléments divers. » Et dans un sommaire de *l'Avenir de la Science*, je rencontre cette formule : « Une trop riche nature est un supplice. » Trop riche ? La multiplicité des tendances est une richesse, à condition que ces tendances soient coordonnées, hiérarchisées. Or, Renan a encore écrit de lui-même ceci : « Bon gré, mal gré et nonobstant des efforts en sens contraire, j'étais prédestiné à être ce que je suis... un tissu de contradictions... Une de mes moitiés devait être occupée à démolir l'autre, comme cet animal fabuleux de Ctésion qui se mangeait les pattes sans s'en douter. » Tout en ironisant, il dit très vrai ; et dans ce qu'on pourrait appeler cette complexité de polarisation de son être intime, serait-il téméraire de retrouver un trait de race dont il aurait reçu, en même temps que tant d'autres dons, l'empreinte particulièrement profonde ? Les observateurs ont dès longtemps noté dans le caractère des Bretons un penchant passionné à l'instabilité, une promptitude d'impressionnabilité totale en sens très divers, une disposition à se jeter tout entier d'un côté, puis tout entier de l'autre, quelque chose comme les terribles sautes de vent de la côte. Quand une telle complexion, qui, chez cette race attirante, cette race de coureurs de mer et de rêveurs, n'exclut nullement, on le sait, la ténacité, ni l'âpreté de l'énergie, se joint au génie poétique, celui-ci la revêt d'un charme dangereux, mais combien pénétrant et aigu ! Chez Renan, elle s'est unie non seulement à des facultés de poète, non seulement à une rare puissance de volonté et d'application, mais encore à ce qui paraît offrir avec elle le moins de ressemblance, à cette froideur rationnelle, à cette imperturbabilité de sens qui distingue les esprits de la famille de Bacon et d'Aristote. Quelle combinaison et quels effets déconcertants ne devait-elle pas produire ! La pensée de Renan va nous offrir un composé où entreront pour des parts variables, selon les occasions, les

saisons et les influences momentanément subies, ces deux facteurs si hétérogènes : une remarquable vigueur et lucidité d'observation, d'analyse, de jugement, de décision intellectuelle ; une profonde et mystérieuse attirance pour la philosophie de l'universelle mobilité, conseillère de l'universelle abdication.

Il est très frappant que le jour où il a incarné cette philosophie dans un personnage de fiction, une logique immanente lui ait fait créer ce type de Patrice, si fin, mais si vacillant, qui, pour ne pas certes lui ressembler en chair et en os, n'en est pas moins le fils authentique de certains éléments de sa pensée et de son âme.

PIERRE LASSERRE.

LE PARADOXE PANGERMANISTE

C'est d'une évolution longue, aux causes complexes et multiples, qu'est sorti le pangermanisme. Il n'a guère de commun que la désinence avec le panslavisme, le panaméricanisme, et diffère profondément des doctrines impérialistes de tous les concurrents de l'Allemagne à l'hégémonie du monde. Ces doctrines sont faites aussi de convoitise et d'orgueil, mais dans le pangermanisme il faut voir davantage : la conception mystique d'une vocation d'ordre naturel pour les uns, surnaturel pour les autres. Cette conception domine le monde allemand tout entier et tout Allemand s'offre en holocauste, avec la conscience de servir par son sacrifice la cause du genre humain. Depuis la grande ruée de l'Islam, le monde n'avait rien vu de pareil, et jamais sans doute avant.

Comme Sparte et comme le Japon, la Prusse a toujours vécu sous le régime d'un dressage et d'une sélection qui subordonnaient à l'intérêt de l'Etat ceux des individus, des rois comme des sujets. Sa constitution est sortie des statuts d'un ordre ; de là son caractère rigide, teinté de socialisme, et ce paradoxe d'une race individualiste dont les individus abdiquent toute existence devant l'Etat.

Au douzième siècle, la Prusse était encore habitée par des tribus sauvages de race lithuanienne, vivant surtout de chasse et de pêche, idolâtres et anthropophages. C'est au commencement du XIII^e^ que le Cistercien Christian provoqua une croisade contre ces infidèles, et en 1231 l'Ordre Teutonique commença la conquête définitive du pays. Ainsi se constitua un état théocratique, gouverné par des moines chevaliers, colonisé par des familles appelées de toutes les parties de l'Allemagne. Le nouvel Etat se développa au milieu de difficultés infinies, d'une lutte incessante contre la nature et les hommes : un sol

sablonneux et infécond, glacé l'hiver, inondé sans cesse, les indigènes sans cesse en révolte, les Polonais et les Lithuaniens sans cesse en guerre avec les chevaliers. Cette colonie autonome de l'Allemagne fut le berceau d'une race rude et indomptable, formée par sélection, endurcie par une constante épreuve, vivant comme dans un camp, d'une vie où le civil ne se distinguait pas du militaire.

La Réforme transforma la Prusse en principauté séculière sous Albert de Brandebourg. Sous Frédéric Ier, le duché souverain de Prusse devint royaume (1700), sans cesser d'être un camp, et une organisation de fer lui fut donnée par Frédéric-Guillaume et par Frédéric II. La discipline militaire règne dans la grande Prusse de Frédéric comme dans celle des chevaliers. Chaque Prussien, dans sa fonction et dans sa vie privée, ne s'inspire que de la volonté du Roi. Cette obéissance absolue du sujet et la subordination complète de la volonté du roi aux intérêts de l'Etat donnent à l'état prussien une figure unique dans l'histoire.

Cet Etat sans cesse grandissant a pour industrie nationale la guerre, l'extension de la puissance pour but et pour outil la force. La puissance napoléonienne peut l'abattre un instant, il reparaîtra plus grand le lendemain d'Iéna, pour continuer sa marche inflexible jusqu'à Sadowa, jusqu'à Sedan et à Versailles.

Dans ce milieu s'est formée une mentalité que nous avons peine à comprendre, sortie du caractère de la race, précisée par une éducation inflexible. Cette mentalité a inspiré des livres qui ont fourni leurs idées à des générations d'Allemands pensant à la prussienne et fait peu à peu de l'Allemagne une nation, puis un Etat.

Cette formation a été commencée par Kant, dont les livres sont la base de toute la philosophie allemande. Dans les *Discours au peuple allemand* de Fichte, tout le plan de l'éducation allemande se précise : je ne dis pas un plan d'étude pour les écoles et les collégiens, mais celui de l'éducation nationale des Allemands de tout âge et de toute condition. C'est le catéchisme du *Deutschland über Alles*, que nous retrouverons expliqué plus loin. Du même milieu prussien sort la philosophie de Hegel. La doctrine de l'Etat prussien fut construite de toutes pièces en partant de la théorie hégélienne de

l'Etat, et cette théorie n'était elle-même que la cristallisation des idées prussiennes sur le rôle du gouvernement et le devoir des peuples.

Le mouvement philosophique créé par Fichte et par Hegel est certainement une réaction patriotique contre l'abaissement infligé à la Prusse après Iéna, et sa diffusion dans l'Allemagne affranchie fut vraiment la première marque d'une conscience nationale qui s'éveillait, du Rhin jusqu'au Niémen.

Le grand développement des études historiques et germanistes date de la même époque et procède du même esprit. Les Allemands se prirent à étudier leurs origines nationales, parfois avec plus de passion que d'esprit critique. Dans le récit que Tacite nous fait des mœurs des Germains, ils n'ont pas vu l'intention si claire de blâmer par un contraste les mœurs romaines de son temps. Ils le prirent au pied de la lettre, et les érudits firent des Germains quelque chose de plus que des hommes.

L'étude des légendes germaniques et des chants scandinaves porta au comble cette admiration des héros du passé. L'imagination se complut dans l'apothéose de la force et du carnage.

Toutes ces recherches fortifiaient le nationalisme en Allemagne. La première idée de l'impérialisme vient d'une autre science d'apparence inoffensive, la linguistique. La découverte des rapports existant entre le sanscrit et les langues de l'Europe aboutit à la constatation d'une grande famille de langues dont, avec un peu de bonne volonté, on pouvait déduire une parenté des peuples. La théorie des migrations des peuples aryens était trouvée. Par ondes successives, les peuples aryens sortis de l'Asie centrale étaient venus couvrir l'Europe, et les plus jeunes, les plus vigoureux de ces peuples étaient les Germains. Vainqueurs une fois du monde romain, ne pouvaient-ils pas être appelés à un rôle futur plus grandiose ?

Au milieu de toute cette fermentation qui se créait à côté de la science allemande parut un gros livre presque introuvable aujourd'hui, car il fut tout droit chez l'épicier, l'*Allgemeine Kulturgeschichte der Menschheit* de Klemm (Leipzig, Teubner, 1843-1852). Cette histoire universelle en dix volumes a pour idée directrice qu'il existe des races actives et des passives, que leur réaction réciproque détermine le progrès et

la décadence des peuples. Cette doctrine est résumée d'une manière saisissante dans une petite brochure parue en 1845, *Die Verbreitung der aktiven Menschenrassen über den Erdball*. Le hasard sauva un exemplaire de cette plaquette, qui tomba entre mes mains ; elle fut réimprimée par Woltmann : la destinée en voulait sans doute à Klemm, car il resta aussi ignoré que devant.

Je ne sais pas si le livre fameux de Gobineau fut inspiré par Klemm. Woltmann avait à ce sujet commencé des recherches qui ne furent pas terminées. Ce qui est certain, c'est que Gobineau écrivit aussitôt après Klemm, et que la théorie des races contenues dans l'*Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853-1855) est le développement génial de l'idée de Klemm. Pour Gobineau, la race active par excellence est celle des Arians, la grande race blonde qui a fourni tous les grands peuples, depuis les Grecs, et les aristocraties de toutes sortes. La puissance commence quand arrivent les Arians, elle fleurit par le concours des races passives qu'ils dirigent et qu'ils organisent ; quand leur sang s'abâtardit par le croisement, la décadence commence et comme les Arians de race pure s'épuisent, l'avenir de la civilisation est incertain. A cette époque, l'anthropologie n'est pas née. Gobineau se base seulement sur l'histoire, mais son interprétation de celle-ci fait de lui le chef d'école du darwinisme historique. Comme beaucoup de gens ont, ces temps-ci, parlé de Gobineau sans l'avoir lu, je crois devoir faire observer que, s'il considère avec raison les Germains comme le dernier essaim de purs Arians, il parle de ceux du passé, des Scandinaves, des Anglo-Saxons et des Germains du Moyen-Age, et non des Allemands modernes, dont le sang mêlé n'avait plus d'intérêt pour lui.

Le livre de Gobineau passa moins inaperçu que celui de Klemm, mais il y a trente ans encore rien ne faisait prévoir son éclatante célébrité.

Quelques années plus tard parut *l'Origine des espèces*, de Darwin (1859). Ce livre, venu à son heure, tira de l'oubli le transformisme de Cabanis et de Lamarck, et fit une coupure entre le passé et l'avenir. Il ne reste pas aujourd'hui un naturaliste qui ne soit transformiste, mais la révolution survenue dans les sciences naturelles a bouleversé d'une manière encore plus complète les idées religieuses, politiques et morales. Le

jour où la notion de création naturelle a rendu inutile celle de créateur, nos religions n'ont plus été qu'une chose de pure foi, subordonnée à la façon dont on acceptait les résultats de l'exégèse biblique. Par le développement des doctrines sélectionnistes, c'est aujourd'hui dans les sciences sociales que le darwinisme proprement dit trouve ses applications les plus exactes et les plus riches en résultats.

C'est dans un compte-rendu de *la Descendance de l'homme* de Darwin que Broca signale le caractère régressif des principales sélections sociales, religieuses, morales, militaires, etc. (*Revue d'Anthropologie*, 1871.)

Quelques années plus tard, Galton, neveu de Darwin, commence ses recherches sur l'hérédité chez l'homme et crée la théorie de l'eugénisme, les eugéniques étant les membres des familles héréditairement douées de qualités supérieures. Il propose d'employer la sélection systématique pour remédier aux maux causés par les sélections sociales naturelles. Il peut être considéré comme l'initiateur des doctrines sélectionnistes.

C'est également sous les auspices de Darwin que je commençai, vers 1880, à tenter l'application aux sciences sociales des conquêtes récentes de la biologie. Le maître m'avait promis des découvertes fécondes, et des oppositions acharnées. La tentative de légitimer par la théorie biologique de l'hérédité celle des successions marque le passage de mes recherches de droit pur à l'anthroposociologie. Cette dernière science date de mes Leçons de Montpellier de 1886, qui parurent à partir de 1887 dans la *Revue d'Anthropologie*, et des cours des années suivantes publiés sous les noms des *Sélections sociales* et de *l'Aryen*.

Au point de vue qui nous intéresse, la doctrine des Leçons de Montpellier et des ouvrages qui suivirent peut se résumer ainsi :

1° Le facteur dominant de l'évolution historique des peuples est la mentalité des races qui les composent ;

2° La race dolichocéphale blonde a fourni toute la partie active des grands peuples de l'antiquité et des peuples modernes; la plupart des grands hommes s'y rattachent ;

3° Les diverses sélections sociales ont pour effet la destruction incessante des meilleurs éléments ;

4° La plus grande fécondité des éléments sociaux inférieurs

travaille constamment à éliminer les éléments supérieurs et à détruire la force des peuples supérieurs ;

5° Le progrès de l'humanité ne peut être assuré que par la multiplication systématique des eugéniques et des races supérieures, et par l'élimination de la postérité des éléments inférieurs.

Certaines parties de cette doctrine concordent avec la théorie de Gobineau, dont à cette époque je n'avais pas encore lu les livres. Les différences toutefois sont profondes. Ce n'est pas seulement sur les documents écrits que je me suis appuyé, mais sur un matériel anthropologique déjà très riche. La conception de la race est celle de la zoologie, avec toutes les conséquences biologiques nécessaires, alors que Gobineau connaissait seulement les races ethnographiques. Le sélectionnisme tel que je l'ai exposé n'était pas non plus celui de Galton, qui ne s'occupait pas de la race de ses eugéniques, mais un sélectionnisme fondé sur l'idée de race, et recherchant une fixité qui ne peut exister en dehors des races pures.

De toutes ces propositions, la quatrième est celle qui permet de pénétrer le plus profondément dans le mécanisme de l'évolution historique des peuples, celle qui fournit le plus d'explications aux historiens et de directions aux hommes d'Etat.

Broca a regardé la superposition des races dans les classes sociales comme le résultat de la conquête ; c'est la doctrine qu'il soutenait contre Durand de Gros, alors partisan de ce que nous appellerions aujourd'hui une mutation, pour expliquer la plus grande fréquence de la dolichocéphalie dans les hautes classes et dans les villes du Rouergue. J'ai porté, je l'espère, un coup mortel à cette théorie, le jour où j'ai montré que la stratification des races et leur substitution étaient dues aux sélections sociales. Les conquérants passent, leurs empires s'écroulent, souvent il ne reste rien de leur race ; leur nom continue à faire illusion dans l'histoire, l'anthropologiste seul n'est point dupe de sa permanence.

Pas plus que Gobineau je n'ai regardé les Allemands comme appelés à jouer le rôle prépondérant dans l'avenir. L'un et l'autre, nous avons représenté les Anglo-Saxons comme les favoris de la destinée, en raison de la plus grande importance chez eux de l'élément dolicho-blond, et de la diffusion indéfinie permise à leurs descendants par d'immenses espaces libres d'ha-

bitants. J'en ai jugé ainsi, non pas seulement parce que l'Allemagne n'avait point alors l'importance qu'elle a prise, mais parce que cet Etat, venu au monde trop tard, enclavé dans un ensemble rigide d'Etats capables de résister à son expansion, ne pouvait, à moins d'un miracle, parvenir à la prépondérance. Je ne me suis expliqué qu'une fois sur ce point, dans mon cours de 1889-1890, en discutant les chances des races en lutte pour la domination universelle et voici ce passage (1) :

En 1911, l'Allemagne aura un nombre de conscrits exactement double de celui de la France, 550.000 contre 275.000. A ce jour la situation réciproque des deux nations sera claire, car pas un homme de guerre n'admet qu'il soit possible de lutter avec des chances de succès contre un ennemi double. Il lui faudra donc, d'une manière inévitable, ou devenir le satellite d'un ennemi plus puissant de l'Allemagne, ou composer avec celle-ci, conserver en tout cas, pour rendre la conquête trop chère, l'armement à outrance qui nous écrase aujourd'hui. Situation terrible d'un peuple, la mort lente par épuisement pour éviter la mort immédiate ! Je ne crois pas d'ailleurs que l'Allemagne puisse compter sur un avenir bien long. J'admets qu'elle puisse s'agrandir en absorbant la moitié de l'Austro-Hongrie, cela ne lui donnera pas au proche des territoires pour déverser l'excédent de sa population.

Faites devant un auditoire cosmopolite, les Leçons de Montpellier produisirent une émotion considérable. Sténographiées et envoyées par les étudiants dans leur pays, elles provoquèrent des comptes-rendus et des articles de journaux dans le monde entier. A peine publiées dans la *Revue d'Anthropologie*, les plus importantes furent analysées ou reproduites, parfois déjà sans citation d'origine, par les périodiques allemands. En mai 1889, le Docteur Peez en vulgarisa la doctrine par une série de douze articles dans l'*Allgemeine Zeitung* de Munich. Il en est sorti une littérature abondante, qui, pour les seuls pays allemands, dépasse, à ma connaissance, 1200 volumes ou mémoires, dont la valeur scientifique n'égale pas le nombre. La *Revue d'Anthropologie* n'étant pas un recueil très répandu dans le grand public, la doctrine des Leçons de Montpellier parvint à la masse allemande par des intermédiaires successifs, quelquefois oublieux du texte de l'auteur, et subit les plus étranges déformations.

(1) *Aryen*, p. 493.

Cette conception nouvelle, anthropologique et moniste, des lois de l'évolution des peuples survenait au milieu d'une grande fermentation d'idées. Haeckel travaillait à démolir le dogme de la création, semant le doute même chez ses adversaires. Richard Wagner transportait ses auditeurs dans un monde de féeries, et vraiment les vieux dieux germaniques furent ressuscités par ses enchantements. Ami de Gobineau, et son admirateur, il commençait à propager le gobinisme, qui devait bientôt, avec Scheman, devenir un culte. Nietzsche, aussi grand démolisseur que Haeckel, s'attaquait à la morale, et, complétant l'immoralisme par le sélectionnisme, créait l'idéal du surhomme. Geiger venait de démontrer que le point de départ des peuples indogermaniques n'était pas la Bactriane, mais le nord de l'Allemagne, qui devenait ainsi le berceau de l'aryanisme.

C'est un fait fréquent dans l'histoire des sciences que les découvertes soient faites à peu près simultanément par plusieurs. En 1890, Otto Ammon, qui n'avait pas lu les Leçons de Montpellier, constata entre diverses catégories sociales de conscrits badois des différences morphologiques qu'il expliqua aussi par la sélection. Ammon a construit depuis d'importantes parties de l'anthroposociologie, sa *Gesellschaftsordnung*, son *Auslese* sont des classiques de la science nouvelle et des ouvrages d'une grande probité scientifique.

On ne peut pas en dire autant de la plupart des publications allemandes qui s'appuient sur mes travaux ou sur ceux d'Ammon. Comme l'histoire et la philologie, l'anthroposociologie fut aussitôt utilisée pour l'apologie du peuple allemand, et faussée comme il convenait. Il suffisait de lire « allemand » où il était écrit « dolichocéphale blond » pour que tout fût allemand, jusqu'au Parthénon.

Cette déviation fut parfaite sous l'influence d'un nouvel ouvrage : *Die Grundlagen des XIX Jahrhunderts*, paru en 1899. L'auteur, Houston Stewart Chamberlain, fils d'un amiral anglais et gendre de Wagner, était un botaniste de valeur. Ce n'est cependant pas en naturaliste qu'il écrit. Le livre, en deux gros volumes, est une sorte d'histoire universelle dans laquelle il cherche à mettre en évidence tout ce qui, dans tous les ordres d'idées, a contribué à former la mentalité du siècle finissant. Comme Gobineau, il fait de la civilisation mo-

derne l'œuvre des Germains, par lesquels il comprend lui aussi tous les peuples de race germanique, mais il revendique avec énergie l'indépendance de sa doctrine à l'égard de Gobineau et de Wagner. Quant à l'anthroposociologie, il s'en déclare aussi indépendant; il a lu les Leçons de Montpellier, mais il ne cite *l'Aryen* que dans la préface d'une édition plus récente, et nulle part les *Sélections*. C'est qu'en effet il se place en dehors de la race zoologique, et ne s'occupe que de la race ethnographique produite par la culture. Cette conception ne suppose pas l'unité de sang, elle la crée, et c'est la race à créer qui préoccupe Chamberlain. Par là, il se rapproche des sélectionnistes anglais et américains et à vrai dire son livre est très anglo-saxon par la forme et les idées.

Pas plus que Gobineau, pas plus que moi, Chamberlain n'a fait à l'Allemagne une part prépondérante dans ses prévisions; cependant c'est de lui que procède le pangermanisme de ces quinze dernières années. Les précisions de *l'Aryen* jetaient un froid sur l'enthousiasme. Tous les Allemands pouvaient s'apercevoir que leur peuple dans son ensemble n'était ni si dolichocéphale, ni si blond, tout au plus la population de la grande plaine du nord. Chamberlain rendait toute sa valeur à la conception de Fichte. La race souveraine, *ceteris imperatura*, on pouvait la faire, malgré la prédominance des brachycéphales.

On pouvait d'ailleurs refaire la pure race germanique. C'est tout à la fois de Fichte, des Leçons de Montpellier, de Nietzsche et de Chamberlain que sont sorties les associations sélectionnistes ayant pour but de reconstituer par sélection un noyau de purs Germains, germe d'une humanité parfaite. On a ri des haras préconisés par Hentschel. On a peut-être trop ri. Les *Mitgart Blätter*, l'*Ostara*, beaucoup d'autres recueils à demi ésotériques ont joué un rôle dans l'évolution des idées vers le mysticisme de la race. De la même idée vient aussi la conception sociale de Reimer, qui superpose dans son Europe, reconstituée par la conquête germanique, trois castes : les purs germains, les métis que l'on tolère, sans *connubium* avec leurs maîtres, et le reste qui doit être éliminé sans merci.

Si la croyance à la supériorité du peuple allemand procède d'une interprétation tronquée de l'histoire et de l'anthropologie, celle à la vocation dominatrice est d'origine mystique.

Nourri de Bible, l'Allemand a gardé du livre dont il rejetait le reste tout ce qui pouvait servir son nationalisme. L'idée biblique de peuple élu, la croyance au dieu des armées, la négation du droit de l'étranger, la mission exterminatrice se sont incorporés, dans un étrange syncrétisme, avec les superstitions odiniques, le culte de la mort, de la gloire et du carnage. Comment toutes ces choses peuvent-elles, sans folie, s'associer aux conceptions les plus rigoureuses de la science moderne, de toutes les sciences en tant qu'utilisables dans l'intérêt allemand, c'est ce que peut seul expliquer l'aveuglement d'un immense orgueil.

Les victoires de 1870, la fondation de l'Empire, réplique du Saint-Empire romain germanique, un développement économique prodigieux ont troublé l'esprit allemand et lui ont fait entrevoir comme possible tout, même l'impossible. En quarante ans, le peuple allemand est devenu le plus riche du monde, ses villes toutes neuves sont pleines d'usines incomparables, ses ports tout neufs sont pleins de vaisseaux, ses maisons pleines d'enfants et ses casernes de soldats, ses arsenaux pleins de canons, de fusils et d'obus; il a des colonies, le soleil ne se couche pas sur la terre allemande, ses navires couvrent toutes les mers. Il est le premier peuple du monde, l'héritier de toutes les gloires du passé, l'avenir est à lui, toute la terre est à lui, quiconque revendique un droit contre lui est un rebelle : l'Allemagne est au-dessus de tout.

Deutschland über Alles, cela veut dire : l'Allemand doit valoir plus que tous les hommes, l'Allemagne est le meilleur des pays, l'industrie allemande la première des industries, la science allemande la première du monde, et, de même tout ce qui est allemand, surtout l'armée.

Cette devise, qui implique le sacrifice constant de soi-même à la patrie, le sacrifice de ses biens, de son bonheur et de sa vie, cette devise qui réunit l'*ad majorem Dei gloriam* et le *perinde ac cadaver* de la Compagnie de Jésus, est celle de toute la vie allemande. Elle prend l'enfant à sa naissance, et il l'entend dans sa famille, elle le suit au gymnase, à l'université, où toute science a été adaptée à la glorification de l'Allemagne, où toute science est allemande; elle le suit au régiment, dans tous les actes de sa profession. Que l'Allemand se lève, se couche, travaille, se promène, voyage, se fixe à l'étranger, *Deutsch-*

land über Alles! C'est à la tension constante de la volonté, à l'obsession du patriotisme que l'Allemand est dressé par cette éducation dont Fichte a tracé les lignes.

Pour arriver à fixer cette mentalité, il a fallu sept siècles d'une culture inflexible, appliquée d'abord au peuple qui pouvait le mieux la recevoir et l'utiliser, étendue ensuite à la masse docile et enthousiaste des Allemands. Elle est enracinée maintenant d'une manière qui ne permet pas de la détruire, à moins d'anéantir le peuple allemand tout entier. La guerre dans laquelle son orgueil satanique a entraîné l'Allemagne dût-elle se terminer par un désastre plus complet que celui d'Iéna, la mentalité allemande n'en sera pas changée. Penser le contraire serait une erreur mortelle.

L'invasion et la conquête peuvent se faire autrement que par les armes, d'une manière latente, mais définitive. Si l'Allemagne avait pu mettre un frein à la brutalité de son militarisme, envoyer chaque année chez nous 200.000 émigrants paisibles, et patienter un demi-siècle de plus, par le seul jeu de la faveur dont jouissaient les métèques, de la naturalisation imposée à leurs enfants, de l'abaissement de notre natalité, des sélections sociales et du suffrage universel, l'annexion se serait faite toute seule.

Cette conquête était commencée. L'avance des Slaves, qui fermait à l'expansion allemande le chemin de l'Orient, a déclanché un conflit de races, dans lequel nous avons été entraînés par nos alliances. C'est à nous de veiller à ce que demain ne ressemble pas à hier.

La guerre présente n'est pas qu'une guerre de race et d'hégémonie, elle est encore davantage, et quelque chose d'extrêmement grave. Pour la première fois, on voit entrer en conflit armé la politique et la morale chrétiennes, issues d'un compromis entre l'antiquité classique et les deux Testaments, et celles d'une civilisation moniste qui s'instaure. J'ai souvent rappelé que la civilisation dont l'idée de Dieu est exclue ne peut ressembler à celle d'aujourd'hui. Toutes les valeurs sont devenues sujettes à révision, tous les prescrits de la morale, toutes les notions de bien et de mal. C'est une crise terrible qui commence pour l'humanité, soudaine pour nous seuls qui avons obstinément fermé les yeux sur l'évolution des idées relatives à l'origine du monde et à celle de l'homme.

Dans l'évolution des croyances, des religions, des morales, il n'y a pas de retour en arrière possible. On peut regretter les conditions de vie faites à nos aïeux par une culture théologique et littéraire, mais ce qui convient c'est de chercher les moyens d'aménager au mieux notre existence dans la société scientifique et moniste de demain. Si l'on écarte de la culture germaniste tout ce qui vient d'un orgueil morbide et d'une brutalité native, il reste le noyau de ce qui sera la civilisation d'après le christianisme. Si nous, Français, ne voulons pas de surprises pires que celles d'aujourd'hui, il est temps de nous réveiller.

Quant à la valeur des raisons scientifiques dont l'Allemagne s'est servie pour légitimer ses longues ambitions, l'anthropo-sociologie nous permet de la juger. J'ai insisté d'une manière marquée sur ce fait que ni Gobineau, ni moi, n'avons regardé le peuple allemand comme qualifié pour être le réformateur de l'humanité. Quand les journaux pangermanistes, dédaignant ou négligeant les autres Etats de races dolicho-blonde, ont hypnotisé leur peuple dans la contemplation de ses vertus surhumaines, ils ont abusé du paradoxe, et ce paradoxe a pleinement réussi à s'imposer. « Ce que d'ailleurs j'admire le plus, chez les Allemands, c'est d'avoir créé une marine dans un pays dépourvu de ports, et d'avoir revendiqué l'hégémonie, au nom de l'aryanisme, contre les Anglo-Saxons d'Europe et d'Amérique, qui sont les peuples les plus aryens du monde (1). »

Dans mon *Aryen* (p. 346) j'ai indiqué, pays par pays, le nombre d'aryens pratiquement purs compris dans chaque nation, vers 1890. J'extrais de ce tableau les chiffres concernant les pays actuellement en cause :

Etats-Unis	15.000.000
Angleterre	10.000.000
Colonies anglaises	1.000.000
Russie	9.000.000
Allemagne	6.000.000
Austro-Hongrie	1.800.000
France	1.600.000
Italie	500.000

Ces chiffres devraient être aujourd'hui très augmentés, sauf

(1) *Race et milieu social*, préface, p. XXV (Paris, Rivière, 1909).

pour la France et l'Italie, mais les proportions n'ayant pas beaucoup changé, il serait inutile de refaire les longs calculs nécessaires pour mettre ce tableau à jour. On voit que les Etats-Unis contiennent de beaucoup le plus de dolichocéphales blonds. Puis vient l'Angleterre avec ses colonies, la Russie et enfin l'Allemagne et l'Austro-Hongrie. Le bloc allemand ne vient donc qu'en quatrième ligne, avec un ensemble de population aryenne de moins de 8.000.000 contre 15 aux Etats-Unis.

Le nombre n'est pas tout, j'en conviens, et l'Allemagne a su tirer un prodigieux parti de l'esprit d'ordre, de discipline et d'organisation de son élite, mais ces aptitudes sont égales aux Etats-Unis, et si, dans ce pays neuf, elles ont été autrement dirigées, pour pourvoir aux besoins les plus pressants, les Américains marchent dans la même voie que les Allemands, les précédant même déjà en quelques points dans les applications de l'anthroposociologie. Ce n'est d'ailleurs un secret pour personne que la culture américaine, orientée par des Allemands ou par des Américains formés dans les universités allemandes, se rapproche très vite de son modèle, et, plus tôt qu'on ne pense, une mentalité très germanique pourra se révéler de l'autre côté de l'Atlantique.

Il est exact aussi que la production intellectuelle de l'Angleterre ne vaut pas celle de l'Allemagne, et que le commerce, l'industrie, la navigation n'y ont pas pris dans ce dernier quart de siècle le même développement, mais il ne faut pas oublier que le travail de l'Allemagne s'exerce concentré sur elle-même, tandis que celui de l'Angleterre se disperse dans le monde entier. Il n'y a donc pas de raison de considérer le peuple allemand comme supérieur en qualité aux deux autres grandes nations germaniques, il est seulement différent, et sous le coup d'une crise de croissance qui exagère son activité.

Si maintenant on étudie le peuple allemand lui-même, on remarque qu'il se trouve dans des conditions anthropologiques moins satisfaisantes que les deux autres, que sa destinée lointaine paraît moins assurée. L'élément aryen est concentré dans les régions de la Baltique, de la Mer du Nord, où l'on trouve une proportion très forte de cheveux clairs, d'yeux bleus, et des moyennes d'indice céphalique souvent comprises entre 78 et 80, dépassant rare-

ment 82. Il en est tout autrement du centre et du sud. En Saxe, l'on rencontre couramment des moyennes de 84 à 86, et en Bavière la brachycéphalie n'est guère moindre. Ces régions sont donc comparables à notre Savoie et à notre plateau central. C'est tout juste s'il y reste autant de dolichocéphales blonds qu'à l'époque romaine, avec une population décuplée; comme chez nous, l'élément brachycéphale, qui formait à cette époque une très faible fraction de la population, est devenu prépondérant au point de submerger l'autre. Il est représenté en Allemagne par plusieurs dizaines de millions d'individus. Ce n'est vraiment pas un titre pour revendiquer le championnat des peuples dolicho-blonds.

En d'autres termes, le jeu des sélections sociales est un peu en retard en Allemagne, mais fonctionne comme dans les autres pays où les dolicho-blonds sont en présence des brachycéphales. La population allemande est composée comme celle de la France au temps de la Renaissance, mais dans un siècle, deux au plus, il n'y aura pas plus d'aryanisme allemand qu'il n'en reste aujourd'hui chez nous. Le développement contemporain de l'Allemagne est la grande flambée qui s'observe quand la rupture de l'équilibre des races est en train de se produire.

Le paradoxe pangermaniste est donc, au point de vue de l'anthroposociologie, un paradoxe de marque bien allemande, un paradoxe colossal. Il n'a pu prendre crédit que par une connaissance incomplète de cette science; mais le résultat terrible de ce crédit usurpé, et de l'insuffisance de cette connaissance, se traduit dès maintement par sept millions de morts ou de blessés, par une centaine de milliards de capitaux dissipés, par des territoires équivalant à l'étendue de la France bouleversés jusque dans les entrailles du sol.

Mais pourquoi, dira-t-on, n'a-t-on point vu cela, pourquoi n'a-t-on rien fait? Je l'ai expliqué longuement dans la préface de *Race et milieu social*. Je n'ai peut-être pas assez insisté cependant sur l'influence intéressée de la littérature métèque. C'est ainsi que, dans certain milieu, on a propagé en multiples éditions le *Préjugé des races* de Johann Finkelhaus, né sous ce nom à Pinczow et connu à Paris sous un autre. Ce livre a beaucoup contribué à égarer l'opinion.

Et maintenant, je conclus avec cette préface publiée en 1909, mais dont l'actualité demeure :

« Si, au lieu de bouder ou d'ignorer la science nouvelle, on s'était arrangé en France pour qu'elle y prît son développement normal et ne sortît pas des mains de ses représentants légitimes, elle ne serait pas aujourd'hui le monopole ou à peu près de l'Allemagne, et elle n'aurait pas été exploitée par des charlatans politiques. Le gouvernement français aurait fait une bonne affaire en dépensant, il y a dix ans, même un million pour organiser les recherches et créer l'enseignement de l'anthroposociologie. Il aurait fait une très forte économie de canons, de forteresses, de régiments, et peut-être de têtes cassées. On ne se débarrasse pas, en feignant de l'ignorer, d'une idée-force aussi puissante que celle de la mission des Aryens ; et si on ne l'utilise pas, on peut être sûr qu'un autre s'en servira. »

G. VACHER DE LAPOUGE.

CARLYLE
ET L'EMPIRE ALLEMAND

—

D'un commun accord les critiques ont depuis longtemps classé Carlyle avec Gibbon, Tacite et Thucydide. Or Bismarck et son Boswell, Bush, se sont délectés à la vue de la lettre de Carlyle de novembre 1870(1), qu'ils jugèrent « un mot opportun ». Elle fut imprimée des centaines de fois en quelques semaines, et traduite en plusieurs langues. Les Allemands alors assiégeaient Paris, et le sens de la lettre était que la France devait se hâter de reconnaître qu'elle était dans son tort, et qu'elle était battue; — qu'elle devait traiter avec Bismarck, et que les autres nations devaient s'abstenir d'intervenir.

Cette argumentation s'étayait d'un résumé de l'histoire des 400 dernières années, montrant que les gouvernements français n'avaient pas cessé de faire la guerre à l'Allemagne dans l'unique but d'en tirer gloire ou profit; en sorte que Napoléon III avait marché sur les traces de Louis XI, de François Ier, de Richelieu et de Louis XIV, de Louis XV et de Napoléon Ier.

Il n'est pas de nation qui ait jamais eu de plus mauvaise voisine que n'en a l'Allemagne dans la personne de la France... impudente, rapace, insatiable, inapaisable, et continuellement agressive.

Il est rare qu'une opinion d'homme de lettres ait un effet immédiat aussi considérable sur l'esprit public que n'en eut cette lettre ; et, partant, la question que bien des journalistes

(1) Au directeur du *Times*. Nous en avons donné une traduction à peu près intégrale dans nos « Pages choisies de Carlyle », de la Collection des Grands Ecrivains. (A. Colin 1905). (*Note du traducteur.*)

se posent actuellement: *Carlyle approuverait-il l'Allemagne aujourd'hui?* mérite une réponse réfléchie et documentée.

La réponse, c'est qu'assurément il la condamnerait pour les mêmes raisons qu'il condamnait alors la France : parce qu'elle a causé et commencé la guerre.

Nul ne peut lire la fameuse lettre insérée dans le dernier volume des *Mélanges*, et nier que, quelles qu'aient pu être les intrigues diplomatiques, Carlyle et l'opinion publique universelle hors de France condamnaient les Français *parce que leur gouvernement avait manifestement ouvert la lutte.*

Un insigne déshonneur aux yeux de toute nation, écrivait Carlyle, *voilà ce qui a été l'agression des Français contre l'Allemagne...* L'honneur de la France ne peut être sauvé que par le repentir profond de la France, et par la détermination sérieuse de ne plus recommencer... De cette façon peut-être l'honneur de la France retrouvera-t-il graduellement l'éclat de son ancienne splendeur, — loin par delà l'espèce *Première* Napoléonienne, et bien plus par delà la *Troisième*, ou toute espèce récente ; et il pourra offrir de nouveau à notre volontaire amour et à notre reconnaissante estime toutes les belles et gracieuses qualités que la Nature a implantées dans les Français... Si, parmi la multitude de ces spectateurs sympathiques, la France avait aucun ami véritable, son conseil.. serait.. *de reconnaître les faits qui lui sont venus, et qu'ils vinrent sur son invitation expresse...* Elle s'est laissée sans ressource, ou pouvoir de résister aux Allemands victorieux... C'est une dure leçon pour la vaniteuse France ; mais *la France*, nous l'espérons, *a encore en elle assez de véracité et de probité pour accepter le Fait...* [*Critical et Miscellaneous Essays*, V. VIII.]

Carlyle tenait aussi fermement que Confucius qu'une guerre faite de gaieté de cœur est un acte de déraison et de perversion, un crime et une sottise. En condamnant la France de 70, il reste d'accord avec l'inspiration de toute son œuvre. La culpabilité de l'Allemagne est aussi évidente aujourd'hui que l'était celle de la France alors, et l'aide cynique qu'elle fournit aux Turcs n'aurait fait qu'ajouter aux raisons de sa réprobation. La lettre fameuse dans laquelle Carlyle se servit de la phrase qui devint bientôt familière, ayant trait à l' « ineffable » Turc, est peut-être trop longue pour être reproduite ici. Mais voici la lettre du *Times* du 5 mai 1877, qui, pensait-on dans les couloirs de la Chambre des Communes, boule-

versa les plans du gouvernement de Disraëli. « Elle s'imposa à l'attention, dit Froude (*Vie de Carlyle*, IV) comme émanant d'un homme dont on ne soupçonnait pas qu'il pût se prononcer sans raison. » Elle est particulièrement intéressante pour une autre raison aujourd'hui, parce que, ce qu'il voulait voir, la conquête des Turcs par les Russes, est à cette heure, plus que jamais, un événement possible. La rédaction de cette lettre « fut le dernier acte public de Carlyle », au dire de plusieurs de ses biographes.

AU DIRECTEUR DU « TIMES ».

5, Cheyne Row, Chelsea,

4 mai 1877.

Monsieur,

C'est une rumeur qui partout prédomine, que notre merveilleux *Premier*, en dépit de la Proclamation de Neutralité de sa Reine, a l'intention, sous couvert d'avoir « égard aux intérêts britanniques » d'envoyer la flotte anglaise dans la Baltique, ou d'accomplir quelque autre exploit qui contraigne la Russie à déclarer la guerre à l'Angleterre. Récemment le vent de rumeur a sauté de la Baltique et il souffle plus sinistrement encore sur le flanc oriental de la scène, où une action est envisagée qui forcerait non pas la Russie seule, mais toute l'Europe à nous déclarer la guerre. Cette dernière information m'est acquise comme un fait incontestable, et c'est assurément, dans l'état actuel de nos affaires et avec les perspectives que nous avons, une chose grave.

Pour ce qui est des « intérêts britanniques », il n'en est pas un seul que je puisse voir ou concevoir, sauf celui de prendre strictement à notre charge notre route vers l'Inde par Suez et l'Egypte. Et quant au reste, de nous tenir résolument et absolument au large de toute action commune avec le Turc en ce qui regarde tel ou tel « intérêt britannique » quel qu'il soit. L'Angleterre devrait éprouver comme un fait l'ignominie d'un rapport quelconque avec tout Turc de ce genre-là. Bien plus, si nous avons encore, comme nous devions vraiment l'avoir, un désir de le sauver de la perdition et de l'anéantissement dans ce divin monde, notre espoir unique pour son avenir serait à cette heure qu'il fût conquis par les Russes, et, petit à petit, qu'on l'instruisît et qu'on l'exerçât à essayer pacifiquement d'apprendre à être gouverné.

Les clameurs que les journaux poussent contre la Russie ne m'inspirent pas plus de respect que des vociférations d'aliénés, car elles proviennent de l'ignorance la plus profonde, de l'égoïsme, d'une mesquine jalousie nationale.

Ces choses-ci je les écris non pas d'après des on-dit, mais d'après des informations précises ; et, pour tous ceux qui aiment leur pays, elles s'imposeront à leur immédiate attention pendant qu'il en est temps encore, de crainte que, d'ici à quelques semaines, l'acte le plus insensé et le plus criminel qu'un gouvernement britannique puisse faire ne s'accomplisse, que toute l'Europe ne soit la proie des flammes de la guerre.

Je suis, etc...

T. CARLYLE

En se rapportant à cette lettre, M. Froude explique (*Vie de Carlyle*, IV) que Disraëli voulait la guerre et essayait de pousser les Russes à la déclarer ; et peut-être le plus curieux témoignage parmi les témoignages nombreux qui le confirment est-il une lettre de l'Empereur Guillaume I à Bismarck, volume I de leur correspondance (p. 186) sur « le désir que la Reine Victoria a de la guerre, elle et son principal conseiller juif qui la confirme dans ce désir ».

Ce qui nous intéresse surtout en ce moment, c'est moins cette révélation nouvelle du danger de la diplomatie secrète que la découverte de l'approbation que d'avance Carlyle donnait à la conquête de la Turquie par la Russie.

Sans doute des professeurs allemands de parti pris prétendent que Carlyle aurait été leur champion aujourd'hui, parce qu'il fut un admirateur des Allemands en général, de Frédéric en particulier. Le correspondant spécial de l'*Exchange Telegraph* à Varsovie a rapporté que les Allemands y distribuaient en aéroplanes une brochure intitulée « Philosophie de la vie », pour préparer les esprits des populations à l'occupation allemande. On y citait et on y nommait Carlyle.

C'est pure ineptie. Carlyle était un homme de cœur, mais aussi peu asservi à aucun parti qu'ait jamais pu l'être un homme. Il défendait les Allemands quand il pensait qu'on les attaquait injustement ou qu'on en usait mal à leur égard. Mais il n'était pas plus partial pour eux que pour aucun autre peuple. Il fut l'interprète génial de l'Allemagne de Luther et de Frédéric, de Gœthe, et de Schiller et d'autres Allemands illustres ; mais Michelet aussi, le plus grand des historiens français, admirait de la même façon des Allemands remarquables, et Luther et Frédéric en particulier ; comme aussi Michelet blâmait Voltaire d'avoir manqué de loyauté envers

Frédéric, le champion de la liberté (*Histoire de France*, XVIII^e^, chap. 18 et 20). L'Allemagne contemporaine, celle des cerveaux ligaturés et des dieux-kaisers, l'Allemagne des Prussiens invertis et de la métaphysique des gamelles, serait un phénomène aussi grotesque et méprisable pour Carlyle que pour Michelet. Dans *Frédéric* il raillait les cours et leurs attirails, autant que les gazettiers, et, au livre XXI, chap. II, par exemple, à l'égard du futur roi Frédéric-Guillaume, ancêtre des modernes Hohenzollerns, et successeur héréditaire du grand Frédéric, il use des mêmes moqueries impitoyables dont Michelet abreuva la famille royale de France.

Autre était Ranke. Michelet a montré dans une note élégante par où il péchait :

> Il dénaturait la vérité à chaque détour, par un effort lamentable d'impartialité entre le bien et le mal (*Histoire de France*, XIV, 1).

Quelque raison qu'il en ait eue, il évitait tout ce qui avait chance de déplaire aux Hohenzollerns. Il avait une tare physique qui semble avoir été une déviation de la colonne vertébrale ; et, un jour d'automne de 1875, Carlyle, dans une conversation avec Sir George Strachey, y fit une allusion humoristique (*New Review*, juillet 1893, p. 30). Sir George, ayant pris ses notes immédiatement après, mérite confiance.

> L'œuvre de Ranke ne fut pas absolument balayée comme de la fiente de hibou, mais non plus ne fut pas bellement traitée. Comme je venais de mentionner la servilité littéraire de cette « Excellence » envers la maison de Hohenzollern, et ses défauts de narrateur, Carlyle dit : « Non ! vaut pas cher. Ce petit homme est tellement sauteur !... Ses bouquins en ont la plupart du temps les reins cassés ! »

Sir George Strachey rapporte encore quelques réflexions significatives. Parlant de l'Allemagne, Carlyle

> posa alors quelques questions ayant trait à l'évolution moderne de quelques règles aryennes de caste, la séparation des hommes de science et de savoir des cercles polis, et ainsi de suite... De l'Allemagne ancienne il passa à la nouvelle et il parut assez clairement que *ses préjugés de 48 contre la carte moderne de l'Europe étaient demeurés vifs*. Il n'avait jamais manifesté beaucoup d'inclination à séparer le roi Victor-Emmanuel et Cavour du tas des « canailles suprêmes »... Envers l'Allemagne-Unie ses dispositions étaient autres. Pourtant, bien que son journal officiel représentât la guerre avec la France comme le fait le plus beau de la plus bienfaisante des provi-

dences célestes dans l'histoire de mon temps, il était loin d'être dupe soit de la « pieuse Deutschland » dans son édition de 1870-1871, soit, ajouterai-je, de son auteur même...Il n'avait pas fait une étude spéciale de la dernière guerre, et il s'informait d'un titre de « bonne histoire lisible de l'affaire ». On lui répondit qu'il n'y avait rien de publié qui pût le satisfaire, sauf l'ouvrage de l' « Etat-major général», lequel méritait confiance, mais qui était aussi volumineux que Kinglake même. Comme c'était là la Loi et les Prophètes, dont les bonnes mœurs ne souffraient pas que le militaire allemand différât d'avis, aucun écrivain du pays ne l'avait soumis à une discussion qui s'élevât jusqu'à la critique. A quoi Carlyle répliqua *qu'il ne voulait rien avoir affaire avec un ouvrage officiel*, et il proféra ensuite certaines expressions sceptiques à l'adresse du comte de Molke, quoique sans produire de preuves.

Les objections que Carlyle faisait à « la carte moderne de l'Europe » semblent fort sages aujourd'hui que la guerre a fondu sur nous en partie par suite des vices de cette carte et des agissements des diplomates; mais Sir George Strachey à cette époque n'était pas plus absurde qu'un autre en attribuant à la légère ses objections aux « préjugés de 48 ». Quant à son scepticisme à propos du livre de Moltke, nous en avons nous-même la traduction, et nous y avons aisément découvert ce que les Allemands reconnaissent aujourd'hui : la falsification délibérée, à l'aide de suppressions et de suggestions qui rendent les publications officielles en général inutilisables pour l'histoire réelle. L'opinion de Walpole et de Gœthe que l'histoire relève fatalement du domaine de la fiction peut avoir eu pour base leurs propres expériences des choses officielles.

Carlyle fut le premier qui souleva la question de « la condition de l'Angleterre », et il croyait sérieusement, ce qui était alors une doctrine nouvelle, que du haut en bas les fonctionnaires existaient pour le service du peuple, et n'avaient aucune autre besogne légitime. On a ici la clef de bien des réflexions qui ont embarrassé ses lecteurs. Par exemple, il ne niait pas les maux qu'enduraient au loin les nègres maltraités; mais il soutenait que les gens de Londres payés pour gouverner n'avaient pas à se servir comme excuse des nègres de là-bas, pour négliger les tisserands mourant de faim dans le Lancashire, et les Irlandais que l'éviction jetait aux fossés. Bref l'essence de son enseignement fut toujours que le droit est la force; que là où il y a doute, réfléchir à ce qui est juste est

nécessaire. C'est l'exact contraire de la maxime des « truculents valets » qu'il abhorre : la force est le droit.

Le personnage le plus important peut-être qui ait jamais commis l'erreur de supposer que Carlyle impliquait que la force est le droit fut W. E. H. Lecky. C'était du vivant de Carlyle, et celui-ci, au lieu de controverser publiquement avec Lecky, lui expliqua verbalement sa vraie pensée, en lui laissant le loisir de faire sa correction lui-même. Ce que Lecky fit avec loyauté longtemps après la mort de Carlyle. Voici une citation de l'article de Lecky : « Le message de Carlyle à son siècle » qu'a publié *Contemporary Review* en octobre 1891 et qui semble être un récit d'une conversation privée. Froude, dans sa *Vie de Carlyle*, vol. IV, cite un passage du journal de Carlyle qui le confirme.

On l'accusa souvent d'enseigner que la force est le droit. Il répondait toujours qu'il n'avait pas agi ainsi ; que ce qu'il enseignait c'était que le droit était la force ; que, par constitution providentielle de l'univers, la vérité est certaine de l'emporter à la longue sur le mensonge ; que le bien prévaudra contre le mal, et que le droit et la force, bien que divergeant largement dans de courtes périodes de temps, se trouveraient identiques dans de grands espaces. Rien, avait-il coutume de dire, ne paraissait plus faible que la religion chrétienne quand les disciples s'assemblaient dans leur chambre sous le toit ; pourtant c'était en vérité la chose la plus puissante du monde et, en conséquence, elle prévalut. C'était une de ses expressions favorites que « l'âme de l'Univers est juste », et que les destinées ultimes des nations, quelles fussent bonnes ou mauvaises, étaient en somme celles qu'elles méritaient.

Les écrits de Carlyle sont une mine de faits et d'arguments pour les pacifistes du monde. Le chapitre « Centre d'Indifférence » de *Sartor* contient un passage qui commence ainsi : « Quel est, pour parler un langage absolument in-officiel, le sens exact et le fin mot de la guerre ? (1) »

(1) En voici la suite : « A ma connaissance à moi, par exemple, habitent et peinent, dans le village britannique de Dumdrudge, une moyenne de quelque cinq cents âmes. Parmi celles-ci, certains « ennemis naturels » des Français choisissent l'un après l'autre, pendant la guerre avec la France, soit 30 hommes bons pour le service. Dumdrudge les a, à ses frais, allaités et alimentés. Il les a, non sans difficultés ni chagrins, nourris jusqu'à l'âge viril, et même les a exercés à des métiers de sorte que l'un peut tisser, l'autre construire, un autre forger, et que le plus faible peut, sur son dos, porter deux quintaux. Néanmoins, parmi pas mal de larmes, de jurons, on les choisit, les habille tout en rouge, les embarque et expédie, aux frais de l'Etat, à quelque deux mille milles de là ; — ou, mettons seulement

Dans *Latter-Day Pamphlets* (1), le chapitre « The New Downing Street » contient une dénonciation des guerres de Pitt contre la Révolution Française, et d'autres vues d'une singulière nouveauté aujourd'hui, comme celle-ci par exemple :

Toute l'Europe, surtout à cette heure, avec tant de chemins de fer, de journaux publics, de livres imprimés, de lettres à deux sous, de billets de banque ; avec la constante inter-communication, et la dépendance mutuelle de ses peuples, devient de plus en plus (pour ainsi dire) une Paroisse unique. dont les Paroissiens... pourraient, *s'ils étaient modérément bien guidés*, n'avoir presque aucun penchant à se quereller.

La *Révolution Française*, en 1837, justifiait les réformateurs et, jetant le défi à tous les « trônes, dominations, et principautés », papismes et puissances d'Europe, elle les exhortait à se tenir pour avertis à temps. Les pages où Brunswick menace Paris d'exécution militaire, et où les événements lui montrent l'insanité de sa menace sont curieuses à lire aujourd'hui. Dans *Olivier Cromwell* (2), Carlyle vengeait la mémoire du soldat du droit le plus fortuné qui ait jamais manié le fer, de l'homme qui a pour jamais fondé en Europe, à notre époque, la doctrine, vieille de plusieurs milléniums en Chine, que « commettre l'iniquité est le même crime pour un roi ou un empereur que pour un sujet ». Quant à son *Frédéric*, c'est la plus belle série de mouvantes peintures qu'offre la littéra-

au sud de l'Espagne. Là on les nourrit jusqu'à ce qu'on ait besoin d'eux. Et maintenant vers le même endroit du sud de l'Espagne, trente artisans français pareils, d'un Dumdrudge français, et de manière pareille, cheminent : tant qu'enfin, après des efforts énormes, les deux partis arrivent à se trouver dans une véritable juxtaposition. Et Trente fait face à Trente, chacun avec un fusil à la main. Tout à coup le mot : « feu! » part, et ils se font sauter l'âme les uns des autres. Et au lieu de soixante alertes et utiles ouvriers, le monde possède soixante inertes carcasses, qu'il lui faut enterrer, et puis encore pleurer. Ces hommes avaient-ils le moindre sujet de querelle?

Par tous les diables, pas le moindre! Ils vivaient suffisamment loin et séparés les uns des autres, étaient le plus étrangers qu'on peut les uns aux autres ; bien mieux! dans un aussi vaste univers, il existait même, à leur insu, par le commerce, une espèce d'entr'aide entre eux. Alors quoi? Imbécile! Leurs Gouverneurs s'étaient brouillés, et,au lieu de se fusiller, furent assez malins pour faire ces pauvres bêtas se fusiller! — Hélas! c'en est ainsi en Allemagne, et jusqu'ici en toutes autres nations. Comme toujours : « Quelques diableries que les Rois fassent, les Grecs doivent payer les violons. » Sans doute, la cessation finale de la Guerre est peut-être préfigurée prophétiquement dans cette fiction de l'Anglais Smollet, où les deux Ennemis Naturels en personne prennent chacun une pipe de tabac, remplie de soufre, les allument, et fument au nez l'un de l'autre, jusqu'à ce que le plus faible cède. Mais d'une telle Ere de Paix prédite, que de tranchées pleines de sang, et de siècles litigieux peuvent encore nous séparer!

(1) Voir la traduction de M. Edmond Barthélemy, « Mercure de France. »
(2) *Id.*

ture mondiale, et elle fait comprendre au lecteur, mieux qu'aucune argumentation, la vanité de la guerre. Le roi-philosophe qu'il dresse devant nos yeux, telle une « statue vivante », n'a rien de commun avec l'idole hideuse qu'ont érigée les tristes docteurs qui flattent servilement les rêves vaniteux de Potsdam. Le vrai Frédéric eut à souffrir de sa juvénile ardeur batailleuse, et il sut faire mieux que de risquer de nouvelles leçons. Il déclina toutes les invitations de ses voisins à être un héros conquérant, quoique bien des victoires eussent prouvé qu'il le pouvait être s'il lui plaisait. Il employa ses armées à assurer la sécurité de la Prusse, et il montra à son peuple que le chemin des richesses n'était pas le pillage, mais l'organisation de la production, et le bon état de l'administration.

Dans *Frédéric* comme dans ses autres livres, Carlyle a fait voir comment les guerres naissent dans les ténèbres humaines, et il a éclairé son prochain de son mieux. C'est ainsi qu'il avait expliqué à l'Europe la sincérité de Mahomet, et les mahométans lui en gardent de la gratitude aujourd'hui. Sa sympathique compréhension de la conception que Confucius se faisait du monde ne s'explique que du fait que lui-même était un nouveau Confucius, prêchant et pratiquant la foi en la conscience cultivée, et que la conviction de Confucius que « l'âme du monde est juste » inspirait. S'il est quelque vérité en Carlyle, le châtiment de l'iniquité est aussi certain que la loi de gravitation.

Ces choses ne sont pas ignorées des Allemands, qui revendiquent Carlyle comme un des leurs, tout autant que Shakespeare. Mais le kaiser n'a su que singer Frédéric. Lisez dans Carlyle (livre XVII) comment Frédéric, pendant des années, colligea et scruta les témoignages portant que la Saxe conspirait avec l'Autriche et la Russie, pour le partage de la Prusse. C'est seulement lorsque ces nations se mettaient en devoir d'agir, qu'il les prévint, envahit la Saxe, prit Dresde, et, là, saisit et publia, pour justifier l'invasion, les originaux des papiers dont depuis longtemps il possédait les copies. Pas de hideux « Louvain », pas de « terrorisation », mais une discipline parfaite qui à la longue fut bien récompensée. Que les Allemands d'aujourd'hui mettent en regard l'histoire véridique de la guerre de Sept Ans, qu'ils s'imaginent être en train de refaire, et les cambriolages et les boucheries qu'ils exécu-

tent sur l'ordre des modernes divinités de Potsdam, et à l'instigation de la prétendue découverte de papiers à Bruxelles, ils verront alors la différence entre le héros et leur vulgaire kaiser, espèce de cabotin, dont les rodomontades font de leur diplomatie et de la conduite de leurs armées une sorte de jeu de Colin-Maillard.

Le meilleur vœu que puissent faire les amis de l'Allemagne, c'est que ses millions de braves guerriers comprennent tôt qu'ils meurent par milliers non pour défendre leurs foyers, ni pour aucune querelle qui les regarde, mais, comme on rapporte que les socialistes de leur pays le proclament : pour des buts impériaux, pour étendre le culte de la personne sacrée de Sa Majesté, et cacher ses fautes. Une fois que la lumière les aura frappés, les Allemands pourront revenir à leur ancienne loi et coutume, et élire un autre empereur, laissant faire à sa guise le royaume de Prusse. C'est ainsi que Habsbourgs et Hohenzollerns pourront tomber ensemble comme les voiles tombent quand le mât est brisé. Concluons, en l'adaptant, avec l'épigramme de Burns :

Brillante courait la lignée des Hohenzollern,
A travers bien des ancêtres de lointain renom ;
Ainsi courait la fameuse route romaine,
Qui aboutissait à la vase.

DAVID ALEC. WILSON.

(Traduit de l'anglais par E. MASSON.)

L'APPEL AUX NATIONS

L'été brûlait dans l'air bleu
Et versait sur les moissons blondes
Et les vendanges du vieux monde
Ses torrents de feu,
Quand éclata formidable, soudain,
Affreux comme un coup de tonnerre
Parmi le silence serein
D'un crépuscule radieux, un cri!
Un cri dont l'univers
Tout entier, glacé d'épouvante, tressaillit;
Un cri de désespoir, de révolte, de haine,
Un cri jailli
D'un milliard de poitrines humaines,
Un cri qui fit bondir d'horreur
Hors de ses bords la mer
Et remua jusqu'en ses profondeurs
Le ventre de la terre :
LA GUERRE!

Oui, la Guerre était là! La Guerre!
La Guerre monstrueuse,
L'aveugle et sauvage Tueuse
De jeunesse,
La Bête abjecte aux innombrables gueules
Dégouttantes de sang, l'insatiable Ogresse,
La Guerre qui pille et viole,

La Guerre qui vole et mutile,
La Guerre qui ruine et brûle,
La Guerre qui saccage et détruit en un jour
Tout ce que l'art et l'amour,
L'intelligence et le génie
Des hommes ont engendré
Pour prolonger et embellir la vie...
La Guerre, un homme s'était rencontré,
Un homme au cœur d'hyène, un monstre couronné
Qui, pris d'une infernale et atroce folie
D'orgueil, tout d'un coup, l'avait déchaînée!

★

Il portait le Graal de la Paix en sa main
Et sur son cimier d'or la céleste colombe,
Et là-bas, par les camps, à l'heure où le jour tombe,
On le voyait naguère à travers les chemins
Passer, hiératique et surhumain,
Dans des clartés d'apothéose...

Il s'arrêtait. Levant ses regards vers les cieux,
Oppressé par l'extase, il disait :
« L'esprit de l'Eternel sur mes lèvres repose ;
Je suis l'Elu de Dieu ;
Mon peuple est le peuple de Dieu ! »
Il se taisait.
Les plis de son manteau que la lueur étrange
Du couchant embrasait,
Battaient au vent comme les ailes d'un archange.

On l'avait cru loyal, probe et droit : il mentait ;
Fidèle à ses serments : au contraire, il n'était
Qu'un imposteur à la parole impure,
Un fourbe et un parjure.

Il jouait la franchise, il riait clair et haut
Et de ses yeux luisants vous regardait en face ;

Mais son rire et ses yeux et son cœur étaient faux :
Il mentait, traître à triple face,
Tartufe costumé d'héroïques paillons,
Le plus cynique et le plus vil des histrions !

Le plus cruel, le plus féroce aussi.
Ecoutez-le qui, du sommet de ses tréteaux
Impériaux,
Harangue, à leur départ, ses bataillons :
« Soldats de la Plus Grande Allemagne, voici
Ce que votre empereur, ici,
Vous ordonne,
L'ordre formel, souverain qu'il vous donne.
Soldats, les ennemis que vous allez combattre,
Sachez que ce n'est point assez
De les vaincre et de les abattre...
Non, il faut les anéantir. Obéissez !
Que nulle pitié n'émeuve vos âmes
Ni nul remords, car la pitié ni le remords
N'habite le cœur des forts.
Sus donc à ces races infâmes !
N'épargnez rien, personne ! Achevez les blessés,
Egorgez les enfants, les vieillards et les femmes ;
Obéissez !
Massacrez dans les sanctuaires
Les prêtres ! Sous les yeux des mères,
Mutilez les garçons ou bien enterrez-les
Vivants,
Et quant aux filles, faites-en,
Mes amis, votre proie et votre joie. Allez !
Pillez, écartelez,
Saccagez, violez !
Incendiez,
Suppliciez !
Semez partout où vous passez
L'effroi, la mort, le deuil, la misère ! Entassez
Les désastres sur les ruines ! Ne laissez

Nulle part debout villes ni hameaux,
Eglises ni maisons, usines ni châteaux !
Détruisez tout ! Fouillez les cimetières
Aussi, profanez les tombeaux !
Et aux morts arrachés par vous de leurs bières,
Aux morts qui, tout autant que les vivants
Si non plus, nous haïssent, apprenez — avant
De disperser aux quatre vents
Leur poussière —
Apprenez qu'entre toutes les vieilles lois
Divines et humaines
Il n'en existe point dont vous n'ayez le droit
De rompre la chaîne.
Soldats, ce n'est qu'ainsi que vous triompherez
Et qu'ayant créé par votre victoire
Un empire tel que l'histoire
N'en a jamais vu d'aussi beau, vous dicterez
Et par la force imposerez
A l'univers réduit en esclavage
Une nouvelle loi,
La loi de l'Allemagne, notre loi, la Loi ! »

★

Il avait dit. Alors, bondissant sous l'outrage,
D'un même élan viril et fraternel, alors
Contre les hordes de carnage,
De l'ouest à l'est, du sud au nord,
Pour défendre le droit des Peuples et la terre
Trois fois sacrée où dorment les aïeux,
Pour protéger leurs foyers et leurs dieux,
Pour conserver leur langue et leurs traditions,
Sept nations,
Alors, en armes se levèrent
Et fièrement et joyeusement déployèrent
Leurs drapeaux emmêlés, très haut, dans la lumière !

Ah ! que n'ont-elles toutes été là, d'abord,
Toutes celles qui veulent vivre,
Toutes celles pour qui vivre
C'est être indépendant et libre !
Que n'ont-elles spontanément lié leur sort
Au nôtre, que ne se sont-elles rangées
Toutes à nos côtés, dans le danger,
Sûres de partager,
France, avec nous, le jour des suprêmes victoires,
Notre moisson d'héroïsme et de gloire !

O Nations, qu'avez-vous attendu ?
N'auriez-vous pas entendu
Hurler autour de vous, depuis des mois,
Les troupeaux des races de proie ?
N'auriez-vous pas entendu
Le bruit des fers que de leurs bras vers vous tendus
Secouent en gémissant, le front dans la poussière,
Vos sœurs prisonnières ?
N'auriez-vous pas entendu,
A travers le fracas de la mitraille,
Les appels de ceux de vos fils qui sont venus
Verser leur jeune sang sur nos champs de bataille ?

Toi surtout, toi, dont le sein maternel
Nous a bercés, ô Reine au sourire immortel,
Aux yeux divins, à la belle couronne
De mer céruléenne et d'orangers en fleur,
Toi dont il n'est, chez nous, personne
Qui murmure le nom sans se sentir le cœur
Pénétré de tendresse et de bonheur,
Toi surtout, toi, lumineuse patrie
De toutes les beautés, toi surtout, Italie !
Toi surtout, toi !

Aussi, de quels cris d'orgueil et de joie
Nous avons salué le sublime matin

Où, prête à réaliser ton destin,
Tu as laissé se dénouer enfin
Tes éclatants cheveux au souffle d'épopée
Qui, venu de tous les confins
Du ciel latin,
Secouait en passant, avec un bruit d'épées
Les unes contre les autres frappées,
Les lauriers d'or du Palatin !

★

Maintenant, Nations, vous toutes
Dont l'unité demeure inachevée,
Le jour est là que vous avez rêvé :
Ne tardez plus ! Debout ! Debout !

Debout !
Car vos ennemis sont les nôtres ;
Toutes, unissez-vous à nous,
Toutes, joignez-vos mains aux nôtres !
Ne tardez plus ! Debout, debout, oui, toutes, toutes !
Déjà resplendit sur les routes
Où nous vous devançons l'aube de la Victoire,
L'aube de la Justice et de la Liberté.
Debout pour la Justice et pour la Liberté !
Debout, debout, le jour de gloire,
Le jour de gloire s'est levé,
Le jour de gloire est arrivé !

Debout, debout, pour que plus tôt cesse la guerre,
Pour que plus tôt soient vaincus les Barbares,
Pour que plus tôt aux cloches de l'histoire
Sonne le glas de leur défaite expiatoire !

Debout, debout, pour que l'humanité
Puisse, quand, aux soirs du prochain été,
Seront mûrs les raisins et les blés de la terre,
Librement et joyeusement les récolter !

GABRIEL MOUREY.

LES ERREURS DE LA FORCE

La guerre nous retire de tout ce qui n'est pas l'idée de force et frappe de stupidité tous les rêves d'entente faits en dehors de la loi du canon. A l'agresseur qui s'abattit pour la vingt-neuvième fois sur notre sol, comment parler d'autre langage que celui des obus ?

L'ennemi a tout nié, sauf cette force. Dépassons-le donc en munitions, puisque avec lui tout le reste est littérature.

Mais, entre nous, une question se pose : leur culte de la grosse force n'aurait-il pas ses erreurs, ses superstitions ?

Le match sinistre où jusqu'ici Wilhelm II fait coup nul aurait donc été pour lui « plus qu'un crime, ainsi que dit Talleyrand : une faute ».

Si Guillaume succombe, c'est par la guerre dont il a, lui, l'envahisseur, choisi la forme jusqu'à ce que nous l'ayons terré par la victoire de la Marne. Sa force était-elle la force auguste et sans réponse, le déploiement d'un pouvoir naturel monté du sang de la race ou une élucubration trop pénible pour être la preuve de la puissance ?

Si la guerre est le « jugement de Dieu et de la force », comme disait Proudhon, il faudra donc conclure d'une guerre sans résultats suffisants pour l'Allemagne que le conflit n'est venu que d'une convulsion allemande cérébrale et factice, et non pas d'une exigence vitale, d'un *appétit sacré* de peuple qui doit tuer et spolier pour vivre, ainsi que le lui ont fait croire Treitschke, Mommsen, Giesebrecht, etc.

Et du même coup tombera dans l'oubli la fable de l'irrésistibilité de la grosse force. Cette guerre aura démontré qu'une armée congestionnée par sa force, gourmée dans une organisation impeccable, n'est pas moins en danger qu'un autre. Si

von Kluck dut renoncer à marcher sur Paris, c'est qu'il était allé trop vite. Son artillerie, en retard de deux jours sur lui, le mettait en péril. Son armée donc, empêtrée par sa force, ne put pas profiter de la vélocité du général.

Quant à nos forces, ou disons nos moyens militaires, diplomatiques, animiques et sympathiques additionnés, ils se prouveraient donc, par la victoire, supérieurs aux leurs. Le dernier jour de guerre le dira ; mais ce qui plaît à la pensée, c'est de lui suggérer déjà le graphique de cet espoir.

Toujours est-il que la conception de la force bottée de l'Allemagne est en train de perdre de son prestige de raison, et alors qu'en restera-t-il ?

Depuis août 1914, on s'attendait à tout de ce peuple de hors-la-loi, puisqu'il était sorti de tout usage humain, de tout honneur des armes. Mais nous n'escomptions pas une chance si belle que celle de le voir, par son luxe de pièges, ameuter contre lui jusqu'à ses ex-alliés.

Vis-à-vis de leur race, tout pourtant leur semblait permis, sauf la bévue. Car que devient la force qui se trompe de route? Ses excès restaient logiques, ses maladresses le condamnent. Si, ayant mis neuf lustres à tout prévoir, il n'est pas le plus fort sur tout les points, si d'un coup d'œil jupitérien il ne se garde pas d'abord de la méprise, quelle défaite spirituelle avant l'autre ! Et comme elle aidera le monde à se défaire du dogme de la prépotence allemande, auquel sottement nous déférions tous. Cette force combinée, fragmentaire, n'était bien que de second ordre : Elle ahanait vers un destin qu'une ou deux gaucheries retarderont toujours.

A notre époque enchevêtrée d'interdépendance des nations entre elles, la force obtuse du vampire qui s'acharne à tout épuiser, sauf lui, n'est bien dans sa courte vue qu'une sorte de spasme dont on ne peut sortir que pour mourir.

C'est donc notre bon sens foncier par lequel nous aurions été gardés du puffisme qui tient dans l'idée de dévorer le voisin.

Et ce bon sens serait donc devenu maître et seigneur du taureau allemand par le jeu de la guerre, des mois, et de l'usure.

Ce bon sens à ailes si courtes était donc plus fort que la force? ou le dernier mot sur la force guerrière comme sur toute force aurait-il été dit par Jean Dolent : « Etre fort », disait-

il (en songeant à l'essoufflement, à la menace que cela représente), « être fort, que cela peut-il bien vouloir dire? » si c'est pour attirer sur nous plus d'ennemis que nous n'avons d'enfants.

Entre les doigts de la Main de fer, dans l'étau de leur discipline tortionnaire, quel germe desserrant s'était glissé par où leur échapperait la victoire ? Ne serait-ce pas un abus de la systématisation, une espèce d'ivrognerie de la méthode, d'hystérie de l'échafaudage qui les fit reposer tout leur espoir sur le système, non sur la vie des faits, des causes générales, ni sur l'homme vivant.

La vie des faits leur a pourtant appris que l'empire romain fut lent à se fonder quoiqu'il n'ait eu à s'élever que sur des barbares sans cohésion d'armes, sans lien de credo ni de langage. Il se fonda cependant pied à pied, selon les lois de la vie, de l'effort physique. En reprendre d'un trait la rafle de l'Europe civilisée, la tenter anachroniquement en barbare, selon les lois de l'effort cérébral et les dernières données de la science pour saper, incendier, asphyxier les nations normales, cela n'était bien qu'un rêve allemand, trop chantourné pour devenir un fait.

Napoléon, lui plus grand capitaine que César, ne leur a donc pas montré ce qu'il perdit pour avoir fait un trop vaste rêve et brusqué ce facteur : le temps ?

C'est que la vie, c'est-à-dire la réalisation du rêve, fuit les gageures, les contorsions de l'esprit, les stratagèmes savants, et en principe l'élucubration, le truc. Elle se plaît à habiter avec aisance les peuples et les œuvres qui l'utilisent plus qu'ils ne la mécanisent. Elle veut entrer partout rudement, s'il le faut, mais naturellement, à la façon de l'atmosphère pour rendre respirable toute combinaison.

Leur rêve hagard, saccadé, haletant est à la réalité ce qu'est à la femme la poupée de Villiers : *l'Eve future*. Comme elle, il stigmatise la mort, et contredit la vie qui le lui fait bien voir! Le grand seul est normal absolument. L'homme n'est petit que de pécher par un côté contre la norme, dont nous n'avons pas le type complet, qui serait dieu.

Tout effort convulsé fait dans un autre sens que celui qui aide au penchant des choses et des races frappe d'apoplexie le peuple qui le tente.

Les causes générales eussent interdit aux Hohenzollern (s'ils les avaient interrogées sans s'y mêler) de surexciter la marche de l'Empire, de cabrer son destin, de le briser peut-être, pour avoir voulu le régler dans le temps de leur cause. « Jadis, me disait Clemenceau en juin 1914, j'ai parfois mal vécu, c'est quand je faisais *ce que je voulais*. Mauvaise affaire. » — Vous pensez donc, lui dis-je, que l'inflexion des choses ne le permet presque jamais aux gouvernants? — Jamais, dit-il, comme nous le voulons. *Je ne crois pas à l'homme*, reprit-il, mais ce qu'il faut : respecter la marche des choses. »

La guerre allemande est une édification de la volonté d'une caste, ce qui en a fraudé la nécessité pour le peuple allemand. Et ce seul fait déroute et compromet le destin de l'empire.

Quant à l'homme vivant, si la famille régnante avait voulu en tenir compte, elle aurait vu la défaite animale, l'espèce de lassitude butée ou de fatigue aiguë qu'éprouve l'homme quand on ne lui laisse rien à trouver, même dans les moyens d'exécuter les ordres, quand son travail est non seulement commandé, mais mâché, quand on le fixe à son canon par le col ou par la ceinture, quand on ne permet pas à son ingenium, qui peut-être est la vie, de s'exercer, de respirer. Les Latins nommaient spiritus le souffle. Serait-ce que quelque ardeur de l'homme s'éteint quand on condamne le soldat à n'être qu'un rouage du souffle national, à n'user en rien de l'esprit ? Et faut-il que l'unité pense, pour que s'assure le souffle de la masse ?

C'est à cause de notre *désir de créer dans le patriotisme*, désir que l'Allemand dans sa puissance matérielle a pris pour de l'indiscipline, c'est à cause que notre race veut exercer son génie sur les champs de bataille, que l'on put lire un fait divers aussi effarant de beauté que celui où ce grand blessé a repris sa tranchée, a redressé d'autres moribonds en leur criant : « Debout, les morts! » Mot déjà peut-être légendaire, parce qu'il déborde de vérité et semble l'appel de notre terre elle-même. Il n'était pas commandé, ce service-là. C'est pourquoi ces morts se levèrent. Le Français veut en faire plus que ce qu'on lui demande, ou il n'est pas content.

La voici, la plus grande armée du monde, vraie colonne d'appui du temple européen, celle dont Foch avec son petit

ton discret put dire, au plus sanglant de la bataille de la Marne, dans son communiqué à Joffre : « Débordé à droite, débordé à gauche. Au total, situation excellente. *Je vais de l'avant.* » Et il va si bien de l'avant qu'il crève tout. (*Journal de Genève*, 20 mars.)

L'Allemand ne va hardiment, en preux, que dans l'attelage qu'il connaît éprouvé. Ainsi meurt en lui à la guerre toute force d'essai, d'esprit. C'est là l'une des erreurs de leur force. Comme il le fallait à leurs hobereaux, ils n'ont laissé à leur troupeau que la faculté de les suivre.

Le Français, lui, quand il ne peut conduire, ne se plaît qu'à commencer un mouvement, qu'à essayer ses facultés. Il veut trouver, innover et se prouver non mâté par sa tâche, mais cultivé sportivement par elle en tous ses dons. *Il faut chez nous que le courage crée.* J'en sais même qui, dans les camps, exigent d'eux une tâche *à côté*, en sus de leur labeur de combattants.

Si leurs hommes ont besoin, pour avancer sur nous, du coude à coude, de rangs pressés et de l'éther, leur fanatisme est-il si solide qu'on nous l'a dit? Ne leur fut-il pas mâché lui aussi ?

Et si, de l'aveu des chefs, le soldat français n'est beau que seul, quand sa valeur dépend de lui, non de la chaleur montée du troupeau, si, quand nos chefs tombent, il se lève toujours du rang français le chef qui manque, ne seraient-ce pas à des preuves que la force la plus dégagée, la plus affleurante, la plus « au point », la force la plus libre ou disons la maîtrise est du côté français, avec les plus belles promesses, ainsi que le disait Rimbaud?

Certes, il y a une folie propre à toute organisation impeccable, puisqu'elle n'oublie qu'une chose, c'est qu'elle met en jeu des êtres vivants, c'est-à-dire à l'esprit non immobilisable. Et n'est-ce pas précisément par ce qui fut chez nous *à réparer*, n'est-ce pas par nos imprévisions du passé que naquit chez nous l'excitant, l'exigence de gloire, sa possibilité. Le Français n'a de muscles que devant l'impossible.

Si on lui avait dit comme l'on dit en Allemagne : Nous sommes les plus forts, car le système est invincible, on lui aurait ôté sa force de défi où est toute son âme; on l'aurait ennuyé d'avance.

Trompés par nos intellectuels de l'avant-dernière génération, nous crûmes béatement dans la paix à une Allemagne invincible dans l'esprit comme aux armes. *Aussi* nos hommes sont-ils partis le 2 août comme de jeunes dieux : l'impossible les aide.

L'Allemand, lui, ne peut que le possible, le prévu. Comment voir là un présage de véritable force, de maîtrise du monde?

Une des causes de l'impopularité universelle de l'Allemagne, c'est-à-dire une autre erreur de sa force, c'est que, devant les chefs, il lui faut une thèse et devant les soldats une autre thèse, ce qui est l'aveu de son dédain pour sa plèbe. C'est pour les chefs qu'est dit le mot nietzschéen de Falkenhausen : « Elevons-nous à une plus grande violence. » Ce n'est pas avec le peuple allemand qu'on ferait ainsi du Nietzsche à la manque! Il y verrait trop qu'on se joue de lui. A celui-là on dit : la France est un gâteau qui tente. Venez et vous le mangerez. Voilà sur quoi s'appuie leur fanatisme. Ils nous font une guerre d'avares et de déménageurs. On ne peut, pour les entraîner, que fouetter leur appétit de rapaces, leur rappeler qu'ils sont une race de proie. On ne peut que les démoraliser, que flatter en eux le rapt et le lucre. Les lettres de leurs guerriers ne parlent que de butin, de mangeaille. Et le peuple qui pécha par l'argent périra par l'argent.

Si on lui fit en temps de paix de vrais sermons de guerre pour le fanatiser, le placer à ses yeux en justicier du monde, si on lui a dit que nous étions un pays d'aimables gorets bons à être saignés par la chaste Allemagne, c'est cependant le désir de prendre qui prime, car la démocratie de partout voit trop clair pour croire qu'un peuple est plus damnable que l'autre.

Avec nos hommes et nos chefs, la France, elle, n'a qu'une vérité : celle des maîtres, et chaque homme en est digne. Car nos soldats, étant la nation, valent nos chefs par le jugement. Chaque homme est digne aussi chez nous de respecter son chef en connaisseur, en juge. Il porte ainsi la liberté jusqu'à son plus haut terme de délivrance, qui est celui où, secouant toute humeur d'être commandé, l'homme, enfin libéré par le cœur, va dans la liberté jusqu'à aimer son maître.

Et jamais en aucun temps de l'histoire, on ne vit une telle gerbe de dévouements à leurs chefs. C'est précisément notre

audace d'examen qui fut prise par l'ennemi dans la paix pour des ferments d'anarchie.

C'est au contraire dans la joie du plein assentiment et de la liberté du choix que nos hommes ont aimé et approuvé les chefs que notre discipline leur impose.

La moyenne du sens critique est si haute en ce temps, chez le soldat, que nous avons toujours entendu d'avance énoncer par des combattants ce que prophétise à l'oreille, un mois après, tel oracle de gouvernement.

La première riposte à l'attaque allemande, c'est qu'elle redressa en nous dans tous ses dons, non seulement la plus grande France, mais qu'elle quintupla nos forces en voulant les surprendre.

Ainsi le mot dit mais en réalité plagié par Treitschke dans Proudhon : « La force *prouve* le droit », se trouve donc adaptable à la France en fin de compte, car, de nos négligences du passé, notre force a surgi, plus sûre, plus racinée que la leur, plus acagnardée à la gloire.

Puis la nôtre, étant surtout une riposte, est neuve. Elle ne s'usa pas au même degré par quarante années d'hypnotisme férocement puéril sur un seul point : la guerre. Notre force est donc méditée autant que spontanée, justicière et mystique autant que pratique. Tendus pour profiter de leurs fautes, nous les avons mieux connus en un jour de guerre que leur espionnage de paix ne put nous jauger en un demi-siècle.

En ce présent ils ont forcé notre passé viril à s'adjoindre tout le génie souple et femelle, agile et stoïque de notre race, et que je voudrais appeler le don d'épousailles de leurs erreurs.

Et notre force de réponse barre, neutralise la leur et la relègue au rang de force automatique. On peut donc l'emboîter, la démonter. Un rouage détruit peut détruire l'ensemble. Tandis que notre force plus bohême jadis, mais unie et disciplinée pour la vengeance, restant humaine et plastique, gardera pour l'ennemi la totalité de son danger, de sa reviviscence tant qu'il nous restera un combattant.

Et nos enfants grandissent.

Puis notre force, même aux jours de sa précarité, reste attractive et constructive par essence.

Tandis que, par la sympathie du monde, nous appuyons notre pouvoir en tous les sens, l'adversaire par son automa-

tisme destructif (*Lusitania*) dénoue ses liens, même avec les peuples intéressés à le supporter.

En sorte que, d'une pareille guerre, on pourra peut-être conclure qu'il y a beaucoup de déchet dans la force du premier prêt. Tandis que le second, dressé seulement contre l'obstacle immédiat, ne perd rien de lui-même. Quels que soient les moyens de l'agresseur, c'est-à-dire du premier prêt, il faudra toujours que l'agressé change son plan, ses moyens stratégiques et accepte la forme de guerre que lui impose l'agresseur. Et s'il doit les changer, il n'y a donc pas tant de perte, pour le peuple le moins nombreux, à ne s'y adapter qu'après coup, qu'à y avoir usé pendant la paix le plus vif de ses forces? Ne peut-on pas se demander si, pour un peuple qui présente une infériorité quelconque, soit en nombre, munitions ou fortifications il n'y a pas moins de dommages encore à attendre stoïquement sur ses frontières l'agresseur, plutôt que pénétrer chez lui par une offensive brusquée? C'est trop tôt pour risquer cet optimisme périlleux, mais la victoire venant nous y amènerait tout droit. Il friserait la plaisanterie, si l'on n'avait déjà prouvé que nos lignes défensives sont de plus en plus sûres, ce qui ne devrait pas être après une lutte de onze mois, si la progression de l'usure était normale chez l'agressé, comme elle l'est chez l'agresseur. « Ne combattez pas trop longtemps le même ennemi, leur aurait dit Napoléon, ou vous lui apprendrez tout votre art de la guerre. » Et comme on n'apprend rien à la France sans qu'elle en ajoute, l'Allemand, déprimé ici, déprimé là, ne viendra-t-il pas à demeurer dans nos tranchées de France un quart d'heure de plus qu'il ne l'aurait voulu? Ce quart d'heure précisément qui décide du sort des nations. J'entends alors leur offre oblique : « Kamerad, qu'est-ce que vous offrez pour que nous repartions? » — Voyez-vous notre Joffre leur répondre : « Restez donc, *maintenant* vous ne nous gênez plus. » Qu'on les y tienne alors jusqu'à ce qu'ils crient grâce. Car, s'ils ne peuvent plus nourrir cette hydre qu'est leur guerre, nous les aurons, à merci. Et qu'il se lève alors une France assez pure, assez délivrée de toute diplomatie pour qu'elle ne regarde rien avant d'avoir puni. Et que nos intérêts, même les plus sacrés, passent après ce devoir-là.

Il est de plus en plus possible qu'eux étant dénués, pa

leur système, par leur automatisme destructif, de toute aide et de toute sympathie et livrés à leur seule puissance mécanique, laquelle opère *à contre vie*, dans le sens de la mort et de « l'isolation », il est possible que leur armement formidable ne puisse, par son impeccabilité même, que servir à leur destruction. C'est du reste l'aboutissement naturel d'un peuple désâmé, désensibilisé par la science. Et là serait donc la grande erreur de leur force.

Ce n'est pas tant que leur puissance alarme, inquiète les voisins. C'est qu'une organisation si parfaite n'admet pas sans craquements les infractions qu'y porte la vitalité des autres peuples. C'est que, systématisée à outrance, l'Allemagne n'est, ne peut être diplomate.

En ce siècle, toute solution matérielle tendait à se spiritualiser. L'art, la beauté s'enfermaient dans un signe. Par horreur du geste, de la cuisine du détail, on n'approchait plus de soi la bataille. Les conflits se résolvaient de loin par une lettre, un chiffre.

Des peuples entiers de syndicats faisaient primer leurs droits par la voix d'un seul délégué. Preuve d'ennoblissement progressif et de certaine ascension spirituelle. Ce siècle était, plus que le XIX^e^, celui de la diplomatie. Elle devait y prendre le suprême pouvoir, par son aisance, par sa douceur de touche, son immatérialité.

« Il *en met* trop », dit notre charmant populo quand un fâcheux surcharge un plaidoyer. Il faudra tordre et vaincre en nos enfants tous sens de la logique et de l'évolution pour réussir à leur faire entendre que ce soit précisément en ce siècle sobre de gestes que le Kaiser intempestif a voulu, lui, *tout mettre* en ligne !

La pléthore des éléments réels mis en présence crie la faillibilité du principe. Comment la remise en vigueur d'un naturalisme aussi désuet, d'un réalisme d'abattoir, comment un tel recul dans la perfectibilité des races serait-il consacré par le succès ?

Risquer la fin du monde pour en soutirer un dixième n'est pas un titre suffisant au renversement des lois de l'esprit.

Il est vrai qu'en décidant ce luxe d'horreurs stupides les Allemands ne font que ce qu'ils peuvent. Une des preuves que leur art de causer de peuple à peuple n'est ni dégrossi ni

dégrossissable, c'est qu'en diplomatie *ils mentent*, ce qui retarde tout. On ne ment plus chez nous. C'est contraire à l'esprit, redevenu simpliste à force d'art, de la diplomatie moderne. Le vrai déroute davantage. « Il faut souvent dire le vrai pour en atténuer l'importance et pour empêcher qu'on y croie, » me disait le plus fin de nos grands diplomates. Cet art est fermé aux Germains. C'est pourquoi ils ensanglantent la terre. Mais un manque de dons se paie toujours.

Leur force ainsi laisse apercevoir son enfance.

J'ai le sens, en lisant leurs abus, leurs décrets, que la force et l'esprit en eux (malgré ce qu'on a dit) ne sont *pas mariés* et qu'ils tirent chacun de son côté. L'une veut utiliser l'autre, mais la fusion n'est pas faite : il n'y a pas amour, étreinte. Comme ils ont déshumanisé leurs hommes, ils ont frappé de désamour leurs us et leurs moyens. Ils ont mannequiné la guerre, comme ils avaient mécanisé la vie au profit de la guerre.

Mais tout cela reste poussif et difficile ; leurs pouvoirs désâmés sont infusés de mort, et la kolossale entreprise se présente depuis la Marne comme une opération manquée.

Virtuellement, ils ont déjà encouru le boycottage économique de leur pays par presque toutes les puissances. Beau résultat pour une race dont il nous fut dit « qu'elle ne pouvait éviter une guerre d'extension économique ».

M. Tittoni, ce 25 juin, a prouvé le contraire en déclarant que l'Allemagne n'avait provoqué la guerre *qu'après* que les questions impliquant des conflits d'intérêt *avaient été réglées*.

Je dirai plus : la guerre ne pouvant porter qu'un coup mortel au négoce allemand, la grosse force armée était donc pour ce pays, entre tous, le plus dangereux des facteurs pour atteindre à toutes les possibilités d'accaparement qui dormaient dans cette race.

« La force ne fonde rien », dit Napoléon.

Née pour le commerce, l'Allemagne aurait dû se montrer patiente et temporisatrice entre toutes. On prend les enfants, les amants par la douceur, et les trésors des Etats comme les mouches, avec le miel.

A la rigueur elle n'aurait dû faire que la plus correcte guerre, la plus polie que l'on eût jamais vue, n'eût-ce été que pour mettre de son côté, comme disait Bismarck, « tout le

poids des impondérables qui pèsent beaucoup plus que les poids matériels ».

Quoique l'Allemagne campe encore en terre ennemie sur une belle part de ses fronts, elle a perdu, par contre, ses colonies. Quel fiasco pour un peuple qui fut contraint, dit-il, par sa surpopulation, de s'étaler sur le monde !

Et quel aspect fictif prend à nos yeux le drame où il nous acculèrent, si les souffrances de l'invasion où leur erreur nous plonge ne doivent leur rapporter au jugement dernier de l'Allemagne que des tortures égales à celles dont ils nous fanatisèrent !

Cela, tout cela Wilhelm II le craignait. Il n'avait pu être sans lire le livre de Norman Angell, *la Grande Illusion*. Avec les éléments nouveaux que fournit la guerre actuelle, ce livre reste debout :

« La propriété est intangible, dit Norman Angell. La richesse n'est pas confiscable. On ne possède donc plus un pays en l'annexant. On se prive simplement d'un débouché commercial. »

« Par le fait que vous annexez avec le sol d'un pays les propriétaires de cette contrée, les gens qui possèdent ce sol, en quoi cela peut-il vous enrichir ? » Cela vous oblige au contraire à établir contre les vaincus mécontents une armée de police répressive, bref cela coûte plus que cela ne rend.

Le kaiser, il est vrai, comptait obvier à cela en tuant tout pour occuper des terres « vidées d'hommes ». Mais il a pu se convaincre que cela souffre quelques petits inconvénients.

Quant aux sommes saisies par réquisitions et contributions de guerre, cet argent liquide qu'il prend au vaincu est loin de compenser l'argent vivant des échanges, achats et ventes traités de peuple à peuple avant la conquête.

Supposons que, par un mauvais hasard, en temps de paix, un Zeppelin débarque assez d'hommes dans Londres pour lui voler la réserve de sa banque d'Etat. Londres est le banquier de l'Univers, qu'arriverait-il ? La banque suspendrait aussitôt ses paiements à commencer par ceux de l'Allemagne. Elle y perdrait donc instantanément sans compter ses pertes incalculables de l'avenir. Ce dont Londres dispose c'est d'une réserve psychologique que lui fait la confiance universelle. Et cela n'est pas transmissible, et surtout pas à l'Allemagne !

Pour nous convaincre que prendre une province par les moyens des armes n'est pas précisément enrichir sa nation, écoutez leur Bismarck avouant sa déception de la conquête de l'Alsace-Lorraine : « En 79, l'Allemagne, dit Bismarck, saigne encore *à en mourir.* » Et il constate qu'elle cherche en 79 à emprunter de l'argent à sa victime, à cette France déjà revigorée.

Le Kaiser, supérieurement documenté, ne put être sans connaître ces vérités qui, si elles ne sont pas mûres, ont cependant couru l'Europe. Lui, souverain moderne, et sa caste savaient qu'une guerre de conquêtes n'enrichit aujourd'hui personne. Mais il lui fallait que son troupeau le crût. La promesse des biens, c'était la vérité des serfs. L'Impérialisme, à y voir de près, n'eut qu'un but ; mais celui-là ne peut être avoué, *car il est sans aucun sérieux.* Il y fallut un but frivole, car nulle vérité profonde n'exige la tuerie universelle. Voici donc le facteur malin, le facteur-désir dont Clemenceau veut qu'on se garde, et qui, en dernier ressort, a déclanché le cataclysme :

Etonner le monde en sauvant sa dynastie de la vague montante du socialisme. Emplir de ses hauts faits l'histoire et la légende. Le maître avait soixante ans, il n'avait plus qu'une heure ; si ce n'était lui, ce serait donc son fils... Quel autocrate aime cette pensée? La superbe d'un seul, sa manie de gloriole, ce cabotinage de la grandeur étaient seuls à pouvoir porter un homme à conduire son peuple au-devant de tels maux.

Donc, *pour marquer son empreinte*, ne se résignant pas à finir sans histoire, sentant son peuple à sa merci, il a mis en jeu l'échiquier européen. *Il a joué aux soldats*, déchaînant l'hécatombe.

C'est pourquoi le mot vengeur de Kant entre lentement, mais fatalement, au cœur de l'Allemagne et sonnera le glas de la caste impériale : « La condition de l'établissement de la paix entre les nations, c'est que la constitution de chaque Etat soit républicaine. »

Donc, ils se sont organisés contre tout, sauf contre l'art et la valeur français. Ils ont tout combiné, sauf cette horreur mystique dont ils nous soulevaient. Des bons soldats que nous étions, ils ont fait de vrais fanatiques du mépris, de vrais prêtres du mysticisme national. De la Belgique et de

la France qui, avant eux, n'étaient que des patries, ils ont fait deux bûchers dans la flamme desquels Dieu même crie vengeance. On ne vainc plus deux peuples qui possèdent ce droit, qui possèdent ce Dieu !

Quand les dieux et les démons de la justice s'accordent pour crucifier une race, comment y échapperait-elle ? L'écartèlement de ses armées figurativement l'indique.

Par la rapacité des serfs, par la hautaine atrocité des maîtres, ils ont relevé en nous l'ancienne valeur guerrière, et nous leur faisons, purs de toute convoitise, une vraie guerre sainte. Dans ces duels de conscience, véritables combats de religions, il n'y a qu'à feuilleter l'histoire pour voir que les armes ne se reposent qu'après justice faite, c'est-à-dire qu'un peuple ne l'emporte que quand l'idée ou le dogme qu'il représente est supérieur à l'idée, au dogme vaincu, quand il est surtout plus inspirateur de justice.

Les Romains ont conquis leur empire parce qu'*en vérité* ils étaient plus cultivés en justice et en injustice que les peuples mâtés. Malgré les violences faites plus tard au christianisme par les Romains, ce sont les chrétiens qui, par le martyre, ont conquis leurs oppresseurs à leur foi : Christ avait touché d'amour la justice, ce qui la fit plus transmissible.

La conversion des Saxons sous Charlemagne, celle des Péruviens par les Espagnols, l'accueil fait au christianisme par le Mexique montrent qu'on n'impose finalement de dogme que s'il est supérieur en justice à celui qu'il prétend remplacer.

Tandis que nos guerres de religion du XVI^e^ siècle n'obtinrent nullement la destruction du protestantisme. C'est que ces guerres étaient oiseuses de par leur injustice. C'est que le protestantisme avait quelque chose à dire dans le domaine de l'esprit, ne fût-ce que par son côté sévère analytique et morcelé, sa libre discussion qui fait saillir la plénitude sans réponse de la loi d'amour émanée de Jésus.

Ce qu'on amoralise, au contraire, on le perd :

Ainsi les guerres de pure domination ou les acquêts du hasard et des héritages (Napoléon, Charles-Quint) groupaient ensemble des races trop diverses qui ne s'étaient pas cherchées dans l'amour. En les joignant, on les amoralisait donc, l'amour étant la seule avouable des morales : ces guerres ont reperdu ce qu'elles avaient pris.

Une iniquité sans excuse, de mauvais présage pour l'Allemagne, fut à la base des prétextes invoqués pour nous détruire : l'Allemand voulut nous voir comme « un peuple de singes » qui ne savait que jouir et que rire.

C'était encore la plus lourde erreur de sa force. Le dédain de l'adversaire annonce la défaite : « Devine, ou je te dévore », dit le Sphinx.

L'ennemi s'était pris à nos jeux de langage ; mais nous ne nous y étions pas pris. Et nous nous sommes retrouvés sauvagement purs sous le choc.

Parce que notre force était aux écoutes, en retrait, fine, volante, abstraite, parce qu'elle était opposée aux confessions publiques et se vêtait de fantaisie, ils l'ont prise pour de l'indiscipline. Elle veillait, nerveuse et toujours prête, arquée.

Elle ne laisse voir son visage de foi qu'à l'heure où il faut vaincre. La France avait la pudeur de ses forces comme elle avait celle de ses vertus. Un ami passionné eût seul pu les surprendre. Comment l'espion tudesque les eût-il révélées à l'Empereur ? L'amitié seule voit. L'ennemi, lui, se noie dans la plus vaseuse psychologie. Voilà par où devait « gaffer » la Real-politik en se passant de tout facteur sentimental.

AUREL.

REVISION

DES

VALEURS PHILOSOPHIQUES ALLEMANDES

—

Kant ! Un nom d'une syllabe, répété, avec componction par tous les professeurs depuis un demi-siècle, équivaut à un bétonnage de l'enseignement, d'autant plus difficile à briser que les Euménides de l'ennui le gardent, en compagnie de nuées si épaisses qu'il faut le Tarnhelm du libre penseur pour se hasarder à l'évocation de l'Herda luthérienne.

D'honnêtes gens se découvrent encore devant le sophiste de Kœnisgberg. Les Allemands n'auraient pu se croire le sel de la terre, sans notre attitude intellectuelle de vassaux : nous avons encensé leurs idoles; leur folle infatuation est en partie notre ouvrage. Le moment semble opportun pour entamer les plates-formes universitaires et repousser l'invasion spirituelle en conviant les bons esprits à une revision des valeurs philosophiques, qui ont abouti à cette doctrine d'Antéchrist : la *Kultur !*

Conséquence pénible de la Grande Guerre, nous sommes privés, et pour longtemps, d'une musique qui ne peut être remplacée par celle des Alliés. Si nous acceptons cette pénitence, pour nos morts, pour nos blessés, pour tous ceux qui pleurent, supporterons-nous que la philosophie allemande, très pernicieuse, néfaste à notre génie, dévastatrice de nos traditions, continue à remplir nos chaires de son imposture; et n'osera-t-on pas examiner, d'un peu près, la logomachie de Kant, alors que Beethoven et Wagner se trouvent bannis sans hésitation ?

Pour bien entendre la pensée allemande, il faudrait commencer par Luther, le précurseur de Kant : ce serait froisser des susceptibilités confessionnelles, dans un moment où les propos qui divisent prennent le caractère d'une mauvaise action.

L'enseignement officiel ne fait aucun état des Trithème, Paracelse, Agrippa, Reuchlin, Kunrath. On trouverait *passim*, chez ces hommes dépréciés sous l'appellation d'occultistes, la théorie de l'harmonie préétablie : la monade est une notion alchimique, l'unité de la substance indéfiniment modalisée par les degrés de la qualité.

Le premier en date des penseurs allemands fut Gottfried Wilhelm *Leibniz*, élève de Descartes, dont il développa la tendance idéaliste.

Il eut l'intention d'écrire sa *Théodicée* en allemand, à cause de la virginité de cette langue en matière métaphysique. Ceci est à retenir : l'Allemagne, qui prétend aujourd'hui occuper un stade plus avancé de l'évolution, apparaît la dernière venue en toute activité. Son mouvement intellectuel comme son hégémonie harmonique date de la seconde moitié du dix-huitième siècle. Naturellement, ce fut tout de suite le siècle incomparable. Les manuels portent ce titre : *la Philosophie des lumières*.

Wolff, vulgarisateur, fixa la terminologie, et inventa la raison *suffisante*, par laquelle on démontre les vérités philosophiques aussi nettement que les théorèmes géométriques. Cette merveille s'opère avec le principe de la contradiction, vulgairement nommée antithèse. Il a posé toutes les questions et, s'il en résout quelqu'une, c'est par la doctrine de Leibnitz. On a catalogué, pour l'an 1738, cent sept écrivains nés de Wolff ou influencés par lui. Il commande l'école cartésienne d'Allemagne et s'opposa à l'encyclopédisme de Frédéric II. Esprit conservateur d'un bon zèle, malgré sa prétention excessive, il disparut littéralement, à l'apparition de Kant, le successeur de Martin Luther, qui allait instaurer une sophistique autrement funeste que celle de la Grèce, et ruiner la philosophie comme le moine Augustin avait ruiné l'unité religieuse ; en un attentat contre la Raison aussi pervers que celui de Vittemberg contre la Tradition.

Henri Heine estime que Emmanuel Kant, ce grand démolisseur de la pensée, surpasse de beaucoup en terrorisme Maximilien Robespierre : « Ils révèlent tous deux, au plus haut degré, le type du badaud, du boutiquier... La nature les avait destinés à peser du café et du sucre, la fatalité voulut qu'ils tinssent une autre balance et jeta à l'un un roi, à l'autre un Dieu. » Mais le Dieu nouménique de la raison pure renaît en raison pratique pour le salut de Lampe, par un escamotage qui est bien le chef-d'œuvre de la prestidigitation.

En 1708, un avocat au Parlement, Sylvain, écrivit une réfutation du *Sublime* de Longin. Il disait : « L'homme se fuit incessamment et semble n'estimer que ce qui est hors de soi. On ne doit pas perdre une occasion de le ramener à lui-même, afin de le convaincre que de toutes ces choses qu'il admire et qu'il recherche avec tant d'ardeur, il n'y en a aucune qui ne soit infiniment au-dessous de lui, qu'après Dieu, il est lui-même le seul objet digne de tous ses soins. » M. Michiels, dans son *Histoire des idées au XIX^e siecle*, raconte que Sylvain, en 1708, envoyait son manuscrit à Boileau : « Je soumets tous mes jugements aux vôtres et je vous supplie seulement, pour l'utilité du public et pour la mienne, de vouloir enfin prononcer. »

En 1732, Sylvain publia son ouvrage, malgré que Boileau l'eût condamné. Ce premier traité d'esthétique, écrit en français, a servi de base à la *Critique du Jugement* parue en 1790. Il y en a deux preuves, la première dans les *Observations sur le sentiment du Beau et du Sublime*, de 1764, médiocre et sans originalité, où le philosophe de Kœnigsberg a épuisé ses idées personnelles ; la seconde est une comparaison poursuivie, pendant trente pages, par M. Michiels entre l'œuvre française et l'œuvre allemande, dont le parallélisme démontre un plagiat d'idée et de méthode.

Kant est illisible, avantage certain, qui le met à l'abri de la critique : il faut une nécessité professionnelle pour affronter sa logomachie et cependant il fit examiner sa *Critique de la Raison pure*, phrase par phrase, par son ami Green. Contradictions, répétitions, expressions baveuses se succèdent incessantes.

« L'année 1769, dit-il, me donna une grande lumière : *les formes et les principes qui sont les conditions pour que*

quelque chose en général puisse être objet de notre connaissance doivent être valables pour toute expérience. »

Les formes sont les conditions perceptives, mais les principes génèrent les susdites formes : en tout cas, l'expérience procède, la plupart du temps, dans l'ignorance des principes.

On appelle pompeusement la seconde évolution, un lieu commun : « Je trouvai que beaucoup de principes, que nous considérons comme objectifs, sont, en réalité, des principes subjectifs. »

Qu'est-ce, en français, qu'un principe *subjectif?*

Ce ne sont pas les noumènes, mais les phénomènes, que nous percevons. L'essence nous échappe, la substance seule touche notre sensibilité. Avec les catégories, nous anticipons sur l'expérience, au moyen de quatre classes de jugements, chacune de trois espèces. Ces classes, comme chacune de ses espèces, seront dédoublables à volonté.

Ainsi nous parviendrons à l'intelligence complète et sûre de toutes les formes. Nous allons opérer par raison au sens *étroit* ou par raison au sens *large* et cela nous donnera des synthèses *conditionnées* ou *inconditionnées.*

Ce deuxième stade, la séparation de la sensibilité et de la raison, un enfant un peu attentif le trouverait.

Au troisième stade, l'idée de l'évolution, qui sort du creuset Paracelsiste, se développe en loi morale : « Agis selon la maxime qui fait que tu peux vouloir en même temps qu'elle soit une loi universelle. »

Excellente parole, prise à l'humanisme, qui serait mieux ainsi : « La moralité est cette conduite individuelle qui atteindrait la qualité d'un principe. » Mais le philosophe ne dure pas sur un point évident, il ne voit aucun fondement théologique ou psychologique à l'éthique : la morale est autonome.

La *Doctrine du Droit* et la *Doctrine de la vertu* de 1797 sont à la fois individualistes et révolutionnaires.

Le peuple doit faire ses lois ; point de dogmes : ils suppriment le droit à des lumières toujours plus grandes. Le souverain doit la liberté et non la prospérité à ses sujets.

« Il ne peut y avoir de devoir qui force à croire ce qui est inconnaissable. » La foi s'appliquerait donc au connaissable? Les postulats renouvellent le grand jeu des antinomies, ce sont des projections d'images dans l'inconnaissable. Kant tire

d'un dogme une vérité morale, nie la tradition et accouche de cette formule vraiment curieuse : « La croyance de l'Église doit reconnaître la foi de la raison pure, comme principe suprême. Quant à la doctrine de la Révélation, il faut la cultiver comme un moyen *simple* pour la mise à la portée *des simples*. »

Si on réduit le système kantien à des propositions essentielles, que reste-t-il ?

La raison n'a pas de valeur objective ; à cela se termine la *Critique de la Raison pure*, dans le plus net athéisme. Mais la raison a une valeur subjective, il existe en nous un *impératif catégorique*, instrument de la loi morale : à cette restauration de la théodicée aboutit la *critique de la raison pratique*.

Ne serait-il pas plus simple de dire : la raison n'atteint pas les essences, mais les idées innées les manifestent dans le mouvement même de la conscience. Ce serait trop simple, sans être tout à fait juste.

Quel motif pour concevoir Dieu comme principe de la morale et non comme principe de l'être? Dieu est le principe de tout, ou il n'est pas.

N'est-ce pas enfantin de constater que notre entendement ne conçoit que par des lois et sous des formes qui lui sont propres? Dieu créateur, nous le considérons dans son rapport avec vous. Ce que Dieu est en lui-même, il faut être philosophe allemand pour y songer. La distinction purement scolastique entre le phénomène et le noumène ne mène qu'à des sophismes. Nos opérations mentales sont subjectives et ne peuvent jamais cesser de l'être; nous ne percevons que des rapports de personnalité ou d'espèce. L'objectivation n'existe pas; c'est un abus de nommer ainsi l'effort synthétique ou généralisation.

Quand je définis le Beau, le Bien, l'Unité, l'Immortalité, je synthétise simplement les rapports que je possède sur ces points spirituels; je fais ce que les peintres appellent une allégorie.

Il n'y a qu'une raison, elle est toujours subjective. Que j'accepte la Révélation par une adhésion de volonté ou que j'imagine un système, je ne cesse pas d'exprimer exclusivement un rapport personnel. Quelle fantaisie d'accepter Dieu comme puissance morale, en lui refusant les autres attributs.

Si on admet que l'homme porte en lui une loi morale propre à régler ses actes, lui refusera-t-on une loi spirituelle propre à régler ses pensées. On se tord d'admiration devant cette phrase : « Deux choses remplissent mon âme d'un respect et d'une admiration toujours croissants, c'est le ciel étoilé au-dessus de nous et la loi morale au dedans de nous. » Kant ne veut pas de loi intellectuelle, il entend divaguer à son aise. Cependant, osera-t-on dire qu'une seule idée, la morale, nous est innée alors qu'elle résulte de l'état social?

La Trinité de Kant se forme d'un législateur, d'un conservateur et d'un organisateur. Qu'on se souvienne que l'Allemagne se dit arrivée au Cycle de l'Organisation. L'homme de Kœnisgberg veut un culte invisible; la prière, comme moyen de grâce, est une idolâtrie, « il est nécessaire d'inculquer aux enfants qu'on soumet à des exercices de prière, que le discours en lui-même n'a aucune valeur, que c'est un moyen d'agir sur son imagination ».

Trois idées, l'âme, le monde, Dieu, ou forme catégorique, forme hypothétique, et forme disjonctive, ou loi des trois stades ! L'idée n'a pas de preuve transcendantale parce qu'elle désigne un être inconditionné. Quant au monde, il n'est ni fini, ni infini. Du concept d'une chose, on ne peut en déduire l'existence : voilà des arcanes!

On raisonnerait aussi bien sur les fins dernières. Variant les chefs d'identité, on se bornera à deux idées : la lumière et l'ombre, la vie et la mort, le bien et le mal, le beau et laid : c'est un jeu! L'idée a une preuve transcendantale, son innéité; l'idée ne désigne jamais un être, mais une entité, c'est-à-dire une abstraction. Elle est conditionnée très exactement par son contraire : n'importe quelle qualité se conçoit aussi aisément au transcendantal qu'au réel : de bon pain, une bonne âme, le bon Dieu. Si le concept ne correspond pas à l'être, il n'y a plus de philosophie : elle tient toute sur cette affirmation : il s'agit ici du concept unanime et non pas de l'imagination individuelle. Quoi! une pierre polie nous démontre la présence de l'homme et le Cosmos ne nous prouverait pas un suprême ordonnateur? D'une horloge, on déduit l'existence d'un horloger; or, malgré la variété individuelle, l'esprit humain offre des caractères permanents, véritables preuves ontologiques de l'Être Créateur.

Notre cerveau n'est qu'un œil raisonnable qui perçoit l'intelligible. Qu'est-ce que la couleur en soi ? Les peintres la voient selon l'époque, la race, le lieu et le tempérament. Il n'y a pas de palette objective. Le noumène n'est qu'un phénomène intérieur de réflexion des essences sur l'entendement.

La philosophie critique de Kant continue la Réforme. Sa morale vient du *Vicaire savoyard*. Faut-il être pauvre pour emprunter quelque chose à Jean-Jacques Rousseau ! Avec la sophistique, qui est analogue à la fugue, un système ne coûte pas à établir. On choisit un rapport, n'importe lequel, et autour de ce centre fictif on groupe d'autres rapports.

Sujet : la raison pure, *contresujet :* la raison pratique, *strette :* l'impératif catégorique. Kant a fourni le Clavecin bien tempéré au cerveau allemand. Par malheur, le domaine de l'intelligible n'est pas celui de l'art et ne s'accommode pas d'une vaine virtuosité. Une rhétorique des idées, quelle corruption auprès de laquelle les autres crimes ne sont rien ! Et maintenant, nous allons suivre la fugue de la pensée allemande dans ses mouvements d'aberration, jusqu'à la pédale de l'extermination réelle, qui sonne matériellement à nos oreilles.

M. Höffding, dans son *Histoire de la Philosophie,* dit : « Le plus grand exploit du peuple allemand, la Réforme, était une lutte pour la liberté contre l'autorité religieuse : la philosophie de Kant était une continuation de la Réforme, pour la liberté vers les sources les plus cachées de la connaissance. » Nous verrons, par quelle succession de fugues, le cerveau allemand parvint à la redoutable démence des intellectuels d'aujourd'hui.

Lessing s'est peint lui-même : il est philosophe, comme on est gent de lettres. « Si Dieu tenait dans sa main droite toute la vérité, et dans sa gauche l'aspiration à la vérité, je me jetterais humblement sur sa main gauche. » Il veut chercher, non pas trouver. L'Évangile lui paraît un livre élémentaire, il faut changer les vérités révélées en vérités rationnelles. Dans l'avenir, on n'aura pas besoin de croire, on fera le bien pour le bien. Lessing, grand vénérable, expose publiquement les rêveries des Loges, dans ses entretiens à l'usage des francs-maçons.

« Le franc-maçon attend tranquillement le lever du soleil et laisse les lumières brûler : éteindre les lumières et s'apercevoir

qu'il faut encore recommencer à allumer les bouts de bougie, ce n'est pas là l'affaire des francs-maçons. » Déjà se découvre la raison pratique qui reconnaîtra la valeur éthique de la religion.

« Dieu est l'âme du monde, la *Minerva mundi* des alchimistes. Jacobi rapporte que l'idée d'une divinité immuable lui suscitait une telle impression d'ennui qu'il en restait effrayé; mais ce qui nous effraye, nous, ce sont des phrases comme celles-ci : « L'étendue, le mouvement, la pensée ont évidemment leur source dans une faculté supérieure. »

Lessing brisa la faible discipline de l'orthodoxie protestante par cette maxime qui créa en Allemagne des légions de philosophes : « Ce qui fait la valeur d'un homme, ce n'est pas la vérité qu'il détient, qu'il possède, mais la poursuite de la vérité fait toute sa valeur. » Autant dire que, si on la trouvait, il faudrait se hâter de la perdre, pour la poursuivre à nouveau.

Lessing, que nos universitaires appellent le Diderot allemand et que Mme de Staël compare à un chasseur qui poursuit le vrai, a débité dans son *Laocoon* quelques principes esthétiques sans portée. On cite d'ordinaire cette phrase : « Le poète travaille pour l'imagination et le sculpteur pour les yeux », ce qui est une tautologie ou une erreur. La typographie par ses procédés uniformes n'a aucun pouvoir effectif évident, mais la statuaire s'adresse à l'imagination puisqu'elle force à un jugement, d'après l'expérience. La *Dramaturgie de Hambourg* mélange sans proportions de l'Aristote, du Shakespeare, du Calderon, du Diderot. Cette julienne doctrinale n'a d'autre saveur que la haine du génie français, haine étonnante, amusante; quant à *Minna de Barnhelm*, *Emilia Galotti*, ce sont des ouvrages ridicules.

Fichte débute par une erreur, en opposant le dogmatisme et l'idéalisme ; l'un peut qualifier l'autre. Le dogmatisme comprend le maternalisme (?), le spiritualisme et le spinosisme. L'idéalisme sera la simple activité de la pensée. L'hypothèse d'une âme distincte du corps, il la nie. Comment entendre une phrase semblable : « *Le moi pose un moi limité comme opposé d'un non-moi limité.* » L'antithèse littéraire s'applique alors au jeu métaphysique : et chaque synthèse sert de thèse pour une nouvelle synthèse qui se combine avec une nouvelle antithèse. En politique, socialiste et chimérique, il veut que le

commerce universel soit confié à l'Etat. Pour lui, c'est la science, et non le commerce, qui constitue le rapport des nations.

Après avoir écrit moi = moi et donné la liberté comme but suprême, Fichte invente un nouvel impératif catégorique qui s'appelle *l'activité originelle ;* au nom du *moi pur* il abolit le *moi empirique*, c'est-à-dire l'individualité au profit de l'État. Et tout cela sort du maniement d'un trope, l'antithèse !

Schelling parle à peu près comme le sculpteur Rodin : « La vraie religion c'est une force, une pulsation, une vie... » La nature par l'interprétation symbolique, la religion par l'entente du mythe fournissent à la fantaisie un champ illimité. L'art est le seul idéal, pourvu qu'il ne soit pas français. Dieu évolue comme une espèce et, pour élargir encore le critère de l'intuition artistique, on doit admettre *l'existence de l'irrationnel.*

Hegel, redoutable à la lecture, celui-là, commence par établir une dialectique avec ce principe : « Une idée en amène une autre. » C'est un peu simple, mais cela se corse vite. Tout concept aboutit à sa négation, mais elle donne un nouvel élément positif et cela fait une *triade ;* car l'unité supérieure se forme à la fois de l'affirmation et de la négation. Exemple : Être + néant = devenir. Avec des outils aussi perfectionnés, comment ne pas philosopher ? L'antithèse se déduit de la thèse par le concours de l'expérience. Au reste, tout est esprit, subjectif, objectif ou absolu, mais l'État seul est Dieu et le fonctionnaire est le vrai prêtre. « Le gouvernement (l'Etat étant Dieu terrestre) consiste dans le monde des fonctionnaires. » C'est du moins pour lui l'aboutissement de la marche de Dieu dans le monde !

Herder, à la suite de Lessing, traite la religion comme une poésie : certes, l'enchaînement légitime des choses lui fait supposer un principe d'unité, mais la personnalité ne peut être l'attribut de l'être infini ! Dieu est collectif.

Schopenhauer, élevé en France et en Angleterre, est un véritable écrivain et un remarquable psychologue ; il prétend succéder à Kant et inaugure le pessimisme. Ses quatre rapports de la connaissance donnent des aperçus précis, mais quoi ? Le cerveau sécrète, comme le foie, le rein : même le rationnel est phénoménal ! Au lieu de voir la loi divine dans

le monde, il lui donne pour essence la volonté et enfin il ne trouve qu'une délivrance pour l'esprit, la contemplation artistique.

Feuerbach donne des signes inquiétants, il s'intitule penseur positif : « Il ne se perd pas de valeur réelle par le fait de renoncer à la foi religieuse : là où la croyance a disparu, l'essence demeure. » L'anthropologie est la vraie science et comme ascétique : « L'homme est ce qu'il mange.» « Si le peuple mangeait des pois au lieu de patates... » Et puis, le matérialisme s'étale avec *Force et Matière* de Büchner ; avec Maleschott « l'activité psychique est un mouvement de la méninge grise » ; avec Hæckel qui confond esprit et matière.

Nietzsche, enfin, attaque directement les deux idées mères du christianisme : la pitié et la résignation. C'est le suprême attentat de l'Allemagne contre l'esprit humain : l'impératif catégorique de Kant tombe, et voilà la nouvelle bête humaine, telle que l'Université l'a lancée sur la Belgique et sur la France.

Celui-là, qui pense, comme César Borgia agissait, ce théoricien du condottiérisme individualisé, se présente avec de rares séductions, aristocratique en ses tendances, lyrique en son expression, admirablement clair et brillant, c'est peut-être, après Gœthe, le plus bel artiste de la langue allemande. Il a survécu onze années à la folie, et, dans *Ecce homo*, on le trouvera avec tous ses traits. Il se recommande par un mépris de sa race qui laisse bien loin celui que professa Henri Heine. Cependant les sourires de tigre de cet ennemi du Christ, de cet adversaire de l'ineffable charité annoncent les férocités frénétiques de cette guerre ; et Nietzsche est bien la voix qui claironna les légions de l'Antéchrist.

Cet exposé, si cursif soit-il, des origines de la *Kultur* aidera à comprendre l'appel des intellectuels et les propos des Adolf Lanson, des Maximilian Harden, des Ostwald, des Hauptmann.

Nous nous obstinons à voir, dans leurs aveux les plus sincères, des plaidoiries composées pour la circonstance, des essais de justification. Non. Les intellectuels allemands ne mentent pas, lorsqu'ils parlent de la mission organisatrice qu'ils veulent accomplir. Leur doctrine n'est pas nouvelle : par l'Antéchrisme de Nietzsche, par la pensée positive de Feuerbach, par le pessimisme de Schopenhauer, par le dieu

collectif de Herder, par l'état divinisé de Hegel, par l'irrationnel de Schelling, par l'anarchie de Fichte, par le maçonnisme progressiste de Lessing, on remonte jusqu'au dualisme de Kant qui a brisé l'*outil* aristotélique. Le paradoxe et l'absurdité ont eu leur essor livresque jusqu'au jour actuel, où ils se manifestent par le fer et le feu.

Sans doute, Kant n'a pas pointé les canons qui ont ruiné la cathédrale de Reims, pas plus que Jean-Jacques Rousseau n'a actionné le déclic de la guillotine ; mais ils ont formé les cerveaux des bombardeurs et des sans-culottes.

Un philosophe tient sa gloire moins de ce qu'il dit que de ce qu'il détermine dans les esprits : il sème, et on le juge à la moisson. Quant aux esprits tellement superficiels qu'ils ne conçoivent pas comment, en jouant avec la Raison, on atteint la sensibilité des générations prochaines, et qu'un illogisme enfante des crimes, il ne faut pas même s'en occuper : ils ignorent cet ordre nécessaire des pensées, qui ne se rompt jamais sans des répercussions décisives dans les mœurs.

PÉLADAN.

LES SOLDATS

—

On a beaucoup écrit sur le soldat français depuis le début de cette guerre : peu de choses me satisfont dans ce ramas de notes, prises la plupart loin du front par des journalistes atteints de la phobie des obus et discourant sur la guerre comme un sourd-muet devenu historien de la musique.

Le soldat, tel que nous l'a valu la levée en masse et le régime bismarckien de la paix armée, n'est plus le soldat fondu sur un modèle unique de 1806 ou de 1859; il est aujourd'hui des soldats de cinquante sortes, et il serait sot de les vouloir tous ramener au type du « poilu » cher aux reporters en mal de copie. Les catégories, les familles, les classes d'hommes sont innombrables dans cette armée faite avec la totalité des mâles en état de porter le sac; et de même que l'on peut être parfois notaire et honnête, on rencontre ici des sous-lieutenants qui étaient terrassiers de leur métier, des critiques d'art qui, après avoir pesé leurs épithètes au trébuchet, manient maintenant la pioche et l'écope, et des gosses de dix-neuf ans commandant des hommes de quarante.

§

Le premier partage, parmi les soldats de la nation armée, doit être fait entre ceux à qui la guerre ne déplaît pas et ceux qu'elle embête carrément.

Je rangerai dans la première classe les officiers de carrière qui aiment leur métier, beaucoup de jeunes soldats de l'active qui préfèrent la vie en campagne aux embêtements de la caserne, certains engagés volontaires à qui la guerre apparaît comme une espèce de sport supérieur, les patriotes déterminés et prêts à tout sacrifier pour le salut du pays.

Restent les pères de famille obsédés par la pensée de la misère où se débattront femmes et enfants s'ils viennent à disparaître, — les froussards invétérés à qui l'éclatement des shrapnells donne la diarrhée, que le sifflement des balles paralyse et qui tombent en pamoison dès qu'une marmite choit à moins de six cent mètres d'eux, — les âmes falotes qui ne savent point renoncer à leurs aises et souffrent de n'avoir plus leur chocolat à l'heure chaque matin, — les vieux officiers abrutis par l'usage de la paperasse militaire et la vie de garnison dans de petites villes dénuées de tout idéal, — les paysans enfermés dans leur trou et qui ne saisissent pas grand' chose à cette ruineuse aventure où se joue cependant un morceau de leur vie, — cinq ou six douzaines de cosmopolites qui n'ont jamais connu de la vie que ce que l'on en voit dans les villes d'eaux, les casinos et les hôtels, — les alcooliques navrés par la perte de leur distraction favorite, — les messieurs obsédés par leur sexe et que la privation de femmes rend quasiment enragés...

On peut discuter sur le nombre d'individus que comprend chacune de ces catégories, mais le fait est qu'elles existent. Et nous voilà loin du grenadier de la garde ou du poilu stupide avec lequel on nous a assez rasés.

Chacune de ces sortes d'hommes a sa raison d'être : chacun d'eux occupe une place normale dans la cité, dans le pays. Le monstre horrible, c'est leur assemblage baroque en vue d'un résultat qui souvent dépasse leur étroite destinée.

Mais ceci est un autre ordre d'idées.

§

Un autre partage à faire, ne fût-ce qu'au point de vue de l'équité : ces messieurs de l'arrière et les pauvres bougres qui n'ont jamais circulé qu'entre les avant-postes et les positions de soutien.

Un de mes amis prétend que le front est une expression géographique désignant un triangle dont la base est constituée par la ligne Ostende-Belfort et dont le sommet se trouve à Paris. Tous les citoyens qui circulent à l'intérieur de ce triangle font la guerre, dit-il, et l'intelligence et la subtilité décroissent à mesure que l'on va du sommet vers la base.

Il est donc entendu que tout individu portant en ce mo-

ment un uniforme militaire sauve la France et travaille à abattre le pangermanisme et les Hohenzollern. Et nous qui avons vu combien le service de l'intendance était parfait même aux mauvais jours de la retraite, nous qui savons avec quelle précision les chemins de fer ont toujours marché, nous sommes bien loin de nous élever contre la nécessité d'un nombreux personnel derrière notre dos. Nous n'avons pas la fièvre de l'embuscomanie.

Mais nous nous demandons comment on peut être embusqué? Comment un homme jeune, ayant des muscles. des capacités sexuelles suffisantes, un estomac passable, peut-il vivre loin de la guerre, loin du danger, loin du plaisir élégant de risquer son bonheur et sa vie?

Une seule explication possible: il y a deux sortes d'hommes, ceux qui ont des maîtresses et ceux que toutes les femmes trompent. L'embusqué est le type du cocu. Nous nous rattraperons sur les amies de ces messieurs.

Cependant on admettra sans peine qu'il faut faire grande différence entre les discours de l'embusqué et ceux du soldat qui a les pieds dans la gadouille et le nez mouillé. L'embusqué assis dans son bureau est généralement beaucoup plus enflammé dans ses propos que le troupier qui a des ampoules. Il arrive à celui-ci de se lamenter, de geindre, de rouspéter : « Ah! nom de D..., quand est-ce c'est qu'elle sera finie, cette p... de guerre! » Voilà l'un des cris les plus fréquents de la tranchée. Il exprime un sentiment normal, très simple, très humain : le goût du confortable, l'amour du chez soi, le souvenir de la famille, la privation de ses habitudes et de ses aises. Et ne vous figurez donc pas, comme le disent sottement les journaux, que nous soyons ravis de patauger dans la boue. Non, cela nous embête. Et nous avons nos minutes de fatigue. Elles ne nous ont jamais empêché d'être là, lorsqu'il le fallait.

L'embusqué, au contraire, est héroïque. Il veut entrer à Berlin dans un fauteuil, c'est le cas de le dire. Excellent embusqué, je t'approuve et je t'aime! Qui plus est, tu as de belles bottes, une tunique bien taillée, un képi avec des galons qui brillent, tu portes un brassard, tu es chic. Et moi, et tous mes camarades, nous avons des pantalons rapiécés, des capotes pisseuses; j'ai porté la même vareuse du 8 août au 15 avril (ah! elle était propre, elle était propre...), j'ai eu

les pieds noirs, j'ai passé des semaines entières sans me laver les dents, je jure, quand je suis en colère, je proteste à chaque nouvelle paperasse que je reçois, les officiers d'ordonnance ne m'aiment guère parce que je ne les apprécie pas toujours, je ne lis plus le communiqué, je me fous de tout, je suis un troupier.

Embusqués ou zigouillés, voilà la grande distinction dans l'armée.

J'ai fini par croire, tant je vois de différences entre notre soldat réel et le poilu chanté dans les gazettes, que ce poilu était une invention des embusqués. Il symbolise tout ce qu'ils ne sont pas et tout ce qu'ils voudraient être, s'ils ne craignaient point tant d'exposer leurs précieuses peaux. Le poilu a été fabriqué par quelque romancier devenu secrétaire d'état-major ou porte-fanion du général commandant les services de l'arrière. Ne nous demandez pas, civils, cet héroïsme grandiloquent, ce stoïcisme à jet continu, ce langage perpétuellement guerrier du poilu stupide et légendaire. Nous sommes plus médiocres, nous autres soldats : lorsqu'une marmite éclate à dix mètres, ça nous embête tout de même un peu.

§

Tout le monde n'est pas à l'arrière. Parmi les millions d'hommes qui ont vu le feu certains souffrent de la peur, d'autres non. C'est la grande distinction que fait un chef entre les hommes qu'il commande, les courageux, à qui l'on peut confier n'importe quelle mission, et les froussards, qui ne marchent qu'encadrés, avec leurs camarades, et que l'on doit toujours surveiller.

La peur au feu est quelque chose d'essentiellement physique. Le premier soir où nous fûmes sous des shrapnells, le bataillon couché à plat ventre, j'avais un peu peur, mais pas trop. « Embêtant de crever », me disais-je. Cependant la curiosité était plus forte que tout ; dans la nuit, je ne pouvais voir que sept ou huit de mes voisins : ils plongeaient littéralement la tête dans la glaise. « Pas extraordinaires, ces messieurs », me dis-je alors ; et cette constatation malicieuse suffit à me faire oublier toute peur. Le plus comique était qu'il y avait là un de mes amis, qui se croit très brave, que les obus ont toujours gêné, et qui, exposé la veille à un feu d'artillerie,

m'avait raconté ses exploits à mon retour de mission avec un petit air magnifique... Ce garçon fera d'ailleurs toujours son devoir, parce qu'il est patriote. Mais il est nerveux.

Il faut remarquer, en effet, que la peur physique et le calme, qui est son contraire, ne suffisent pas à eux seuls pour faire des lâches ou des héros. Un nerveux qui a la tremblote lorsque les balles sifflent peut se remonter le moral avec des raisonnements sur l'honneur, la patrie, le devoir... Un gros ventru qui ne bronche pas sous les obus est parfois une moule parfaite que rien ne décroche du rang, et qui fichera le camp jusqu'à Pékin si son sergent flageole et si quelque imbécile dans l'escouade conseille aux autres de partir. Il y a d'autre part le lâche, qui est seulement un dégoûtant au point de vue moral, qui a fait ses calculs et pense : « Je ne veux pas être traduit devant le conseil de guerre, mais si l'on m'oublie dans un fossé au moment de l'assaut, je saurai toujours retrouver ma compagnie ensuite. »

Le courage complet, unissant la tranquillité physique à la lucidité intellectuelle, est une merveille qui s'épanouit parfois naturellement, mais qui se cultive aussi : tout officier ou gradé doit le posséder intégralement.

Avouons qu'avec les effets terribles des armes modernes il n'est pas donné à tout homme de voir fleurir en lui cette vertu virile. Et celui qui a vu le feu ne s'insurgera pas devant un être désemparé par la vue des blessures causées par les obus de rupture ; il comprendra également qu'un père de famille hésite lorsqu'il s'agit de partir à la baïonnette contre une compagnie de mitrailleuses.

Le véritable chef connaît toutes ces nuances : il sait qu'il commande des hommes, que ce ne sont pas tous des héros, mais que le but est là, qu'il faut l'atteindre, qu'il est nécessaire de tirer parti de son personnel. A lui de voir par quels moyens il obtiendra le résultat cherché, qui est de faire manœuvrer son unité comme si c'était la plus belle troupe du monde.

Pas d'illusions ici : s'ils sont braves on peut marcher à côté d'eux ou légèrement en arrière; si c'est un mélange peu homogène, l'exemple des officiers et l'énergie des serre-files fera avancer le tout ; si ce sont tous des trembleurs, un petit discours bien senti et la vue d'un revolver chargé leur feront

comprendre qu'il n'y a pas à biaiser ni à rester en arrière.

Au total, c'est le moral qui compte, et le chef énergique impose sa volonté.

§

Voici, en effet, le grand partage : d'un côté les chefs, de l'autre la masse.

Plus je fais la guerre, et plus je deviens aristocrate. N'entendez point part là que je méprise le peuple et nos soldats. Presque tous nos hommes sont de bons enfants. Mais des enfants seulement, et sans guides ils ne sont rien.

Voyez-les dès que les chefs manquent : si quelque individu énergique ne s'improvise pas aussitôt leur conducteur et leur maître, c'est fini, ils s'en vont, ils quittent le champ de bataille : « Le lieutenant a été tué, les sergents étaient blessés, alors on ne savait plus quoi faire, on est parti. » Combien de fois l'aurai-je entendu cette phrase typique. Et que leur retraite eût de l'importance ou n'en eût point, voilà bien le dernier de leurs soucis. Pour eux le désastre a été consommé au moment où leurs chefs ont été mis hors de combat : le reste ne compte plus.

Ce sont de drôles de gens. Vous les reprenez. Vous leur faites la morale. Au besoin vous leur videz sur la tête une potée d'injures. Ils acceptent tout. Vous leur donnez un nouveau chef; ils repartent placidement sous les obus, les balles, à la mort. Ils sont contents. Ils ont un guide.

L'armée est une grande machine : elle prend des êtres amorphes, elle les pétrit, elles les encadre, et les voilà transformés en héros, en fous furieux, en statues de bronze, en terrassiers, charpentiers, coltineurs, en chevaux de traits... Mais la matière ne compte que comme matière ; c'est par la volonté organisatrice des chefs qu'elle prend sa valeur totale, sa forme nécessaire.

Et remarquez que, parmi ces chefs, il en est de toutes sortes : un monsieur a en lui l'étoffe d'un officier, tel autre d'un adjudant, celui-ci est le type du sergent, en voici un enfin qui est tout juste bon à faire le caporal. Il faut encore ici qu'un tri s'opère.

— Mais là-dedans, direz-vous, où est le poilu?

— Chez le caricaturiste, monsieur, jusqu'à ce qu'un nou-

veau Raffet lui donne une figure digne de prendre place dans les musées.

§

Il serait possible de continuer ces discriminations, qui n'ont d'autre but que de montrer la variété des types de nos soldats, les difficultés que rencontrent les chefs pour commander ces hommes unis par le hasard, les nécessités du salut public et les lois. (Ça serait trop commode de n'avoir qu'à dire : « Marche ! » et que dix-huit cent mille poilus se levassent comme un seul bureaucrate pour faire tout ce qu'on leur demanderait. Ils le font, tout cela. Mais il faut savoir le leur faire faire. Et le rôle de l'officier est contenu dans cette nécessité.)

Notre armée reflète les qualités moyennes de notre race.

Ne nous laissons pas berner par les ramages d'une presse qui vit éloignée de la guerre : ne déguisons pas nos soldats en héros boursouflés.

C'est dans le seul spectacle de la réalité que nous trouverons l'énergie nécessaire pour continuer la guerre, s'il faut encore lutter une année ou deux pour obtenir la victoire et la paix que nous voulons.

GEORGES PIERREDON.

MONTPARNASSE ET LA GUERRE

—

J'ai écrit : « Montparnasse et la Guerre », car le problème littéraire m'apparaît lié à celui que depuis un an résolvent le fer et le feu. D'énormes forces de tout ordre sont en présence, et, suivant l'effet de leur choc, des forces nouvelles en résulteront. L'art ne sera pas excepté de ce résultat : il variera selon le sort des armes. Dans quelle mesure variera-t-il ? Et quel sort est réservé à ce que beaucoup ont cru le commencement d'un nouveau rêve? J'attache à ce dernier, dira-t-on, beaucoup d'importance? — A vrai dire, je ne sais quelle importance il prendra : arrivera-t-il seulement à naître tout à fait? Ma curiosité de l'avenir se penche sur une possibilité passionnante. Et c'est ce goût du possible et du nouveau qui m'a donné le désir d'évoquer Montparnasse, habitacle de ceux qui cherchaient le plus à créer... Mais on ne crée pas sans continuer, et aux questions qui précèdent s'ajoute celle-ci : de quelle tradition se réclamera la période esthétique qui veut naître, et comment, en particulier, sera résolu l'antagonisme du génie germanique et du génie gréco-latin?

§

Disons tout d'abord que Montparnasse n'a jamais été germanisé. Des Allemands, certes, il y en avait, et des Espagnols, et des Russes, et des Tchèques, et des Roumains... Le rôle des premiers, toutefois, se montrait effacé, parmi une colonie étrangère surabondante. Cubistes espagnols, futuristes italiens, Polonais d'âges et de penchants divers, Slaves curieux de toutes choses retenaient plutôt l'attention. L'Allemagne, fidèle à ses habitudes, faisait surtout figure par la présence intermittente et avisée de tel marchand de tableaux, espéré,

exécré... Puis, si l'on put, en la salle bondée d'un café quelques mois célèbre, compter certain soir jusqu'à quatre Français, il faut reconnaître que d'autres popines peu distantes restaient le domaine plus exclusif de ceux-ci. Prince des poètes et de la Closerie, Paul Fort y recevait chacun avec grâce. Et plus loin c'était l'antre du cubisme, où, sous « les roses de l'électricité », entrait et sortait une mulâtresse de beauté étrange..., était-ce celle qui « inventait la poésie », ô Apollinaire ? Picasso passait, promenait alentour son silence et son admirable regard. Max Jacob frétillait comme une souris boiteuse. Carco faisait pleurer les poétesses. Marinetti arrivait très tard, très calme, en habit, mais chacun savait bien qu'il voulait tuer tout le monde. Muselli coudoyait Delaunay... Or, si les traditions les plus différentes de l'Europe se mêlaient et tentaient de se fondre ici pour chercher une voie commune, l'influence allemande n'apparaissait point dans cet effort. Que le grand courant romantico-symboliste continuât..., je ne veux pas nier ce qu'il avait pu devoir, en ses origines, à la rêverie d'outre-Rhin; mais le génie français endiguait depuis longtemps sa poussée, et de plus en plus opérait son travail de filtration, de clarification, d'épuration. Si tel poète se montrait curieux du décor allemand, n'était-ce point justement parce que les Allemands ont fort peu exprimé le secret de leur pays, qu'ils ont à peine balbutié le mot que leur race aurait pu dire, — et que nous attire ce secret non dévoilé? Il faut reconnaître que leurs plus nationaux écrivains ont — métaphysique à part — exprimé surtout le côté bébête de l'âme allemande. Je n'en excepte point Gœthe ; qui ne garde en bonne place, parmi les souvenirs de collège, un souvenir d'ennui : celui d'*Hermann et Dorothée,* au sentimentalisme si plat ? Gœthe fut un très grand artiste, mais son haut génie était pénétré d'hellénisme, et le plus illustre homme de lettres allemand se trouve être en même temps le plus grec. Jusque dans *Faust*, son hellénisme apparaît, et où il n'est qu'Allemand, il est généralement médiocre. Ce qui ne diminue point Gœthe, mais est fâcheux pour les Allemands.

§

D'ailleurs pourquoi redire à ceux-ci des vérités qui leur ont été dites par les leurs et depuis longtemps, — par les plus

éminents de leurs temps, par Heine et par Nietzsche, que dis-je ! par Gœthe lui-même ? J'emprunte à une source inattendue — *le Bulletin des Armées* des 7-9 janvier, — ces amusantes citations du grand écrivain :

J'ai souvent ressenti une douleur profonde en pensant à cette nation allemande qui est estimable dans chacun de ses individus et si misérable dans son ensemble.

— La comparaison du peuple allemand avec les autres peuples éveille des sentiments douloureux auxquels j'ai cherché à échapper par tous les moyens possibles.

Sachons cependant rappeler ces aveux, car, dans le grand conflit qui emporte tout, cette interrogation s'est posée : « N'est-ce pas la jeune Germanie qui vient balayer la vieille Europe, et les jeunes n'ont-ils pas toujours raison ? N'est-il pas besoin, pour régénérer notre sang appauvri, d'une invasion des Barbares ? » Il lui a été répondu, et par la valeur des armées, et par l'attitude de la population, de la manière la plus probante. Il lui a été répondu aussi sous forme dialectique, et ici l'affirmation plus ou moins sincère de nos ennemis s'est opposée à notre très convaincue négation. Dans le domaine de l'art, la question devient celle de la valeur de notre culture, de la valeur de ce qu'ils appellent leur culture. La nôtre a fait ses preuves, par l'immense influence rayonnée. Mais quelle est la force de pénétration du génie germanique et quelles preuves en existe-t-il ? Je pense que l'histoire de l'influence allemande contemporaine tiendrait facilement sous ces quatre noms : Wagner, pour la part romantico-symboliste, Hegel pour la part métaphysique, Heine dans le domaine de la fantaisie, Nietzsche dans celui de la morale (ce mot pris dans son plus large sens). Je viens de rappeler que les deux derniers reniaient à tout propos les Allemands. De quels justes sarcasmes n'accablèrent-ils pas leur pédantisme et leur « esprit de lourdeur » ! Il suffirait de choisir parmi les pensées de Nietzsche pour composer le plaidoyer le plus violent en faveur de la culture « méditerranéenne ». Pour les premiers, je ne songe point à contester leur génie musical ou métaphysique. Aucune infamie de leurs compatriotes ne saurait le diminuer. Mais soulignons le respect qu'avait Hegel de l'histoire et cet idéalisme qui est la base même de son système. Le sens de la continuité, celui de la relativité des apparences, voilà ce qu'avant tout il

enseigne, et ce n'est point pour nous conseiller l'abandon de la culture acquise, ni la recherche brutale de l'immédiat. — Quant à Wagner, demandons-nous, après Nietzsche, s'il ne s'avançait pas dans une impasse ? Au reste, je parle là de romantisme et de symbolisme, mais ce qui en fait l'essence la plus intime est-il si allemand ? Pas plus, ce me semble, que ne l'était l'empire de Charlemagne. Le rêve de l'Occident n'appartenait pas plus aux Germains qu'aux Angles ou aux Celtes. Il apportait à tous un élément extérieur à la tradition gréco-latine. L'histoire montre que ce fut cette tradition qui sut l'inclure en des formes solides et durables. L'art qui fut propre à la Germanie fut plus restreint, eut un retentissement à la fois moins étendu et moins prolongé, — si j'excepte la musique, où je me mettrai point en doute la maîtrise de nos ennemis.

Cette exception est bien significative, car elle manifeste la force et la faiblesse de ceux-ci. La musique est par excellence l'art de l'illimité, celui que n'enserrent point les barrières logiques, — si bien qu'un illustre Allemand voit réalisée par elle une expression de l' « Un-primordial » indépendante des apparences, non une expression de celles-ci : que l'on m'excuse d'employer la terminologie de Schopenhauer ! — Rapprochons de la maîtrise musicale des Allemands leur maîtrise métaphysique : là encore ils se meuvent dans l'illimité. Si Hegel établit que dans l'absolu se réalise l'identité des contradictoires, dessinant en quelque manière l'insulation de notre univers mental, il évoque en même temps un inconnu extérieur pour lequel le mot « infini » semble faible. Pareillement citerai-je les mathématiciens allemands et leur effort de généralisation, effort qui tend à connaître et à élargir cet infini ? Gauss et ses géométries, Cantor et ses recherches sur les « nombres transfinis » ? Le tourment de l'infini les possède... quand le goût de la tranquillité et la possession d'une chaire professorale les engage dans la carrière du désintéressement. Dans le cas contraire, ils se bornent à la poursuite du « colossal » et nous sommes sur ce point trop bien fixés pour qu'il me soit besoin d'en rien dire.

§.

Une puissance si peu déterminée ne saurait, quelle que soit sa grandeur, influer sérieusement sur les formes de l'art :

car l'art a trait aux choses concrètes. Cette influence n'avait jamais été à redouter, — n'était pas davantage à redouter quand la guerre vint tout mettre en suspens. Et il eût été puéril de reprocher à Montparnasse, autrement qu'en manière de plaisanterie, un cosmopolitisme qui témoignait surtout de la séduction française. Le Montparnasse de naguère laissait voir aussi que les étrangers recevant notre empreinte n'en conservent pas moins le goût très vif des extrêmes, — goût qui demeure chez nous plus discret. Il semble que notre culture exalte, tout en les soumettant à sa discipline, leurs propres qualités de race. Au reste, elle exalte ainsi le tempérament personnel de nos artistes et le conduit sans l'altérer, ne lui communiquant guère qu'un *style*. Il est vrai que, dans leur cas, les bases de ce style et celles de ce tempérament sont les mêmes.

Il n'en va point pareillement chez nos hôtes, et il ne faut pas être surpris si ce qui dans notre art aboutit à l'ordre, à la discipline dans la liberté, suscite parmi eux une incohérence bariolée. Certes non, Montparnasse n'a jamais été une colonie allemande! Mais devant les instincts aux lois multiformes, sinon sans loi, de races si diverses, devant tant de groupes semi-hostiles et vaguement amis, je ne pouvais m'empêcher de penser à cette Allemagne d'avant les traités de Vienne et à ses états aussi nombreux que les jours de l'année. L'émiettement qui avait fait la faiblesse des uns ne ferait-il pas celle des autres? Dans les deux cas, on pouvait discerner des aspirations communes et, entre certains particularismes, des affinités plus marquées. — L'histoire nous apprend que la « poussière d'Etats » d'avant mil huit cent quinze devint par la suite une Confédération plus solide et qu'un puissant Empire en naquit. Un siècle toutefois a passé et l'Allemagne n'a pu, à ce jour, constituer de ses forces morales une seule tradition. Montparnasse n'était pas près de fonder son Tugendbund, et l'eût-il fondé que l'unité de ses forces aurait été encore loin de se réaliser.

§

Comme il arrive que les étrangers de France soient de très fins, très subtils, surtout très adroits artistes, il advient qu'ils éprouvent, devant tant d'oppositions et une recherche générale de nouveauté et de synthèse, le besoin ou l'ambition de

tout concilier. De là à tout mêler, même à tout confondre, il n'y a qu'un pas. Certains le font avec la sérénité de l'inconscience.

C'est un pas de trop : les Grecs ont su concilier sans mêler; Shakespeare, cédant plus que ces derniers à l'attrait du pittoresque, a mêlé sans confondre ; nul véritable artiste ne saurait aller jusqu'à la confusion, négation essentielle de l'art. Reprenons les images des vieilles théogonies, et disons que tout naît du chaos, mais que le chaos n'est rien, de même que l'acte qui sépare et crée par là toute apparence n'est rien, s'il n'agit sur ce chaos. Aller aveuglément ou à l'un à l'autre, à l'extase sans discernement ou à l'intellectualisme pur, à la matière sans forme ou à la forme sans matière, cela n'a aucun fondement solide, cela est stérile, cela est *inutile*. J'emploie à dessein ce mot, pensant à Nietzsche, pensant aussi au rôle qu'un savant autrichien, M. Ernst Mach, a assigné aux théories physiques : il n'y voit autre chose que le moyen de réaliser une « économie intellectuelle ». Laissant de côté une « vérité absolue » qui, si elle existe, est hors d'atteinte, qui ne saurait même exister sans frapper d'anthropomorphisme l' « absolu », elles se bornent à classer, à lier entre eux les phénomènes. En une matière différente, en ce qui concerne l'art européen, la culture gréco-latine a seule, jusqu'à présent, assuré cette liaison et réalisé une « économie esthétique » : le non-gaspillage des efforts de création. Hors d'elle ces efforts ont été divergents, indisciplinés, ont mis en jeu des forces hors de proportion avec les résultats obtenus.

§

Je m'excuse encore d'adapter une phraséologie vaguement scientifique à des idées que les anciens exprimaient par des termes plus riches de sens et moins hérissés de précisions : le sentiment de la mesure, l'adaptation de l'effort au but, etc. Nous avons perdu ces grâces simples par notre désir de relier plus de choses entre elles, et de manière plus rigoureuse. Je subis la nécessité moderne et n'en méconnais pas la valeur. Mais l'ancien tact reprend ses droits quand il s'agit de ne pas confondre les domaines : celui de la notion et celui de l'émotion, celui de l'intelligence et celui de l'intuition, celui de la science et celui de l'art. La fusion se prépare, dira-t-on ? Je ne le crois pas, et quand j'ai parlé d'un « nouveau rêve », je n'ai

pas pensé qu'il s'agît de celui-ci, vraiment trop facile et caressé tant de fois, — si vainement ! Si je l'avais cru, je l'aurais avoué, non sans quelque appréhension du ridicule... Je crois au contraire que la notion n'a jamais joué en art un rôle plus effacé qu'à présent :

La question me paraît plus délicate. Nulle esthétique ne s'établit sans un point de départ matériel, constitué par la civilisation où elle naît, par la vie concrète des hommes qui l'élaborent. L'esthétique gréco-latine est née, il y a bien des siècles, en des pays où la vie était simple, où le développement industriel n'existait pas, et elle a épousé, se transformant sans se dénaturer, les changements sociaux qui ont suivi. Elle n'en garde pas moins l'antique empreinte. — Ce que pourrait nous offrir le germanisme, c'est un nouvel et brutal commencement : une esthétique à créer depuis le balbutiement premier, — et à créer vite. Les simples images, les analogies d'objet à objet, les lois de proportion qu'enseigne la beauté du corps vivant, elle aboutirait sans doute à les remplacer par des rapports autres, directement tirés de la civilisation industrielle présente. Et ainsi devrait naître un art infiniment plus complexe et plus riche, où chaque voix deviendrait la rumeur d'une ville... Nous aussi, gréco-latins, nous pressentons que peut exister un tel avenir, — mais à coup sûr assez lointain pour que nous croyions devoir refréner l'élan quand *les autres* prétendent aller vite. Pour parler le langage de ces jours de guerre : il faut « assurer les communications ». En d'autres termes, l'art doit demeurer intelligible et sûr de soi. Pour que cette toute neuve esthétique arrivât à conquérir ces deux caractères, combien de temps faudrait-il ? Je suis tenté de citer Dehmel, *leur* poète : « Seulement une petite éternité. »

Cette « petite éternité » suffirait, sans doute, à faire jaillir des complications modernes un art qui, directement, ne dût rien au passé. Alors la *Kultur* deviendrait en vérité culture. Alors aussi la confusion qui règne à Montparnasse apparaîtrait toute simple ; alors unanimisme, simultanéisme et futurisme prendraient de réels visages. Et pourquoi, vers la même époque, n'arriverions-nous pas à percevoir une quatrième dimension de l'espace ? M. de Pawlowski peut y songer, — et s'en divertir, — mais, avec ou sans humour, qui aurait, pour

attendre jusque-là, patience et longue vie? La première sagesse est de vivre selon son temps. Rêvons, désirons ou honnissons l'avenir, selon nos inclinations particulières, mais réalisons *le présent qui vient*, et réalisons-le le mieux possible.

§

« Montparnasse » avait fort bien compris que le germanisme ne lui offrait aucune ressource d'art. S'il advenait qu'un de ses fidèles, imbu de moins de goût que de génie (accordons toujours le génie), se vît qualifier de « munichois », il n'y fallait point prendre garde. La hideur de certaines expositions d'outre-Rhin, et l'« horrible mélange » de patauderie et de bonne volonté qui s'épanouissait en ces fêtes avaient fait éclore tout spontanément cet adjectif... Chacun en connaît le sens et le sait irremplaçable. Mais pas de méprise sur son emploi : je ne crois point qu'aucun peintre, sculpteur ou écrivain allât chercher ses inspirations en de tels lieux. Parfois y trouvait-il des courtiers ou des clients, et je n'ai pas à parler ici de commerce. Parfois aussi était-il séduit par un décor et le mystère qu'il cachait... Mais il sentait ce mystère puissamment étranger à lui-même et demeurait, de toute sa force, spectateur.

Au reste, la tradition française affirmait sa prépondérance. Citerai-je encore Paul Fort et les Fantaisistes, Muselli, Gojon et les néo-classiques? Et je ne parle guère que des « jeunes ». J'oublie à dessein — devant me limiter — ceux que l'âge a éloignés de nous. De tels autres, l'initiative semblait plus désireuse de modifier sous son empreinte, même de rompre cette tradition. Mais qu'il est donc réconfortant de penser que la guerre a jeté là une lumière inattendue! car ceux à qui je fais allusion combattent à présent, par l'épée, ou le Verbe, pour cette tradition et pour la terre dont elle est fille. C'est un des plus notoires cubistes qui espère « la gloire d'avoir écrasé la félonie allemande ». C'est un manifeste futuriste qui proclame l'Allemagne « plagiaire, balourde et privée du génie créateur ». C'est Marinetti qui, au prix d'ennuis judiciaires, brûle en Italie les drapeaux autrichiens... — Faudrait-il voir en tout cela des paroles ou des gestes de « conversion » et conclure que cubistes et futuristes deviennent traditionnalistes? Je ne le pense aucunement; mais je crois

qu'ils sentent chez nous seuls l'assise et les forces directrices nécessaires à une reconstruction.

§

J'ai tenu à n'envisager que les aspects les plus généraux, et j'ai de parti-pris négligé ce qui regardait les talents individuels, voire les écoles, pour m'éloigner le moins possible de la question si riche d'angoisse : la tradition française triomphera-t-elle en art?

Ne voulant point manquer de courtoisie vis-à-vis d'un adversaire qui en est généralement dénué, je tiendrai compte d'un doute qui n'est ni dans mon esprit ni dans mon cœur, — mais qui garde une valeur logique : poussons le bon goût jusqu'à ne point prévoir à l'avantage de qui se terminera la guerre. Je ne pense point tant aux forces militaires, mais à celles qui les alimentent, aux deux fonds moraux : notre très vieille finesse latine et sa claire perception des bornes, — *leur* poids vers l'illimité et sa poussée confuse. J'ai voulu transcrire des signes. Le succès nous apprendra ce que signifiait leur dessin dans le ciel. Le succès jugera, et M. Maximilien Harden n'objecterait, je pense, rien à cette formule. Selon que l'énergie humaine en aura décidé, l'effort futur sera tendu vers un but mal déterminé et immense, —et peut-être aurons-nous à subir une longue période de confusion avant que les traditions antérieures aient, par un lent travail de reprise, ramené quelque clarté; — ou bien l'inverse sera réalisé et l'harmonie latine s'augmentera, sans en être déformée, de la puissance de création des Germains. Elle n'interviendra pas du dehors pour donner une face au flot informe, mais en sera gonflée et nourrie sans que sa continuité soit interrompue, sans que son caractère soit modifié.

Nous avons d'ailleurs commencé cette dernière conquête, et le romantisme, le symbolisme, la période moderne, que je ne puis caractériser d'un mot, sont les témoins, les monuments et les fruits de cette collaboration et de cet antagonisme. Durant l'époque romantique, nous nous sommes en quelque mesure enrichis de leur âme, — le symbolisme nous a apporté des influences plus troubles, où leur part existait aussi; — les temps actuels, enfin, décèlent surtout l'enveloppement de leurs forces par les nôtres, — à un point de vue plus général, du rayonnement par la limite, de l'intuition par la pensée. Et

cette pensée est (hors du domaine musical) si nécessaire à l'intuition pour réaliser la forme qui la rend communicable, cette pensée d'autre part peut, — bien pauvrement, je le reconnais, mais si facilement, — se mouvoir et déterminer de nouvelles apparences sans le secours de l'intuition, que je me demande si, vaincus, nous ne serions pas encore les vainqueurs. Pareille aventure est déjà survenue, aux siècles que l'invasion des Barbares disloquait l'empire romain. La civilisation romaine imposa ses normes à leur effort victorieux, et tout ce que les vainqueurs créèrent d'intelligible fut marqué du sceau latin. Auparavant la perfection grecque avait pareillement transformé la rudesse latine, malgré les lances triomphantes des soldats. La bataille est entre la matière et la forme. Comment la forme ne triompherait-elle pas de la matière, pour que celle-ci apparaisse, façonnée? Selon qu'on le préfère, le mot triomphe est bien humble en ce sens, ou resplendit d'un double orgueil. Il faut savoir subir ce triomphe, et je garde le souvenir d'éminents talents qui, pour n'avoir point accepté ou créé leurs limites, se sont imparfaitement exprimés, sont, ou peu s'en faut, demeurés dans les limbes de l'art. Montparnasse ne les ignore point, et ils n'ignorent point Montparnasse.

Que M. Harden — je ne vois pas d'autre Allemand notoire qui en ces jours ait le mérite de quelque franchise, — que M. Harden veuille bien le dire : si les Allemands étaient victorieux, où iraient-ils? Je ne parle point de leur domination matérielle, qui, en ce cas, viserait le monde, mais *comment orienteraient-ils l'esprit?* les puissances que tiennent en réserve leurs cerveaux, où trouveraient-elles la loi qui devrait en donner, et le point d'application, et le sens, et l'économie? Leur inaptitude à établir ces règles resplendit, si j'ose dire, du même éclat que leur supériorité touchant ces domaines : la monographie, qui vise le détail immédiat, — la musique et la méthaphysique, qui évoluent dans l'illimité. Il faudra que, vaincus ou vainqueurs, ils aient recours à nous, à notre *culture*. Est-il besoin de dire que dans le premier cas notre rôle sera fatal, tout simple et singulièrement prédominant; que dans le second, ils ne pourraient se dispenser de recevoir de nous les leçons que donnèrent nos ancêtres à ces Barbares, dont il sont les héritiers si directs?

CLAUDIEN.

COMMENT NOUS MOURONS

DE LA SYMÉTRIE DANS L'ORDRE D'APPARITION ET DE DISPARITION DES PRINCIPALES FONCTIONS DE L'ORGANISME

Le but de cette étude est d'établir que la persistance des fonctions organiques du corps est en raison directe de la précocité de leur apparition : cette loi peut encore se formuler ainsi : les fonctions organiques s'éteignent suivant un ordre inverse de celui d'après lequel elles se sont développées.

La vie individuelle considérée dans son ensemble, de la fécondation à la mort, peut s'envisager comme une rythme unique mais compliqué, évoluant dans le temps et l'espace et présentant une période ascendante ou édificatrice, une période d'état, et une période descendante ou destructive.

Tout d'abord, c'est la cellule initiale, l'ovule qui, dès la fécondation, va se multiplier avec une rapidité et une énergie extraordinaires. C'est en conséquence dans cet organisme embryonnaire une foule d'éléments cellulaires d'apparence à peu près identique, mais qui ne tardent pas à s'organiser suivant certains plans de clivage dont le résultat est la formation des trois feuillets du blastoderme. C'est ensuite l'apparition au centre du feuillet moyen d'un noyau cellulaire pulsatile, le punctum saliens de l'embryon des oiseaux, premier stade anatomique du cœur, où s'éveille la première manifestation fonctionnelle différenciée de l'organisme. C'est aussi la formation aux dépens du feuillet externe du blastoderme, de la gouttière médullaire, ébauche primordiale du système nerveux central. Pendant ce temps, tout s'apprête et se dispose en vue du développement d'organes et d'appareils qui tout à l'heure vont entrer en action.

L'embryon est devenu fœtus. La vie fœtale, déjà infiniment complexe, s'affirme dans une physiologie encore confuse où domine néanmoins la circulation sanguine avec son rôle nutritif et l'innervation avec son rôle énergétique, excitateur, organisateur et plastique.

Vers le milieu de la vie utérine, le fœtus commence à manifester quelques mouvements. Ces premiers élans de l'appareil locomoteur, où le plus simple bon sens ne permet pas de reconnaître une part de volonté consciente, sont évidemment de nature réflexe. Ils nous renseignent sur deux points : d'une part, les masses musculaires sont suffisamment développées pour se contracter d'une façon effective : en second lieu, l'axe cérébro-médullaire possède un pouvoir excito-moteur suffisant pour produire d'appréciables effets sous l'influence d'excitations soit extérieures, soit intérieures.

Pendant que mûrissent tissus, organes, appareils, dans cette fièvre de construction et d'organisation dont le fœtus est le théâtre et qui s'affirme par une différenciation de plus en plus tranchée et une systématisation de plus en plus formelle des éléments qui le constituent, le système nerveux se développe en quantité et en qualité : il s'évertue en tous sens et s'impose chaque jour plus autoritaire et plus envahissant.

L'heure de la naissance a sonné. Projeté brutalement dans un monde différent, le nouvel être quitte à l'improviste son existence parasitaire pour vivre d'une façon autonome. En lui explosent brusquement des énergies nouvelles, l'excitation des terminaisons nerveuses périphériques par la différence de température et de pression détermine la première souffrance, provoque la première révolte, le premier cri précédé de la première inspiration de cet air atmosphérique qu'il faudra désormais respirer jusqu'au dernier soupir.

Dès lors aussi vont entrer à flots dans le vide des hémisphères cérébraux les impressions innombrables de la lumière, du son, de l'odorat, du goût et du toucher. Tandis que la vie végétative continue et s'accroît de la brusque entrée en scène de fonctions jusqu'ici sommeillantes, respiration, nutrition, sécrétion, la vie de relation commence. Tandis que les glandes sécrètent, que les réservoirs s'emplissent et se vident, que le cours du sang s'établit de façon définitive, la vie cérébro-spinale prend son essor. Au mécanisme réflexe du bulbe ra-

chidien, centre d'innervation de l'appareil circulatoire et respiratoire, au mécanisme réflexe de la moelle épinière, centre de la tonicité musculaire, conductrice des impressions sensitives et des impulsions motrices, vient se superposer l'activité du cerveau. La sensibilité consciente va poindre dans ses hémisphères. De toutes ces sensations, de tous ces mouvements réflexes qui en sont les premiers corollaires, va se dégager comme une synthèse l'aurore de la pensée. La conscience émerge peu à peu, si menue, si vaporeuse, si vacillante, embryon fragile formé lui-même d'embryons non moins fragiles de volonté, de mémoire, d'intelligence, de jugement, de toutes ces formes d'activité psychique qui lentement, péniblement, pendant la suite ininterrompue des jours, des mois et des années, vont constituer le trésor de notre esprit et nous permettre de vivre enfin cette vie intellectuelle sans laquelle tout ce que nous sommes et tout ce qui nous entoure resterait pour nous lettre morte.

Entre temps, dans cet organisme qui évolue et progresse et où tout conspire à assurer au mieux la conservation de l'individu, la nature a songé aussi à assurer la conservation de l'espèce, et du sommeil où ils étaient plongés depuis les jours déjà lointains de la vie embryonnaire et fœtale, voilà qu'après un certain nombre d'années s'éveille chez l'un et l'autre sexe la vie génitale avec la métamorphose qu'apporte dans l'organisme la crise de la puberté.

Et maintenant le corps est au complet. Il a dû, pour arriver à la maîtrise, passer par deux phases distinctes, vie végétative et vie de relation, et par bien des étapes que jalonna l'éclosion successive de la vie cellulaire, de la vie cardiaque, de la vie bulbo-médullaire, de la vie cérébrale et de la vie génitale. Il a désormais tous ses ressorts, il est en possession de tous ses moyens, et pendant de longues années il n'aura qu'à entretenir les uns et à perfectionner les autres, jusqu'au moment où va commencer la période de déclin et sonner l'heure de la décrépitude.

Elle débute, cette décrépitude, au temps où l'organisme commence à s'alléger des armes qu'il avait si lentement et si laborieusement forgées ; et la première pièce qui se détache de son armure est précisément celle qu'il avait en dernier lieu revêtue. Et il en sera ainsi, successivement, de toutes les autres

qui tomberont une à une dans l'ordre inverse où elles avaient constitué la panoplie.

La fonction génitale, privilège de la maturité des organismes vivants, la dernière venue, est aussi celle qui s'éloigne la première. Chez beaucoup d'animaux, la reproduction est l'avant-coureur de la mort. Chez beaucoup d'autres, la cessation de la vie génitale laisse derrière elle une marge plus ou moins longue de survie, et dans l'espèce humaine en particulier la ménopause de la femme et l'impuissance de l'homme précèdent longtemps à l'avance le terme habituel de l'existence. Mais cette première étape régressive, ce premier repliement de l'organisme sur lui-même est le signal de la sénilité imminente.

Dans cette descente du second versant de la vie vont s'affirmer le ralentissement d'abord, l'arrêt ensuite, la régression progressive enfin de ces facultés psychiques dont l'épanouissement intégral avait exigé tant d'années. L'imagination et la mémoire, l'intelligence, le jugement et la volonté peuvent assurément persister jusqu'à un âge très avancé. Mais il est toutefois de règle que ces activités psychiques subissent les atteintes de la vieillesse ; et la mémoire en particulier, cette faculté maîtresse sans laquelle les autres ne seraient rien et qui seule en permet l'exercice, s'atténue singulièrement à partir d'un certain âge. Elle perd de sa vivacité et de sa souplesse, et chez le vieillard elle se sent atteinte dans ses plus récentes acquisitions. Au contraire les souvenirs anciens persistent. La place propondérante qu'ils finissent par occuper dans le cerveau sénile explique l'attrait que les gens âgés éprouvent à se remémorer leurs jeunes années ; à ressasser les histoires du bon vieux temps, et à évoquer les êtres et les choses qui ont conservé pour eux le plus de coloris et de précision. *Laudator temporis acti*, le vieillard est d'ordinaire misonéiste, parce qu'il pénètre et comprend moins bien le présent qu'il n'a compris et pénétré le passé ! le tuf des croyances enfantines, des façons de voir, d'interpréter et de juger, acceptées jadis avec ou sans contrôle personnel et recouvertes au cours des années par les alluvions d'autres opinions, d'autres jugements, d'autres certitudes commence à émerger dans ce travail de désintégration de la mémoire et de l'intelligence. La volonté suit d'ordinaire une marche parallèle ; les sens

perdent leur acuité, l'appareil locomoteur se fatigue; les fonctions organiques languissent, et c'est ainsi que, démuni d'une partie de ses richesses psychiques, appauvri dans ses réserves nerveuses, avec un capital vital qui s'amoindrit et des revenus organiques qui s'épuisent, le vieillard s'achemine plus ou moins vite vers le terme naturel de toute existence, vers la Mort.

Or, quel que soit le mécanisme suivant lequel la vie abandonne le corps, que ce soit accident ou maladie, que la maladie soit aiguë ou chronique, qu'elle survienne chez un individu en pleine santé ou qu'elle soit préparée par une détérioration antérieure des organes, à quelque âge que l'événement se produise, la rupture définitive ne se fait pas brusquement. Elle obéit toujours à un rite traditionnel qu'on appelle l'agonie. Même dans le cas de mort subite, par maladie ou accident, la mort n'est pas, ne peut pas être instantanée. Elle n'est même pas instantanée dans l'élément cellulaire.

Il faudrait des artifices d'une grande violence pour tuer d'un coup une cellule, pour ne rien laisser subsister de son organisation. Le protoplasme de levûre violemment broyé par Büchner possède encore la faculté de sécréter des ferments solubles : à plus forte raison la difficulté s'accroît dans les organismes complexes dont tous les éléments vivants ne peuvent être atteints au même instant par la cause vulnérante. Une action mécanique capable de broyer d'un coup toutes les parties vivantes d'un être complexe, d'un animal ou d'une plante, devrait posséder une puissance à peine concevable. Le choc du marteau pilon des usines métallurgiques n'y réussirait pas. (Dastre, *la Vie et la mort*, p. 316.)

L'agonie est donc la règle. Elle existe dans tous les cas de mort par accident, par maladie, ou par extrême vieillesse, où la maladie intervient toujours pour mettre un terme à l'existence. Elle peut être très courte, comme dans les grands traumatismes, au point de rendre très difficile sinon impossible la notation de ses phases principales. Elle peut durer de longues heures avec des rémissions trompeuses, mais, encore une fois, cette phase intermédiaire entre la vie et la mort est une nécessité. Ce terme d'agonie, qui signifie lutte, est d'ailleurs d'une impropriété indiscutable, car il laisserait supposer que l'organisme lutte contre la mort. Quand l'agonie commence la lutte est terminée. Elle a duré pendant toute la maladie, elle

a même duré pendant toute la vie, à notre insu, car la lutte contre les forces destructives de la vie, contre les infiniment petits est de tous les instants. Elle a duré surtout pendant la maladie avec des fortunes diverses, mais maintenant la bataille est terminée. C'est la défaite définitive, irrémédiable des forces vitales ; c'est la retraite, la déroute, l'anéantissement successif et plus ou moins rapide de ces troupes. Le drame va présenter plusieurs actes ; les différents ressorts de l'organisme vont cesser de jouer suivant un ordre bien déterminé et c'est dans le système nerveux que va s'opérer l'extinction progressive des différentes activités fonctionnelles du corps.

C'est en premier lieu l'éclairage du cerveau qui s'éteint.

Le premier stade de l'agonie, c'est la perte de la sensibilité consciente : l'intelligence, la mémoire, la volonté, la parole, tout s'obscurcit ; l'œil cesse de voir et l'oreille d'entendre ; l'agonisant perd connaissance. En quelques instants s'est effondré tout l'édifice mental qu'il avait fallu tant d'années pour élever dans ce cerveau maintenant plongé dans les ténèbres. C'est la mort fonctionnelle de ce vaste territoire nerveux, le dernier mis en exploitation, et, suivant la loi énoncée plus haut, le premier dévasté.

Et cependant le moribond vit toujours. Il respire, son cœur bat, son sang circule, ses fonctions organiques, pour précaires qu'elles subsistent, continuent de s'accomplir. — Puis une nouvelle manette se ferme, et cette fois toute la rampe électrique de la moëlle épinière s'éteint, la sensibilité réflexe est abolie : la conductilité motrice est interrompue : on peut piquer, pincer, brûler la peau sans que se produise aucune réaction défensive, la résolution musculaire est complète ; à peine persiste-t-il quelques mouvements fibrillaires dans les muscles. C'est là le second échelon, la mort fonctionnelle de la moëlle épinière, contre des conducteurs d'impressions, sensitives, d'impulsions motrices et de tonicité musculaire, dont l'éveil définitif se fit surtout après la naissance, mais qui, dans la vie fœtale, avait, au point de vue fonctionnel sur le cerveau, une avance incontestable.

Et maintenant le dénouement approche : l'agonisant respire encore et son cœur bat toujours. C'est que, dans le bulbe rachidien, clignote encore quelque lumière attardée là haut, du côté des noyaux centraux du pneumo-gastrique et du spinal,

dans ce carrefour bien connu qu'on appelle le nœud vital; l'agonisant respire encore, mais sa respiration, très compromise, a pris un type inverse du type normal. A l'inspiration ample et prolongée suivie d'une expiration courte et forte a succédé une inspiration brusque et brève, et une expiration longue et faible, parfois le rythme de Scheyne-Stokes. Sans doute aussi le cœur bat, mais on sent bien qu'il s'épuise; ses battements faibles et tumultueux présentent des faux pas, des intermittences, des inégalités, et il est de règle qu'à la fin, dans ce cœur qui va s'arrêter pour toujours, reparaisse le rythme fœtal, ce rythme que l'infatigable ouvrier affectionnait aux jours lointains où il commençait sa tâche.

Et cela dure encore quelque temps : encore quelques mouvements respiratoires qui se restreignent et s'espacent : encore un soupir, encore un hoquet ordinairement accompagné de quelques contractions de la face, de quelques convulsions oculaires, d'un mouvement élévateur des épaules et du thorax qui, en retombant, produit un bruit expiratoire très doux et prolongé, et c'est fini; le bulbe rachidien est définitivement éteint, le pneumo-gastrique et le spinal ont cessé de fonctionner, le grand sympathique meurt aussitôt et sa retraite s'affirme par l'élargissement démesuré des pupilles.

Le cœur toutefois ne s'arrête pas encore. Il bat faiblement après la cessation des mouvements respiratoires, son innervation ganglionnaire lui permet de survivre au naufrage de ses nerfs accélérateurs (grand sympathique) et modérateurs (pneumo-gastrique). Mais ce ne sera que pour quelques instants, et l'ouvrier de la première heure, le *primum movens*, le *punctum saliens* de la vie embryonnaire, le premier organe qui ait fonctionné dans l'embryon est aussi l'*ultimum moriens*, le dernier organe qui consente enfin à entrer dans le repos, alors que tous les autres se sont déjà endormis pour toujours.

Cependant tout n'est pas fini, la mort définitive n'est pas complète. Les éléments cellulaires du corps continuent de vivre leur vie individuelle, particulariste, pendant plus ou moins longtemps, suivant leur état antérieur, suivant leur constitution biologique, suivant leur résistance personnelle aux poisons organiques appelés à les détruire. Et c'est pourquoi, dans l'état d'anarchie cellulaire où la mort du système nerveux a plongé l'organisme, on voit la température centrale

monter encore après le dernier soupir, les ongles et les poils croître pendant plusieurs heures. Puis tout s'apaise, les cellules meurent successivement, les réactions physico-chimiques de la putréfaction interviennent, et c'est bien cette fois la mort complète, absolue, définitive. Elle s'est installée pas à pas, par une série de morts fonctionnelles successives dont les principales ou plutôt celles qui tombent sous notre observation sont les suivantes et par ordre : la mort fonctionnelle génitale; la mort fonctionnelle du cerveau, de la moelle épinière, du bulbe rachidien, du grand sympathique, du cœur et des cellules : cet ordre est précisément inverse de celui qui a marqué la constitution de l'organisme. Toute existence individuelle présente une symétrie frappante grâce à laquelle sa période de développement s'oppose à sa période de destruction. Nous quittons le soir nos vêtements dans un ordre exactement inverse de celui qui a présidé à notre toilette matinale. Il en va de même pour la vie dans ses rapports avec ses fonctions, et les multiples perfectionnements dont elle s'entoure chez les animaux supérieurs sont autant de couches superposées dont se revêt la cellule vivante et qu'il lui faudra perdre les unes après les autres, avant de se retrouver nue devant la mort qui l'attend comme elle s'était trouvée nue devant l'existence qui s'ouvrait devant elle.

DOCTEUR BARBILLION.

REVUE DU MOIS

—

EPILOGUES

M. Croquant et la guerre.

II. — L'abbé Curculion.

L'abbé Curculion venait maintenant le voir quasi toutes les semaines. Il s'asseyait devant M. Croquant, tournant par conséquent le dos à sainte Geneviève, mais il avait sous les yeux une Jeanne d'Arc, qui lui agréait davantage. C'était un esprit critique. Il avait des doutes sur l'histoire de la jeune bergère du temps d'Attila et même n'était pas très sûr de son existence. Mais, vu les circonstances présentes, il encourageait son culte, car il y voyait une protestation contre le matérialisme des historiens et une affirmation de la croyance populaire dans la providence, la Sainte Providence, comme il disait toujours. C'était un homme sans caractère apparent, qui savait prendre celui de son interlocuteur : non par fausseté, mais par politesse. La bénignité était sur sa figure, dans ses gestes, dans sa rotondité et ses fonctions, en la paroisse de Saint-A..., étaient celles de convertisseur bénin. Il rôdait dans l'Eglise, sorte de bouée qui s'offrait aux âmes en peine, confesseur à tout faire, aussi à l'aise avec la vieille putain qu'avec l'orpheline ingénue, avec le vieux sacripant qu'avec le bon jeune homme.

C'est à l'église qu'il avait rencontré M. Croquant, car M. Croquant fréquentait maintenant l'église, attiré, croyait-il, par l'orgue, par les chants, par les cérémonies. Il préférait cela même au cinéma : « Aussi curieux, quoique moins varié, mais plus reposant. » Entré par désœuvrement un jour de mois de Marie, il avait été ébloui, étonné : « Que c'est joli ! » Son avarice lui avait suggéré : « Et on en est quitte pour deux sous. » Des voix de jeunes filles surtout l'avaient ému. Il fit, pour sortir, le tour du chœur, rencontra l'abbé Curculion qui saluait modestement une vieille dame et osa lui demander quand aurait lieu la prochaine « cérémonie où l'on chante ». Le prêtre, voyant à qui il avait affaire, lui apprit sans étonnement que le salut avait lieu chaque soir. M. Croquant avoua son admiration et une conversation s'ensuivit où l'habileté bonasse de l'abbé eût bientôt conquis le bonhomme. Cela se renouvela, et bientôt M. Croquant ne put se passer de l'abbé Curculion.

Quand l'abbé lui eut expliqué un soir que « les voies de la Provi-

dence sont insondables », cet antique cliché fit sur lui une impression si forte qu'il eut de la peine à s'endormir.

« Evidemment, se disait-il, ramenant à lui, comme les enfants, les événements de l'heure présente, sans la guerre, je ne serais pas entré à Saint-A..., je n'aurais pas connu l'abbé Curculion, etc., etc... je n'aurais pas pris goût aux cérémonies de l'Eglise, je ne fumerais pas ma pipe entre sainte Geneviève et sainte Jeanne d'Arc, je ne sentirais aucun changement dans mes idées et je ne sais quelle douceur dans mes sentiments. C'est providentiel et il ne tiendrait qu'à moi de croire que la guerre a été faite à mon intention. Ce serait absurde. Mais du moins, j'en profite et il est juste que je sois reconnaissant. Il se récitait ainsi, croyant les inventer, les propos que l'abbé Curculion venait de lui tenir avec une abondance facile dont il était émerveillé.

Cependant, ce soir-là, M. Croquant était de mauvaise humeur et en même temps éprouvait un mélange de chagrin, de stupeur et de colère. Il ne cacha pas à l'abbé son état d'esprit, pour complexe qu'il fût.

— Comment, lui dit-il, dès qu'il fut entré, le pape n'est pas avec nous ?

— Où avez-vous pris cela, mon bon ami ? répondit onctueusement l'abbé Curculion.

— Lisez !

Et il tendit à son interlocuteur *la Liberté*, que l'abbé Curculion se mit à lire debout, d'un air assez contrarié, pendant que M. Croquant, avec anxiété, observait, son large visage.

— C'est pourtant un bon journal, dit enfin l'ecclésiastique. Je ne comprends pas. Si cela est vrai, il faut bien nous dire que ce n'est jamais que la traduction des paroles qu'il a pu prononcer.

Il ne savait que résoudre. Demain, il aurait lu un vrai journal pieux, un journal de saine doctrine et ils pourraient reprendre l'entretien. Mais visiblement, il était troublé.

— Ah ! prononça-t-il enfin, ce journal, quoique respectable, a été bien imprudent, car le peuple, mal éclairé, va prendre ces choses à la lettre et...

Il n'achevait pas et, contre son habitude, M. Croquant ne lui venait pas en aide. Tout au fond de lui-même, il ne lui paraissait plus, à la réflexion, extrêmement singulier, que les sympathies du pape allassent vers l'autorité, la royauté, la discipline, mais il ne laissa rien paraître d'un sentiment sans doute trop prompt.

M. Croquant s'impatienta :

— Ce pape me dégoûte.

— Il est vrai, répondit l'abbé Curculion, en réprimant un léger mouvement de révolte, que l'on peut toujours distinguer entre

l'homme et la fonction. Un pape peut très bien être mal informé des affaires humaines...

— Enfin, dit M. Croquant, vous avez lu, il èst boche. Nous avons un pape boche !

— Ne parlez pas ainsi, reprit sérieusement l'abbé Curculion, le pape a des sujets spirituels dans toutes les nations et il les aime les uns et les autres ..

— C'est cela, dit M. Croquant, il est neutre. Cela ne me convient pas et j'avoue que, si j'étais un évêque français, je me passerais de lui.

L'abbé Curculion ne pensait rien par lui-même, mais il était attentif aux pensées d'autrui et il rapprocha plus vite qu'il n'en avait l'habitude les paroles de M. Croquant de celles qu'il avait entendues plus d'une fois depuis le commencement de ce pontificat, proférées par tels ou tels de ses collègues. Il répondit bonnement :

— J'ai entendu plusieurs de mes confrères tenir le même langage. Le gallicanisme a fait depuis plusieurs mois de grands progrès, non seulement parmi les pieux laïcs, mais parmi les clercs et jusque dans l'épiscopat. Plusieurs évêques se demandent pourquoi le pape est toujours italien, ce qu'il arriverait si nous étions en guerre avec l'Italie au lieu de l'avoir pour alliée. Car supposons, disent-ils, que, dans ce cas, nous nous trouvions en face d'un pape patriote italien, comme l'était Pie X, combien délicate serait la situation ! D'autres estiment que les églises catholiques, et il y en a dans tous les pays, devraient être franchement nationales, que cela écarterait d'ailleurs toutes les difficultés avec les gouvernements, et ils donnent l'exemple de l'Angleterre, bien que cela soit un pays d'hérétiques, et celui de la Russie, qui est schismatique. Vous serez toujours moins hardi, mon cher monsieur Croquant, que ceux qui passent pour les plus dociles et les plus fidèles. Mais ils ont des lumières que nous n'avons pas.

— Si le pape est boche, dit M. Croquant, je suis avec eux.

— Espérons encore, répondit gravement l'abbé Curculion.

REMY DE GOURMONT.

LITTÉRATURE

Robert d'Humières. — Remy de Gourmont : *La Belgique littéraire*, 1 vol. in-12, 1 fr. 50, Georges Crès.

Je remercie ici M. Emile Magne d'avoir bien voulu accepter l'intérim de cette rubrique, pendant mes peu pénibles et si courtes « obligations militaires ». Après ce bel hommage à Emile Despax, mort à l'heure où, en pleine maturité de son talent, il allait nous donner un nouveau recueil de vers, — et cette étude érudite sur

Ronsard et Mme de Warens, Emile Magne, qui a fait la campagne de la Marne, va partir rejoindre son régiment, où notre pensée le suivra. Je reviens avec tristesse me pencher sur les morts et les œuvres qu'ils nous ont laissées. C'est dans ces livres que désormais il nous faudra chercher le sourire, l'inquiétude ou l'ironie de l'homme qu'ils furent, car c'est dans son œuvre qu'un écrivain sincère laisse sa véritable empreinte ; son style est répresentatif de son aspect physique, autant que de la nuance de sa sensibilité. C'est encore sa voix que l'on entend. En écrivant ces derniers mots, je songe à **Robert d'Humières**, dont l'élégance intellectuelle avait marqué notre littérature comme d'un cachet armorié. Je ne veux pas faire ici des phrases trop faciles sur sa bravoure devant l'ennemi et devant la mort, mais voici le témoignage ému de son colonel, en une lettre que Mme d'Humières a bien voulu me confier :

« D'Humières est mort en gentilhomme ; vous n'en doutez pas, Madame, et rien n'a manqué à l'apothéose de sa fin, puisqu'il a pu voir, avant de mourir, l'ennemi en fuite.

« Le sol sur lequel il a été frappé est à nous et j'espère bien que nous le garderons. Pieusement ses zouaves, qui ne sont pas longs à connaître la valeur d'un chef et l'appréciaient à sa mesure, l'ont inhumé à Woesten où sa tombe sera aisément retrouvée.

« J'ai demandé pour mon lieutenant regretté l'honneur suprême de la citation à l'ordre de l'armée. Mais quelle que soit la suite donnée à ma demande, vous recevrez la croix de guerre, que je lui ai assurée par la citation suivante à l'ordre du Régiment.

« D'Humières, Robert, lieutenant à la 9e compagnie, nouvellement arrivé au régiment, a pris, sous le feu, le commandement de sa compagnie dont le chef aimé venait de tomber mortellement blessé. A été superbe de bravoure et de sang-froid en entraînant sa compagnie à l'attaque du village de Lizerne, le 26 avril 1915, chargeant avec un élan magnifique. Est arrivé le premier sur les tranchées ennemies, dont il a assuré l'occupation. Blessé mortellement, a continué de commander tant que ses forces l'ont permis. — Est mort en héros. »

D'autre part, dans une petite note que publie *le Bulletin des Ecrivains*, M. Camille Mauclair résume ainsi la carrière militaire et littéraire de Robert d'Humières :

Les voyages dans l'Inde, qu'il connaissait à fond, sa science de la langue anglaise, attestée par sa magnifique traduction du *Livre de la Jungle* et d'autres œuvres de Kipling, l'avaient désigné pour être lieutenant interprète dans la division de Lahore : et depuis des mois il vivait parmi les troupes hindoues. Mais il ne se jugeait pas encore assez proche du danger. Il a demandé son changement ; et c'est comme lieutenant de zouaves que Robert d'Humières est tombé en héros, tué d'une balle au cœur en entraînant ses hommes à la charge.

Ce qu'il avait fait pour les lettres, nous ne l'oublierons pas. Il nous avait, le premier, révélé et donné Kipling. Il s'était improvisé directeur pour faire d'un malheureux théâtre de quartier le « théâtre des Arts », c'est-à-dire, une des vraies scènes littéraires de Paris, et là nous avons applaudi passionnément *le Grand soir*, les premières œuvres de Bernard Shaw, bien d'autres beautés. Avec Florent Schmitt, d'Humières avait créé une *Salomé* admirable. Et modestement, presque sans service de presse, il avait publié un roman, *Lettres volées*, qui est une merveille de psychologie et de critique de mœurs. Mais étant un gentilhomme millionnaire, il avait peur de sembler s'imposer, et il s'effaçait derrière les livres et les pièces d'autrui, qu'il servait par son talent, son intelligente activité et sa fortune...

Robert d'Humières restera surtout, peut-être, au point de vue littéraire, le traducteur de Kipling. La version qu'il nous a donnée, en collaboration avec L. Fabulet, du *Livre de la Jungle* est d'une précision et d'une pureté de style qui en font une œuvre originale. Ce fut par ces traductions stylisées que l'influence de Kipling s'est glissée dans notre littérature et dans le public. Mais Robert d'Humières nous a laissé dans un livre trop peu connu : *l'Ile et l'Empire de la Grande-Bretagne*, ses souvenirs et ses observations de voyages et de séjour en Angleterre, en Egypte et aux Indes. C'est un des seuls ouvrages qui nous donnent la note juste de l'âme et de l'esprit anglais. Ce n'est pas un livre composé d'après des idées préconçues, mais plutôt une série de notes, d'instantanés, pris au jour le jour dans tous les mondes et dans des milieux où le vulgaire voyageur ne pénètre pas. Et parfois, en une page rapide, il synthétise ses observations ; il écrit :

On a reproché aux Anglais de ne pas être aimables : de leur côté ils nous accusent de n'être pas sincères. Qui a raison ? Une phrase de Meredith me revient où il parle de ses compatriotes « qui après tout sont chauds quelque part, au fond (mon Dieu ! que c'est difficile de traduire !) comme les cheminées d'usine, quoi qu'elles aient l'air si raide ». L'extrême amabilité manque de dignité aux yeux du Saxon, il ne possède aucun désir de plaire, et chez les autres cela lui paraît une coquetterie, quelque chose d'efféminé et d'inférieur. Il y a là du puritanisme, de l'austérité protestante. En vérité, cette race n'a point besoin de charme, elle a la force ; il y a dans le charme un élément de séduction et de mort à la fois. Les Irlandais sont charmants, ils périssent. C'est une très vieille loi des sociétés que cet antagonisme des races diverses finissant par l'absorption du faible, de la civilisation plus avancée et plus lasse, dont la culture est devenue un snobisme pour le vainqueur, par le fort, le militaire, qui, du reste, et par un juste retour, ne tarde pas lui-même à en mourir.

Ces lignes, écrites il y a plus de dix ans, nous insinuaient encore « des raisons de croire à l'intérêt tant national qu'humain », qu'auraient les deux peuples, Anglais et Français, à s'unir :

Ce rapprochement, disait Robert d'Humières, dût-il se borner à une connaissance réciproque plus intime des institutions et des âmes, ou s'achever dans l'étroite communion de notre effort et de notre vie sociale pour la mise en commun des apports respectifs à la culture et au progrès du monde, il est temps que dans l'histoire de la planète deux peuples en donnent l'exemple, riche de si nobles promesses. Ces esprits et ces énergies qu'adjurent les destins du monde, ce sera ensuite leur tâche de travailler à cet avenir. C'est un devoir de le préparer, c'est déjà un honneur (et nous en revendiquons honnêtement notre part) que de l'avoir pressenti.

Tout commentaire affaiblirait la belle gravité de ces paroles prophétiques auxquelles les faits actuels et la mort même de l'écrivain, tué au combat, donnent tout leur relief.

Il faudrait dire aussi ce que, sous l'inspiration de Robert d'Humières, *le Théâtre des Arts* nous apporta de nouveauté et de promesses qui se réveilleront après le cauchemar. On a fait récemment dans un journal une enquête sur le théâtre de demain, et beaucoup d'écrivains, auxquels les actuelles catastrophes semblent avoir fait perdre tout jugement, nous prédisent, pour après la guerre, des œuvres de théâtre d'une haute et sévère moralité. C'est vraiment confondre les genres : le théâtre n'est pas le prêche, et d'ailleurs l'art n'a rien à voir avec la moralité. Je crois que la vraie formule du théâtre qu'il faudra cultiver nous a été indiquée en ce petit théâtre des Arts, qui a simplifié la décoration en la stylisant et nous a offert du vrai théâtre, les œuvres de Bernard Shaw, en attendant un chef-d'œuvre français qui n'est pas venu. Les grands théâtres se sont égarés dans la cinématographie de la vie, dans l'inutile et fausse exactitude : une pièce de Bernstein ou de Capus, ce n'est que du cinéma où les acteurs parlent, hélas! Resserrer l'action et les dialogues, la rendre plus réelle et moins réaliste.

La pièce que nous a laissée Robert d'Humières, *les Ailes closes*, n'est pas tout à fait dans cette formule simplifiée que j'indique. C'est une pièce un peu touffue, où les dialogues sont trop littérairement développés, où l'on sent l'auteur et même ses lectures. Mais l'originalité et la nouveauté de cette pièce, qui d'ailleurs n'a pas été représentée, n'est pas dans la psychologie de l'amour, qui couche ici toutes les âmes et toutes les chairs sous sa fatalité, ni dans les idées exprimées (quoi qu'elles soient inattendues dans la bouche de ces gens du monde qui lisent peu et mal), mais plutôt dans le ton exact, le bon ton exact des personnages, qui ne semblent pas, ainsi que dans la plupart des pièces contemporaines, étonnés de leur noblesse et de leur instinctive distinction.

Comme romancier, Robert d'Humières ne nous a laissé qu'une œuvre : *Lettres volées*, qui est une étude de l'aristocratie française mêlée aux Juifs par l'intermédiaire des Jésuites. Il n'y a guère, dans

ce roman, un peu ironiquement factice, qu'un personnage vraiment vivant et émouvant, Jésusaff Knup, la petite juive, qui, pour épouser Robert de Kerolim, qu'elle aime, fait semblant d'abdiquer son amour, afin de permettre à son mari de s'abandonner à sa passion pour la déjà mûre marquise de Glamour. Peut-être cette soumission discrètement et autoritairement agressive est-elle très juive, mais je pense que toute femme amoureuse est capable de cet héroïsme simulé pour vaincre. La femme a une merveilleuse capacité d'attendre l'heure pour réaliser ce qu'elle a promis ou ce qu'elle s'est promis à elle-même. D'ailleurs, écrit avec élégance et facilité, trop de facilité même, ce roman, où se mêlent et se démêlent si simplement tant de complexités sentimentales, eût mérité, surtout dans le monde qu'il ironise, plus de succès.

Robert d'Humières fut poète aussi. Peut-être, dans ses poèmes d'une forme souvent difficile, s'est-il trop caché sous des symboles philosophiques, mais en écartant les images qui la voilent, on découvre sa sensibilité délicate, et sa sensualité toute intellectuelle. D'ailleurs pour le poète et pour l'auteur *Du désir aux destinées*, l'œuvre poétique n'est pas un jeu ni le résultat d'un « vaniteux loisir ». « Elle constitue pour l'individu, selon ses dons, sa réalisation possible, sa virtualité majeure, c'est-à-dire son devoir et sa destinée en même temps... Par elle il sert l'Espèce en travaillant à augmenter la conscience qu'elle prend de l'univers, conscience nécessaire à sa conservation... »

Voici un sonnet, où le poète eut comme l'intuition des suprêmes angoisses de la bataille :

PÉRIL

Mieux que la Volupté, d'un bras moins hasardeux,
La Mort soulève aussi le voile où nous flairâmes
L'inavoué de la conscience et des âmes ;
Elle et son frère Amour ont des flambeaux tous deux.

Le danger ! L'homme y dit son mot, fier ou piteux.
O caresses, périls, impérieux Sésames,
Vous suscitez en nous des dieux ou des infâmes ;
La Peur comme le Rut a son spasme honteux.

Transports ! embrassements des veilles de bataille !
Le plaisir déchirant dont votre émoi défaille
Aucun autre frisson ne nous le révéla ;

Sur les ailes de plomb du meurtre que tu mènes
Un jour sois emporté, jeune corps que voilà,
Tout chaud d'étreintes et d'extases surhumaines !

Mais maintenant que le poète s'est tu pour jamais, il semble que chaque poème soit l'aveu d'une émotion ou d'un rêve. Et c'est vrai ;

chacun de ces vers fixe à jamais une image, une sensation et à chaque pas un peu plus de la conscience que le poète prenait de sa vie éphémère. Seuls se connaissent les êtres qui se sont regardés vivre et ont noté musicalement leur danse dans le bref rayon de lumière qu'est une vie humaine.

§

Voici un petit livre de Remy de Gourmont : **La Belgique littéraire**, qui vient, en cet instant où la sympathie du monde entier est tournée vers la Belgique, préciser notre admiration pour ce grand petit peuple. L'héroïsme de la Belgique n'a pas fleuri que dans la bataille, il s'est manifesté en poésies, en rythmes et en pensées, et les noms de Maeterlinck, Verhaeren, Van Lerberghe, Camille Lemonnier, Rodenbach, Max Elskamp, Eekhoud, Albert Giraud, Grégoire Le Roy, Mockel, Fontainas, Henri de Groux, Constantin Meunier, etc. nous évoquent l'âme d'une race spécialement nuancée, sœur de la nôtre : « La Belgique était certainement, écrit Remy de Gourmont, le plus beau petit royaume de l'Europe et celui dont la civilisation pouvait être le plus fier. » Il ajoute :

Verhaeren, Maeterlinck et ceux que j'ai nommés ensuite et d'autres encore doivent être considérés par les Belges comme les fondateurs de la personnalité littéraire de la Belgique. Tout en écrivant en français ces écrivains, si variés de ton et d'inspiration, sont demeurés foncièrement attachés à leur pays natal. Comme le demandait un homme éminent de là-bas, Edmond Picard, ils n'ont pas à rougir des belgicismes qui parfois se rencontrent en leur style. Cela, c'est la preuve même de leur ingéniosité..... Qu'ils suivent l'exemple de Verhaeren qui n'a emprunté à la France que son langage et quelques idées générales, mais qui n'a cessé de peindre la nature qui l'environnait, la nature flamande. Cela est peut-être la preuve de sa grande originalité qu'on retrouve à chaque pas dans son œuvre poétique la couleur d'un Jordaens, la richesse d'un Rubens. Sa race a parlé en lui plus haut que sa culture.

Et l'auteur de *la Belgique littéraire*, en analysant l'œuvre des écrivains belges, est amené à préciser pour lui-même et pour nous l'évolution du symbolisme auquel se relie fraternellement le grand élan littéraire belge. Et maintenant les œuvres d'un Maeterlinck et d'un Verhaeren sont devenues pour les jeunes d'aujourd'hui et de demain une suggestion. Nul poète ne pourra désormais écrire sans se souvenir subconsciemment de ce que nous apporta de nouveau la littérature belge, et sans sentir sur ses lèvres le baiser mystique de la poésie belge.

JEAN DE GOURMONT.

SCIENCE SOCIALE

Henry Wickham Steed : *La Monarchie des Habsbourg*, A. Colin, 4 fr. — Anonymes : *La Question juive en Pologne*. — *Sur le passé de la Prusse*. — Agence polonaise de Paris, 1 fr. chaque. — Louis Dumur : *Culture française et culture allemande*, Editions des Cahiers vaudois, Lausanne, 1 fr. — Pierre Delbet : *L'Emprise allemande*, Félix Alcan, 1 fr. — Urbain Gohier : *Pour être sages*, Payot, 3 fr. 50. — Memento.

Comme il est fort probable que l'Autriche-Hongrie ne restera pas longtemps ce qu'elle est, on sera reconnaissant à M. Henry Wickham Steed d'en avoir, avant qu'elle disparaisse ou se transforme, brossé le tableau dans un livre intitulé **La Monarchie des Habsbourg**, que M. Firmin Roz a traduit avec son élégance habituelle. W. Steed a habité Vienne pendant une dizaine d'années comme correspondant de journaux anglais et son jugement est celui d'un homme très compétent et très impartial. Le titre qu'il a donné à son livre est significatif : pour lui, il n'y a pas d'Autriche-Hongrie, il y a un ensemble de pays et de peuples possédés par un souverain que l'on continue à dire Habsbourg bien qu'il soit Lorraine, et qui se considère comme le seul et plein propriétaire du sol et des habitants. C'est le souverain qui est le lien commun, l'unique lien commun de tous ces pays, et qui leur impose son autorité par divers instruments de gouvernement dont les quatre principaux sont l'Armée, la Bureaucratie, la Police et l'Eglise. Voilà les véritables états confédérés de la monarchie des Habsbourg, en comparaison desquels Autriche, Bohême, Hongrie et Croatie ne sont que d'importance secondaire. Dans l'Europe actuelle le Habsbourg est, avec son compère le Hohenzollern, le seul monarque de droit divin qui subsiste, car le tsar de Russie est devenu un souverain constitutionnel ; ce sont les deux Kaisers qui, avec leur allié le Sultan, mais celui-ci est si peu d'Europe maintenant ! maintiennent dans toute son ampleur le principe monarchique, avec tous les droits qui peuvent lui servir de base, droit divin pour les mystiques, droit de conquête pour les réalistes, droit d'autorité pour les positivistes, etc. ; en face d'eux le droit du peuple, comme le droit des nations, comme le droit des gens n'existent pas, et le Kaiser autrichien n'a jamais hésité à étonner le monde par sa dureté ou son ingratitude. Pour la dureté, il est bon de se souvenir, car le parti autrichien qui existe toujours chez nous l'oublie et voudrait le faire oublier, que la domination de Vienne dans le royaume lombardo-vénitien a été plus lourde encore que celle de Berlin dans l'Alsace-Lorraine ; et quant à l'ingratitude, l'exemple de Benedek sacrifié à un pur intérêt dynastique montre, entre bien d'autres, de quoi l'esprit des Habsbourg est capable. En réalité, le François-Joseph actuel est juste le frère d'âme de notre Louis XIV, et son gouvernement a tous les vices et tous les dangers de notre ancien régime

absolutiste sans en avoir les contre-parties brillantes ou puissantes. Il faudrait que tout Français lût attentivement tous les chapitres de W. Steed, ceux surtout où il montre combien l'air de cette monarchie est irrespirable pour des hommes libres d'Occident, combien l'égoïsme autoritaire de la dynastie empoisonne la bureaucratie, asservit l'Eglise, « virulise » la police, et transforme les troupes en « régiments du baron Maudruce ». Ce n'est pas la brutalité arrogante du gouvernement prussien, c'est une autre brutalité non moins odieuse et plus tortueuse, plus corruptrice et avilissante peut-être à cause des éléments asiatiques si nombreux dans la monarchie : « L'Asie commence au sortir de Vienne », disait Metternich, ce qui fait que Vienne même, cette charmante ville de Vienne, reste antipathique au fond. « Pendant quarante années, dit W. Steed, les Viennois ont étudié comment ils pourraient attirer un courant de visiteurs étrangers dans leur cité, et pendant quarante années ils ont été étonnés de leur échec. » Tant au dynamique qu'au statique, un organisme comme la monarchie des Habsbourg montre l'absolue infériorité du principe monarchique autoritaire (je ne parle pas, bien entendu, d'une monarchie libérale à l'anglaise ou à l'italienne) ; on ne peut même pas alléguer en sa faveur la paix que ce gouvernement sans idéal ni conscience a maintenue entre les divers peuples qu'il régit, car rien ne dit que ces peuples-là ne seraient pas restés en paix ; et l'on peut ajouter, d'ailleurs, que quand des peuples se battent entre eux, comme on l'a vu dans les Balkans, cela tient à ce que leurs monarques se conduisent comme le Habsbourg justement, c'est-à-dire comme d'égoïstes personnages uniquement préoccupés de leurs intérêts personnels ou dynastiques. Roumains, Grecs et Bulgares eussent assurément mieux fait, au lieu de se donner des rois danois ou allemands, de se mettre en républiques avec des Venizélos ou même des Radoslavof et des Bratiano pour présidents ; ils eussent eu une politique plus franche, plus sage et plus nationale ; un Ferdinand de Bulgarie est, lui aussi, un bien grand argument contre le pouvoir personnel. Mais tout ce qui se passe en Europe aujourd'hui n'est-il pas la condamnation même du vieil autoritarisme orgueilleux et la réhabilitation du libéralisme moderne ?

§

Par libéralisme je n'entends pas ce qu'un parti politique en Autriche-Hongrie appelle de ce nom, et que Kürnberger définissait : le renard libre dans le poulailler libre. Ce libéralisme-ci, qui a été accaparé par les Juifs à Vienne et à Budapest, a permis à W. Steed d'écrire une cinquantaine de pages, qui sont peut-être ce que j'ai lu de plus impartial, de plus sage et de plus troublant sur la question sémitique. Or cette question-là ne se pose pas seulement pour la monarchie des Habsbourg, elle existe aussi, et au premier plan, en Roumanie,

en Russie, en Pologne, et avec des complexités que nous ne soupçonnons pas en Occident. C'est ainsi que l'Agence polonaise de Paris, dans la brochure **La Question juive en Pologne**, nous révèle l'existence d'un antagonisme inattendu entre les vieux juifs polonais qui font excellent ménage avec les Polonais et les juifs russes immigrés en Pologne, dont l'attitude est sans bienveillance pour leurs cohabitants. On ne peut que souhaiter, avec l'auteur de la brochure, que la réalisation de l'autonomie polonaise solennellement promise par la Russie permette à tous ces éléments de vivre en paix côte à côte. La future Pologne, surtout si on lui rend son ancienne ampleur à l'ouest, soit ses limites d'avant le partage, soit ses limites du XIIIe siècle telles qu'on les voit sur la carte dressée par la même Agence, et jointe à une autre brochure **Sur le passé de la Prusse** où, l'Oder et la Neisse formant la frontière, la Pologne comprend toute la Silésie, presque toute la Poméranie et une partie même du Brandebourg, la future Pologne, dis-je, comprendra dans son sein des éléments très divers, polonais, lithuaniens, russes, allemands et juifs, il lui faudra donc beaucoup de tact, de tolérance et de prudence pour harmoniser tous ses enfants. Je crois d'ailleurs qu'on peut lui faire crédit, et que le Tsar s'honorerait en lui accordant une autonomie autrement large que les petites réformes énumérées par *le Journal des Débats* dans son nº du 18 juin ; tout ne se réduit pas, pour un grand pays de 15 millions d'âmes, à des questions municipales. Mais au moment où je corrige ces épreuves on parle de conférences entre hauts personnages russes et polonais pour mettre enfin sur pied cette Autonomie. A quelque chose la perte de Lemberg aura été bonne !

§

C'est dans ce respect des droits des peuples même numériquement inférieurs qu'on pourrait trouver la marque de la véritable civilisation. Ni la Grèce, ni Rome, ni l'Angleterre, ni la France n'ont cherché à imposer leurs mœurs ou leurs langues, et leur rayonnement a toujours été pacifique et persuasif, alors que l'Allemagne a sans cesse appelé à son aide la schlague, et la Russie quelquefois le knout, quand ses agents étaient d'origine ou de mentalité allemande. C'est là que volontiers je verrais la différence essentielle des **Culture française et culture allemande**. Mais il est légitime aussi de voir, avec M. Louis Dumur, cette différence dans la faculté créatrice de ce qu'on appelait autrefois le génie national de tel ou tel peuple. C'est le sens que donnait Nietzsche au mot *Kultur*. Pour lui l'esprit allemand, quelque laborieux et méthodique qu'il fût, ne pouvait pas s'élever à la culture, à l'unité du style artistique dans toutes les manifestations vitales d'un peuple, et aussi à ce pouvoir mystérieux de se créer et de se renouveler une personnalité. De toutes les

grandes et nombreuses découvertes qui constituent la civilisation moderne *sub specie materiali*, il n'en est que bien peu qui soient d'origine germanique ; M. Louis Dumur n'en compte que trois, l'imprimerie, les lois de Képler, et le calcul différentiel, et encore il fait remarquer que l'imprimerie, si importante par ses contre-coups, n'est en elle-même qu'une invention bien médiocre, au point que tout le monde semble l'avoir trouvée à la fois, et que la découverte du calcul différentiel appartient presque autant à Fermat, Newton et quelques autres qu'à Leibniz. De même, des grandes innovations artistiques et morales aucune presque ne revient en propre au génie teuton ; ce n'est pas dans la forêt hercynienne, comme le croyaient naïvement nos aïeux, qu'on a trouvé le jury, la chambre des députés, le lien féodal, le sens de l'honneur, la conscience, l'esprit religieux, etc. Néanmoins ce serait aller trop loin, et M. Louis Dumur en convient, que de dénier à l'esprit allemand toute personnalité, donc toute culture. Tout d'abord, il y a la musique ! et même si on fait de Beethoven un flamand, ce qui est exact, et de Mozart un romanche, ce qui est possible, même si on décrète « que la musique date de Palestrina », comme disait Victor Hugo (il aurait pu dire de Goudimel), il reste que l'Allemagne a encore Bach et Wagner ! Il y a aussi une architecture allemande, médiocre, très inférieure à l'architecture anglaise, qui procède elle aussi de l'*opus francigenum*, mais avec quelle autre génialité ! qu'on compare la trouvaille de l'abside de Westminster au pastiche de Cologne ! mais enfin qui existe en tant qu'architecture. Et il y a enfin quelques très grands esprits : Luther, Képler, Leibniz et Nietzsche, avec quelques bons « secondaires » : Kant, Gœthe, Heine, etc. Et tout cela fait qu'on ne peut pas nier le génie allemand, mais qu'on aurait bien tort de le mettre au-dessus des autres. Ce sont là, dira-t-on, formules de palmarès, mais à qui la faute si l'Allemand se conduit en potache ? Par rapport à l'Italien, au Français, à l'Anglais, l'Allemand est un inférieur, et par rapport au Hollandais, à l'Espagnol ou au Russe, c'est tout au plus un égal. Au surplus, il faut reconnaître que, par des qualités d'ailleurs d'assez bas étage, entente de la réclame et organisation commerciale, l'Allemand joue dans le monde scientifique actuel un rôle supérieur à celui que sa sécheresse d'invention créatrice devait lui réserver. Une courte brochure de M. le professeur Pierre Delbet, mais dont chaque mot porte, **l'Emprise Allemande**, montre à merveille combien les savants d'outre Rhin s'entendent à bluffer : Koch, Behring, Wassermann auraient été déshonorés en tout autre pays après leurs affirmations retentissantes suivies d'échecs lamentables, mais la phalange des claqueurs à lunettes n'en fonctionnait pas moins dans tous les Congrès, plus arrogante et bousculante que la masse de Von Mackensen en Galicie, et le prestige de la science

allemande se perpétuait ! C'est déjà un service que nous aura rendu cette guerre que d'avoir ramené à leur juste valeur ces orgueilleuses brigades de modestes pharmaciens, d'humbles grammairiens et de médiocres compilateurs. Et une fois l'Allemagne remise à sa place, une assez petite place en somme, eh bien ! nous relirons les *Burgraves* et du coup nous la trouverons belle et grande. *Vivat Germania mater !* ainsi que répondait Hugo, justement, à l'étudiant rhénan qui venait de le saluer d'un *Vivat Gallia regina !*

§

Comme on comprend M. Urbain Gohier d'avoir intitulé **Pour être sages** le recueil d'articles de grands quotidiens qu'il publiait en volume quelques semaines à peine avant la guerre ! Cette guerre, justement, nous montre le prix de la sagesse, prix que tant de nous n'ont pas mérité, pas même peut-être l'accessit. Car qu'ils sont nombreux ceux qui ont à faire quelque retour sur eux-mêmes ! Celui-ci a trop taquiné le paradoxe, et celui-là a trop joué du scepticisme, et ces autres ont trop donné dans la truculence, tantôt ravacholiste, tantôt ratapoiliste. Plus spécialement sur la question étrangère, combien ne voulaient pas croire à la volonté agressive de l'Allemagne, à la clameur de délivrance de l'Alsace, et par contre croyaient, dur comme fer, que le prolétariat international conscient empêcherait désormais toutes guerres. Quel réveil ! et comme on comprend ceux qui loyalement reconnaissent s'être trompés : « Les hommes de mon âge, disait l'un d'eux, se sont endormis et ils ont trop rêvé. » Souhaitons que nos neveux ne s'endorment plus. Et d'autre part ne tirons pas trop d'orgueil, ceux qui ne s'étaient pas endormis, de cette vigilance qui, elle aussi, parfois a fait erreur. Ces derniers ont exagéré le pessimisme comme d'autres l'optimisme. Ils redoutaient, au moment critique, des émeutes, des révolutions, des coups de force ; ils n'osaient croire au bon sens et au sang-froid de la nation tout entière. Comme ils se sont, mais heureusement, trompés, eux aussi ! La guerre éclate, et soudain tous ces nuages noirs se dissipent, les syndicalistes rejoignent leurs dépôts, les socialistes exigent qu'on n'abandonne pas Paris, les antimilitaristes se font tuer par milliers devant l'ennemi, les anticléricaux acclament les curés marchant sac au dos, les antisémites applaudissent aux israélites se conduisant comme de vieux autochtones ! Vraiment on est ému jusqu'aux larmes en voyant cet admirable mouvement de concorde patriotique. Ah ! puisse-t-il durer ! Et dorénavant que le mot d'ordre : « Pour être sages » ! continue à rester sous-entendu pour titre de tous les ouvrages de politique et même de tous les articles de journaux !

Memento. — A propos de la place qu'a tenue et tient l'Allemagne, dans le monde scientifique, une étude de l'illustre sir William Ramsay, parue dans *le Figaro* du 16 juin 1915, contient d'intéressantes appréciations

personnelles, tout en reproduisant les statistiques de Darmstædter et Dubois-Reymond dans leur livre paru en 1904 : *400 Jahre Pionier-Arbeit in den exacten Wissenschaften.* Voici ces statistiques assez curieuses : Au XVIe siècle, sur 176 grands inventeurs, 39 sont allemands, donc 22 o/o. Au XVIIe, sur 312, 48 allemands, soit 15 o/o. Au XVIIIe, sur 517 inventeurs, 72 Allemands, soit 14 o/o. Dans la première moitié du XIXe sur 900, 234 Allemands ou Autrichiens, soit 26 o/o. Dans la seconde moitié, sur 1.000 et plus, 477, soit 46 o/o. Mais il faudrait savoir ce que sont ces inventeurs; autre chose est un Berthelot, autre chose les innombrables chimistes qui combinent des corps nouveaux d'après Berthelot. De même, isoler un microbe suffit-il pour vous sacrer inventeur? N'oublions pas, enfin, que toutes les statistiques venant d'Allemagne, quand l'orgueil allemand est en jeu, sont suspectes.

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE

Anvers, par Henri Hymans et Fernand Donnet. — Collection des « Villes d'art célèbres », Laurens, 4 fr. — La ville et le port d'**Anvers**, dont se sont emparés les Allemands après les premiers mois de la guerre présente, — avec l'idée bien arrêtée de ne plus s'en dessaisir, — avaient été l'objet, peu avant, d'une intéressante étude de feu Henri Hymans, qui a été complétée par M. Fernand Donnet, administrateur à l'académie des Beaux-Arts du lieu. C'est un des derniers volumes publiés par la librairie Laurens dans sa collection des « Villes d'Art célèbres », et avec l'occupation allemande, dont nous ne voyons guère la fin, il ne semble pas qu'il soit trop tard pour en parler.

Anvers, d'ailleurs, et bien qu'on y ait conservé divers monuments et des quartiers anciens, a eu le sort des villes trop riches; on y a beaucoup modernisé. La prospérité du lieu, de même, ne semble dater que de Charles-Quint, et ce n'est qu'avec le XVIe siècle que s'ouvre sa période historique. Tout le reste est légende, à commencer par la mésaventure du géant Druon Antigon, que combattit et tua le chevalier Salvius Brabo. Mais, chose qu'on peut remarquer, il y eut dès les vieilles époques d'*Antwerpen* des tracés rectilignes de rues, du côté qui prit le nom de Ville Neuve ; c'est aussi à la même période qu'on doit faire remonter l'entreprise industrielle dont il est resté la « maison hydraulique », une des curiosités de l'endroit, — laquelle maison hydraulique devait desservir un ensemble de brasseries et les mettre en communication souterraine avec le canal d'Hérentals. Toutes ces entreprises étaient le fait d'un nommé Gilbert van Schoonebeke, — lequel finit par être dépouillé et eut un trépas plutôt misérable. — Avec Philippe II, le duc d'Albe, ce furent des guerres, des émeutes; le sac de la ville en 1576 par les troupes révoltées sous prétexte que leur solde était en retard. C'est à ce moment que l'Hô-

tel-de-Ville, qui venait d'être construit en remplacement de la curieuse agglomération de barques dont Schayes a donné un dessin dans son *Histoire de l'Architecture en Belgique*, se trouva incendié; les dommages subis par Anvers à cette occasion furent estimés ensuite à 4 millions de florins. La révolte de François d'Anjou, frère de notre Henri III, dont on connaît assez l'entreprise déloyale et stupide, est encore un épisode curieux de la chronique locale; mais, détail bizarre, une tête sculptée, qui se trouvait encastrée dans une muraille voisine de la porte de Kipdrop, que ses bandes essayèrent de forcer, indiqua pendant longtemps la hauteur à laquelle les cadavres s'entassèrent à cet endroit. — Sur la fin du XVI^e^ siècle, il y eut encore un siège d'Anvers qui demeura célèbre; c'est celui qui fut mis devant la ville par Alexandre Farnèse (1584-1585). Ce fut ensuite le règne pacifique des archiducs Albert et Isabelle, puis le retour de la province à l'Espagne en 1673. L'année 1746, les troupes du maréchal de Saxe occupèrent la place, mais peu de temps, et l'Autriche en reprenait possession deux ans plus tard. — Sa population d'ailleurs diminuait depuis le XVI^e^ siècle; l'Escaut avait été fermé à la navigation à dater du traité de Munster (1648) et ne devait s'ouvrir qu'avec Napoléon I^er^. — Mais, depuis, l'âge moderne a donné un développement prodigieux à Anvers, qui est en pleine prospérité et compte aujourd'hui plus de 232.000 habitants.

Si sa période d'histoire est assez courte, le grand port de l'Escaut est quand même intéressant à étudier, — même au point de vue monumental. Il a de vieux quartiers pittoresques, certains avec des maisons anciennes, comme *la rue de la Chaise*, *le Vieux marché au blé*, *le Rempart des Tailleurs de pierres*, *la rue de l'Empereur*, celle des *Rôtisseurs*, *le place Saint-Nicolas*, — et se trouve intéressant à étudier surtout du côté du fleuve. — Un de ses premiers édifices, lorsqu'on descend de la gare vers le port, se trouve être *la Bourse*, curieux palais mauresque, qui datait de 1531, fut détruit par le feu en 1858 et reconstruit de nos jours; enclavée dans des pâtés de maisons, la Bourse ouvre d'un côté sur la rue des Douze-Mois. — En descendant encore vers l'Escaut on arrive à la Place Verte, qui est un ancien cimetière, et sur le côté sud de la *cathédrale Notre-Dame*, célèbre par sa flèche ouvragée et qui est peut-être la plus vaste église de toute la Belgique. La cathédrale d'Anvers est en partie enclavée dans une gaîne de petites maisons qui font encore ressortir sa masse énorme, — et naturellement on prêche beaucoup pour arriver à les voir disparaître. Elle contient nombre d'œuvres curieuses, mais peu de véritablement remarquables; parmi ces dernières, on peut citer l'effigie funéraire d'Isabelle de Bourbon, deuxième femme de Charles le Téméraire; un tableau sur bois (XV^e^ siècle), figurant *le Mariage de la Vierge;* un très beau vitrail

de 1503, placé dans la première chapelle gauche du chœur ; des stalles superbes, et, dans le transept, les deux tableaux célèbres de Rubens, *Erection* et *Descente de Croix*, que les sacristains n'exhibent que contre rétribution. Sur *le Marché aux Gants*, devant le grand portrait, — où était autrefois le petit cimetière de l'église — on peut voir encore le puits avec armature de fer de Quentin Metsys, — et la pierre tombale du célèbre peintre-forgeron, encastrée dans la muraille.

La courte *rue des Emaux*, au nord du parvis, conduit à la *Grand'Place*, où s'élève l'*Hôtel de Ville*, édifice du XVII^e^ siècle, situé à peu près au centre de ce quartier du vieil Anvers, — tandis qu'au sud, rue *Haute* et *Vieux Marché au Blé*, subsistent d'anciens immeubles, — comme dans cette dernière la façade ogivale de la *Hanse teutonique*. L'Hôtel de ville d'Anvers n'a pas la valeur monumentale de ceux de Bruxelles, de Louvain ou d'Audenarde ; mais il contient de très belles salles, certaines avec des cheminées somptueuses, et un grand escalier dont on vante beaucoup la décoration. — C'est de ce côté surtout qu'il faut chercher les ruelles pittoresques, les bâtisses curieuses de la ville d'autrefois. Sur la Grand'Place, restent debout diverses maisons de corporations : *maison des Tonneliers*, *des Drapiers*, *des Menuisiers*, *des Cordonniers ; maison de la Vieille Balance ; de la Grande Arbalète ;* derrière l'Hôtel de Ville, *rue du Serment*, des constructions aujourd'hui transformées en entrepôts, comme la *maison des Bateliers*. Plus au nord de la place, on entre enfin dans le dédale des rues pittoresques : *rues des Tonneliers*, *des Trois-Jambons*, *du Fromage*, *des Bouchers*, *des Rôtisseurs*, *des Orfèvres*, dont le centre est occupé par l'*ancienne Boucherie*, construction en briques rouges et assises de pierres, que flanquent six tourelles à clochetons. — Ce quartier, dont le pittoresque valait des promenades nombreuses il y a quelques années encore, a été saccagé sous le prétexte habituel d'assainissement. On a flanqué par terre de nombreux immeubles et dégagé la vieille Boucherie. Du côté de l'Escaut s'élève maintenant un quartier neuf aux invraisemblables maisons modern-style, qui devraient faire mettre au pilori et fouetter en place publique les architectes qui en sont responsables.

A côté, sur la rivière, et dominant les arrivages de navires, les débarquements de ballots et de futailles, se dresse l'ancien *Steen*, — qui touchait autrefois au quartier des Boucheries et en est maintenant séparé par le quai Jordaens. Le Steen d'Anvers, dont on a gardé des photographies d'un décor pittoresque, a été transformé, submergé sous des enjolivements, — rampes « artistiques », loggias, tourelles, échauguettes — et, ainsi retapé, arrangé, ressemble surtout à un casino de plage mondaine, — tant qu'on se trouve surpris

de ne pas trouver à l'intérieur, au lieu d'un musée d'antiquailles et de quelques restes des dispositions d'autrefois — cachots, puits, carcan — les flons-flons d'un orchestre plus ou moins tzigane et le jeu des petits chevaux. Mais on doit, paraît-il, transformer en musée les Vieilles Boucheries à la place du Steen; nul doute alors que ce dernier ne devienne définitivement le casino d'Anvers.

Sur l'Escaut ont disparu, il y a peu d'années, par suite d'incendies, l'ancienne *Maison Hanséatique* (1565), — qui se trouvait au nord de la vieille ville, entre le Petit et le Grand Bassin — et l'*Entrepôt Royal*, à l'est de ce dernier. Il n'est resté que la *Maison hydraulique* des Brasseurs, sur le quai Cockerill, vers le sud. — Dans l'ancienne cité il y a aussi quelques églises curieuses, sinon de grande beauté : *Saint-Paul*, qu'on visite surtout pour son calvaire extérieur dont la mise en scène, du reste, est d'un théâtre de foire; *Saint-André*, église intéressante par sa décoration, et où se trouve un monument élevé à la mémoire de deux dames d'honneur de Marie Stuart, — lequel est surmonté d'un portrait de la Reine, par Pourbus, qui passe pour authentique; *Saint-Augustin*, où l'on va voir des tableaux de Rubens, Van Dyck, Jordaëns; *Saint-Jacques*, construit du XV^e^ au XVIII^e^ siècle, sans trop de disparates et dont la décoration et le mobilier sont surtout remarquables, etc... Mais les curieux s'intéressent encore à la *maison* du vieil imprimeur *Plantin-Moretus*, conservée intacte avec son matériel, sa décoration d'autrefois, ses collections, sa machinerie, sa boutique de vente, — et de ce même côté, au fond d'une place où s'élève la porte d'Escaut, au *Musée de peinture*, où l'on peut passer des heures intéressantes, — et où ceux qui ont le goût des grandes machines de Rubens en auront pour leur argent, car il y en a des salles entières.

Je n'ai pas tout indiqué de ce qui peut être vu ou étudié à Anvers, qui recèle bien d'autres coins de valeur : l'ancien *hôpital Sainte-Elisabeth*, l'*hospice Saint-Julien*, la *chapelle de Saint-Nicolas*, le *Béguinage*, l'*hôtel van Straelen* (XVI^e^ siècle), l'ancien *hôtel d'Immerseel;* ce qui reste de la *maison de Rubens*, près la place de Meir, etc... Mais nous avons négligé à propos des édifices et curiosités de la ville, la partie négoce et trafic, qui a fait évidemment sa prospérité, et toutefois ne pouvait intéresser cette rubrique. Il y aurait bien à dire, de même sur la population surtout allemande qu'on y rencontrait avant la guerre ; les longs convois d'émigrants qui s'acheminaient vers les quais; les constructions luxueusement insolentes des quartiers neufs, etc... Je préfère renvoyer au volume qui est une des publications les plus heureuses de la librairie Laurens et fait bonne figure dans sa collection si intéressante des « Villes d'art célèbres ».

CHARLES MERKI.

LES REVUES

La Grande Revue : psychologie du combattant ; au cantonnement : les loisirs ; ancienneté du mot « poilu » ; acceptation viciée de l'expression : « les morts » ; dans la tranchée, attitude mentale du soldat et pourquoi il tue. — *La Revue de Paris :* M. Marcel Prévost : aspect de la cathédrale de Reims. — *La Revue du mois :* Fichte et la folie allemande. — Memento.

M. J. M. Lahy s'est attaché au patient travail de déduire d'observations méthodiques « La Psychologie du combattant dans la guerre de tranchées et dans le combat corps à corps ». Vous trouverez cet essai dans **la Grande Revue** (mai). Il fournit une figure réelle de notre soldat, pathétique au delà des traits conventionnels dont l'affublent les trois ou quatre académiciens égrillards repentis que l'on voit écrire sur le mode grave, forcer de plus en plus leur talent asthmatique et réduire leur clientèle à quelques lectrices confites en célibat, chargées de tant d'acides intérieurs qu'elles ont besoin de miel, de sucre et de camomille sous toutes les formes.

Notre auteur « a assisté aux événements de guerre ». C'est sur le terrain qu'il a observé, questionné le soldat, non celui qui « assure des services » et dont la mission ne va point sans périls ; mais uniquement celui qui se bat. Même, il a restreint son étude aux « seuls fantassins ».

Lorsque j'abandonnais les positions de l'avant, c'est dans les formations de l'arrière — mais jamais en dehors de la zone des armées, c'est-à-dire entre la gare régulatrice d'une armée et ses avant-postes — que je recueillais de la bouche des blessés de nouveaux documents. Dans ce cas, je prenais des sujets « frais », au moment de leur arrivée à l'hôpital. Je n'ai jamais utilisé les renseignements fournis par des éclopés ou des malades ayant séjourné dans un dépôt de l'arrière. Les conversations échangées — dans quelques trains sanitaires — avec des soldats blessés, ayant assisté à la même action, m'ont été aussi très utiles.

L'armée combattante est une société isolée de l'autre, qui se doit entièrement suffire. On la ravitaille ; mais, c'est d'elle-même qu'elle tire sa nourriture intellectuelle et sentimentale, tout ce qui la peut reposer des trop durs chocs du combat. Elle a ses conteurs, ses chansonniers, ses nouvellistes.

Les hommes inventent des mots, composent des récits écrits, improvisent des chansons ou des calembours, mais ils restent inhabiles à conter et ne savent plus se réunir, par groupes curieux, pour entendre la narration de récits imaginaires ou d'actions réelles. Tandis que, pendant la guere de 1870, les gens au bivouac narraient des histoires : les légendes traditionnelles de village, récits des campagnes de Crimée, du Mexique, d'Italie, souvenirs de l'épopée napoléonienne, aujourd'hui on ne trouve plus de conteurs. Ce fait tient autant à la transformation de la mentalité générale depuis quarante ans, qu'à la forme nouvelle prise par la guerre. De là une plus grande brièveté et plus de décousu dans les conversations, qui se

bornent à des échanges de plaisanteries gaies — et il faut insister sur le fait — rarement obscènes. Elles distraient l'esprit, mais ne parviennent jamais à grouper les hommes en des émotions communes.

Parmi les mots nouveaux créés par la guerre actuelle, M. Lahy cite *gring* et son diminutif *grignolet*, pour désigner le pain, *pinard*. le vin. Il donne *marmite* et *poilu* comme détournés de leur sens, depuis un an. Pour « poilu », ce n'est pas rigoureusement exact. Son acception actuelle est fort antérieure à la guerre présente. Soldat, j'ai toujours entendu employer ce mot dans le sens de l'homme « dégourdi », qui « n'a pas froid aux yeux ». L'homme qui « passait le portique » sans broncher au départ, qui réussissait de belles patrouilles aux manœuvres osait « réclamer au capitaine » et « sauter le mur » pour rompre le morne ennui d'une consigne au quartier, — bref, celui qui avait cet « héroïsme » frondeur du temps de paix, mes anciens et les leurs aussi lui décernaient le titre de *poilu*. Son contraire préjoratif était *cafard*, *moule*, *mollard*, etc., car la synonymie est abondante.

Tout le monde connaît l'admirable cri du soldat dans sa tranchée décimée : « Debout, les morts ! » C'est un appel d'une splendeur non pareille ! Hugo lui-même n'aurait pas osé une telle apostrophe. Il n'en est aucune qui prête vie au surhumain avec plus de puissance en moins de mots. Le laconisme césarien : *Veni. Vidi. Vici*, est grêle, auprès du commandement sublime : « Debout, les morts ! » Les foules devront toujours l'admirer dans sa force. Il doit éternellement conserver son sens vaste qui ordonne divinement les résurrections.

Qu'il me soit permis, cependant, cette remarque Aux jours de mon volontariat, en 1889-1890, si nous paraissions mous à l'exercice on nous interpellait ainsi : « Quoi ! vous êtes morts ! » Les trainards, après une bonne course au pas gymnastigue, étaient rappelés en ces termes : « Eh bien ! les morts ! » Le sergent de semaine qui demandait les « malades », au réveil, disait à l'homme soupçonné de vouloir éviter, par l'infirmerie, son service de la journée : Oui... vous êtes mort, vous ?... Attendez, si vous n'êtes pas reconnu ! » Etait *mort*, à mon régiment, dans le vocabulaire habituel, l'homme lent ou sans résistance, ou qui jouait au malade pour esquiver une marche, un tir, voire la salle de police. Je revois mon terrible caporal Edme hurler, ses mâchoires de dogue avancées : « Allons, les morts ! Quand vous voudrez ? » Et les *morts* qu'il ne réveillait pas étaient menacés de punitions qu'il infligeait rarement.

Cela dit, tenons-nous-en à voir dans le farouche : « Debout, les morts ! », l'appel le plus désespéré d'un Français vaillant à l'énergie suprême de blessés râlant autour de lui, sous le feu.

Et je reviens à M. Lahy. Du cantonnement, il nous mène à la tranchée :

Dès que les hommes arrivent dans les tranchées, ils en prennent matériellement et moralement possession : ils inspectent les lieux, examinent le pays alentour, s'orientent d'après les accidents de terrain, recherchent le gîte de l'ennemi, en un mot se repèrent et fixent la place qu'ils occupent dans l'espace. Dès que les observations ont abouti le calme leur revient.

Ils ne manquent pas, d'ailleurs, de critiquer l'état dans lequel leurs prédécesseurs ont laissé la tranchée. La critique est d'autant plus vive que la relève est d'une arme différente. L'esprit de corps pousse ainsi les chasseurs à suspecter à l'avance la propreté des fantassins. En route ils se disent entre eux : « Pour sûr, les fantassins n'auront pas nettoyé. » En arrivant, chacun choisit sa place ou reprend l'ancienne, pose son sac dans un trou creusé devant lui, met à portée de la main son fusil et ses cartouches, s'assure que le parapet tient bien, dispose des rondins de bois pour éviter la boue.

La satisfaction qu'il éprouve à s'orienter, à connaître le milieu dans lequel il va vivre, constitue pour le soldat un élément psychologique de grande valeur. On peut se convaincre, en effet, que le facteur principal de la peur est l'impression d'inconnu qui rend si pénible la situation des isolés et des patrouilleurs. Dans la tranchée, rien de tel n'est à craindre après l'orientation et l'examen du milieu fait par les hommes et une fois que les sentinelles sont placées en avant.

Voici qui est tout à fait neuf :

Les conversations portent sur des sujets futiles : le temps, les repas, le fusil, ce qu'on aperçoit, les moyens de faire la guerre. Quant à la famille, on en parle peu. Sauf quelques confidences à des camarades, des fragments de lettres que l'on lit, des photographies d'enfants ou de fiancées que l'on montre, on écarte ce sujet, car, me disait-on, « le soldat n'aime pas à avoir l'air de s'attendrir ». De plus, les circonstances bouleversent chez le soldat l'ancienne image qu'il avait de la famille et les rapports de valeur de ses membres entre eux. Le monde nouveau où il vit, l'idée incessante de la mort possible le distinguent tout à coup des siens ; par rapport à eux, qui vivent en sécurité, il est le personnage le plus intéressant, dont l'action importe avant tout. La famille n'a de prix que par lui ; il y pense en la réduisant à ses destinées propres, donc de façon égoïste. Il se répète souvent : « Je pourrais être tué » ; et à propos des siens, chacun pense à soi.

. . . . . .

Ce qui intéresse d'abord dans les journaux et dans le *Bulletin des Armées*, c'est le communiqué. On y cherche des éléments de sécurité et d'espoir, mais la pensée ne travaille pas à son sujet sur l'idée générale de la guerre. Elle ne s'attache qu'aux choses présentes, capables de divertir un instant ; ainsi que les hommes sont heureux de trouver dans le journal une chanson qu'ils peuvent apprendre aisément et chanter en chœur.

De même que l'on pense peu à la guerre, on pense peu à l'ennemi. Expliquons-nous. Cela ne signifie pas qu'on oublie sa présence et qu'on ne le

guette plus, mais que l'attention — lorsqu'elle n'est pas absorbée par les nécessités du service — se disperse sur des objets divers, dans l'ordre d'importance que nous venons d'indiquer. Tous les hommes sont unanimes à reconnaître « qu'on ne parle de l'ennemi qu'au moment d'une alerte, après l'attaque, lorsque des patrouilles rentrent... », c'est-à-dire chaque fois qu'il vient rappeler sa présence de façon très vive.

Sur « l'attitude mentale qui crée la bravoure », M. Lahy observe:

Le soldat agit en soldat qui connaît son métier et applique de son mieux une technique apprise. De même que le menuisier cherche toujours à donner le meilleur coup de rabot, le soldat, lorsqu'il a reçu la forte empreinte du métier militaire, cherche à réaliser le geste le mieux adapté aux buts guerriers. Selon lui, la moralité professionnelle veut que l'on progresse dans l'attaque, l'idée de faire demi-tour ne lui viendra pas, sauf dans le cas où de fortes sollicitations s'imposent à lui. C'est ce que plusieurs soldats exprimaient en me disant qu'ils étaient obsédés par la crainte d'être frappés dans le dos, même en avançant.

C'est sous cette forme, d'ailleurs, que se présente au soldat l'idée du devoir. Exécuter ponctuellement un ordre, même au risque de sa vie, est pour lui l'idée morale par excellence.

Cependant je dois faire ici des réserves au sujet des notions transcendantales, capables d'exciter la bravoure des combattants. Pour ce qui est du drapeau, bien que mes sujets aient avoué n'y avoir jamais pensé pendant cette guerre, il est possible qu'il joue un rôle dans l'esprit du combattant, et à son insu. Plusieurs, à la réflexion, convenaient qu'il serait bon de voir le drapeau pendant l'attaque ; ils pensaient que leurs forces en eussent été décuplées, que leur désir de vaincre s'en fût exalté. D'autres affirmaient avoir ressenti une émotion à la vue du drapeau, dès qu'ils eurent franchi la frontière et que cet emblème, placé en pays conquis, eût pris sa signification symbolique complète. Quant à l'idée de patrie, elle ne s'imposait pas à eux. Ils la suscitaient par un effort de réflexion ou la rencontraient par hasard, à la lecture du *Bulletin des Armées*. Les chefs m'on dit s'être servis du mot et de l'image de la patrie pour agir sur les hommes, mais que le sentiment en restait très confus. Les sanctions créées pour stimuler l'action guerrière : décorations, citations à l'ordre du jour, si elles procurent un plaisir à celui qui les reçoit, ne constituent pas un motif d'action pour les soldats. On n'accomplit pas un acte héroïque en escomptant les récompenses. La plupart des hommes savent même que, forcément restreintes, elles ne viendront pas signaler tous les héroïsmes. Ils n'y songent pas. Il est probable aussi que la culture patriotique reçue dans l'enfance anime inconsciemment les énergies. Mais le rôle de ces excitants reste faible.

Au contraire, j'attribue à l'idée de justice de la cause — venant légitimer la guerre actuelle — et à la haine croissante de l'Allemand, une importante essentielle, parce que tous les sujets ont donné ces raisons comme motifs de leur action, avec une spontanéité et une précision telles qu'on les sentait former la trame même de leur vie mentale. La haine de l'Allemand, qui tient aujourd'hui la première place dans l'esprit de nos combattants, est d'apport récent. Tous reconnaissent qu'au début de la campagne ils ne détestaient pas l'adversaire, mais que les moyens félons

employés dans la lutte, les atrocités, le séjour des Allemands dans plusieurs provinces de France, ont fait surgir un sentiment nouveau, très fort : la haine qui se substitue désormais à tous les autres motifs d'action.

Le soldat a « une foi quasi-superstitieuse dans la direction du général en chef », une « confiance illimitée dans notre 75 ». « A force d'avoir échappé aux balles, plus d'un construit sa croyance en son invulnérabilité ». A ce propos, un ami d'enfance, le capitaine Maxime Mégret, m'a dit : « Ce qui tombe, on a l'impression que *ce ne peut être que pour le voisin... Alors, c'est très facile d'être brave...* »

Sur l'action de tuer :

La vie humaine a perdu de sa valeur habituelle. Aux idées qui accompagnent ordinairement le meurtre se substituent des notions opposées. Tuer l'ennemi est un acte louable, une œuvre pie, alors que, dans tous les codes sociaux, l'homicide est tenu pour le crime capital. Cependant, les soldats sont déconcertés lorsque je leur prouve par ces faits leur insensibilité. Pas plus qu'ils n'ont pensé dans l'attaque aux idées de patrie, de gloire nationale, ils ne songent, en tuant, à légitimer leur acte par une raison d'ordre supérieur. « Non, disent-ils, chaque ennemi tué diminue mes chances de mort, et, pour ma sécurité personnelle, je suis heureux d'en détruire beaucoup. »

Je pense aussi que la chose vivante que le soldat voit en face de lui ce n'est pas tel ou tel homme individualisé, mais le groupe social des ennemis. Et, ainsi massé, à peu près indistinct en ses unités, il ne suscite aucune pitié à abattre. Dans le combat, ce que l'on cherche à atteindre, à démoraliser, à faire fuir, c'est tout le groupe ; hors de lui, le reste est sans intérêt... Un brave, dont toute la pensée s'était nourrie jusqu'alors d'un idéal humanitaire, m'écrivait : « On tue sans peine, croyez-le bien. On tue parce qu'on a conscience de se défendre. Et votre question, raisonnable pour un non-combattant, est assez oiseuse pour un soldat. » Et un autre répondait ainsi à la même question : « Je n'ai pas eu le temps de faire de la psychologie en poussant la charge. Y aller carrément et taper dans le tas, c'est bien tout ce que j'ai débrouillé en fait d'idée dominante. »

..... L'idée la plus claire qu'il m'ait été donné de recueillir chez des sujets bien doués intellectuellement était celle-ci : « Empêcher les autres d'avancer pour ne pas être obligé de reculer moi-même. » Et : « Plus je tue, moins j'ai de chance d'être tué. »

§

M. Marcel Prévost — capitaine d'artillerie. — a noté pour **la Revue de Paris** (15 juin) ses impressions « Du front d'Argonne au front de Champagne ».

Voici la page saisissante que lui a inspirée la vue de la cathédrale de Reims bombardée :

A notre droite, au moment où nos yeux figés ne la cherchent plus, Elle est apparue, de face...

J'avais lu, comme tout le monde, le récit des dégâts successifs subis par

la cathédrale de Reims. Le coup que j'ai ressenti (et ceux qui étaient avec moi l'ont ressenti en même temps) ce n'est pas du tout parce que tel ou tel détail (si précieux qu'il fût) de la façade est ébréché ou disparu. Ces atroces blessures, que nous regarderons de près tout à l'heure, on ne les distingue pas du premier coup d'œil. Mais ce qu'on voit d'emblée, et du premier coup d'œil bien mieux qu'on ne le verra ensuite, C'EST QUE LA CATHÉDRALE EST MORTE. Un mort, cela peut garder tout de même une tête, des bras, des jambes, un tronc ; cela peut même être dressé debout : mais du premier coup d'œil on voit que c'est un mort. Eh bien ! la cathédrale de Reims avec ses tours debout, sa façade où toutes les grandes lignes persistent, les murs de sa nef encore montés, c'est une morte. On l'a scalpée de sa toiture ; on lui a crevé les yeux ; ses colonnes sont brisées, éclatées dans la longueur comme des os roués ; le rouge qui teint les pierres, et qui est le rouge du feu, ressemble à du sang. La cathédrale de Reims est morte. Et cela encore, il faut le dire, et pour dénoncer le crime allemand et pour susciter la vengeance française.

La cathédrale de Reims est morte : voilà l'impression intégrale que donne le choc de la première vue. Je ne fournirai pas un détail de plus, parce que je sais bien que j'affaiblirais l'impression du lecteur, comme s'est affaiblie, en se dispersant, mon impression de spectateur lorsque, m'approchant de la morte, j'ai vu de près et compté ses blessures. Elles sont innombrables et inguérissables : mais l'œil, cherchant avidement, déniche çà et là quelque pierre miraculeusement intacte, s'y accroche, l'admire, et oublie un instant la mort de l'ensemble. Ainsi parfois, sur l'oreiller où repose une tête chérie, une boucle de cheveux a l'air vivante encore, et l'on s'hallucine à espérer. Helas ! tant de détails, pourtant, racontent l'agonie, notamment le gonflement vers l'extérieur des verrières, que la chaleur du foyer intérieur a bombées, faisant éclater les verres, fondant les plombs... Et puis l'écroulement des contreforts...Et puis... Mais que dire de plus ? C'est une morte.

§

Le *Revue du Mois* a fait tous ses efforts pour paraître régulièrement, malgré la guerre et toutes les difficultés résultant de la mobilisation générale. Mais chaque jour qui vient lui enlève un collaborateur. Antoine Bianconi, secrétaire de la rédaction, a été tué glorieusement. Emile Borel, directeur, vient de partir pour le front. La plupart des rédacteurs et des chroniqueurs réguliers sont en train de se battre. Dans ces conditions, nous nous voyons dans l'obligation de suspendre momentanément la publication de la Revue. Nous en exprimons nos regrets à nos lecteurs avec l'espoir que la reprise de notre publication soit prochaine, après la complète victoire de la Civilisation.

Voilà en quels termes **la Revue du mois** (10 juin) prend congé de ses lecteurs.

Nous trouvons dans ce numéro un article de M. E. Goblot sur « Les discours à la nation allemande de Fichte », où l'auteur voit « l'origine philosophique de la folie allemande », — de cette monstrueuse mégalomanie qui a préparé, voulu cette guerre et qui la porte au plus loin de l'horreur.

« Supériorité », disait Fichte à ses compatriotes. « Domination ont dit les déformateurs de sa doctrine. Il a prévu que l'hégémonie d'un état allemand sur les autres états allemands serait « un grand malheur ». Il invitait « tout homme de cœur » à empêcher cette dictature.

Ce grand malheur est arrivé, — conclut M. Goblot. — La Prusse a établi sa prééminence par le prestige de la victoire : elle l'a maintenue et confirmée par l'Ecole. Tandis que chez nous l'école primaire tend sans cesse, même dans ses plus humbles exercices, à former des *citoyens* libres, l'école allemande, sous le régime de la Prusse, tend systématiquement à former d'aveugles et dociles *sujets* de la domination prussienne. C'est ainsi qu'un grand peuple a pu se trouver engagé, sans son aveu et même à son insu, dans la plus formidable aventure que l'histoire ait jamais enregistrée. Un peuple libre, un peuple souverain ne peut pas ourdir de pareilles intrigues ; il ne peut pas concevoir de telles ambitions ni courir de tels risques. L'Allemagne est certainement capable de comprendre son erreur et de reprendre un jour son rang parmi les nations civilisées. Mais il faudra pour cela que, cessant d'être un troupeau mené par de mauvais bergers vous savez à quelles boucheries, elle redevienne une société humaine.

Soit. Cependant, par cette guerre, par sa cruauté, par son vandalisme, l'Allemagne a mérité d'inspirer à l'univers *des siècles de méfiance*.

Memento. — *La Vie hebdomadaire* (19 juin) : M.L. Léger : « La Liquidation de l'Autriche-Hongrie. — « Yacoma », par M. Pierre Mille. — (26 juin) : M. Henry Bordeaux : « La Jeunesse nouvelle », à propos de Camille Violand, jeune écrivain tombé au feu, à 22 ans. — M. Ch. Dupuis : « De la condition des étrangers en France » au lendemain de la guerre.

La Revue des Indépendants (septembre à décembre 1914, paru le 1er juin 1915) : « Vive la France, », par M. Robert Morche. — « L'Appel à l'action dans l'œuvre de Pierre Loti », par M. H. Bronghiart. — « Nous chantons », par M. Th. Martin.

La Revue bleue (19 juin) : « Après 44 ans », deux actes de MM. C. H. Traversi et Jean Sartine. — « La Guerre et l'habitation de demain », par MM. G. Risler et Léon Bourgeois. — M. Péladan : « Reims, Soissons, Arras, Noyon et Laon. — Préservation et restauration. »

Le Jardin fleuri (avril), « édition de la guerre, publie trois poèmes de MM. Marcel Fromenteau, J. de Lessy et Antony Desbois, sur un feuillet comportant 3 pages de texte.

L'Effort des jeunes (no 6 juin) donne, après un essai de M. Eugène Causse sur le « Sentiment de la solitude morale dans les *Premières méditations Poétiques* », un choix de poèmes, tous intéressants par la sincérité de l'art et de l'inspiration.

Poèmes de France (no 1615 juillet) : « L'Or qui se cache », par M. Paul Fort.

La Revue (15 juin-1er juillet) : « Carnegie et la paix allemande », par M. Jean Finot. — Mme la Comtesse Récopé : « La Diplomatie de Guillaume II. »

— M. le Dr P. Achalme : « La Science des civilisés et la science allemande. »
— Lieutenant X : « Les Francs-tireurs allemands. »

Le Correspondant (25 juin) : Lieutenant X : « Carnet de route d'un officier de dragons. » — « La Plaine de Hongrie », par M. Ch. Stiénon.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le Manifeste des intellectuels espagnols (L'Espagne, 18 juillet). — *Impressions de tranchées* (Le Coq Gaulois, 1er juillet et 23 mai). — *Gott mit uns!* (La France, 7 juillet).

Tandis que Benoît XV s'enferme dans une neutralité qui nous semble hostile, les intellectuels espagnols, répondant ainsi au manifeste des intellectuels allemands, se déclarent solidaires de notre culture et de notre cause. **L'Espagne** nous donne le texte de ce manifeste des intellectuels espagnols :

Nous élevons la voix pour dire notre mot avec modestie et sobriété, en tant qu'Espagnols et en tant qu'hommes. Il ne serait pas bien, dans ce moment suprême de l'histoire du monde, que l'histoire d'Espagne s'arrachât du cours des temps, restant de côté comme un roc stérile incapable de sentir les inquiétudes de l'avenir et celles que dictent la raison et l'éthique. Ce serait un abaissement que, dans ces moments de gravité profonde, d'intense sentiment religieux, quand l'espèce humaine souffre sans limite, en engendrant une solidarité plus resserrée et plus fraternelle, l'Espagne, par la pusillanimité des politiciens responsables, apparût comme un peuple sans écho dans les entrailles du monde. Et il serait pis encore que ses échos propageassent l'acrimonie des voix enflammées par d'aveugles passions et les outrages de plumes et de gazettes mercenaires.

Nous, sans autre titre que nos vies silencieuses, consacrées aux pures activités de l'esprit, nous sentons que, pour servir la patrie et être un citoyen honnête et utile, il faut être un homme honnête et utile pour tous les peuples. Et ainsi, nous sommes certains d'accomplir un devoir d'Espagnols et d'hommes en déclarant que nous participons avec la plénitude de notre cœur et de notre jugement au conflit qui bouleverse le monde.

Nous nous faisons solidaires de la cause des alliés en tant qu'elle représente les idéals de la justice, les seuls qui puissent coïncider avec les plus profonds et les plus impérieux intérêts politiques de la nation. Notre conscience réprouve, partout où ils se manifestent, ces faits qui dégradent la dignité humaine et le respect que les hommes se doivent, même dans le plus grand acharnement de la lutte.

Nous désirons d'un désir ardent et fervent que la paix future serve à toutes les nations d'honorable et profitable enseignement et nous espérons que le triomphe de la cause que nous estimons juste affirmera les valeurs essentielles par lesquelles chaque peuple, grand et petit, faible ou fort, a fait naître la culture humaine, détruira les ferments d'égoïsme, de domination d'impudique violence, générateurs de la catastrophe et affermira le ciment d'une nouvelle fraternité internationale où la force remplira sa fin, qui est de garantir la raison et la justice.

Suivent les signatures :

Gumersindo de Azcarate, Nicolas Achucarro, Adolfo Builla, Américo Castro, Julio Cejador, Manuel B. Cossio, José Goyanes, Luis de Hoyos, G. R. Lafora, Eduardo Lopez Navarro, Juan Madinaveitia, Gregorio Maranon, Ramon Menendez Pidal, Manuel Morente, José Ortega y Casset, Gustavo Pittaluga, Adolfo Posada, Fernando de los Rios, J. Eugenio Rivera, Luis Simarro, Ramon Turro, Miguel de Unamuno, Luis Urrutia, Luis de Zulueto.

Les compositeurs de musique :

Manuel Falla, J. Turina, Rogelio del Villar, Amadeo Vives.

Les peintres :

Herme Anglada, Camarasa, Ramon Casas, Anselmo Miguel Nieto, Jose Rodriguez Acosta, Julio Romero de Torres, Santiago Russinol, Ignacio Zuloaga.

Les sculpteurs et décorateurs :

Julio Antonio, Juan Borrel, Nicolau, Jose Clara, Enrique Casanovas, Manuel Castanos, Mateo Fernandez de Soto, Joaquin Sunyer, Geronimo Villalba, Jose Villalba.

Les écrivains :

Mario Aguilar, Gabriel Alomar, Luis Araquistain, Manuel Azana, Azorin, Jose Carner, Manuel Tiges Aparicio, Francisco Grand Montagne, Amadeo Hurtado, Ignacio Iglesias, Antonio Machado, Ramiro de Maeztu, Gregorio Martinez Sierra, Enrique de Mesa, Armado Pacalio Valdes, Benito Perez Galdos, Ramon Perez de Ayala, Ramon del Valle-Inclan.

Puisse cette sympathie de l'élite espagnole pour notre culture française provoquer de notre côté une curiosité envers la littérature espagnole actuelle que nous connaissons peu ou mal.

Un soldat, M. J. Martin, m'envoie du front quelques poèmes en prose que publia **le Coq Gaulois**, et qui ne sont, m'écrit-il, « qu'un document sur la psychologie du soldat français, après onze mois de campagne ». On jugera par ces quelques extraits de la lucidité et de la solidité de son endurance.

Nos jours sont courts et variés, pleins d'imprévu et d'aventures. Plaignons le civil qui s'ennuie, maussade et sot comme la pluie, en lisant le communiqué.

Qui de nous céderait sa place, et son quart de vin et sa soupe, à un correspondant de guerre d'une gazette américaine, à ces bavards qui ne voient goutte et qui vous pondent de la prose comme s'ils voyaient quelque chose? — Ah! ce serait un jeu de dupes!

J'ai ma place; j'y suis, j'y reste, et je regarde les images. Mieux que par des photographies je vois les blonds aéroplanes auréolés de flocons blancs sous le ciel aux tentures bleues. J'aime mieux ma belle lumière, mon horizon ardent qui vibre que cette triste teinte bistre des opérateurs-photographes agréés par l'Etat-Major. J'entends le départ des shrapnells et leur sifflement ouaté, mais le grand public, qu'entend-il?

La guerre a bien des avantages : la toilette est si vite faite! Pas besoin

d'attendre à la porte qu'un trop paisible domestique ait fini son époussetage ! Que l'existence devient simple

On dort très bien sur le pavé d'un trottoir : demandez aux cuisiniers qui, chaque nuit, attendent, avec leur sac, leur seau de toile et leur marmite, les fourgons de ravitaillement. — Quel besoin d'être ivre pour ronfler au bord d'une route ?

Pourquoi enfermer son sommeil dans une chambrette empestée ? Ah ! que la nuit est fraîche et douce sous le sourire des étoiles !

Un plafond bête ne limite plus nos rêves. Le grand air libre réjouit nos poumons. Le soleil pompe l'eau des boyaux et sèche la vase. La bonne lune, pour nos yeux fatigués, ménage son huile.

Ce qu'il faut faire, on le fait : ça n'est pas bien compliqué.

Qui n'en peut plus s'arrête,— à moins que l'on ne commande la charge.

Où est la limite des forces humaines ? Nul ne sait ce qu'il peut endurer de peines.

Ah ! c'est une rude bête de somme que l'homme !

Qui est tué a son congé. Sa mission est remplie. Il est quitte.

En tous cas, c'est stupide de se faire de la bile, et ça n'améliore pas la situation.

La vie est trop courte pour l'empoisonner de récriminations.

Pas de lâcheté, pas de zèle en excès : c'est toute la philosophie du soldat français.

Sagesse qui dépasse les plus hautes intelligences philosophiques de l'antiquité et de l'époque contemporaine. Il n'y aura jamais en un jour quarante-huit heures de corvées. A chaque jour suffit sa peine. Après aujourd'hui vient demain. Après la détresse, le coup de main.

Après l'assaut, le repos. Après la veille, le jus chaud. Après la pioche, la gamelle. Après la tranchée, le patelin. Après la guerre, la paix.

Cet autre instantané :

Je suis debout sur la banquette de tir et je me tiens bien sur mes pieds.

Je me fiche de la pluie et j'ai de bons brodequins cloués.

Je connais mes consignes, telles que le sergent me les a dites, et je n'ai pas la frousse.

Je sais ce que j'ai devant moi : le blokhaus, et les terriers des Poux-Gris et les créneaux perfides des mitrailleuses, et le poste d'écoute où sont partis les camarades.

Je sais ce qui est à droite et à gauche, et où mènent les cheminements et les boyaux. Je connais le magasin à munitions, qui n'a pas de porte, et je sais où l'on trouve des masques pour résister aux gaz asphyxiants.

Je sais ce qui est derrière moi. Mais je ne me retourne pas : je ne dois voir qu'en avant.

Derrière moi, les canons ouvrent leur bon mufle rond.

Prêts à déclancher sans délai le tir de barrage réglementaire.

Et à transformer les assaillants malavisés en chair à pâté qui va mijoter dans une terrine de terre.

Mon fusil est entre les sacs de sable, dans le trou du créneau qui perce le parapet. Le mécanisme à répétition joue bien ; il y a huit cartouches dans le magasin et une dans l'auget.

Une brume légère se lève au ras du sol, et la nuit fraîchit.
La lune reparaît, et la tranchée de craie semble une galerie de neige.

Comme ces simples notations exactes et sincères sont plus belles et plus curieuses que les phrases émues et tremblantes de nos professionnels du journalisme héroïque. Mais tout de même, oui, c'est une rude bête de somme que l'homme.

§

Et pour finir, cette *Fable* de Remy de Gourmont, dans **la France**:

« *Gott mit uns !* »

Il allait se livrer une grande bataille entre un parti de fourmis fauves et un parti de fourmis noires. Les fourmis fauves voulaient, comme c'est leur habitude, réduire en esclavage et emporter chez elles les fourmis noires. Cela se passait sur un terrain sablonneux, au pied d'une colline derrière laquelle semblait descendre le soleil. Or un homme qui cheminait par là vit qu'en s'asseyant sur la colline, au rebord d'un fossé, il échapperait aux rayons du soleil, qui étaient accablants, et que le lieu était à souhait pour un repos de quelques instants. Il s'assit donc sur une touffe d'herbe décolorée et continua, plus à l'aise, la rêverie dans laquelle il était assez profondément absorbé. Il n'avait pas vu les fourmis fauves qui venaient le long du talus, ni les fourmis noires qui, inquiètes, rentraient dans leurs galeries. Mais les aurait-il vues qu'il n'y eût prêté aucune attention, car il les savait, les unes comme les autres, inoffensives. S'étant assis, son talon heurta le talus et détériora l'entrée des galeries où se réfugiaient les fourmis noires. Les chefs des fourmis fauves, qui arrivaient avec leurs troupes à ce moment précis, virent bien ce mouvement heureux de la jambe du géant et le dégât qu'il avait causé. Ils en eurent de la joie ; l'orgueil les gonfla ; et, se retournant vers les soldats qui se pressaient autour d'eux, ils crièrent : « La victoire est certaine. L'Homme est avec nous ! » Les troupes unanimement répétèrent : « L'Homme est avec nous ! » Elles manifestaient un grand enthousiasme. Le promeneur, cependant, allumait sa pipe. Il jeta le bout du tison et, par prudence, l'écrasa du pied, ce qui mit à mal plusieurs fourmis noires et augmenta d'autant l'orgueil et la confiance des assaillants : « L'Homme est avec nous ! Cela est visible. L'Homme est avec nous ! » Pendant qu'il achevait sa pipe l'assaut avait été donné et déjà les fourmis fauves ressortaient des galeries ennemies avec du butin et des prisonniers, quand l'Homme se dressa, et, distrait, regardant de petit nuages qui s'élevaient, lâcha une formidable inondation qui noya indifféremment vainqueurs et vaincus. Après quoi, il reprit sa promenade.

Si la foi des fourmis fauves est une force, le scepticisme est toujours le plus doux oreiller pour une âme bien faite, pour un cerveau bien fait.

R. DE BURY.

THÉATRE

CONCOURS DU CONSERVATOIRE : *Tragédie*, 6 juillet. — *Comédie*, 7 juillet.

C'est un des effets de la guerre, un tout petit effet, mais qui n'en est pas moins réel : je suis allé voir, cette année, les concours du Conservatoire, pour les classes de tragédie et de comédie. Je n'y avais jamais assisté jusqu'ici. Je n'ai pas connu la salle dans laquelle ils avaient lieu, dans le bâtiment du faubourg Poissonnière. Cette salle, un peu semblable à une salle de théâtre, paraît-il, passait pour être, ces jours-là, étouffante à l'excès, remplie, même débordante d'une assistance : critiques, curieux, parents des élèves et amis de ceux-ci, qui remuait, bavardait, manifestait ses impressions, applaudissait les concurrents, et, à l'énoncé des décisions du jury, témoignait sans la moindre gêne son contentement ou sa désapprobation. C'était du courage, disait-on, d'aller s'enfermer là, sans une impérieuse obligation, — courage que je n'ai jamais eu. Comme on pourrait croire que c'est la guerre qui m'a donné, cette année, un peu de ce courage, je me dépêche de dire que la salle du nouveau Conservatoire, rue de Madrid, dans laquelle les concours se sont passés cette année, ne ressemble en rien à la salle du faubourg Poissonnière, telle qu'on la dépeignait. Assez petite, ne pouvant contenir que peu de monde, et, comme scène, juste ce qu'il faut pour les évolutions de deux ou trois acteurs, c'est plutôt tout bonnement une salle de conférence. On me dit, du reste, — car l'immeuble appartenait auparavant à des religieux (et c'était même, je crois, un établissement scolaire) — que cette salle était alors occupée par une chapelle. C'est bien cela encore un peu par les proportions et le recueillement, et d'autant mieux que, cette année, l'assistance, qui ne serait déjà pas énorme si la salle était remplie, était, par le fait des circonstances, fort restreinte. Les membres du jury — environ douze personnes — une quinzaine de critiques, quatre ou cinq sociétaires de la Comédie-Française venus là pour voir passer des élèves, voilà tout l'auditoire devant lequel firent de leur mieux une vingtaine de jeunes personnes qui ambitionnent de représenter un jour sur des scènes véritables ces héroïnes de notre théâtre qui vont de Phèdre, Hermione et la Silvia de Marivaux aux jeunes filles de Becque, à Froufrou et à Francillon. Je dis : les jeunes personnes, seulement, car ces deux concours ne comportaient pas d'élèves hommes. En effet, beaucoup sont absents. On n'a pas voulu que ceux qui sont restés puissent être, par là, plus ou moins favorisés. Ils n'ont paru sur la petite scène des concours que pour donner la réplique à leurs camarades féminins. Ce sont MM. Alcover, Bagratide, Fresnaye, Polack, Jacques Robert, Armand Robert, Paupélix, Dubar, Armand Bernard, Barencey, Frey, Coutant, Krimer, Chiffolliau, Hiéronymus. Tous si jeu-

nes encore, quelle aisance ils ont déjà pour aller et venir, se poser, prendre des airs, et dire des choses — cela prête même assez à rire — beaucoup plus sérieuses que celles qu'on dit à leur âge ! Comme on voit bien là que tout le théâtre n'est affaire que d'imitation, de copie, de surface, de leçon bien apprise. Et plus l'acteur a de la mémoire, et mieux il la sait, cette leçon, plus cela paraît. Dans la vie vraie, on ne sait jamais aussi bien son rôle. On a des arrêts, des hésitations, des défaillances. On revient sur un mot, on atténue ou on renforce, et les yeux souvent en disent plus que les paroles. C'est que le cœur, là, a sa part, qui n'en a aucune sur la scène. Sur la scène, il n'y a que des paroles.

Mais j'en viens à ces concours. La comédie a été de beaucoup supérieure à la tragédie. A quoi cela tient-il ? Je n'en sais trop rien. On ne peut pas dire que la comédie est plus facile à jouer que la tragédie. Je serais plutôt tenté de dire le contraire, sans être sûr d'avoir raison, quoique, tout de même, il y ait dans la comédie plus de nuances à exprimer que dans la tragédie. Et encore, certains rôles de Racine ne manquent pas de nuances. Mettons donc qu'elles sont égales en difficultés, et pensons, ce qui n'est que tout naturel, que la comédie est plus près de nous que la tragédie. Ce n'est d'ailleurs pas seulement naturel. C'est vrai, réel. Dans l'histoire de notre théâtre, la tragédie est un accident, et qui lui a plutôt nui. La vraie direction dramatique française, c'est la comédie. Mais il faut croire que la tragédie nous plaît tout de même, puisque, même de nos jours, des écrivains en composent. Là, du moins, je n'hésiterai pas : il est autrement facile d'écrire une tragédie que de mettre sur pied une comédie, — une comédie qui vaille quelque chose, naturellement.

Onze élèves se sont montrées au jury pour la **tragédie**. Voici sur elles, sauf pour Mlle Tauzia, que je n'ai pas entendue, mes impressions. Ce sont des impressions résultant d'une audition d'une durée d'un quart d'heure, vingt-cinq minutes au plus. C'est dire qu'elles ne peuvent être que relatives. Toutes ces demoiselles sont bien jeunes, et avoir, à leur âge, un véritable talent, le talent nécessaire pour représenter Hermione, et Phèdre, et Athalie, et Andromaque, cela serait plutôt surprenant. Aussi n'ont-elles, je crois bien, surpris personne. Sauf deux ou trois, elles n'ont pas dépassé la récitation. On ne songerait même pas à le leur reprocher si quelques-unes n'avaient encore ajouté à cette insuffisance par leur manque de goût ou de clairvoyance.

Mlle BACRI, dans *Horace*, rôle de Camille (1er accessit en 1913). Si, Mlle Bacri m'a surpris. Elle a des dons pour jouer les duègnes : une voix de vieux père noble, avec une démarche de danseuse et des

gestes de pantin. La Camille qu'elle nous a montrée aurait fait réfléchir, mais non fléchir, Corneille lui-même.

Mlle BERTRANDE, dans *Andromaque*, rôle d'Hermione. Elle aussi m'a étonné, mais le lendemain, dans la comédie, pour s'y être montrée si forte, après que je l'avais trouvée si médiocre en tragédie. Jouer Hermione, quand on a, comme elle, un petit profil à la Daumier, nez retroussé et front fuyant ! Le physique compte pourtant, au théâtre ! Avec cela, l'impression de ne rien sentir de ce qu'elle disait, et une diction assez défectueuse.

Mlle DUCRAINE, dans *Phèdre*, rôle de Phèdre. Pour les Phèdres surtout je serai indulgent. Comment voulez-vous qu'une jeune fille de dix-neuf ans, comme Mlle Ducraine, puisse savoir quelque chose des ardeurs de Phèdre ? Ce serait très bien pour le théâtre, mais, dans le privé, ses parents en auraient sans doute du tourment. Son professeur ne pouvait pas non plus — en admettant qu'il le sache lui-même, — lui indiquer tout ce qu'il y a dans la célèbre tirade de Phèdre à Hippolyte. Ce n'eût pas été convenable. Aussi, n'en sentant rien, n'en a-t-elle rien dit. L'harmonie et la tendresse de certains vers, la plainte et la passion de certains autres, ce corps qui s'offre, tremblant à la fois de désir et de honte, tout cela lui est demeuré lettre morte. Elle a dit en criant, comme le font, du reste, beaucoup de comédiennes, les deux vers culminants de ce profond appel à l'amour :

> Et Phèdre, au labyrinthe avec vous descendue,
> Se serait avec vous retrouvée ou perdue.

Elle a cru probablement qu'il s'agissait là du labyrinthe dont il a été souvent question dans les communiqués de notre état major sur la guerre. Elle a été carrément mauvaise. Et comme, de plus, elle n'a en rien le physique du rôle, on a encore mieux approuvé, cette fois-ci, le superbe Hippolyte de ne vouloir rien entendre.

Mlle FALCONNETTI, dans *Iphigénie en Aulide*, rôle d'Iphigénie (2e prix en 1914). Je ne l'ai trouvée ni bien ni mal.

Mlle COLLINEY, également dans ce rôle *d'Iphigénie en Aulide*. Elle a été charmante. Elle a eu de la grâce, de la simplicité, de la jeunesse, une sorte de vraie naïveté.

Mlle LOUKIA, dans *Athalie*, rôle d'Athalie. On n'a pas une pareille idée. C'est à une élève comme Mlle Loukia que je pensais en parlant plus haut du manque de clairvoyance. Vouloir jouer Athalie, avec ce visage montmartrois et ces petits yeux rigoleurs (qu'on me passe le mot, je n'en trouve pas de meilleur) ! De plus, une très mauvaise diction, ou un trop grand manque de la force nécessaire. Mlle Loukia commence un vers. On entend la première moitié. Ensuite, plus rien.

La seconde moitié paraît être seulement mimée des lèvres. Je veux bien que, de la salle, cela donne un certain comique. Mais Athalie !... C'est peut-être une nouvelle école ?

Mlle MARQUET, dans *Andromaque*, rôle d'Andromaque. Mlle Marquet a eu, l'année dernière, un 2e prix de tragédie. Ce n'a pu être dans *Andromaque*.

Mlle PICARD, dans *Zaïre*, rôle de Zaïre. Une voix peu agréable, c'est tout mon souvenir.

Mlle PARISIS, dans *Esther*, rôle d'Esther. Mlle Parisis a été bien, oui, bien.

Mlle RACHEL BÉRENDT, dans *Phèdre*, rôle de Phèdre. Encore une Phèdre ! C'est le Conservatoire à ce rôle attaché. Mlle Bérendt avait assez bien commencé. Elle a été exécrable au milieu. Elle a repris un peu mieux à la fin. Mais pour elle, comme pour Mlle Ducraine, que la vraie passion, que la tendresse, que la véritable ardeur amoureuse sont autres choses que ce qu'elle a exprimé ! Combien nous en étions loin, avec elles deux. Ainsi, du reste, de leurs camarades. Aucune de ces demoiselles, si j'en excepte Mlle Colliney, n'a paru bien sentir ce qu'elle disait, et deux vers d'*Iphigénie en Aulide*, qu'on nous a dits à plusieurs reprises, peuvent servir de commentaire à ce concours :

> Et les soins de la guerre auraient-ils, en un jour,
> Eteint dans tous les cœurs la tendresse et l'amour ?

Quant aux décisions du jury, rendues, comme il en avait été pour l'audition des élèves, dans le plus complet silence, sans approbation ni désapprobation, elles ont été celles-ci :

Pas de premier prix.

Deuxième prix : Mlle Rachel Bérendt.

Trois premiers accessits : Mlle Bertrande, Parisis et Colliney.

Deuxième accessit : Mlle Ducraine.

Le concours de **comédie**, qui a eu lieu le lendemain, en deux séances, au lieu d'une seule qu'avait demandée le concours de tragédie, comprenait l'audition de dix-neuf élèves. Sur elles aussi, sauf Mlle Ducraine et Mlle Parisis, que je n'ai pas entendues, la première dans une scène de *Mademoiselle de Belle-Isle* et la seconde dans une scène de *Roméo et Juliette*, voici mes impressions :

Mlle RISSE, dans *Socrate et sa femme*, rôle de Xantippe. De la vivacité et de la gaieté. Mlle Risse pourra faire une bonne soubrette.

Mlle COLLINEY, dans *Froufrou*, rôle de Froufrou. Mlle Colliney est jolie, c'est beaucoup. Elle a été Froufrou après avoir été Iphigénie. Elle a été beaucoup mieux la première.

Mlle GUESNIER, dans *l'Ecole des Femmes*, rôle d'Agnès (2e prix en 1914). Elle a été excellente. On n'est pas plus ingénue, de gestes, de paroles, de ton, de visage, d'attitudes. Et puis, au moins, elle n'a pas dit : *le petit chat-t-est mort.*

Mlle BERZANNE, dans *Le Mariage de Victorine*, rôle de Victorine. Je ne me permettrai pas d'avoir un avis sur l'audition de Mlle Berzanne. La scène dans laquelle elle a paru est ce qu'il y a de plus plat au théâtre. Comment peut-on y montrer qu'on a ou n'a pas de talent ? C'est un mystère pour moi.

Mlle NIZAN, dans *L'Ecole des Mères*, rôle d'Angélique (2e accessit en 1914). Bien aussi, oui, bien, comme Mlle Parisis dans *Esther*.

Mlle LAFFON, dans *Francillon*, rôle de Francillon. Ici, c'est à se fâcher, positivement. Si j'ai pensé à Mlle Loukia en parlant du manque de clairvoyance, c'est à Mlle Laffon que j'ai pensé en parlant du manque de clairvoyance et du manque de goût. Je me demande ce qu'a dû penser d'une telle Francillon Mme Bartet, qui assistait au concours comme membre du jury. Mlle Laffon a été mauvaise, mauvaise absolument. Elle n'a rien du rôle dans lequel elle s'est fait entendre. Sans même rien dire de son physique, et que diable, le physique est pourtant quelque chose dans certains rôles, — elle parle mal, elle s'habille mal, elle marche mal. L'escapade de Francillon, avec elle, devient invraisemblable. J'étais gêné pour elle en l'écoutant.

Mlle MONTMARTIN, dans *L'Autographe*, rôle de Julie. Mlle Montmartin a de la vivacité, de la drôlerie. Elle est amusante. Si ce n'est pas tout, c'est quelque chose, et le rôle, d'ailleurs, n'en demande pas davantage. Elle a donc été très bien.

Mlle NIVETTE, dans *L'Amant bourru*, rôle de la Marquise. Je n'ai rien à en dire.

Mlle RACHEL BÉRENDT, dans *Adrienne Lecouvreur*, rôle d'Adrienne. Je l'ai trouvée, dans ce rôle, vraiment mieux que, la veille, dans celui de Phèdre. Elle a eu de la chaleur, des poses peut-être un peu trop apprêtées, et si elle n'a pas eu, tout le long de la scène, une diction parfaite, je crois qu'il faut mettre cela seulement sur le compte d'un certain trouble.

Mlle FALCONNETTI, dans *Les Corbeaux*, rôle de Blanche (2e prix en 1913). Ce concours de comédie a montré deux élèves vraiment remarquables : Mlle Falconnetti et Mlle Bertrande. Toutes deux possèdent un vrai talent dramatique, sensible et fort, éloquent et pénétrant, de la mesure la plus juste. Mlle Falconnetti a été parfaite dans sa scène des *Corbeaux*, et cette scène n'est pas facile. On l'aurait applaudie avec plaisir, si on avait pu applaudir. Elle avait le visage, la taille,

la voix de son rôle. Dans cette petite salle d'une impression plutôt un peu froide, elle a su émouvoir, attendrir. Elle a été parfaite, c'est bien le mot.

Mlle SMITH, dans *Le Jeu de l'Amour et du Hasard*, rôle de Silvia. Le rôle est difficile. Il faut être, pour le jouer, très forte, sans le laisser paraître. Mlle Smith paraissait en outre assez intimidée. Elle aurait certainement, sans cela, beaucoup mieux joué sa scène.

Mlle LISY, dans *La Souris*, rôle de Pépa. Le rôle ne manque pas d'être difficile et Mlle Lisy y a été très bien, avec beaucoup de finesse et de naturel. Nullement l'air de réciter un rôle, ce qui est le vrai talent.

Mlle ROUSSEY, dans *L'Arlésienne*, rôle de Vivette. Cette scène de *l'Arlésienne* vaut pour moi la scène du *Mariage de Victorine*. Je ne me permettrai pas de juger une élève sur un tel exercice.

Mlle EVA RAYNAL, dans *Les Trois Sultanes*, rôle de Roxelane (2e accessit en 1914). A la juger sur cette scène, Mlle Raynal sera excellente dans un théâtre de genre. Ce sont de bons théâtres, quelquefois.

Mlle BERTRANDE, dans *La Femme de Claude*, rôle de Césarine. Mlle Bertrande est, comme je l'ai dit, la seconde élève vraiment remarquable du concours de comédie. Il fallait qu'elle eût confiance en son talent pour aborder une scène comme celle dans laquelle elle a paru. Son talent ne l'a pas trompée. J'ajouterai que cette scène ne permet pas les demi-moyens, dans la complexité des sentiments qu'il y faut exprimer. Il semble même qu'il faille, pour la jouer, en plus du talent, de l'intelligence. Mlle Bertrande a rendu à merveille ce qu'il y a de perversité féminine dans ce rôle de Césarine, de tendresse, de remords, de désespoir feints, suivis d'une telle volonté adroite et calculatrice, d'une passion également feinte, pour saisir une autre proie en remplacement de la proie manquée. Je ne crois pas qu'on puisse dire qu'elle est jolie. Et pourtant, dans ce rôle de Césarine, quand, son mari parti, elle fait tomber ses cheveux et arrache l'épaulette de son corsage, mettant à nu l'un de ses seins, presque toute sa gorge, de façon à mieux troubler encore et conquérir l'amant qui doit la payer de sa déconvenue conjugale, à ce moment elle a paru belle, tant la flamme du rôle l'animait, éclatait sur son visage. Elle a été parfaite, elle aussi, comme Mlle Falconnetti dans sa scène des *Corbeaux*.

Mlle MARQUET, dans *L'Aventurière*, rôle de Clorinde. Je l'aimais presque mieux dans Andromaque.

Mlle SODIANE, dans *Le Mariage de Victorine*, rôle de Victorine. Ces messieurs professeurs du Conservatoire abusent décidément de cette scène et je ne peux que plaindre les élèves qu'on y fait paraître.

Le même jury a rendu, pour le concours de comédie, les décisions suivantes :

Premier prix : Mlle Bertrande.

Second prix : Mlle Colliney.

Cinq premiers accessits : Mlles Nizan, Risse, Sodiane, Parisis et Laffon.

Cinq seconds accessits : Mlles Marquet, Nivette, Berzanne, Smith et Montmartin.

En définitive, comme je l'ai dit, un concours de comédie bien supérieur, dans l'ensemble, au concours de tragédie, et cela s'expliquant assez bien encore, selon moi, par ce fait que seules des femmes se faisaient entendre. Je faisais des réflexions là-dessus, avec la manie que j'ai de tout rapporter à la réalité, pendant que je revenais doucement chez moi, par les rues du Paris charmant que nous avons en ce moment. Je me disais : Si jeunes qu'elles soient, comme les femmes savent jouer la comédie ! Quel talent, quelle apparence de franchise, quelle imitation de la vérité ! Ah ! les rouées ! Leur seule erreur est de croire qu'on est toujours dupe. On l'est un certain temps, oui. Mais jusqu'au bout ? non. Il vient toujours un temps où l'homme le plus épris, ouvrant enfin les yeux, regarde devant lui, sans rien montrer de ce qu'il en pense, la pièce qu'on continue à lui jouer.

MAURICE BOISSARD.

ART

A. Vollard : *Paul Cézanne.* — Exposition de la Guerre (Georges Petit). — Exposition des Humoristes (Rue de la Boétie). — Exposition des artistes mobilisés (Tuileries).

Cézanne vivant a été plus inconnu encore que méconnu. Sa peinture y a été pour quelque chose, son caractère pour beaucoup. La haute estime où le tenaient quelques peintres n'adoucissait point ses ennuis jusqu'à le sociabiliser complètement. D'ailleurs il voulait être tranquille, demandait en termes âpres qu'on lui conférât la paix. Il méditait. Soucieux de trouver un nouvel équilibre de qualités picturales, une fusion de l'art sobre des classiques et de la vision complexe du moderne, il avait à réfléchir, à tâtonner ; on n'aime point à tâtonner devant témoins. Il lui fallait de la solitude et du silence. Il n'avait pas besoin de confident ni de porte-parole. Il voulait être évident et ne se souciait pas d'être persuasif. Il en fut de lui comme du vieillard Hokousaï, qui apprit toujours à dessiner.

Cézanne apprit sans cesse à dessiner et aussi à peindre devant quelques beaux modèles immobiles comme les rochers gris et les oliviers tordus du Tholonet. Lorsqu'il abordait le portrait, il eût désiré obtenir du modèle vivant la même simplesse tranquille d'attitude qu'offrent

des rochers ou des pommes. Il ne variait guère ses motifs, ne s'attachant pas au pittoresque, mais scrutant l'intimité de la structure. Il revint toute sa vie à quelques thèmes choisis dans la campagne d'Aix. Il l'avait parcourue avec Zola aux temps de leur jeunesse. Zola en tira le beau décor de *la Fortune des Rougon*, les Artauds dévorés de soleil, le jaillissement du jardin d'Albine, les avenues de platanes où passe la soutane pressée de Faugas ; il en donna le sommeil ensoleillé de midi et la hâte ombreuse, au soir édénique des couples amoureux, puis il passa à autre chose. Cézanne s'était choisi quelques êtres, quelques maisons, quelques horizons et les reprit toute sa vie. Cézanne et Zola assez vite ne se comprirent plus ; ils avaient bifurqué. Si bien que Lantier de *l'Œuvre*, qui est d'abord Cézanne, finit par être le contraire de Cézanne. Cézanne, qui considérait presque tous ses tableaux comme incomplets, ne se serait pas tué pour un tableau manqué ; il eût crevé ce tableau. Zola se trompa sur son ami de jeunesse, mais il ressort des anecdotes et des interviews et des propos rapportés que Cézanne se trompa au moins autant sur Zola. Peut-être est-ce Zola qui restait le grand impressionniste, peut-être était-ce en lui qu'aboutissaient leurs théories de jeunesse, du temps de leur vraie formation intellectuelle, alors qu'ils furent conscients, graves, pénétrés du mouvement de Paris et des idées que la vie leur donna devant la fièvre, le remous, l'activité et la conscience multiple de la ville, tandis que Cézanne tournait au classique. Etait-ce se restreindre ? sans doute, non ; un beau paysage, un beau portrait complet, construit, vaut une évocation bourdonnante et complexe cursive, mais suggestive à foison. Ce sont deux formes de l'art, divergentes, également puissantes, également belles. La première se doit résumer dans le cerveau du lecteur, la seconde éveille des échos de conscience et des analogies de vision. Mais la méthode fut différente, assez pour creuser des fossés entre des amis, qui de se tourner le dos vers des buts différents en arrivèrent à se méconnaître. Zola eut mauvaise presse souvent, à propos de ses rapports avec Cézanne, alors qu'il était devenu ultra-célèbre pour la foule, et que Cézanne se maintenait caché, légendaire et glorieux seulement pour un petit groupe de lettrés et d'artistes. Etait-on juste ? Peut-être pas. Cézanne aurait peut-être dû s'expliquer, s'ouvrir. Il n'y songeait guère ; au contraire. Il se repliait ; il faisait boule un peu comme un hérisson, il fuyait, il se retranchait. Parmi ses biographes il en est qui le connurent à peine et ignorèrent sur sa vie matérielle les détails les plus élémentaires. On dirait presque qu'il a répondu de toutes façons à leur curiosité par ce renseignement sur son adresse donné à un importun, ou peut-être à un vieux camarade : « Je demeure dans une rue, plus loin », propos que rapporte son dernier historien M. Vollard. Au fond, ce qui explique ces singularités, c'est que Cézanne n'était pas prêt, il ne se sentait jamais

prêt (il y a bien quelque chose de cela dans le Lantier de *l'Œuvre*). Il rêvait d'être prêt, d'éblouir d'un coup magiquement ; et en attendant, il se célait. La mort vint qu'il se célait encore, il s'était méconnu.

Certainement M. Vollard a beaucoup pratiqué Cézanne, il l'a écouté avec attention, il a noté ses propos avec fidélité, il a provoqué avec une honnête astuce les confidences moyennant quoi il a aperçu quelque chose, assez pour faire voir l'aspect extérieur de Cézanne, en dessiner une silhouette humoristique, respectueusement humoristique. L'exclusivisme intellectuel de Cézanne apparaît dans ces pages où M. Vollard s'élève très souvent de Werdet à Eckermann. Il a considéré son modèle avec des yeux très clairs, ce qui est intéressant vis-à-vis d'un homme entouré de légende. Comme il est fastueux il a entouré ses récits, ses notes, ses aperçus, qui sont savoureux et écrits avec une précision malicieuse, d'un luxe magnifique de reproductions très heureusement choisies ; l'œuvre de Cézanne y revit : peintures, dessins, morceaux achevés, esquisses, avec une parfaite netteté.

L'indication sommaire et forcément incomplète des jugements de la critique d'art sur Cézanne, que M. Vollard a cru devoir joindre à son livre, fait, comme presque toujours ces rappels de jugements périmés, le procès de la critique d'art. On pourra toujours recommencer des expériences du même genre, qui place, à côté du souvenir de l'œuvre de nombreux témoignages d'incompréhension. Malheusement ces sortes de tableaux d'un état d'esprit de presse demanderaient à être présentés d'une façon absolument complète, et c'est à peu près impossible. Les érudits de métier y échouent, nous aurions mauvaise grace à l'exiger de M. Vollard, qui s'est montré dans son livre homme de goût et écrivain spirituel, et qui a établi à la mémoire de Cézanne un beau livre qui est un très important document.

§

Les Expositions, au cours des plus récents mois, se sont multipliées. A vrai dire ce ne sont point des expositions, mais des présentations de lots de tombola. La critique n'y a rien à voir ou presque. Il faut être reconnaissant aux maîtres qui décrochent du mur de leur atelier une belle toile pour des confrères malheureux, et si ce n'est qu'une pochade qu'ils ont envoyée, on peut penser qu'ils se sont trompés, car ce ne sont pas toujours les fruits les plus heureux de son labeur qu'un artiste couve de l'œil le plus attendri.

Pour ceux qui ne sont point des maîtres, et même pour ceux qui ne peuvent plus être de bons élèves, ayant pris de mauvaises habitudes de regarder et de peindre, la moindre sévérité d'appréciation serait très injuste, car du moment que l'on donne ce que l'on a de mieux, on ne peut encourir aucun reproche. Les Humoristes ont exposé dans un but de charité ; peut-être sont-ils moins gais qu'avant la guerre. Qui pourrait s'en étonner ? La caricature d'ailleurs s'est exercée avec

intelligence aux dépens de nos ennemis. Tous les jours des pages surgissent curieuses, imprévues. Iribe a trouvé de l'officier allemand casqué et cuirassé une synthèse dans le goût cubiste qui est tragique (voir le *Mot*). Les reproductions des œuvres du Hollandais Ramakers montrent un artiste souple et puissant, qui a regardé les Caprices, mais qui sent vivement et rend fortement des idées à lui. Steinlen a montré comme toujours de beaux dessins ; mais il est prématuré de caractériser ce que cette guerre donnera d'images railleuses épisodiques ou tragiques. A l'Exposition de la guerre on a pu voir des notes intéressantes, des notes rapides de Maurice Chabas sur le vol des Zeppelins au-dessus de Paris, une page désolée sur l'inondation dans les Flandres, de Mlle Delasalle, très émue, très forte ; de Gilsoul une évocation vive des halles d'Ypres en feu ; M. Koos a introduit la vivacité du pamphlet dans son style noble et équilibré avec ses Allemands-vautours, et ses destructeurs sont de belle allure. M. Maufra a pu visiter les villes dévastées, et ses *Senlis* demeureront, très bien peints, des documents précieux. M. Peské a de belles silhouettes de soldats. Luce deux belles toiles, Ottmann de vigoureux portraits, M. Duvent un solide portrait du général Gouraud. Gaboriau a d'excellents dessins ; les médailles de M. Pierre Roche sont comme toujours ingénieuses ; le tableau de Léandre a de la vigueur, de la force, celui de M. Prinet la sérénité grave et intime dont ses toiles sont toujours empreintes ; les dessins de M. Jaulmes, ceux de M. Naudin comptent parmi leurs bonnes pages. M. Le Sidaner évoque tragiquement les *Morts pour la Patrie*, avec une tombe sous le ciel triste ; M. Boutigny à chaque Salon exposait des viols et des carnages ; cette peinture avait pu apparaître parfois excessive et anachronique, cette année-ci les événements rejoignent sa peinture. Sa scène de viol est en place. Signalons aussi un beau dessin de M. Prouvé, un bon Capiello, un René Ménard, un lumineux Guillonnet. Mais peut-être les plus belles œuvres de cette exposition, ce sont d'abord un tableau de Jeanniot fait sous l'impression des faits divers de la guerre, un assassinat de paysans et de paysannes et d'enfants affolés de terreur, se cramponnant aux haies sous une fusillade cruelle et goguenarde. Il y a là un Allemand s'apprêtant lentement à tirer à bout portant et savourant d'avance son coup de fusil qui est d'un beau peintre.

Ce sont aussi d'admirables dessins pastellés de Mlle L. C. Breslau, des infirmières, un soldat, pages fortes et tranquilles, égales à la vie même, infiniment captivantes dans leur simplicité. C'est dit à mi-voix, mais avec quelle ampleur et quelle force !

A la sculpture une étude nerveuse de M. Dejean, une esquisse simple, gracieuse, émouvante de M. Albert Marque, une République qui donnerait une belle statue au grandissement.

Le bibelot ne perd jamais ses droits, et ceux qui le maintiennent

ont bien raison. M. André Hellé a fait un jouet, un soldat, naturellement. Mlle Zillhardt a ajouté à l'art décoratif une note populaire très intéressante, avec des plateaux de tôle décorée d'ornementations très expressives et harmonieuses.

§

Le groupe d'artistes qui fait le fond et la force des Indépendants et du Salon d'Automne a voulu apporter son obole à la Fraternité des artistes. Déjà en 1910, au moment des inondations, ces artistes s'étaient comptés en un mouvement généreux. C'est le même groupement qui s'est réuni pour organiser et doter la tombola dont on a pu voir chez Druet le bel exposé. Ce qui est certain, c'est que les artistes convoqués se sont piqués de donner non pas un bout d'étude, mais quelque chose qui les représente bien. Il y a là un Rodin, de Matisse une admirable page, des Bonnard excellents, un Marquet (14 juillet) de premier ordre, de Madame Aguttes une vision éclatante d'arbres de Judée ; deux aquarelles de Signac sont un chant atténué exquis ; Rysselberghe a une somptueuse nature morte, Laprade une très délicate silhouette de femme. Odilon Redon a donné quelques fleurs et le profil féminin le plus expressif, Luce un *Petit Palais* très pimpant, on pourrait presque dire très Watteau ; de Mathan une note très précieuse en sa justesse de ton de paysage tendre ; Charles Guérin, un bon portrait...

Et cela aura été, le but charitable atteint, la plus captivante exposition de l'année.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Les expositions du Musée du Trocadéro et du Petit-Palais. — La cathédrale de Reims au Musée des Arts décoratifs. — Exposition de l'école anglaise au Musée du Luxembourg. — Memento.

La réouverture du Musée de sculpture comparée du Trocadéro et l'exposition du Petit Palais annoncées par nous il y a deux mois méritent mieux que la brève mention à laquelle nous avons été contraint alors. Remettons donc à une autre chronique l'examen des satisfactions à obtenir de l'Allemagne en expiation de ses forfaits, et allons fortifier au spectacle des œuvres martyrisées ou exilées notre volonté des légitimes réparations.

Le **Musée du Trocadéro** n'a pu, faute d'un nombre insuffisant de gardiens, rouvrir qu'une seule de ses deux ailes ; mais, comme bien on pense, on a choisi celle qui renferme les statues de Reims, et c'est celle où, en outre, se trouvent peut-être les plus éloquents témoignages du génie de nos sculpteurs à travers les âges. Avec quelle tendresse émue nous vous avons retrouvés, Ange char-

mant qui, au portail occidental de Reims, souriiez si délicieusement à saint Nicaise et qu'un obus, lancé par les descendants de ces Vandales qui martyrisèrent le saint évêque, a décapité comme il le fut jadis ; et vous, douce et chaste figure, aujourd'hui mutilée de même façon (1), qui, dans votre simple attitude et votre candide expression, ressembliez moins à la reine de Saba qu'à une naïve jeune fille de chez nous amoureusement observée par le bon sculpteur champenois ; et vous, groupe de la Visitation, heureusement épargné, qui apportez dans cet ensemble de créations si françaises le reflet de l'art antique ; et tant d'autres figures austères ou gracieuses, humoristiques même, — mais non pas, malheureusement, toutes celles que cherche notre pensée : comment n'a-t-on pas moulé toutes les grandes statues de cet admirable portail occidental qui montraient, dans une floraison si merveilleuse, le plein épanouissement de la sculpture française du XIIIe siècle arrivée à sa suprême expression monumentale? Pour beaucoup d'entre elles il est maintenant trop tard... — Dans la travée voisine une série de grandes photographies montre les ravages exercés par le bombardement non seulement sur le portail, mais sur tout le royal édifice, et l'on y a joint les exacts relevés, exécutés en 1900 par M. Deneux, de la charpente du clocher à l'Ange et qui seront si précieux le jour où l'on voudra refaire l'œuvre d'autrefois. A côté, d'autres photographies montrent les vandalismes commis à Soissons, à Arras, à Notre-Dame de Paris (Saint-Remy de Reims manque à la réunion), puis les navrantes ruines de nombreuses églises de Lorraine et de Champagne : Nettancourt, Revigny, Reuves, Pargny-sur-Saulx, Maurupt, Sermaize, Huiron, Ecriennes... On est heureux de revoir, pour se consoler de tant de pertes, les richesses qui nous restent et que voici tout alentour dans ces galeries, admirable trésor accumulé au cours des siècles par le génie de notre race : sculptures d'Avallon, de Vézelay, d'Autun, de Paris, de Laon, d'Amiens, de Bordeaux ; *Puits de Moïse*, délicieux *Ange* du Lude, *Sainte Marthe* et *Visitation* de Troyes, exquise *Sainte Fortunade*, *Vierge* du Marthuret, décorations somptueuses de Versailles.... Notons en passant un nouvel enrichissement : le moulage de la curieuse *Salomé* en costume limousin, dite la *Dansarelle* de l'église de Chavagnac (Corrèze).

Mais voici au **Musée des Arts décoratifs**, rouvert depuis quelques jours pour ce pieux hommage, toute la cathédrale de Reims offerte à notre admiration sous forme de photographies, gravures, aquarelles et dessins (on y retrouve un autre relevé, par M. Deneux, du clocher à l'Ange avec ses cariatides en plomb) reproduisant, tels qu'ils étaient avant les mutilations actuelles, tous les détails d'archi-

(1) Nous apprenons que, par bonheur, la tête de cette statue de la *Reine de Saba* vient d'être retrouvée.

tecture et de sculpture et quelques-uns des vitraux, notamment l'admirable grande rose d'après les relevés exécutés, de 1875 à 1886, par M. Paul Simon, qui servirent à la restauration de 1908, nécessitée par les dégâts causés par la grêle en 1886 (1). Tout ce qui est photographies ou héliogravures, — agrandissements, à très peu d'exceptions près, d'une précieuse collection de clichés pris, depuis une vingtaine d'années, par un sculpteur attaché à la cathédrale, M. Léon Doucet, grâce aux échafaudages successivement élevés, — compose le matériel d'un album de luxe qu'un éditeur artiste, contumier de ces belles publications, prépare avec la collaboration, pour le texte, de notre excellent confrère M. Paul Vitry et qui ne comprendra pas moins de 225 planches (2). Ainsi sera élevé à la gloire de la Martyre le monument digne d'elle qu'elle avait attendu jusqu'ici.

C'est encore Reims que nous allons retrouver au **Petit Palais**, avec la série des tapisseries qui décoraient la cathédrale et qu'on a pu mettre en lieu sûr avant le bombardement. Elles se composent de trois suites différentes : la première, l'*Histoire du roy Clovis*, qui ne comprend plus, depuis longtemps, que deux pièces sur six qu'elle comptait autrefois, est du milieu du xv^e^ siècle et sortait probablement des ateliers d'Arras (3) ; elle faisait partie du mobilier du duc de Bourgogne et figura dans les fêtes données à l'occasion du mariage de Charles le Téméraire avec Marguerite d'York. Transmise par leur fille à Charles-Quint, elle fut trouvée dans les bagages de l'empereur après la levée du siège de Metz. Echue alors, dans le partage du butin, à François de Guise, elle fut offerte en 1593 à la cathédrale de Reims par Charles de Guise, cardinal de Lorraine. L'un des deux panneaux retrace le couronnement de Clovis et la prise de Soissons, l'autre la fondation de l'église Saint-Pierre et Saint-Paul, la défaite du roi de Bourgogne Gondebaud, l'entrée en campagne contre Alaric, et l'histoire du cerf qui guida Clovis à travers un gué de la Vienne. Naturellement, ces scènes se passent dans des décors et des costumes du xv^e^ siècle où abondent les plus curieux détails et qui fournissent les plus précieux renseignements sur les mœurs d'alors. Joignez à cela la plus pittoresque accumulation de

(1) V. l'histoire de cette réfection et la reproduction en noir ou en couleurs de la rose et de tous ses détails dans un très intéressant ouvrage : *la Grande rose de la cathédrale de Reims*, par Paul Simon (Reims, L. Michaud, 1911, 1-4).

(2) Paris, Lib. centrale des Beaux-Arts Emile Lévy ; in-folio, 225 fr. — Pour mettre à la portée de toutes les bourses ce précieux ensemble, l'éditeur a eu l'heureuse idée de publier, à côté de ce grand album, un livre de format et d'apparence plus modestes, mais non moins soigneusement présenté, renfermant la plupart des motifs d'architecture et de sculpture, avec un texte du délicat connaisseur qu'est M. E. Moreau-Nélaton (20 fr.).

(3) Nous empruntons les renseignements historiques qui suivent au bel ouvrage de M^gr^ M. Sartor : *les Tapisseries, toiles peintes et broderies de Reims* (Reims, Michaud, in-4, 1912) où l'on trouvera la description détaillée et la reproduction de toutes les pièces dont nous allons parler.

guerriers, d'armures, de bannières, de chevaux, qui, observe M. Jules Guiffrey, « donne une impression d'ampleur décorative qu'on rencontre rarement dans les scènes mieux ordonnées d'une date plus récente. »

Ces scènes mieux ordonnées, nous les trouvons dans les tapisseries, d'un dessin plus savant, d'un coloris plus varié et plus nuancé, mais sans préjudice du bel effet décoratif, qui composent la seconde suite, l'*Histoire de la Vierge*, tissée dans les Flandres au début du siècle suivant, et qui comptent parmi les merveilles de cet art : « Elles sont, — dit M. Emile Mâle dans son admirable livre sur *l'Art religieux de la fin du Moyen âge* — plus extraordinaires encore que celles de la Chaise-Dieu. » Cette tenture comprend dix-sept pièces, mais quatorze seulement nous sont montrées, les trois autres, qui ont été rognées au cours des temps, étant moins importantes. Elle est due à un certain Jean Lemaire ; commencée en 1509, elle fut terminée en 1530 et offerte par l'archevêque de Reims, Robert de Lenoncourt, à la cathédrale pour tapisser l'intérieur de l'ancien chœur dont elle faisait le tour, interrompue seulement, derrière le maître-autel, par les six pièces de l'*Histoire de Clovis :*

> Honorant Dieu et sa mère Marie,
> L'an mil cinq cents assemblez avec trente
> Céans donna cette tapisserie
> Le prélat qui à genoux se présente

dans la scène de la *Nativité de Notre Seigneur* et dont les armes figurent sur chaque tenture, écartelées avec celles de l'église de Reims. L'ordonnance générale de chaque composition est la même : au milieu, le sujet principal dans un cadre d'architecture Renaissance que surmontent les figures de Dieu le Père ou d'anges spectateurs de l'événement représenté ; à droite et à gauche, deux Prophètes qui l'annoncèrent et, au-dessus d'eux, dans huit de ces tapisseries, les épisodes de l'Ancien Testament qui le préfigurèrent : le buisson ardent et la vision de Gédéon pour la Nativité, la visite de la reine de Saba à Salomon pour l'Adoration des Mages, l'évasion de David pour la Fuite en Egypte, etc. Ces anciens symboles apparaissent parfois si obscurs et si bizarres qu'on se demande comment l'artiste en a eu l'idée : M. Emile Mâle (1) a montré qu'il n'a fait que les emprunter à deux recueils symboliques très répandus au Moyen Age : la *Bible des pauvres* et le *Speculum humanæ salvationis*, mais en y ajoutant plus de science dans la composition, plus de richesse dans le décor et les costumes, et cette observation de la nature et de la vie qui se révèle par tant de savoureux détails empruntés à l'existence quotidienne et rendus avec tant de saisissante vérité : cortège de

(1) *L'Art religieux de la fin du Moyen âge en France*, pp. 243 et suiv.

grandes dames vêtues à la mode du temps dans la *Présentation de la Vierge ;* lavandière tordant son linge au-dessus d'un ruisseau où un berger remplit sa gourde, dans la *Rencontre à la Porte dorée ;* mendiants à la porte du Temple dans la *Présentation de l'Enfant Jésus ;* quadrupèdes ou oiseaux parmi les fleurs qui émaillent les prairies, etc. (1). On ne se lasse pas d'admirer tant de trouvailles délicieuses jointes à l'admirable effet décoratif de l'ensemble, à l'harmonieuse beauté du coloris.

Quelle brusque transition et quelle décadence dans les deux pièces — seules subsistantes aujourd'hui des dix-sept qui existaient encore avant le bombardement et l'incendie du Palais archiépiscopal — de la tenture de la *Vie du Christ* tissée un siècle plus tard par Daniel Pepersack d'après les dessins de Pierre Murgalet sur la commande de l'archevêque de Reims Henri de Lorraine ! La désastreuse influence de l'académisme introduit par l'art italien a étouffé toutes les belles qualités primesautières, tout le sentiment décoratif d'autrefois ; nous n'avons plus affaire qu'à de froides compositions en trompe-l'œil qui, oubliant les principes essentiels de la tapisserie, essaient de rivaliser avec des tableaux peints et choquent l'œil par leurs tons heurtés et vulgaires.

A cet ensemble succèdent, dans deux salles, les peintures et objets d'art sauvés en Belgique dont nous avons donné l'énumération lors de leur exposition au Havre (2) et auxquels se sont ajoutées depuis quelques œuvres retrouvées à Ypres, à Furnes et à Poperinghe. Et, dans les galeries parallèles, la collection, célèbre dans le monde des connaisseurs, de dentelles, broderies, éventails et costumes anciens que possède Mme Rigaud et qu'elle a généreusement prêtée pour l'œuvre de bienfaisance entreprise par la Ville de Paris, remplit d'innombrables vitrines de ses incomparables merveilles devant lesquelles même les plus profanes ne savent que s'extasier.

Le Musée du Luxembourg, continuant son hommage à nos alliés inauguré par l'exposition, que nous avons signalée, de l'école belge contemporaine et des admirables eaux-fortes de Brangwyn, vient d'ouvrir deux nouvelles salles consacrées aux œuvres de l'école anglaise, dont le nombre vient d'un seul coup d'être doublé par la générosité d'un ami de la France, M. Edmund Davis. Grâce à ce don magnifique, qui comprend quarante toiles, aquarelles ou dessins auxquels M. Davis se réserve d'ajouter encore, nous pouvons achever de nous rendre un compte exact de l'évolution de l'art anglais au XIXe siècle : aux œuvres, que possédait déjà le musée, des pein-

(1) Sur ces multiples détails, lire les judicieuses remarques de M. Robert de la Sizeranne dans son charmant article *Ce qu'ils n'ont pu détruire* (*Revue des Deux Mondes* du 1er juin dernier).

(2) V. *Mercure de France*, 1er juin, pp. 357 et 358.

tres d'histoire : Madox Brown, Alma Tadema, Watts, Fr. Craig, des portraitistes ou peintres de genre : Millais, Shannon, Harris Brown, Lorimer, Lavery, Spenlove, Rupert Bunny, Beatrice How, Conder, des paysagistes : Hugues Stanton, Alfred East, Morrice, se sont adjoints, en effet, des ouvrages d'artistes particulièrement représentatifs, s'échelonnant depuis l'école préraphaélite jusqu'à nos jours. On y admirera surtout, en premier lieu, une des créations les plus délicieuses de Burne-Jones, qui n'était pas encore représenté dans notre galerie moderne : *la Fille du Roi*, puis un dessin d'un autre chef du mouvement préraphaélite, Holman Hunt, *Lorenzo et Isabella*, conçu en vue du tableau destiné au concours que les membres de la célèbre confrérie avaient institué entre eux sur le poème de Keats ; un magistral *Portrait de Mrs Eugh* par Millais, et celui du donateur par Orchardson ; une *Ève* de Watts ; une *Nymphe dormant* de Shannon ; des portraits délicatement observés par Birley et par Edyth Rackham ; un *Paysage* d'Oliver Hall, où la beauté du style s'allie à la largeur et à la solidité de la facture ; deux œuvres charmantes d'Anning Bell ; une aquarelle de cet autre peintre délicat, mort trop jeune, Charles Conder, dont un expressif portrait par W. Rothenstein est tout près de là ; un dessin de Beardsley, *Siegfried*, bien caractéristisque de son art si éminemment décoratif et original, etc.

Memento. — Nous avons connaissance seulement aujourd'hui de deux fascicules spéciaux publiés par les *Cahiers vaudois* (Lausanne, C. Tarin, éd.) sur les deux grands crimes de l'Allemagne dans cette guerre : Louvain et Reims. Mais puisque des hommes comme M. Clemen (1) et les soixante-dix-sept catholiques allemands dont on a lu récemment le manifeste persistent dans les affirmations mensongères auxquelles nous avons déjà répondu et reprennent pour leur compte l'impudent et rageur « *Es ist nicht wahr...* » des quatre-vingt-treize « intellectuels » allemands, il sied de recommander à tous ceux, Français ou « neutres », qui ne seraient pas encore complètement convaincus de la culpabilité teutonne la lecture de ces deux cahiers, et principalement du second, composé des documents relatifs à ces vandalismes : communiqués et rapports officiels, récits de témoins oculaires, photographies, etc., auxquels s'ajoutent les protestations de l'élite intellectuelle de tous pays. Le premier fascicule, presque uniquement littéraire, contient, entre autres, d'admirables pages de M. André Suarès : *La Plainte de Rheims*, et un appel éloquent et douloureux de M. Romain Rolland à la conscience allemande. Après avoir lu la réponse, extraordinaire de lourde arrogance, que lui a faite un des intellectuels auxquels il s'adressait, Gerhardt Hauptmann, et après avoir attendu vainement, durant dix mois, le cri réprobateur qu'il invoquait et espérait, on est fixé maintenant sur l'existence d'une « Allemagne plus juste et plus humaine » que ses armées. « Par orgueil imbécile », comme l'écrivait justement M. Romain Rolland, l'Allemagne tout entière s'est, au contraire, van-

(1) V. *Mercure de France*, 1er juillet 1915, p. 563.

tée de ses forfaits et s'y est vautrée davantage : « On a le droit de détruire quand on a la puissance de créer », clamait, dans la *Frankfurter Zeitung* du 11 octobre dernier, un de ces jeunes « pédants de barbarie », Fr. Gundolf, comme les Universités allemandes en ont tant produit, cerveaux étroits et orgueilleux grisés des théories de Hegel et de Lasson et qui se croient des surhommes parce qu'ils se placent simplement au-dessus de la loi commune. Mais « détruire » quoi et « créer » quoi ? Détruire le portail de Reims parce qu'on a créé le nouveau portail de Metz ? Le cuistre capable de proférer une telle sottise ne pourra certes jamais comprendre que force et brutalité ne sont pas synonymes et que, comme dit Suarès, « ce qui détruit est à jamais indigne de ce qui fut édifié ». Mais combien cette philosophie de brute, qui s'avère si universelle en Allemagne et, en tout cas, est si bien conforme aux théories des chefs de l'armée allemande, fait apparaître inutiles et pauvres, ô Excellence W. von Bode, ô professeur Clemen, les explications tour à tour arrogantes ou larmoyantes que vous avez fournies des crimes de Louvain et de Reims !

Et voici maintenant *La Belgique héroïque et martyre*, dépeinte par ses écrivains dans un émouvant recueil de textes et de gravures publié par la revue *L'Art et les Artistes :* 86 images d'après des photographies ou des peintures montrent, dans un navrant contraste, les aspects des villes et des monuments avant et depuis l'invasion, tandis que, dans des pages ardentes et magnifiques, Maeterlinck et Verhaeren rendent hommage à leur pays et que des savants comme P. Delannoy, J. de Mot, L. Dumont-Wilden, P. Lambotte, P. Nothomb, M. Wilmotte racontent l'œuvre sauvage de dévastation accomplie froidement sur une nation qui, suivant l'expression de Maeterlinck, « est punie comme jamais peuple ne le fut pour avoir fait son devoir comme jamais peuple ne le fit ». Mais, comme dit le vieux dicton wallon : « Heure viendra qui tout paiera. »

AUGUSTE MARGUILLIER.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Th. Jaulmes : *Ignorance ? Inconscience ? ou Hypocrisie ? étude méthodique de l'Appel des Intellectuels allemands aux nations civilisées, avec Documents annexes*, Attinger, 1 fr. — Edmond Laskine : *Les Socialistes du Kaiser : la fin d'un mensonge*, H. Floury, 0 fr. 75. — Jame Guillaume : *Karl Marx pangermaniste*, A. Colin, 1 fr. 50. — E. Lavisse et Ch. Andler : *Pratique et doctrine allemande de la guerre*, A. Colin, 0 fr. 50. — Joseph Bédier : *Comment l'Allemagne essaie de justifier ses crimes*, A. Colin, 0 fr. 50. — J. de Lanessan : *Pourquoi les Germains seront vaincus*, Alcan, 1 fr. 25. — P. Imbart de la Tour : *L'opinion catholique et la guerre*, suivi d'une lettre de Don Miguel de Unamuno, Bloud et Gay, 0 fr. 50. — S. E. le Cardinal Amette, archevêque de Paris : *Pendant la guerre, lettres pastorales et allocutions* (août 1914-février 1915), Bloud et Gay, 0 fr. 50. — Le Comte Bégouen : *Les Catholiques allemands, jadis et aujourd'hui : quelques précédents au cas du cardinal Mercier*, Bloud et Gay, 0 fr. 50. — *Les Champs de bataille* (1914-1915). *Les cités meurtries, Gerbéviller*, par Joseph Pégat, Collection du *Tour de France*, 10, faub. Montmartre, 3 fr.

Les brochures qui paraissent sur la guerre sont si nombreuses qu'il faut faire un choix parmi elles. Beaucoup sont d'ailleurs sans grande valeur, se bornant à reprendre ce que d'autres ont déjà dit, ou remaniant une fois de plus la carte d'Europe au gré de préfé-

rences personnelles. Il faudrait néanmoins les lire toutes, car, même dans les plus médiocres, on peut trouver des citations curieuses ou des documents intéressants. Celles même qui ne groupent que des documents sont parfois à mettre soigneusement de côté ; ainsi *l'Etude méthodique de l'Appel des Intellectuels allemands aux nations civilisées, avec Documents annexes*, de M. Th. Jaulmes, qui sous le titre trop violent : **Ignorance ? Inconscience ? ou Hypocrisie ?** donne, *in extenso* ou en référence, tout ce qui a paru d'intéressant, en fait de manifestes, pendant les cinq premiers mois de la guerre. De préférence au plus connu de ces manifestes, au fameux *Appel* dont il est d'ailleurs bien utile de connaître les 93 signataires, que seul, je crois, dans la presse *le Temps* publia, je donnerai ici un document moins officiel, mais non moins significatif, la déclaration qu'un excellent pasteur nîmois, M. Henri Babut, proposa, avant le début des hostilités, à ses confrères allemands, de signer. Voici quel en était le texte : « Les soussignés... s'engagent, sous le regard et avec l'aide de Dieu, à bannir de leurs cœurs toute haine pour ceux qu'ils sont obligés d'appeler momentanément des ennemis, et de leur faire du bien si l'occasion leur est offerte, à employer toute l'influence dont ils peuvent disposer pour que la guerre soit conduite avec autant d'humanité que possible, pour que le vainqueur quel qu'il soit n'abuse pas de sa force, pour que les personnes et les droits des faibles soient respectés ; à continuer à aimer d'un amour fraternel leurs frères en la foi, à quelque nationalité qu'ils appartiennent, à prier Dieu pour toutes les victimes de la guerre sans distinction ; à lui demander avec instance qu'il fasse bientôt succéder aux horreurs de la guerre les bienfaits d'une paix juste et définitive et qu'il fasse tourner à l'avancement de son règne les malheureux et cruels événements auxquels nous assistons. » Or, cette déclaration, on pourrait dire cette prière, si émue, si belle, des pasteurs allemands ont refusé de la signer ! Ils ont osé, en expliquant longuement pourquoi. Vraiment il est juste et digne de clouer au pilori le nom de celui qui, au nom de ses confrères, a opposé ce refus : c'est le pasteur Dryander, premier prédicateur de la cour, vice-président du Conseil ecclésiastique supérieur de Prusse !

§

Puisque j'en suis aux humanitaires (vraiment le titre de la brochure que je citais était-il si injuste que cela ?) je passe aux marxistes de l'*Internationale*. Quel service, ici, que celui que M. Edmond Laskine a rendu à la France, avec sa brochure **les Socialistes du Kaiser, la fin d'un mensonge**, en montrant comment la social-démocratie allemande n'a jamais été humanitaire, pacifiste, et respectueuse des droits des peuples, mais a toujours été, au contraire, pangermaniste et kaiseriste ! Karl Marx, le fondateur du

socialisme allemand, avait pour le socialisme français de 1848 toute la haine méprisante que le chef d'une organisation dure, autoritaire, pédante, orthodoxe, peut avoir pour un révolutionnarisme bruyant, enfantin, libertin et philanthrope ; d'ailleurs, il haïssait tout autant l'anarchisme slave, et les grands révolutionnaires russes furent aussi copieusement arrosés de ses injures que nos proudhoniens à nous. Karl Marx n'a d'ailleurs pas été le fondateur de la fameuse Internationale, mais celle-ci une fois créée, de 1862 à 1864, il vit vite, avec sa double mentalité de juif et d'allemand, le parti qu'il pourrait tirer de cette machine de guerre, et il s'y installa pour la diriger d'ailleurs contre la France avant de la rouler contre le capitalisme. Le petit livre de M. James Guillaume, **Karl Marx pangermaniste**, écrit avant la guerre et dont le titre seul a été modifié pour le rattacher à l'actualité, ne laisse aucun doute sur ce point. Ce soi-disant cosmopolite n'a jamais été qu'un Allemand haineux et agressif, appelant les Français crapauds et cochons, gourmandant Bismarck avant 1866 parce qu'il n'était pas assez chauvin, et applaudissant à nos défaites de 1870 parce que « la victoire allemande transportera en Allemagne le centre de gravité du mouvement ouvrier ». Sa protestation contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine ne fut que pure comédie, « car sans cela, écrivait-il à Engels le 12 septembre 1870, les gaillards hurleront affreusement ». Il se déclarait d'ailleurs aussi antianglais qu'antifrançais (lettre à Engels, 22 décembre 1857) et aussi antirusse, anti-italien, antidanois, demandant, dès le 15 janvier 1859, la conquête du Slesvig-Holstein, bref le type du Prussien ! Il n'y a donc pas à s'étonner que son parti ait toujours marché d'accord avec le kaiserisme et que les socialistes allemands aient toujours voté au Reichstag les crédits militaires ; il faudrait seulement admirer que les Français aient été si longtemps dupes de leurs coreligionaires politiques, et que, en dépit des révélations de M. Charles Andler, par exemple, ils aient cru jusqu'aux derniers moments que le socialisme allemand musellerait le militarisme allemand. Soit ignorance, soit confiance, Jaurès et ses amis ont ici assumé une responsabilité grave devant le pays, que l'*Humanité* continua d'ailleurs à endosser en haussant les épaules devant les révélations de MM. Laskine, Andler, Guillaume, etc. La social-démocratie a été, dans la grande machination allemande de 1914, l'alliée la plus ardente et la plus dangereuse du Kaiser ; elle a tout fait pour séduire, tromper, diviser les Français, pour désarmer les Belges, pour paralyser les Anglais, pour germaniser les Italiens, les Roumains, les Scandinaves ; dans tous les pays les marxistes ont fait le jeu des uhlans. Toutefois, rendons-leur justice : quand les délégués allemands, à la veille de la déclaration de guerre, sont venus trouver leurs camarades français et belges, et que ceux-

ci leur ont demandé s'ils s'engageaient à faire le grand sabotage pendant la mobilisation, ils se sont abstenus de répondre oui. A leur place, des diplomates, des chanceliers, des généraux, voire des princes eussent pris l'engagement demandé et même donné leur parole d'honneur. Les social-démocrates n'ont pas osé aller jusque-là. Le Kaiser aura trouvé qu'ils manquaient d'estomac.

§

Encore une brochure que tout le monde devrait lire, celle de MM. Lavisse et Andler : **Pratique et doctrine allemande de la guerre**, où éclate cette atroce vérité que la barbarie de la guerre allemande est un système, qu'elle est voulue, étudiée, raffinée à dessein, et que tout, viols, incendies, tortures, massacres d'innocents, tout cela est fait pour terroriser à outrance comme du temps des Huns, des Mongols et des Turcs, car nos terroristes de 1793, malgré tout, étaient entraînés par les circonstances et ne faisaient pas de la guillotine un procédé scientifique de *kultur*. Une simple brochure de moins de 50 pages, comme celle-là, renferme toute l'âme de la guerre actuelle, toute la mentalité atroce des Allemands! — Dans la même collection d'*Etudes et documents sur la guerre* a paru une seconde brochure de M. Joseph Bédier : **Comment l'Allemagne essaie de justifier ses crimes** d'après des carnets de soldats allemands reproduits en fac-simile, comme la première dont j'ai rendu compte ici, en mai (page 136). — Par contre, il est difficile de faire l'éloge du petit livre de M. de Lanessan : **Pourquoi les Germains seront vaincus**; il faut être un graphomane bien incontinent pour oser publier d'aussi médiocres bavardages.

§

J'ai commencé par les protestants, il sied que je termine par les catholiques. Justement M. Imbart de la Tour réédite en une plaquette, l'**Opinion catholique et la guerre**, les articles qu'il a donnés au *Journal des Débats*, et dans lesquels il a cherché à s'expliquer cette constatation, à première vue incroyable, que les catholiques dans les pays neutres sont d'autant plus favorables à l'Allemagne qu'ils se proclament eux-mêmes plus catholiques, plus intégraux, comme dit le nouveau jargon. Ici on peut appuyer sur ce que l'auteur, gêné par sa situation officielle, ne peut qu'indiquer : c'est le principe d'autorité, de mauvaise autorité, qui est à la base de cette monstrueuse alliance. Comme M. Imbart de la Tour le dit très bien, et comme moi-même j'avais eu l'occasion de le rappeler à propos du livre sur le germanisme de M. René Lote (*Mercure*, avril, p. 762), il n'y a rien de commun entre le christianisme basé sur la liberté et le césarisme fondé sur la contrainte, entre l'évangile des béatitudes et la loi

de la force, mais le malheur veut que, depuis longtemps, l'Eglise catholique, infidèle à ses origines, se soit orientée du côté de la force, de la contrainte, de la mauvaise autorité, et que, par moments, certains de ses meneurs politiciens n'aient pas eu grand'chose à envier aux soutiens de l'autre « régime abject » stigmatisé jadis par M. Millerand. Le Saint-Père, en particulier, a par trop oublié le « Rendez à César ce qui est à César » et le « Mon royaume n'est pas de ce monde ». Et comme, tout au contraire, il s'est proclamé lui-même César et roi en ce monde, il a eu trop souvent tendance à tout subordonner à l'extension ou à la résurrection de son pouvoir temporel. La conduite du Pape actuel s'explique simplement par ce fait que le kaiser d'Autriche est le seul souverain qui puisse rétablir les états pontificaux : ajoutez à ceci que, de tous les gouvernements, le nôtre est celui qui a le plus vivement et d'ailleurs le plus sottement porté atteinte aux droits de souverain du Pape, et que la Curie romaine a la mémoire longue. Ce sont là considérations qui pèsent dans la balance vaticane.

Ces réflexions-là, tout le monde les a faites en France, même dans les milieux religieux, même dans le clergé. Il ne faut pas croire que les prêtres, pour rompus qu'ils soient à une discipline parfois presque servile, ne gardent pas leur droit d'examen sur tout ce qui ne touche pas au dogme. Leur silence même est parfois éloquent. Le fait que les cardinaux français, s'adressant au cardinal Mercier pour glorifier son héroïsme n'ont pas fait la moindre mention du Pape dans leur lettre collective, ce fait seul n'en dit-il pas long? On a réuni sous le titre : **Pendant la guerre**, les principales allocutions du Cardinal Amette ; pour ceux qui lisent entre les lignes, que de choses on y peut voir ! Quand il publie le Décret pontifical prescrivant des prières pour la paix, le cardinal spécifie à très haute voix : « La paix que le Saint-Père nous invite à implorer de Dieu, c'est la paix... qui suppose le triomphe et le règne du droit ». Hélas ! le Saint-Père n'en avait pas tant dit, et le cardinal, en l'empêchant de le contredire, lui donne une leçon implicite bien cruelle. Mais lors de la mort de Pie X, le cardinal n'était-il pas allé plus loin encore : « Sans doute, il nous semble bien qu'en expirant le vénéré défunt pouvait redire avec confiance le mot de saint Paul : J'ai combattu le bon combat. Toutefois nous ne pouvons oublier que les jugements de Dieu sont redoutables pour ceux qui ont porté des responsabilités si lourdes... » Ceux qui ont l'habitude du style ecclésiastique ne peuvent pas lire de pareilles lignes sans frissonner de surprise et d'admiration : « Il nous semble bien... Toutefois... » De pareils mots venant d'un prince de l'Eglise et s'adressant à un chef de l'Eglise, je ne sais si on en trouverait beaucoup dans toute l'histoire de l'Eglise !

Que Pie X soit mort de désespoir et de regrets, c'est possible, et

que Benoît XV ne mérite même pas un jour une telle fin, c'est à craindre, si on en juge par son inconcevable interview de *la Liberté* du 21 juin. Mais ce qu'on peut toujours dire, c'est que l'Eglise n'est pas liée même à ses chefs, et que, grâce à Dieu, nombreux encore sont les cardinaux, les évêques, les prêtres et les fidèles dont l'Eglise peut se glorifier. Hélas ! ces chrétiens-là, ce n'est pas en Allemagne qu'il faut les chercher aujourd'hui, et pourtant, autrefois, il y a eu des âmes vaillantes qui se faisaient honneur de ne pas plier devant les rois et les kaisers ! Le comte Bégouen, dans son petit livre **les Catholiques allemands jadis et aujourd'hui**, après avoir stigmatisé ce triste vice-président du Reichstag, Erzberger, qui, le 26 août 1913, donnait sa parole d'honneur au *Journal de Bruxelles* que l'Allemagne ne songeait pas à envahir la Belgique, ou ces non moins tristes archevêques de Cologne et de Munich, qui approuvent les pires violences des bourreaux de la Belgique, leur oppose de nobles figures comme celles de Ketteler, de Martin de Paderborn, de Droste-Vischaring. Vraiment rien ne prouve mieux le caractère délétère et déshonorant du germanisme que l'abaissement qu'il a infligé aux âmes des croyants, et de voir comment il a changé des Droste-Vischaring en des Erzberger !

HENRI MAZEL.

§

Dans la série consacrée par *le Tour de France* aux *Champs de bataille* de la guerre actuelle, un numéro récent a été publié par M. Joseph Pégat sur le massacre de *Gerbéviller*. C'est le récit de la défense et de l'assaut d'une petite ville de Lorraine ; l'occupation allemande, la ruine et l'incendie du lieu, d'après le témoignage d'une des sœurs de l'Hôpital et complété par les observations de l'auteur. Nous avons ainsi la guerre vue des salles de blessés, de malades, — tandis qu'au dehors l'ennemi saccage, pille, s'acharne à détruire ce qui reste debout de la cité paisible que les nôtres ont été forcés d'abandonner.

Gerbéviller, au voisinage de Lunéville, est une localité qui pouvait compter à peu près 1900 habitants. L'endroit est ancien, toujours est-il, et l'on a même dit qu'il remonte à la période romaine, sinon au delà ; mais il a subi des catastrophes et calamités diverses au cours des âges. Dès le VIII^e^ siècle, il a été ravagé et détruit par les Hongrois unis aux Allemands (déjà !) ; au XV^e^ siècle, il dut subir l'invasion bourguignonne des hordes de Charles le Téméraire. Ses remparts, qui devaient être anciens, s'ils ne dataient pas absolument, comme le voudrait l'auteur, des IX^e^ et X^e^ siècles, durent être abattus ensuite par ordre de Richelieu, qui fit détruire encore une partie des maisons de l'endroit. Il faut ajouter à ces désastres la lèpre et la peste, qui vinrent le ravager à différentes époques du

Moyen-Age; une famine et de nouveau la peste au XVe siècle, — tant qu'il n'y resta, dit-on, que quatre chefs de famille; une épidémie de sorcellerie et diableries en 1540. — L'invasion de 1914 devait compléter ce cycle de calamités. Gerbéviller, ville ouverte, n'était défendu que par 75 hommes d'un bataillon de chasseurs à pied quand l'ennemi se présenta. Les chasseurs se barricadèrent sur le pont et la rivière, la Mortagne, qui traverse la localité, et tinrent douze heures. Derrière eux, les Allemands l'envahirent (24 août) après l'avoir bombardée copieusement. Il y avait là surtout des Bavarois, « les mains et le front tatoués de bleu » et qui du reste se conduisirent comme de véritables sauvages ; tout fut pillé, ravagé ; les pires furent surtout ceux des fameuses compagnies d'incendiaires, — dont les hauts faits sont assez connus et qui exercèrent leurs déprédations coutumières. Au témoignage du préfet de Meurthe-et-Moselle, les Allemands tiraillaient de tous côtés, descendant « comme des lapins » les gens paisibles restés dans les rues, sur le pas des portes. Une cinquantaine d'habitants furent tués ainsi. Pillage, incendies, assassinats, en somme, durèrent quatre jours, et l'Hôpital fut bientôt envahi : un colonel prussien y entra la menace à la bouche, le revolver au poing ; on chercha brutalement des armes qui pouvaient y être cachées jusque dans le lit des blessés, que la sœur Julie, la narratrice, dut garantir de son corps ; un vieillard hospitalisé, frappé de ces scènes, devint fou et s'enfuit en hurlant ; mais la religieuse finit par obtenir qu'on respectât l'hôpital avec le groupe des maisons attenantes, — une dizaine — les seules qui restèrent debout à Gerbéviller.

Les Allemands, aussi bien, n'eurent pas le loisir de reprendre le massacre ni d'achever leur œuvre de dévastation. Il leur fallut bientôt déguerpir, reconduits jusqu'à Lunéville par les baïonnettes des nôtres, qui durent pourtant céder devant le nombre pour revenir ensuite. A la sortie de Gerbéviller, sur un plateau d'une étendue de dix kilomètres, où se donna la bataille, sont essaimées ainsi les tombes de 4 à 500 soldats français, qui tombèrent pour la défense du sol et dorment là leur dernier sommeil, — beaucoup dans les excavations causées par les « marmites » des Boches. Mais des quelques monuments que comptait l'endroit, — une seule maison datant du XVe siècle y était signalée par les *Guides*, — l'église, le château, la chapelle palatine n'ont laissé que des décombres. — On peut passer sur l'église, construction moderne qui ne semble pas avoir eu d'autre intérêt que d'être un lieu de prières; mais le château, qui datait du XVIIIe siècle et de Camille de Lambertye, marquis de Gerbéviller, chambellan du Roi de Pologne, renfermait des collections précieuses; il n'en est resté que des murs noircis ; la coupole, les toitures effondrées, c'est une carcasse béante. La chapelle pala-

tine, qui se trouvait tout proche, a été de même pillée et brûlée; ses trésors d'art, ses reliques, statues et monuments funéraires, tableaux, tapisseries, etc..., tout a été abîmé par le feu, anéanti ou volé. Une cloche d'argent massif, qui se trouvait dans une des tours, a été fondue par les flammes; elle s'est étalée en une galette informe, que les envahisseurs ont dédaignée, sans chercher davantage, la prenant pour un morceau de plomb.

A une croisée de chemins, — entre la route de Lunéville et celle de Rambervillers, dit M. Joseph Pégat. — est demeurée debout une croix de pierre avec deux statuettes de saints sur une traverse. Cette croix est intacte parmi l'amas des décombres traçant encore le plan des rues, parmi les maisons écroulées, les dévastations, les tombes fraîchement closes. C'est le « Labarum », le signe du pardon et de l'espoir après les journées sinistres de 1914. Avec le groupe de maisons où se trouve l'Hôpital, nous avons là tout ce qui subsiste peut-être de Gerbéviller.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER.

Allemagne.

Un journaliste neutre, voyageant en Allemagne, écrivait récemment qu'en dehors des Turcs et des Autrichiens les Allemands comptent sur un troisième allié : le découragement des Français. Décourager les Français et faire naître chez eux le désir de paix, tel est actuellement le principal objectif de nos ennemis. Qu'ils disposent encore chez nous d'influences mystérieuses qui leur permettent de mettre en circulation des faux bruits et des nouvelles alarmantes, c'est fort possible. En tous les cas, par l'entremise des pays neutres, ils inondent notre pays de libelles et de manifestes qui ne poursuivent d'autre but que de diminuer notre capacité de résistance.

La besogne qu'ils s'efforcent de poursuivre chez nous avec un résultat généralement assez médiocre, ils la présentent dans leurs journaux comme un mouvement spontané de l'opinion française. Et, comme ils s'exagèrent l'importance de leurs perfidies, ils prennent leurs désirs pour des réalités et annoncent tous les jours que la France est à bout de ressources et ne demande que la paix. Le public d'outre-Rhin, avec son besoin de se duper soi-même, a fini par croire sérieusement que la fin des hostilités est prochaine et que les Alliés sont prêts à négocier. Si la campagne de fausses nouvelles est chez nous sans aucune prise, elle réussit d'autant mieux en Allemagne. Elle a si bien réussi qu'un beau jour de juin on s'est imaginé dans tout l'empire que la paix était prochaine ; et comme le

peuple tout entier commence à en avoir assez, ce renseignement fut accueilli avec la plus vive satisfaction.

Les rumeurs de paix prirent tant de consistance que l'officieuse *Gazette de l'Allemagne du Nord* (du 24 juin) crut devoir les démentir dans les termes suivants :

> Pendant toute la durée de la guerre, aucun gouvernement ennemi, soit directement soit indirectement, n'a fait aucune offre de paix à l'Allemagne, en outre, le gouvernement impérial n'a pas appris jusqu'à présent qu'un gouvernement ennemi était prêt à faire la paix.

Cette déclaration catégorique n'a du reste pas réussi à arrêter le bruit qui continuait à circuler. La *Gazette nationale* crut même pouvoir affirmer qu'une entrevue devrait avoir lieu prochainement en Suisse, entre les représentants de la Triple Entente et ceux des Empires du Centre. Elle ajoutait, il est vrai, que ces derniers avaient refusé d'y prendre part. Mais dans la *Deutsche Tageszeitung*, reparaissant le 25 juin, après une courte suspension, le comte Reventlow prétendit qu'il fallait admettre le projet d'entrevue sans réserve et que très probablement cette entrevue aurait lieu.

Il faut apprécier à sa juste valeur l'importance de ces polémiques et comprendre l'état d'esprit qu'elles révèlent en Allemagne pour juger le rôle des socialistes dans toute cette affaire.

Etablissons tout d'abord ce fait incontestable que, depuis le début des hostilités, la majeure partie du groupe socialiste fut en communication intime avec le chancelier de l'empire et que le gouvernement impérial se servit à plusieurs reprises des chefs de la social-démocratie pour influencer l'opinion allemande et même pour exercer une pression sur la démocratie des pays ennemis. M. P.-G. La Chesnais a montré récemment dans une substantielle brochure (1) comment les compagnons d'outre-Rhin se laissèrent gagner à la cause de la guerre, après avoir, pendant toute la période de négociations diplomatiques qui précéda le 31 juillet, protesté avec véhémence contre « les gens sans conscience » qui s'associent aux « brutales exigences de l'Autriche ». Attitude de pure façade pour qui a suivi de près depuis dix ans le rôle des « socialistes impériaux » !

Cette fois-ci encore la social-démocratie a joué docilement son rôle d'instrument des visées gouvernementales. Mais avant d'en venir à l'article du *Vorwaerts* intitulé « la Social-démocratie et la paix », qui a provoqué la suspension de ce journal, il convient de montrer comment la « direction du parti » a été amenée à lancer son manifeste.

Jusqu'au mois de mars, l'extrême gauche du Reichstag semblait former un bloc solide et les groupements régionaux ne marchandaient

(1) *Le Groupe socialiste du Reichstag et la déclaration de la guerre ;* Paris, Librairie Armand Colin.

pas leur adhésion à la direction du parti. L'opposition des Ledebour et des Liebknecht, faisant cavalier seul, les protestations de la « vierge rouge », Rosa Luxemburg, et de quelques dissidents anarchistes ne tendaient qu'à fortifier la position des dirigeants. Mais le vote des crédits de guerre à la séance du Reichstag, le 20 mars, provoqua pourtant quelques sévères critiques dans la presse régionale d'extrême-gauche (voir le *Vorwaerts* du 24 mars). De plus, l'adhésion pure et simple de quelques coryphées du militarisme prussien, dont la destruction est un des points principaux du programme socialiste, finit par faire réfléchir certains *Genossen*. La brochure de Wilhelm Kolb, la *Social-démocratie au carrefour* (1), allait recevoir l'approbation pleine et entière de la *Gazette de Cologne* (1er juillet). Le leader badois qui, lors de la dernière session du Landtag, s'était rendu à la cour et avait poussé un *hoch !* pour le grand-duc, y développe l'idée que le socialisme allemand doit se contenter de devenir un simple parti réformiste, sans aucune tendance révolutionnaire. Antoine Fendrich, autre compagnon badois, et correspondant de guerre du *Volksfreund* de Carlsruhe, avait encore renchéri sur la note ultra-germanisante qui se dégage de la brochure.

On connaît, en outre, l'attitude de mentor que s'est attribuée depuis quelques mois Philippe Scheidemann, membre du « bureau », qui le 20 mars, au Reichstag, fit une déclaration loyaliste, préconisa le vote des crédits de guerre en vue d'obtenir, ainsi qu'il le disait, « une paix honorable », et qui depuis lors ne cessa de gourmander dans la presse les compagnons disposés à sortir de l'ornière.

Sur ces entrefaites se produisit la levée de bouclier de tous les organes chauvins, conservateurs et nationaux-libéraux, demandant, à la suite du roi de Bavière, que l'Allemagne s'annexât les territoires qu'elle occupe. Le *Mercure* a parlé il y a un mois de ces velléités annexionnistes qui trouvèrent des échos favorables jusque dans la presse du parti. C'est alors que, par une réaction violente, d'importants groupements socialistes tentèrent de se dégager de la tutelle compromettante qu'ils subissaient depuis le 4 août. Il est assez difficile de se retrouver dans ce chassé-croisé de déclarations et de démentis qui intéressa pendant quelques semaines l'opinion du monde entier.

Le 9 juin un groupe de deux cents hommes de confiance du parti et agents de l'organisation syndicaliste (*Parteigenossen in Vertrauensstellung*) présenta à la direction centrale une pétition qui protestait contre la barbarie de la guerre et demandait la cessation immédiate des hostilités. Le nombre des signataires de ce manifeste s'est plus que doublé en quelques semaines et atteignait au commence-

(1) *Die Sozialdemokratie am Scheideweg ;* Carlsruhe, Geck et Cie.

ment de juillet le nombre de mille. Et cela malgré la réplique indignée du comité directeur, protestant contre le danger de pareilles manœuvres !

Mais, dix jours plus tard, le 19, la *Leipziger Volkszeitung* publiait un manifeste non moins catégorique contre « la guerre de conquête » et ce manifeste était signé par Haase, membre du comité directeur, par Kautsky, théoricien attitré du marxisme, et par Bernstein, chef des réformistes. C'était la scission certaine, si la majorité ne se décidait pas elle aussi à répudier toute complicité avec les annexionnistes et à affirmer son désir sincère de la paix. C'est sous l'empire de pareilles nécessités que fut rédigée la fameuse déclaration parue dans le *Vorwaerts* du 26 juin et qui tient toute une page du journal. La presse quotidienne nous en a fait connaître les principaux passages, mais il eût fallu la reproduire tout entière, avec ses artifices typographiques, ses blancs et ses phrases en gros caractères qui donnent toute sa saveur à ce curieux morceau.

Remarquons tout d'abord que, dans son esprit, la déclaration est absolument conforme aux vues gouvernementales. L'Allemagne y est présentée comme un Etat sincèrement attaché à la paix qui a été injustement attaqué par ses ennemis. Ayant toujours été pacifique, rien ne peut lui paraître plus désirable qu'une prompte signature de la paix, mais d'une paix honorable :

> Lorsque, l'an passé, de menaçants nuages de guerre s'accumulèrent à l'horizon politique, la social-démocratie allemande a, jusqu'à la dernière heure, employé toute sa force pour conserver la paix. Pour le malheur des peuples dans tous les pays, elle n'était pas encore assez forte pour arrêter l'épouvantable fatalité qui s'est abattue sur l'Europe. La torche de la guerre flamba d'une vive clarté et mit le feu au monde.
>
> Lorsque ensuite les cosaques du tsar passèrent la frontière du pays en incendiant et en pillant, *la social-démocratie dégagea la parole que les meilleurs de ses chefs avaient donnée au peuple allemand :* elle se *mit au service de la patrie et accorda les crédits pour sa défense.*

J'ai traduit mot à mot ce passage, en soulignant la phrase imprimée par le *Vorwaerts* en caractères gras. Elle en vaut la peine, car rarement la vérité historique n'aura été foulée au pied avec plus d'insolence. C'est l'invasion de la Prusse orientale, si l'on en croit ces messieurs du comité directeur, qui aurait dicté aux socialistes leur attitude au Reichstag, à la séance du 4 août 1914 ! Or, le premier communiqué russe concernant le raid dans la Prusse orientale est du 17 août et, à ce moment, les troupes de nos alliés ne se trouvaient encore que sur la frontière. De l'invasion de la Belgique, qui coïncide précisément avec la fameuse séance historique, le manifeste ne dit pas un mot. Le peuple allemand a-t-il donc perdu complètement toute faculté de raisonner pour que ses chefs puissent lui servir impunément de pareilles bourdes ?

C'est du reste de la part de tous les dirigeants en Allemagne une tactique rigoureuse de dénaturer tous les faits qui se rattachent aux débuts de la guerre. Ni sur les négociations qui précédèrent celle-ci, ni sur les événements qui marquèrent les premiers jours des hostilités, il n'est permis de donner les renseignements les plus simples que personne n'ignore plus dans le monde entier. Il s'agit, à tout prix, de créer une confusion dans l'esprit du public allemand, de façon à ce qu'il connaisse le plus tard possible les véritables auteurs du conflit européen. C'est ainsi que le *Vorwaerts* du 18 juin publie un communiqué du grand quartier général sur « la guerre des chemins de fer » destiné à montrer les avantages que l'Allemagne a tirés de son réseau de voies ferrées. Or, ce communiqué fait remonter la mobilisation aux « jours de vacance du commencement d'août ». Nous savons tous que les transports de troupes commencèrent quinze jours plutôt; à défaut de documents précis, d'innombrables voyageurs pourraient en témoigner. Ayant séjourné en Alsace du 25 au 31 juillet, j'ai vu passer quotidiennement d'innombrables trains militaires dont la mise en marche ne pouvait laisser aucun doute sur les desseins de l'Allemagne.

Le *Vorwaerts* s'étant montré accommodant jusqu'à faire sienne, en toute occasion, la vérité officielle, la vérité allemande, on s'explique mal la sévérité de la censure impériale qui prit ombrage de la publication du manifeste. On s'explique moins encore pourquoi, après avoir suspendu l'organe socialiste, le gouvernement fit officiellement répandre dans les pays neutres, par télégraphie sans fil, le texte répréhensible. C'est qu'il voulait bien permettre au parti directeur de la social-démocratie de faire connaître au dehors les velléités pacifistes du peuple allemand, mais qu'il ne pouvait pas admettre que ce même peuple fût invité par ses dirigeants à en rabattre de son humeur belliqueuse pour souhaiter la conclusion de la paix.

La *Gazette de Cologne* (4 juillet), en approuvant le gouvernement qui ne permet pas que l'on discute de la paix, à moins de parler en même temps des annexions, affirme que l'exposé du *Vorwaerts* était « irréfléchi ». Mais *la Gazette de Lausanne* n'en a pas moins raison quand elle écrit

Pour qui connaît les dessous du socialisme allemand et ses attaches avec le gouvernement, la suspension du *Vorwaerts*, coupable d'avoir publié l'appel de la direction du parti socialiste en faveur de la paix, n'aura pas été une surprise.

Le gouvernement non seulement connaissait l'appel en question, puisqu'il lui a été officiellement communiqué fin mai par la direction du parti, mais s'il ne l'a pas lui-même inspiré, il l'a tout au moins toléré ou encouragé.

D'après le même journal, le gouvernement allemand, se rendant

compte du sort qui attend les armées austro-allemandes, si la guerre se prolonge, a mis les chefs socialistes en avant dans l'espoir que les socialistes des autres pays leur emboîteront le pas. Et il a suspendu l'organe officiel du parti pour dissimuler qu'il est secrètement d'accord avec eux. Le *Vorwaerts* a du reste reparu le 4 juillet et les polémiques ont repris de plus belle.

Quoi qu'il en soit de toutes ces querelles, notons une première fissure dans le bloc allemand. Nos ennemis multiplient leurs efforts tortueux pour nous « décourager » et c'est chez eux que nous constatons, malgré les tirades officielles, les premiers symptômes de découragement.

HENRI ALBERT.

UN ARTICLE D'EDUARD BERNSTEIN. — Karl Liebknecht et Rosa Luxenburg, qui, dès le début de la guerre actuelle, avaient pris courageusement position contre l'action guerrière du gouvernement allemand, ne sont plus tout à fait des isolés au milieu de leur parti: par leur manifeste, Haase, Bernstein et Kautsky les ont en quelque sorte rejoints, se déclarant nettement les adversaires de toute politique d'annexion. Certes, Liebknecht, Rosa Luxenburg, Haase, Bernstein et Kautsky, ce n'est pas tout le parti socialiste allemand, mais peut-être en est-ce le meilleur. Mais pourquoi ces trois derniers ne se trouvaient-ils pas aux côtés de Liebknecht lors de la fameuse séance du Reichstag (4 août), c'est ce qu'un article paru dans le numéro de juin 1915 des *Blætter fur zwischenstaatliche Organisation*, signé Eduard Bernstein, ne nous dit malheureusement pas, qui passe en revue les éléments pacifistes de l'Europe, dont obligatoirement le socialisme, lequel, au dire même de Bernstein, comme tous les autres a failli à sa mission.

L'article est intitulé : *Ueberschœtzte Friedensmœchte*, ce qui pourrait se traduire par « La surestimation des éléments de paix ». Ces éléments de paix, Bernstein les met au nombre de trois : l'internationale rouge, l'internationale noire, l'internationale d'or.

Il nous entretient d'abord des socialistes :

Si grande exagération qu'il y ait à parler, comme il arrive souvent, d'un effondrement de l'Internationale des travailleurs en face de la guerre, il n'est pas niable qu'au début cette internationale ne s'est pas montrée la puissante force d'opposition que beaucoup avaient vue et hautement prisée en elle. Mais l'Internationale des travailleurs s'agite de nouveau, si fortement qu'on est en droit d'avancer que sa dérobade des premiers mois ne fut qu'un recul momentané devant le flot nationaliste que la déclaration de guerre a remué. Elle a subi une forte secousse, par quoi maints de ses membres furent endommagés. Ses organes essentiels, cependant, n'ont pas été détruits ; l'Internationale rassemble ses forces et, dans un temps donné,

accroîtra probablement la résistance du dos que, dans les gouvernements, les éléments clairvoyants opposeront aux ultras de la politique guerrière.

Et c'est fini pour le cas des socialistes, qui est beaucoup celui de Bernstein. Nous passons à celui de l'Internationale noire.

En ce qui concerne l'Eglise romaine, il est certain que tout, de la part du pape Benoît, son pontife actuel, témoigne que son intervention pour le rétablissement de la paix est chose qui lui tient au cœur, et il n'est aucune raison de déprécier sa volonté d'arriver au but. Mais il en est tout autrement dans les rangs des fidèles. En Autriche, les organes du parti catholique appartenaient aux excitateurs à la guerre les plus violents, et, en Allemagne, ce fut également un chef du parti catholique qui, au moment critique, se fit le centre du parti belliqueux. Le fait que, dans le conflit entre l'Autriche-Hongrie et la Serbie, les divergences romano-catholiques et gréco-catholiques jouaient un rôle transforma une partie importante du clergé en brandisseurs d'épée : la paix sur la terre dut se retirer au dernier plan devant l'intérêt clérical. Les choses ne se passèrent pas ainsi en Autriche seulement : une feuille catholique hollandaise, *De Voorhoede*, qui appartient à l'orientation socialo-chrétienne, publiait, au commencement de mars dernier, une interview prise, dit-elle, à l'un des chefs les plus marquants du Centre allemand et, à cette demande : « Que doit-il advenir de la Belgique? », recevait cette réponse :

« Nous ne rendrons pas la Belgique, cela est hors de toute discussion. Nous n'abandonnerons pas un pays qu'il nous a fallu conquérir au coût de tant de sang et de tant de larmes. Nous nous y opposerons sans relâche, s'il le faut, jusqu'à la dernière extrémité. »

On peut laisser sans discussion le point de savoir de qui le sang et les larmes coulèrent particulièrement lors de la conquête de la Belgique. De même, je ne demanderai point si accepter ce motif d'annexion permettra désormais de reprendre à des cambrioleurs le bien volé, pour peu qu'en accomplissant leur effraction ils se soient fait de douloureuses blessures ou aient répandu de leur sang. Tenons-nous-en, pour l'instant, au côté politique de la question. Nul n'ignore que la France comme l'Angleterre, tant à cause de leurs intérêts que par devoir contracté vis-à-vis du peuple belge, se sentent dans l'obligation de faire l'impossible pour la délivrance de la Belgique, et que, s'entêter à l'annexion, c'est prolonger à perte de vue l'effusion de sang et, en cas de réussite, donner à cette paix imposée le caractère d'une guerre latente dix fois pire que celle que nous avons actuellement derrière nous. Tout cela et les effets démoralisants d'une domination de la Belgique ne révolte nullement la conscience catholique de l'éminent leader du Centre.

Eduard Bernstein ayant dit son fait, sinon au Saint-Père lui-même, dont il a bien voulu reconnaître les efforts pacifistes, du moins aux consciences catholiques, glisse sur le cas de la Franc-maçonnerie, ennemie indéfectible de l'Eglise, et qui, elle aussi, ce me semble, a failli à la cause internationaliste qui est dans sa charte. Pourquoi n'en fait-il pas une quatrième internationale, autonome? La franc-maçonnerie ne lui apparaît probablement, ce qu'elle est

peut-être en effet, particulièrement en Allemagne, que comme une face de la question juive. Et Bernstein de passer au judaïsme : l'Internationale d'or.

Le judaïsme a été souvent désigné, par ses ennemis, comme une sorte de franc-maçonnerie internationale. On lui attribuait un cosmopolitisme plus accentué que ne le peut comporter le sentiment national qui, dans chaque pays, est à la base de l'opinion civique. Mais étant donnée l'élasticité de cette expression : sentiment national, le reproche peut se changer en louange, car l'expérience a démontré assez souvent qu'un nationalisme exagéré est parfois un danger pour la nation. Comme membre ou descendant d'un peuple qui vit dispersé par le monde, tout juif devrait tenir pour son devoir, en même temps que d'être un bon citoyen du pays qu'il habite, de favoriser tout ce qui unit les nations et de combattre ce qui les peut rendre ennemies. En d'autres termes, les juifs allemands, français, anglais, etc., devraient être patriotes dans leur pays respectif, mais jamais des exaltés du nationalisme, des chauvins, des jingos, etc., ou quelque chose de semblable. En leur sang devrait couler cet européanisme que les Allemands, les Français, les Anglais, etc. n'acquièrent qu'en surmontant les préjugés nationaux. Si cette hypothèse se vérifiait, le judaïsme serait en effet une puissance pacifiste des plus importantes.

La Guerre a prouvé qu'elle était fausse, en montrant que la plupart des juifs n'avaient ni le sens ni la compréhension de cette conséquence du destin de leur peuple, le plus bel héritage, selon moi. La preuve symbolique s'en trouve presque dans le fait que l'auteur de ce poème guerrier qui, de la manière la plus grossière, fait appel aux instincts de la foule irréfléchie contre un autre peuple, je veux parler du chant de haine de M. Ernst Lissauer, est un juif... M. Lissauer a mis en vers ce que les organes de la presse du monde judéo-allemand débitaient autour de lui. Bien que, la guerre devenue inévitable, tout du point de vue du judaïsme parlait pour que le meilleur de sa force fût dirigé contre la Russie czariste, la plus grande partie du judaïsme allemand rivalisa avec les Vieux-Allemands antisémites pour déclarer l'Angleterre le premier ennemi à anéantir. Dans une feuille très répandue, dont le propriétaire, l'administrateur et le rédacteur-en-chef sont juifs, la grande puissance de l'Europe qui est la plus avancée en libéralisme fut littéralement accusée de trahison au germanisme, à la cause germanique. On y parlait presque sans arrêt de la science allemande, du savoir allemand et de la culture allemande, comme si la science, le savoir et la culture étaient les particularités de telle nation exclusivement, et non le bien commun à toute l'humanité cultivée, l'héritage et l'œuvre de peuples parlant des langues différentes. Les juifs, dans les restaurants et les cafés, rivalisaient sans cesse avec les Vieux-Allemands pour chanter ce qui, pendant tant d'années, fut le chant d'union des antisémites : le *Deutschland ueber Alles*...

Ils se tiennent pour obligés de ne le céder à personne sur le terrain du nationalisme. Ils sont, si l'on peut s'exprimer ainsi, entièrement désinternationalisés, et, par suite, éteints comme élément particulier de pacifisme...

Si l'on parle du judaïsme et de son rôle en face des mouvements natio-

naux contemporains, il est inévitable de parler de la finance juive, qui fut très souvent représentée pour une puissance, sinon directement nuisible, du moins peu sûre à l'endroit de ces mouvements, alors que ses thuriféraires la montraient volontiers comme tout particulièrement efficace pour la paix du monde, et, conséquemment, adversaire de tout nationalisme agressif. On sait l'anecdote qui courut en son temps sur la maison Rothschild, à savoir que la femme du vieux Mayer Anselm Rothschild aurait dit : « Il n'y aura pas de guerre, mon mari ne le permettra pas. » Le « sans-patrie » de la finance ne semblait se prouver mieux que par le fait de la maison Rothschild ayant des succursales dans toutes les capitales des grandes puissances d'Europe, fondées et continuées par les descendants de Mayer Anselm lesquels, l'Allemand à Francfort, l'Anglais à Londres, le Français à Paris, l'Autrichien à Vienne, jouissent des droits civiques. Eût-on pu attendre de ces gens un sentiment national particulier pour le pays dans lequel, les raisons d'affaires agissant, ils se sont implantés? Dans la mesure où ils ne se sentaient pas spécifiquement juifs, les Rothschild devaient, s'imaginait-on, penser et sentir partout en internationalistes.

Bernstein ne nie pas qu'il ait pu en être ainsi au temps de Mayer Anselm, mais il avance que, sur ce point, la mentalité et la sensibilité juives sont devenues autres, maintenant surtout que les passions nationales ont pénétré plus profondément dans les individus.

Les puissances financières ne se développent pas dans le sens de l'internationalisation de la finance, mais marchent de plus en plus vers sa nationalisation. Les grandes maisons financières qui appartenaient à des personnes ou à des familles font place à des institutions financières montées en sociétés par actions et aux grandes banques d'escompte et d'industrie. Mais ces établissements, justement à cause de leur caractère collectiviste présenté sous la forme de la « démocratisation par l'action », se sont ancrées aux tendances nationalistes. Les considérations cosmopolites qu'on eût pu supposer chez les Rothschild, nul ne les supposera chez la direction et le Conseil de surveillance de la Deutsche Bank, et ce qui, sous ce rapport, était possible de la part des chefs des maisons Mendelssohn ou Bleichröder, devient simplement une impossibilité de la part de la Direction et du Conseil de surveillance de la Dresdener Bank ou de la Berliner Diskonto-Gesellschaft. Certes, l'argent ou le capital, en tant que matière, est sans patrie, mais le financier sans patrie est une abstraction spéculative. Dans la réalité, le financier — quelques originaux mis à part — est un homme en chair et en os qui a ses préférences, ses aversions, ses préjugés et des vues de parti comme les autres hommes. Les préférences personnelles, qui chez quelques-uns peuvent occasionnellement s'appeler des opinions cosmopolites, disparaissent dans la réunion des Directeurs et des Conseils de surveillance des établissements financiers au profit de l'opinion commune à la majorité des membres. Et, en ce qui concerne notre sujet, ce qui prévaudra dans toutes les décisions à prendre qui empiètent sur le domaine de la politique, c'est la conscience que, derrière l'établissement financier, existe une foule d'actionnaires qui, pour la plus grande partie, appartiennent à une même nationalité, qui est celle même du Conseil. Ceci est encore plus accentué dans les grandes banques qui poursuivent l'acquisition de con-

cessions et l'achat ou le fermage de territoires à l'étranger, ce pour quoi elles réclament plus ou moins l'assistance de leur gouvernement. Pour ce motif et pour d'autres, le capital financier se montre, dans la plupart des cas, le contraire d'une puissance cosmopolite au point de vue politique, c'est-à-dire devient le sol nourricier d'un nationalisme très marqué.

Il ne faut pas se hâter de conclure à un enthousiasme de ces banques pour la guerre. Mais elles ne sont point non plus des garants de paix sur qui fonder quelque espoir. *La Nation* (1) n'a pas tort d'insister sur ce que, si, en 1911, la finance allemande s'est déclarée contre une guerre à cause du Maroc, elle n'a jamais protesté contre la politique marocaine qui, à plusieurs reprises, fit de la guerre une réalité possible...

L'action pacifiste de la finance allemande en 1911 n'avait pas pour cause primordiale une opposition philanthropique ou cosmopolite contre la guerre, mais le simple fait qu'à cette époque elle se trouvait encore en dettes vis-à-vis de la France et que la réserve d'or de la Banque de l'Empire était fort précaire. A peine surmontée la crise du Maroc, la finance allemande, la Banque de l'Empire en tête, se mit à l'œuvre pour renverser cet obstacle. Le succès de ce plan, exécuté avec une circonspection indiscutable, fut tel qu'en l'été 1914 la finance allemande n'a point fait la moindre tentative pour empêcher la guerre.

Puis, entre temps, la convention passée entre les groupes financiers allemands et français, dont le nom eût dû être « Confrérie pour l'exploitation du Maroc », s'en était allée en fumée...

L'influence de la finance sur l'opinion de la Bourgeoisie qui, comme voix de la nation, est aujourd'hui prépondérante dans les moments décisifs, a été, par suite de ladite démocratisation de la finance par l'action, poussée à une hauteur inconnue jusqu'ici. Grâce au grand nombre de leurs succursales et à une armée d'employés dépassant déjà en certains cas la force d'un corps d'armée, les établissements financiers modernes disposent d'un organisme pour former l'opinion, que les époques précédentes ne connurent pas...

Il est possible que les financiers ne désirent pas la guerre, mais comme ils ont besoin, pour leur objectif d'expansion, qu'une diplomatie énergique intervienne, ils sont de ce fait les protagonistes de cette course aux armements qui, presque automatiquement, a amené la guerre mondiale. Le premier pas pour une paix durable serait « l'effondrement de la théorie et de la mise en pratique de cette nationalisation de l'argent (2) ».

Cette conclusion ne touche que le côté économique de la question, laquelle reste sans être résolue. Mais pour ce qui a trait à l'économie, elle mérite la plus grande attention. Celui qui suit la littérature actuelle de l'impérialisme belliqueux trouve cet impérialisme toujours intimement lié au protectionnisme, et sa puissante influence intellectuelle sur la pensée en Europe, forte de ce que seule une petite minorité de penseurs politiques, connaît la vraie et conséquente doctrine du libre-échange et en sait apprécier la portée dans les relations entre les peuples. Là où l'on ne sacrifie pas tout net au protectionnisme, on se contente aujourd'hui d'un éclectisme politico-com-

(1) Périodique anglais.
(2) Citation de *la Nation*.

mercial qui demeure sans valeur en face de tout fondement théorétique et conséquemment aussi en face des arguments impérialistes. Et voilà comment il put arriver qu'à une époque où les rapports commerciaux entre les nations est plus développé que jamais, une guerre mondiale fait rage, conduite avec un déploiement de haines que ne connut aucun des siècles passés, alors que les relations intimes entre peuples n'existaient pour ainsi dire pas.

Mais Bernstein ne désespère pas. La Paix est une nécessité dont les peuples continueront à poursuivre la réalisation.

L'histoire de la culture ne connaît pas de développement en ligne droite... A toutes époques il y eut des épidémies intellectuelles qui troublèrent la grande majorité des esprits, leur plaçant en fausse lumière la question de leurs conditions de vie. Mais ces épidémies passèrent, laissant derrière elles des désillusions et des pertes, mais aussi de nouvelles notions. Après avoir vu sur quels éléments nous ne devions pas compter, nous dirigerons nos efforts avec une concentration d'autant plus grande du côté où sont les conditions d'un résultat stable. Et ces éléments et ces sphères de travail ne manquent pas. La guerre a dispersé beaucoup de déchets, mais elle a par contre réuni tout ce qui est resté intact. Beaucoup de ceux-là qui, tenant d'autres forces pour de plus puissants garants de paix, prisaient médiocrement le mouvement pacifiste, reconnaissent maintenant la nécessité d'une agitation qui portera, spécialement et systématiquement, sur le conditionnement et les dispositions à prendre pour offrir aux peuples la garantie la plus sûre possible contre le retour des événements qui, aujourd'hui, sapent leur bien-être et nuisent à la Culture. Et celui-là seul doute que le mouvement pacifiste gagnera des partisans nouveaux et enthousiastes dans tous les rangs de la société, qui ne sait pas lire les signes du temps.

Pour Eduard Bernstein, cette guerre, qui fait que beaucoup jugent l'humanité en régression, serait un recul pour mieux avancer. Puissions-nous, la paix conclue, rester longtemps sans que ce recul utile nous devienne nécessaire !

PAUL MORISSE.

§

Balkans.

On négocie avec ardeur dans les Balkans. Durant le mois écoulé il y eut maint échange de vues, de propositions, d'expressions d'amitié ou de froideur entre les puissances belligérantes et les gouvernements de la péninsule orientale. Bucarest et Sofia furent les deux places fortes que les diplomates des deux groupes adverses essayèrent vainement d'enlever. Vu la situation anormale créée par la maladie du roi, Athènes pendant cette dernière période fut reléguée au second plan. En attendant la convocation de la nouvelle chambre et le retour au pouvoir de M. Venizelos, la Quadruple Entente a préféré suspendre toute action diplomatique.

Autant donc en Roumanie qu'en Bulgarie les deux diplomaties ennemies déployèrent, chacune à sa façon, toute leur énergie ; et il est à noter que si les Austro-Allemands portèrent leur plus grand effort sur Bucarest, par contre c'est surtout sur Sofia que les Alliés, sans négliger pour cela la capitale roumaine, jugèrent bon de concentrer leur attention. Le flirt diplomatique étant sensiblement de même nature que l'autre, on est tenté de conjecturer que l'Austro-Allemagne sent que la Roumanie est près d'échapper définitivement à son influence, tandis que les Puissances de l'Entente ne semblent pas être très sûres de l'amitié bulgare.

A Bucarest, la propagande germanique renouvelle toutes les tentatives qui échouèrent majestueusement à Rome. Elle essaye de corrompre les journaux, elle embauche des propagandistes besogneux qui s'engagent à pérorer dans les cafés ou les brasseries en faveur d'une politique neutraliste, elle exerce sur les commerçants une forte pression par l'intermédiaire des banques austro-allemandes, elle collabore étroitement avec un nombre restreint de parlementaires. Enfin, dans le domaine strictement diplomatique, l'Allemagne adresse tour à tour à la Roumanie des offres ou des menaces. Tout récemment le chancelier de l'Empire, M. Bethmann-Hollweg, le ministre des affaires étrangères d'Allemagne, M. de Jagow, le baron Burian et le comte Tisza se réunissaient à Vienne pour étudier en commun le problème de l'attitude roumaine. M. Majoresco, ancien président du conseil de Roumanie, assistait, paraît-il, à cette conférence. En échange de sa neutralité jusqu'à la fin de la guerre, on aurait offert à la Roumanie la Bukovine et la Bessarabie. Quant à la Transylvanie, la Hongrie ne se décida qu'à accorder un simulacre d'autonomie. La conférence de Vienne eut comme principal résultat de démontrer à la Roumanie qu'une entente avantageuse avec l'Autriche devenait désormais impossible. Quelques jours plus tard, la presse austro-allemande prenait violemment à partie le gouvernement de Bucarest. « Il est grandement temps pour la Roumanie, écrivait le comte Reventlow dans la *Deutsche Tageszeitung*, de changer son attitude si elle désire garder de bonnes relations avec l'Allemagne et ses alliés. » Le publiciste pangermaniste se plaignait du fait que de grandes quantités de munitions et de vivres à destination de la Serbie passent le Danube avec le consentement de M. Bratiano, tandis que le gouvernement roumain refuse de laisser transiter les munitions que les puissances centrales voudraient expédier en Turquie. Le même jour la *Gazette de Francfort* publiait un long article intitulé : « Heure grave pour la Roumanie. » Le journal allemand n'hésitait pas à formuler cette audacieuse conclusion : « C'est maintenant notre intérêt de maintenir l'indépendance roumaine ; mais on peut entrevoir le cas qui surgira peut-être pendant les négociations pro-

chaines de paix où cet intérêt personnel de la Roumanie, vis-à-vis duquel il n'existera plus aucune obligation, devra prendre rang derrière l'intérêt beaucoup plus important des puissances centrales elles-mêmes. » Pas plus que les offres de l'Austro-Allemagne, les menaces ne réussirent pas à amener la Roumanie à composition. Bucarest refusa formellement d'autoriser le transit de munitions pour la Turquie. En guise de représailles, Vienne interdit l'exportation du sucre en Roumanie. Une tension aiguë se produisit dans les rapports des deux pays. D'ores et déjà le geste de M. Bratiano semble comporter une haute signification. La Roumanie officielle, abandonnant pour un instant son mutisme insondable, fit comprendre aux Austro-Allemands qu'elle ne saurait souhaiter une victoire des empires du centre pas plus à Gallipoli que sur les autres champs de bataille.

A Sofia ce furent surtout les diplomates alliés qui multiplièrent les démarches et, à en croire le *Journal de Genève* (6 juillet 1915), le gouvernement Radoslavof avait obtenu la promesse que la Thrace avec Andrinople, jusqu'à la ligne Enos-Mydia, ferait retour aux Bulgares — que Cavalla et son hinterland seraient repris à la Grèce — que « les vaincus de l'attaque brusquée » recevraient les districts de la Macédoine attribués aux Serbes, par le traité de Bucarest. Malgré l'insistance du cabinet de Sofia pour que la Bulgarie occupât immédiatement la Macédoine serbe, tout laissait prévoir que l'armée du roi Ferdinand combattrait bientôt aux côtés des alliés. C'est alors que survint la retraite russe en Galicie. Opportuniste de tempérament, le gouvernement bulgare, au lieu de prendre la décision qu'on attendait de lui, élabora le texte de contre-propositions que voici :

1° Quelles compensations les puissances promettent-elles à la Serbie, afin qu'elle cède la Macédoine à la Bulgarie?

2° Quelle est l'exacte étendue des territoires que la Serbie céderait et quelles garanties les puissances ont-elles que la Serbie tiendra réellement sa promesse de livrer la Macédoine?

3° En cas d'intervention, quelle serait la partie de la Dobroudja que la Bulgarie recevrait de la Roumanie?

4° Quelles compensations a-t-on promises à la Grèce en Asie-Mineure pour la persuader de céder Cavalla à la Bulgarie?

5° Quelle région les puissances de la Quadruplice entendent-elles par l'hinterland de Cavalla?

6° Quels sont les principes généraux qui inspireront les puissances dans la détermination des conditions de transfert des nouveaux territoires à la Bulgarie?

Ce questionnaire n'eut qu'un maigre succès auprès des gouvernements des pays alliés, qui se proposeraient, semble-t-il, de demander à leur tour à la Bulgarie dans quelles conditions elle se déciderait à intervenir.

Mais la réponse que le cabinet Radoslavof n'oserait peut-être pas donner officiellement, un correspondant occasionnel de *l'Information* n'hésita pas à la formuler assez nettement. « Le règlement de la question eût été singulièrement facilité, écrivait-il récemment, si les alliés avaient pu proclamer à l'avance la liberté des Détroits et l'internationalisation de Constantinople. » Et, sans doute, c'est là que gît la principale difficulté du problème.

Tant que Constantinople est réservé à la Russie, les Bulgares n'interviendront qu'à contre-cœur et contraints par les événements. Combien leur attitude changerait, s'ils pouvaient acquérir la certitude que la capitale turque, aussitôt délivrée par les alliés, deviendrait simplement, exclusivement, un port libre. Le nœud gordien de l'imbroglio balkanique est moins en Macédoine qu'à Constantinople même ; seule la Russie peut le défaire.

ALEXANDRE MAVROUDIS.

§

Etats-Unis.

M. Henry James, le célèbre littérateur américain, frère de feu William James, le philosophe, m'a écrit de Londres, — où il s'occupe de l'admirable service d'ambulance organisé par les Américains pour le front, — à propos de notre récent banquet à Paris des anciens élèves de l'Université de Cornell :

Je suis de plus en plus frappé par l'énorme coopération à laquelle les Alliés, avec leur cause magnifique, peuvent s'attendre de notre part ; elle semble être illimitée ; elle se manifeste dans la forme la plus complète et la plus écrasante, et je ne puis concevoir aisément que l'Amérique respire avec la France héroïque dans ce suprême effort si magnifiquement soutenu, sans qu'il en résulte une identité complète de confiance et de foi. Veuillez me considérer un avec vous dans la proportion de vos sentiments pour notre grande cause, et si je proposais un toast en l'honneur de cette occasion propice, je dirais : « Je bois à l'inspirant idéal dont s'inspirent nos efforts américains, se ralliant à la cause de la civilisation menacée comme elle ne l'a encore jamais été ; que son ombre ne diminue point ! » En ce moment, nous buvons principalement de la limonade de ce côté de la Manche. Mais j'aurais été heureux de boire avec vous, si j'avais pu être présent, un verre du plus beau et du plus fort vin de la France généreuse pour exprimer notre immense sympathie.

Un des beaux-frères du savant Dr. Abraham Jacobi, qui est né en Westphalie, mais qui fut longtemps professeur à l'école de médecine de l'université de Columbia, à New-York, m'écrit de cette ville :

Dr. Jacobi, un des rares survivant de 1848, c'est-à-dire de ceux qui prirent part au mouvement révolutionnaire qui éclata à ce moment-là en

Allemagne, et un des amis les plus intimes de Carl Schurz dans ce pays-ci est hautement anti-allemand, ou, plutôt, anti-prussien. Il déclare que Carl Schurz et lui et ses autres camarades de lutte combattaient le militarisme prussien en 1848 et qu'il n'y a pas lieu de l'approuver aujourd'hui. Il croit que la domination de l'Europe par des idées prussiennes serait un malheur pour le monde entier.

M. James Truslow Adams, le littérateur américain, un des plus anciens abonnés du *Mercure*, m'envoie ces lignes de Long Island :

Enfant, j'ai vécu à Paris, et une de mes tantes anglaises a neuf neveux dans l'armée anglaise, ce qui fait que la guerre me touche de plus près que la plupart de mes compatriotes. Pour moi, l'Allemagne semble avoir été atteinte de folie, et si je croyais que notre intervention pourrait hâter le dénoûment, je me réjouirais de voir les Etats-Unis se joindre aux Alliés, car cette guerre est aussi la nôtre. J'incline à croire, toutefois, que notre neutralité, nous permettant de négocier des prêts et de fabriquer des armes, est peut-être plus avantageuse aux Alliés que le nombre d'hommes que nous pourrions leur envoyer. Je suis persuadé de la victoire des Alliés sans que nous y participions ouvertement en combattants. Nos cœurs sont certainement avec eux. Il est inutile de dire avec quel intérêt et quelle profonde sympathie le noble et héroïque effort de la France depuis le début de la guerre est suivi par tous les Américains, à l'exception de la bruyante faction germano-américaine et de quelques Irlandais. Du succès définitif, nous ne doutons pas un instant. Je n'ai jamais vu l'opinion publique s'unir si rapidement et être aussi unanime sur un sujet. Parmi toutes mes connaissances, parmi toutes les personnes que j'ai rencontrées en voyageant l'hiver dernier dans ce pays, je n'en ai trouvé littéralement qu'une qui n'était pas fortement pour les Alliés. La campagne énergique, trop énergique, mal avisée et sans tact, entreprise par les Allemands et les Germano-Américains afin de changer l'opinion publique a complètement échoué ; plus que cela, elle nous a convaincus plus fortement encore qu'auparavant que nos opinions étaient les vraies. Nos cœurs ont toujours battu pour la France et l'Angleterre. L'invasion de la Belgique enflamma nos émotions, et à mesure que le temps s'écoule il devient de plus en plus clair à notre esprit que l'issue de cette lutte sera parmi les événements les plus mémorables de l'histoire et aussi que la cause des Alliés est la cause de la civilisation même. Les efforts frigides de neutralité de notre gouvernement ne représentent en aucune façon l'ardente sympathie d'au moins 80.000.000 de nos compatriotes.

M. Huntington Jacobs est un jeune étudiant de l'université de Harvard, qui ne recevra son diplôme de bachelier qu'au mois de juin prochain. Dernièrement, il écrivit une poésie intitulée *Gott mit uns*. Deux de ses professeurs jugèrent que ces vers étaient ceux qui méritaient le prix offert aux étudiants, par leur journal, pour la meilleure poésie sur la guerre. Un des professeurs de ce jury, soit dit en passant, était M. Bliss Perry, qui professa à la Sorbonne il y a quelques années. Mais lorsque le Professeur Kuno Meyer, qui occupe la chaire

de celtique à l'université de Berlin et qui aurait été le « professeur d'échange » l'an prochain à Harvard, lut ces vers et apprit que ses futurs collègues avaient octroyé le prix à leur auteur, il déclina de se présenter comme candidat au fauteuil de Cambridge. Ici se trouvent librement traduit en français les vers que M. Jacobs m'envoie :

Sans doute *vous* êtes le peuple ; le feu de la sagesse jaillit de *vos* canons, et seulement des vôtres. Dieu demande *vos* lances ensanglantées pour soutenir son trône et *vos* torches joyeuses pour proclamer sa gloire. Sans doute *vous* êtes le peuple; et sans honte vos capitaines mutilent la pierre sculptée, imprégnée du labeur, du sang et de la vie des masses pieuses, qui annonce son nom. Sans doute *vous* êtes le peuple ; et pour vous montrer gardien des vertus et des traditions, vous sacrifiez la vérité et, la plongeant dans le sang, l'offrez sur l'autel du prince de la paix. Mais nous qu'enveloppent les ténèbres nous ne cessons de crier : « C'est l'Antechrist et non pas Dieu que vous servez ! »

THÉODORE STANTON.

§

Italïe.

L'Italie a sur les alliés le grand avantage d'être entrée dans la lutte avec une préparation matérielle et morale suffisante, en sachant à quoi elle s'exposait. De tous les belligérants, l'Allemagne seule jusqu'ici avait joui de ce privilège, car aucune des autres puissances n'avait la guerre comme préoccupation dominante, même en temps de paix; dans aucune des autres nations, le militaire n'avait aussi manifestement le pas sur le civil.

Ce n'est pas sans un certain sentiment de fierté que Giuseppe Prezzolini écrivait récemment dans *la Voce* : « Nous allons à la guerre par une détermination de notre volonté, après discussion, avec une vision parfaite de la gravité de la tâche et des difficultés qu'elle offre. Pour les autres, la guerre a été une guerre d'instinct, de défense, d'impulsion; pour nous, c'est une guerre de raison et de foi. » Et ceci est exact, si, bien entendu, l'on parle d'une minorité agissante et non de l'ensemble de la nation.

Grâce à cette longue préparation, la vie italienne a conservé à peu près sa physionomie habituelle : point de stupeur, point d'égarement, point d'interruption brusque de l'activité normale, point de moratorium généralisé paralysant tout l'organisme social. L'activité intellectuelle persiste aussi ; les revues paraissent ; on y trouve beaucoup moins de rhétorique qu'on ne pourrait le supposer en pareille circonstance, beaucoup moins, à coup sûr, que lors de la guerre de Tripolitaine, où l'effort réel était plus faible, la cause moins idéalisable, les paroles en désaccord plus flagrant avec les faits. En revanche, l'esprit critique s'y manifeste en des articles témoignant d'une connaissance approfondie des questions traitées.

On a vu même dans ces derniers mois naître des publications nouvelles. *La Voce*, la vaillante revue littéraire florentine, fondée par Prezzolini, l'organe de l'une des fractions les plus actives et les plus originales de la jeune génération, s'est dédoublée récemment et publie à Rome une édition politique dont j'ai sous les yeux les premiers numéros. Son programme assez élémentaire prône une régime démocratique allié à un « libérisme » économique et préconise une purification des milieux politiques dont l'atmosphère morale est très corrompue depuis que l'influence de Giolitti y prédomine.

En ce qui concerne la politique extérieure, *la Voce* se préoccupe surtout de créer un courant d'opinion en faveur d'une alliance durable entre l'Italie et la Grande-Bretagne : l'intérêt commun de ces deux nations est de s'opposer à ce qu'un état prenne sur les autres une hégémonie politique en Europe, de faire de la Méditerranée et de l'Adriatique des mers librement ouvertes aux navires de tout pavillon, d'assurer enfin la réalisation de la volonté des populations des contrées en litige, dans la constitution des nouveaux états ou l'attribution de certaines provinces à tel ou tel état existant.

De là, la fondation, sous les auspices de *la Voce*, d'une ligue de représentants de la culture anglaise et de la culture italienne décidés à lutter dès maintenant pour l'arbitrage international, la réduction des armements et le libre échange.

Ce rapprochement italo-anglais, que j'ai vu préconiser dans plus d'une revue de la péninsule, témoigne de la netteté de vision des Italiens. Il est certain que l'antagonisme entre l'Angleterre et l'Allemagne domine le conflit actuel. La question en jeu depuis quelques années est l'hégémonie de l'une de ces deux puissances en Europe, si, par hégémonie, l'on n'entend pas exclusivement une hégémonie politique au sens littéral du mot, mais une situation privilégiée au point de vue économique et une influence prépondérante dans l'ensemble de la vie sociale. Dès que les autres nations ont constaté qu'une neutralité complète serait impossible, ou serait nuisible à leurs propres intérêts, elles ont été nécessairement attirées dans l'orbite d'une de ces deux puissances. Il est naturel que la France et l'Italie aient fait leur choix dans le même sens, et, si tant est que le choix soit indispensable, aucun homme épris de liberté et considérant l'autonomie de l'individu comme la base de toute entente loyale n'hésitera un instant entre le parti des Anglais et celui des Allemands.

Un article de Giulio Provenzal, dans le premier numéro de l'édition politique de *la Voce* précise les nouveaux rapports de l'Italie avec la France. Si l'Italie avait fait alliance avec l'Allemagne et l'Autriche en dépit des sympathies naturelles de son peuple, c'était

notamment à cause de l'hostilité et de la méfiance qu'elle avait rencontrées de la part des gouvernants français tant en 1867, quand l'Empire était venu au secours du pape pour empêcher que l'unité italienne s'achevât, qu'en 1870-71, quand Garibaldi, accouru à l'aide de la jeune république, fut reçu comme l'on sait. Une certaine rivalité et une certaine méfiance n'avaient cessé de régner depuis lors entre les deux états et, qui pis est, entre les deux peuples. Il est à espérer que le rapprochement actuel effacera tout ressentiment. Les Italiens ne songent nullement à réclamer des territoires ou à demander la revision des faits accomplis. Mais ils désirent que leurs concitoyens soient traités avec justice en France et dans les colonies françaises et que leurs ouvriers jouissent de la protection des lois à l'égal des ouvriers français. On sait qu'en Tunisie la colonie italienne, qui est très nombreuse, s'est trouvée jusqu'ici dans une situation légale tout à fait désavantageuse : les Italiens ne peuvent fonder de nouvelles écoles, ni même développer celles qu'ils y possèdent, et la France n'a point étendu à la Tunisie sa législation protectrice du travail, vu que les Français qui y résident sont surtout des propriétaires ou des employés, tandis que la population ouvrière est italienne ou indigène.

Rien n'est plus juste que de telles revendications. D'autres vœux de l'Italie traduits par M. Provenzal ont trait à l'expansion coloniale. Les Italiens voudraient avoir les mains libres du côté de l'Abyssinie et profiter des avantages que les Abyssins ont concédés à l'Angleterre et à la France en haine de l'Italie (il s'agit notamment du chemin de fer de Djibouti à Addis Abela). Devenue grande puissance européenne, l'Italie aspire à posséder un empire colonial comme les autres : rien de plus naturel. Mais je ne puis m'empêcher de remarquer que les démocrates de tous pays oublient bien facilement leur principe de respecter la volonté des populations, dès qu'ils passent d'Europe en Afrique.

La Voce a consacré à Giolitti un numéro spécial qui s'inspire des idées de purification des milieux politiques auxquelles je faisais allusion tantôt. Les divers collaborateurs de la revue y exposent d'une façon très brillante les caractères de la politique giolittienne et la crise suprême qui a amené la chute définitive de l'homme néfaste. J'ai expliqué moi-même dans le dernier numéro du *Mercure* la signification et la portée de cette crise. Une phrase lapidaire qui suit un article de Prezzolini en caractérise ainsi le dernier acte :

Le vote par lequel la majorité acceptera la guerre sera la dernière abjection par laquelle Montecitorio se supprimera lui-même devant le pays. Assez vils pour ne pas vouloir la guerre, ils seront plus vils encore de l'accepter sans la vouloir.

Traitant des *Idées économiques de Giolitti*, A. Canaletti Gaudenti dit avec beaucoup de justesse :

Il est impossible de parler des idées économiques et sociales d'un homme qui n'a jamais eu aucun principe et qui a subordonné toutes ses actions à des fins exclusivement parlementaires.

En effet, si l'on veut étudier la vie politique italienne de ces trente dernières années, on n'y trouvera jamais une idée suivie, un principe général et constant professé par M. Giolitti. Convaincu que les idées ont pour le parlement et pour les masses une faible importance, il ne s'est jamais préoccupé d'élaborer de véritables programmes économiques et financiers, il n'a jamais exposé d'idées générales, il a toujours cherché à envelopper d'une atmosphère de quiétisme et d'indifférence les plus graves problèmes contemporains, qui ont été considérés par lui avec un simplisme inqualifiable.

Non moins véridique est cette affirmation de Nicolo Fancello dans son article *l'Idéal contre le Ventre :*

Quand on lira l'histoire des années qui en Italie ont précédé la crise morale et politique actuelle, on découvrira, dans tous les camps politiques et sociaux, l'œuvre de diverses élites désireuses d'améliorer l'Italie et l'on constatera que toutes ces élites, conservatrices ou démocrates ou révolutionnaires, se sont heurtées à l'obstacle des multiples égoïsmes coordonnés en une seule immoralité triomphante : le giolittisme.

C'est à peu près ce que j'ai écrit moi-même ici lors de la guerre de Tripolitaine. Aujourd'hui encore ces égoïsmes se manifestent dans la conduite de beaucoup de gens riches qui ne donnent rien ou ne donnent que des sommes dérisoires pour soutenir l'effort de la nation en guerre ou pour soulager les infortunes et les détresses résultant de la situation actuelle. Le fait a été dénoncé à l'indignation publique non seulement par les journaux avancés, mais même par des organes connus pour leurs tendances conservatrices comme le *Marzocco*.

D'ailleurs ce phénomène n'est pas spécial à l'Italie. M. Ribot l'a dénoncé ici même du haut de la tribune. Il a stigmatisé les gens qui, au lieu de prêter le concours de leur fortune au gouvernement qui défend leur patrie envahie, réservent leur argent pour des placements plus avantageux, escomptant ainsi la ruine commune pour accroître leurs richesses. Le capital n'est pas désintéressé, loin de là ! Il faut le solliciter par l'appât des gros bénéfices. Etudiant le *Mécanisme de l'Emprunt anglais* dans le *Corriere della Sera* du 8 juillet, Luigi Einaudi écrit ingénument :

L'emprunt constitue pour les Anglais une occasion magnifique, qui ne s'était pas représentée depuis les guerres napoléoniennes, de placer leurs épargnes à un taux élevé.

Mais j'ai lu naguère dans un journal financier, *Il Commercio dell'Italia centrale*, un aveu plus explicite :

Cette guerre se présente à certains égards sous l'aspect d'une immense lutte du capitalisme qui, par suite de la concurrence industrielle effrénée entre les deux nations (l'Allemagne et l'Angleterre) aspirant à la conquête du marché mondial, a vu tout le système actuel de l'économie générale, et spécifiquement de la production et de l'échange, compromis par la diminution incessante du taux de l'intérêt.

Il fallait donc arrêter l'inévitable catastrophe et la guerre fut, est et sera toujours le moyen le plus puissant pour ramener les profits et les intérêts du capital à un niveau tel que le placement en soit rémunérateur.

Est-ce donc là l'essence du conflit? Et la lutte pour la démocratie n'y joue-t-elle point le rôle qu'on lui attribue souvent de notre côté ? C'est à cette dernière question que répond dans *la Riforma sociale* Robert Michels en montrant de combien d'interprétations différentes est susceptible le mot démocratie : si l'on considère la participation directe de la masse au Gouvernement de l'Etat, la France et l'Angleterre sont plus démocratiques que l'Allemagne, et celle-ci l'est plus que la Russie ; en revanche, il y a plus d'esprit démocratique chez le peuple russe que chez le peuple allemand, tandis que si l'on se place au point de vue du développement de la législation sociale l'Allemagne apparaît comme le pays le plus démocratique d'Europe. Les Allemands, en se battant contre les Russes, croient lutter au nom de la démocratie. Français et Anglais ont la même conviction quand ils combattent l'Allemagne. Et tous ont tort, car la démocratie n'a rien à faire dans le conflit. Mais comme elle est la déesse de tous les peuples, tous prétendent l'avoir de leur côté.

Ce n'est guère qu'à des esprits internationaux par nature et restés tels grâce aux circonstances favorables, à des humanistes comme on disait autrefois (aujourd'hui il sont si rares qu'ils n'ont plus de nom), qu'il est donné de s'élever ainsi au-dessus de la mêlée et de voir les combattants s'entre-déchirer en invoquant dans leur cœur le même dieu et en croyant sincèrement les uns et les autres lutter pour la justice et pour la liberté.

Mais cette conscience claire de la vanité des choses humaines ne peut exister chez ceux qui sont engagés dans la lutte. Pour eux, l'action dans ce qu'elle a d'actuel et d'immédiat les intéresse par-dessus tout : ce sont les impressions vécues qui les remuent et les passionnent. Ces impressions, ils les retrouveront dans toute leur intensité dans les *Scènes de la Grande Guerre vues par Luigi Barzini*. Le premier volume de ce recueil des correspondances envoyées par l'excellent écrivain au *Corriere della Sera* vient de paraître chez l'éditeur Treves à Milan. Il nous intéresse spécialement, car il concerne le front occidental pendant les trois premiers mois de la guerre.

J'ai déjà dit les incomparables qualités d'observateur et de narra-

teur de M. Barzini (1). Parmi les nombreux récits de guerre publiés jusqu'ici je n'en connais aucun qui approche par la puissance d'évocation, par l'intensité du sentiment, par la beauté et la grandeur de la vision, des pages où l'auteur décrit les champs de bataille de la Marne au lendemain de la lutte ou la retraite de l'armée belge après la prise d'Anvers. Dans tout le volume je n'ai pas découvert une seule exagération, une seule phrase vide, une seule fausse note. Par le temps qui court, c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un auteur. Mais je n'insiste point ; l'ouvrage sera traduit et le public français en jugera bientôt par lui-même.

JACQUES MESNIL.

§

Suisse.

Nous vivons actuellement, en Suisse, en pleine illégalité. Telle est la triste constatation qu'en face de la mainmise des autorités fédérales sur les libertés publiques nous sommes bien obligés de faire. Et ce qu'il y a de plus effarant, c'est qu'on l'avoue, à Berne, qu'on le dit, qu'on le proclame en plein Conseil National. Il est vrai que l'on use pour cela d'un euphénisme délicieux : être « en marge de la constitution ».

C'est à propos du débat sur la censure que ce cynique aveu s'est fait jour. La commission de gestion, par l'organe de son rapporteur, M. Ed. Secretan, député de Vaud, ayant tenu à faire remarquer que l'institution de la censure n'avait aucune base constitutionnelle, M. Hoffmann, chef du département politique, ancien président de la Confédération, a excipé, pour en justifier la résurrection, au bout de près d'un siècle de liberté de la presse, des pleins pouvoirs accordés par les Chambres au début d'août au Conseil fédéral. « En l'instituant, a-t-il dit, notre but a été d'éviter une scission intérieure. » Nous craignons, au contraire, que par cette mesure anti-constitutionnelle le Conseil fédéral n'en ait aggravé le danger. Et le lendemain, répondant à M. Sigg, député de Genève, qui l'entreprenait sur le même sujet, M. Hoffmann prononçait sa mémorable phrase, digne de rester dans les annales de notre pays : « Cette institution a été créée *en marge de la constitution*, en vertu des pleins pouvoirs du Conseil fédéral. » Il ajoutait même que dans cette fameuse marge il y avait bien d'autres violations que celle de la liberté de la presse : « Il est bien d'autres dispositions constitutionnelles auxquelles nous avons porté atteinte, ainsi l'article 31 sur la liberté de commerce. Mais si nous l'avions observée, nous serions morts de faim ! » On ne peut être plus franc. M. Hoffmann a repris carrément à son compte la doctrine du *Not kennt kein Gebot* du chancelier Bethmann-Holweg.

(1) *Mercure de France*, 1er juin, p. 384.

Je ne sais si nous serions morts de faim si nous n'avions pas violé l'article 31 de notre constitution, mais je sais bien que nous risquons de mourir moralement et politiquement par la violation de l'article 55 sur la liberté de la presse. Autrefois nos aïeux ne craignaient pas de mourir pour la liberté. Nous avons changé tout cela. Aujourd'hui, c'est la liberté que nous préférons tuer.

On voit que c'est par les pleins pouvoirs à lui conférés que le Conseil fédéral entend se couvrir de toutes ses illégalités devant les Chambres et devant le pays. Les Chambres se sont démunies : elles n'ont plus rien à dire. Mais le pays ?

L'attribution de pleins pouvoirs au Conseil fédéral a été l'erreur initiale, la première illégalité. En effet, l'Assemblée n'avait pas le droit de conférer des pleins pouvoirs au Conseil. Nulle part pareille délégation n'est prévue dans la constitution. Il existe bien un article (le 8e) donnant à la Confédération le droit de déclarer la guerre, mais cet article, non plus que le 85e, qui le complète, ne prévoit nullement l'établissement d'un régime spécial en temps de guerre, à plus forte raison alors que la guerre n'a pas été déclarée et que nous sommes en temps de paix.

Mais à supposer que la délégation fût possible, encore l'Assemblée ne pouvait-elle déléguer que les pouvoirs dont elle dispose elle-même, et point du tout des « pleins pouvoirs ». Quels sont ces pouvoirs ? Ils sont énumérés tout au long et encore non sous le nom de « pouvoirs », mais sous celui d' « affaires de la compétence des deux conseils » (Conseil National et Conseil des Etats, formant ensemble l'Assemblée fédérale), dans l'art. 85. Les voici, pour ce qui concerne ceux qui intéressent la situation actuelle :

6. Les mesures pour la sûreté extérieure ainsi que pour le maintien de l'indépendance et de la neutralité de la Suisse; les déclarations de guerre et la conclusion de la paix.

7. La garantie des constitutions et du territoire des cantons; l'intervention par suite de cette garantie; les mesures pour la sûreté intérieure de la Suisse, pour le maintien de la tranquillité et de l'ordre.

8. Les mesures pour faire respecter la constitution fédérale et assurer la garantie des constitutions cantonales, ainsi que celles qui ont pour but d'obtenir l'accomplissement des devoirs fédéraux.

9. Le droit de disposer de l'armée fédérale.

Tous ces « pouvoirs », comme on le voit et comme il va de soi, sont inclus dans les limites expresses de la constitution fédérale et des constitutions cantonales et ont pour but essentiel et supérieur de les faire respecter. Il est donc absolument scandaleux, fantastique et, disons le mot, criminel que leur transmission au Conseil fédéral ait pour résultat la violation de ces mêmes constitutions dont ils sont les gardiens.

L'Assemblée fédérale, du moins dans sa partie romande, car sa partie alémanique est apparemment prête à toutes les violations, l'Assemblée a donc été jouée. C'est ce qu'a très bien vu le colonel Secretan, lorsque, rappelant dans son rapport les termes exacts de l'arrêté fédéral sur les pleins pouvoirs, il a fait entendre que, dans l'esprit de l'Assemblée, ces pleins pouvoirs n'avaient pu être remis au Conseil que pour être exercés dans les limites de la constitution fédérale.

Et quand, à la théorie germanique exposée par M. Hoffmann prétendant que tout citoyen, jusque dans l'expression personnelle de ses sympathies, devait être lié par la neutralité officielle de l'Etat, un autre député romand, M. Gustave Ador, a répondu que la notion de la subordination absolue de l'individu à l'Etat n'entrerait jamais dans la tête d'un Latin, il est certain que l'opinion romande tout entière, sans distinction de partis, s'est exprimée par la bouche de l'orateur genevois.

Le jour où il faudra courber la tête devant tout ce qui se passe, — s'est écrié M. Gustave Ador, en dépit des interruptions du président, qui voulait lui enlever la parole, — nous ne serons plus un peuple libre, nous ne mériterons plus d'être estimés comme tels. Sur le terrain de la liberté, vous trouverez le peuple Suisse toujours uni ; jamais lorsque vous quitterez ce terrain pour prendre des mesures contraires à l'esprit de la constitution.

Mais le Conseil fédéral, hypnotisé par la puissance allemande et son regain d'énergie en Galicie, docile aux injonctions de M. von Romberg et tout féru de ses pouvoirs dictatoriaux, continue de plus belle à violenter la constitution et à braver l'opinion romande. L'article 36 (« l'inviolabilité du secret des lettres et des télégrammes est garantie »), l'article 55 (« la liberté de la presse est garantie »), l'article 58 (« nul ne peut être distrait de son juge naturel ; en conséquence il ne pourra être établi de tribunaux extraordinaires ») ne sont plus à ses yeux que des chiffons de papier. On saisit, on interdit, on châtre, on refuse de transporter des livres et publications ; on couvre d'avertissements les journaux ; et, dans la plupart de ces matières d'ordre civil, c'est l'autorité politique et militaire qui juge, décide et sévit.

Comme il n'existait aucun texte sur lequel appuyer tout cet arbitraire, sinon le simple délit d'outrage et de diffamation, de tout temps prévu et justiciable des tribunaux ordinaires sur plainte de l'intéressé, mais absolument insuffisant en l'espèce, le Conseil fédéral vient de mettre le comble à son ingérence extra-constitutionnelle en forgeant de toutes pièces un texte pénal, promulgué par ordonnance du 2 juillet et applicable dès le 15 juillet. La disposition principale de cet arrêté punit de l'emprisonnement jusqu'à six mois ou de l'amende jusqu'à cinq mille francs, les deux peines pouvant être cumulées, « celui qui, publiquement, *avilit dans l'opinion publique*

ou livre à la haine ou au mépris, par la parole ou l'écriture, par l'image ou la représentation, un peuple, un chef d'Etat ou un gouvernement étranger ».

On a bien lu. Désormais, il suffira de dire que l'Allemagne a violé la neutralité de la Belgique ou que son armée emploie des gaz asphyxiants, imputations capables évidemment d'avilir ce pays dans l'opinion ou de le livrer à la haine ou au mépris, pour goûter des cachots de la Confédération et grossir son encaisse de formidables amendes. Il n'y a pas un numéro de journal qui ne tombe cent fois par jour sous le coup de cet arrêté digne de Venise et du Conseil des Dix. Il est inconcevable que des gens qui se prétendent de bon sens et qui ne sont pas encore enfermés au cabanon aient pu accoucher d'un décret pareil ! Comment feront-ils pour l'appliquer ? Ils se rendront odieux ou ridicules. Mais comme il est inapplicable, c'est le ridicule qui l'emportera.

D'aucuns, pleins de mansuétude et de neutralisme génuflecteur, ont voulu voir dans ce décret une amélioration de notre triste condition, par le fait que les persécutés du Saint-Office helvétique, au lieu de dépendre directement du bras séculier et de la juridiction militaire, devront être traduits, avant tout prononcé de condamnation, devant le Tribunal fédéral. Ce serait en un sens une amélioration, en effet, si les choses devaient se passer ainsi et si la juridiction du Tribunal fédéral devait remplacer les quatre censures dont nous jouissons, censure politique, censure militaire, censure du service territorial et censure de la direction des postes, qui opèrent chacune souverainement pour son compte. Mais il n'en est rien. Les censures continueront à exister et à fonctionner concurremment avec le Tribunal fédéral, comme il appert de l'art. 6 de l'arrêté, par lequel le Conseil fédéral se réserve le droit de confiscation et d'extradition, autrement dit de censure, « même s'il n'y a pas lieu à poursuite pénale ». Au lieu d'être une amélioration, le décret constitue au contraire, à notre sens, une aggravation de la situation antérieure. Je rappelais tout à l'heure Venise : il ne nous manque plus que les gueules de bronze devant le Palais fédéral pour recevoir les dénonciations anonymes. Un peu de patience, nous les verrons !

Tout cela, il faut le répéter bien haut, est profondément illégal et frise de très près le coup d'Etat. Qu'on rentre au moins dans la légalité ! Qu'il se trouve en Saisse 50. 000 citoyens pour donner leur signature en vue de faire soumettre à la votation populaire, aux termes de l'art. 121, la revision partielle de la constitution ! Puisqu'on veut violer la constitution, qu'on la viole au moins régulièrement, c'est-à-dire en la revisant. Qu'on fasse voter au peuple la suppression ou la modification des articles quotidiennement violés par le Conseil fédéral, tous ceux où figure le mot « liberté ». Je ne doute

pas que, grâce à la Suisse allemande, le Conseil fédéral n'obtienne une grosse majorité pour lui voter une nouvelle constitution selon son cœur. La Suisse romande n'aura plus ensuite qu'à se couvrir de cendres et qu'à enterrer proprement l'idéal helvétique. Mais juridiquement elle n'aura plus rien à dire. La légalité sera sauve.

Seulement, une fois la liberté proscrite, que nous restera-t-il? Nous n'avons ni race, ni langue, ni culture, ni civilisation propre à protéger, à sauvegarder. Nous n'avons que notre indépendance, nous n'avons que notre liberté, et c'est justement cela qu'on nous prend!

Il me paraît impossible, écrivait récemment M. Philippe Godet dans la *Gazette de Lausanne*, qu'un journaliste, à moins qu'il ne soit ou aveuglé ou dépourvu de sens moral, puisse satisfaire tout à la fois sa conscience et M. Hoffmann. Si, devant une action criminelle comme le viol du Luxembourg et de la Belgique, je dois chercher une périphrase pour ne pas choquer les auteurs du forfait, je demande quelle liberté me reste et en quoi il peut m'être avantageux d'être Suisse.

« En quoi peut-il nous être avantageux d'être Suisses? » C'est le mot que bien des gens, chez nous, vont être maintenant tentés de prononcer.

LOUIS DUMUR.

VARIÉTÉS

Treitschke et Nietzsche.— En juin 1871, Overbeck fit une première tentative pour mettre Nietzsche en rapport avec Treitschke. C'était vouloir rapprocher deux antipodes. Mais le professeur d'histoire de l'Eglise à l'université de Bâle, lié de longue date avec l'historien du nouvel Empire, s'était enthousiasmé pour le talent de son jeune collègue. Faire part de son admiration à Treitschke et lui demander d'ouvrir à Nietzsche les *Preussische Jahrbücher*, dont il venait de prendre la direction, c'était là une démarche assez naturelle. N'était-on pas entre professeurs, entre gens du même métier qui avaient reçu la même empreinte scolaire?

Treitschke cependant rabroua Overbeck de la plus belle façon. Que venait-on lui parler de ce jeune novateur? Nietzsche, alors âgé de vingt-six ans, n'avait encore publié que des études de philologie, travaux d'étudiant à vrai dire, estimés par les spécialistes mais qui n'intéressaient pas le grand public. Treitschke, par contre, était à l'apogée de sa gloire. En peu d'années, il avait vu se réaliser le rêve de sa première jeunesse : la mainmise de la Prusse sur l'Allemagne. Il pouvait se dire en outre que, dans le triomphe de l'idée impériale, une part importante lui revenait. Lui aussi, s'était livré à des « luttes allemandes » (1) et ce qu'il préconisait dans ses écrits, Bismarck l'avait réalisé « par le fer et par le sang ». Saxon de naissance

(1) Voir : *Zehn Jahre deutsche Kaempfe, 1865-1874 ;* Leipzig, 1874.

(il était né à Dresde en 1834), il n'avait pas craint de trahir sa patrie pour engager la Prusse, après Sadowa, à déposséder le roi de Saxe. Mais c'était un « libéral » et il faut croire que, lorsqu'il vint à Paris au mois de décembre 1864, au cours d'une tournée de conférences pour le Schleswig-Holstein (1), il fut fêté par l'opposition républicaine comme un adversaire de la tyrannie.

Après la création de l'empire, Treitschke put jouir avec insolence de son insolent triomphe. Membre du Reischstag en 1871, professeur à Berlin en 1874, jusqu'à sa mort survenue en 1896, son œuvre tout entière ne fut plus que le vaniteux étalage d'une satisfaction sans borne. Chargé de titres et de décorations, reçu à la cour, il chanta pendant plus de trente ans les louanges du bon vieux Dieu allemand, lequel avait miraculeusement favorisé les entreprises de la glorieuse dynastie des Hohenzollern.

Il est fort probable que cet excellent Overbeck, qui passait son temps à faire de l'exégèse biblique, ne comprit jamais rien à Treitschke, pas plus qu'il ne fut à même de juger la valeur de Nietzsche. C'était une de ces natures de second plan qui trouvent dans la pratique de l'amitié la principale satisfaction de la vie. Tout jeune il s'attacha à l'historien avec le même dévouement qu'il mit plus tard à veiller sur Nietzsche. Cosmopolite de famille et d'éducation, Franz Overbeck, de trois ans plus jeune que Henri de Treitschke, ne se lia avec son aîné que parce que le hasard les mit tous deux à la *Kreuzschule* de Dresde. Fils d'un père anglais et d'une mère française et catholique, mais d'un grand-père allemand, né à Pétrograd, Overbeck savait à peine l'allemand lorsqu'au printemps de 1851 il vint achever son éducation dans la capitale saxonne. Au reste, sa germanisation se fit si rapidement que huit ans plus tard, à Leipzig, alors qu'il terminait ses études, il se trouva en si parfaite communion de sentiments avec Treitschke que leurs rapports devinrent quotidiens. Ils mangeaient à la même table, ils se tutoyaient!

A ses quatre nationalités, Overbeck devait bientôt en joindre une cinquième. En 1870 il fut nommé professeur extraordinaire à Bâle. C'est là qu'il connut Nietzsche, à qui il devait vouer pendant trente ans une amitié fidèle, sinon toujours compréhensive. Intermédiaire bénévole entre son nouvel ami et l'ami des jours anciens, Overbeck fit mieux que de vouloir aider Nietzsche à se faire imprimer, il défendit encore son œuvre contre l'instinctive répugnance que manifesta Treitschke dès le premier contact intellectuel.

L'article *Musique et Tragédie*, présenté par Overbeck pour les *Preussische Jahrbücher*, n'avait pas trouvé grâce devant l'historien. C'était un fragment de *l'Origine de la Tragédie*, publiée l'année

(1) Treitschke avait choisi pour sujet de sa conférence *Washington*.

suivante. Quand Treitschke, après avoir refusé le fragment, reçut le volume, il le jugea tout simplement « répugnant ».C'est qu'il avait horreur de Schopenhauer, qui était à ce moment-là la bête noire de tous les universitaires libéraux. Considérer les Grecs comme des pessimistes, ainsi que le faisait Nietzsche, c'était en outre une opinion contraire à la doctrine officielle de l'Université.

Mais Overbeck ne se tint pas pour battu. Non content de proclamer la profonde originalité des idées exposées par son jeune collègue, il revint à la charge quand parut la première *Considération inactuelle*. On n'ignore pas que par cet opuscule Nietzsche engagea sa campagne contre la culture allemande. Pour donner une forme concrète à ses attaques, il avait fait choix d'une tête de turc, David Strauss, l'illustre auteur d'une *Vie de Jésus*, qui incarnait selon lui le type parfait du « savant barbare ». Renan s'en était déjà pris à ce personnage, mais ce fut le mérite de Nietzsche, qui était alors un jeune inconnu de vingt-sept ans, de montrer comment l'orgueilleuse et sotte vanité du succès avait oblitéré chez le médiocre petit professeur souabe, à la fois toute espèce de sens critique et toute équité dans le jugement. A plus de quarante ans d'intervalle, nous avons retrouvé dans le manifeste des intellectuels allemands l'affirmation de la même mentalité sévèrement condamnée par Nietzsche. Les David Strauss, quel que soit le nom qu'ils portent actuellement dans l'université allemande, dans les arts et dans les lettres, sont restés ce qu'ils étaient au lendemain de notre défaite de 1870. En se multipliant pour atteindre le nombre de 93, ils n'ont fait que donner un exemple renforcé de cette « grossière suffisance » que Nietzsche stigmatisait avec véhémence.

Overbeck fut assez naïf pour s'imaginer que Treitschke approuverait cette campagne. Comment lui qui, avec son illustre ami, s'était passionné pour les « luttes allemandes » avait-il pu changer au point de se faire le champion des idées de Nietzsche ? C'est que l'homme aux cinq nationalités, depuis trois ans, respirait l'air bienfaisant de Bâle, la ville de Jacob Burckhardt, la ville des recherches désintéressées qui s'était tenue à l'écart des folies du nouvel Empire. Quoi qu'il en soit, Treitschke reçut son exemplaire des *Considérations inactuelles* avec les plus chaudes recommandations d'Oberveck. La réponse de l'historien à cet envoi intempestif n'a pas encore été livrée au public, mais M. Bernoulli a fait paraître (1) une série de lettres datées de 1873 qui toutes plaident la cause de Nietzsche et s'efforcent en vain de faire revenir Treitschke a de meilleurs sentiments. Mais l'aversion était trop profondément enracinée. Au surplus, comment l'historien du nouvel Empire

(1) Carl-Albrecht Bernoulli : *Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche*, 2 vol. Iena, 1908.

n'aurait-il pas été froissé d'une opinion qu'on lui proposait naïvement de prendre à son compte. Pour lui, depuis la défaite des Français, tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes, et on osait critiquer un état de choses qui répondait parfaitement à tous ses désirs ! Bien plus, pour exprimer le mécontentement inspiré par la barbarie intellectuelle, on osait choisir David Strauss, qui, lui aussi, tandis que Bismarck préparait son œuvre, avait été un champion du germanisme. Le *satisfait* Treitschke n'admettait pas que l'on touchât au *satisfait* David Strauss.

Mais Overbeck insiste et surenchérit sur Nietzsche. « Au fond, partout où l'on regarde, chez nous en Allemagne, il n'y a qu'une chose qui soit parfaitement en état et digne de nous, c'est l'armée ; partout ailleurs je ne vois indubitablement que de la déchéance », écrit-il le 23 octobre 1873. Trietschke réplique que ce sont là des propos de Bâlois, lesquels se trouvent placés en dehors de la grande lutte politique de l'Allemagne et qui ne sauraient comprendre toute sa magnificence.

L'autre d'insister et de développer longuement les idées qui étaient certainement alors le thème quotidien des conversations qu'il tenait avec son « autre ami » :

C'est un malheur que, dans notre histoire allemande, le mouvement politique et le mouvement de la culture aient si souvent suivi des chemins différents et qu'ils aient atténué leur force dans de malheureuses discordes. ... que la dernière guerre, pour autant qu'elle n'a pas eu une influence absolument corruptrice, ait favorisé d'une façon tout à fait uni-latérale notre vie politique et notre civilisation, qu'elle se soit montrée si inféconde pour notre culture, pour le développement des formes vitales, nées des instincts les plus nobles, c'est là un des faits les plus graves de notre histoire actuelle...

En même temps qu'il présente à Treitschke ces sévères critiques, Overbeck supplie son ami de ne pas lui garder rancune et de porter remède à un état de choses qu'il déplore :

Je ne veux pas me disputer avec toi. Que mon opinion sur l'actuelle culture allemande soit exagérée, dis-le si tel est ton plaisir, bien que je puisse faire des commentaires à chacune de tes objections. Si je vois les choses trop en noir tu les vois certainement trop en rose... Si je pensais comme toi, les remèdes les plus forts me paraîtraient trop faibles pour remédier à cette situation. Qui donc, si ce n'est les plus forts, serait capable d'endiguer le flot de barbarie qui nous menace, de la seule barbarie dangereuse qu'il y ait, la *barbarie léchée*.

Avouons qu'aujourd'hui encore on ne saurait trouver expression plus juste. Mais la cause que défendait Overbeck était une cause perdue d'avance. Treitschke lui répondit en le traitant d' « ennemi de l'empire » et en l'accusant de nourrir des « sentiments anti-allemands ». Leurs relations n'en furent du reste pas troublées et dans

la suite ils se revirent à plusieurs reprises, mais leur correspondance roula dès lors sur des sujets plus académiques.

Nietzsche n'avait pas été mêlé personnellement à cette dispute. Il s'était bien gardé de solliciter l'adhésion de Treitschke, et Overbeck eut la prudence de ne pas lui montrer les lettres où il était arrangé de si belle façon. Leur amitié n'en fut point troublée. Mais un autre ami du philosophe, quelques années plus tard, faillit se fâcher, quand Nietzsche lui écrivit qu'il considérait Taine comme « le premier historien vivant ». Erwin Rhode, le philologue de Heidelberg, ne pouvait admettre que l'on manquât de patriotisme au point de ne pas réserver ce qualificatif à Treitschke.

Pourtant, chaque fois que l'auteur de *Zarathoustra* eut l'occasion de prononcer le nom de Treitschke il y ajoutait un terme méprisant : « Ces pauvres historiens, ces Sybel et ces Treitschke, et leurs grosses têtes emmitouflées », écrit-il dans *Par delà le bien et le mal* (aph. 256). Dans *Ecce homo*, le nom de Treitschke revient à trois reprises :

Il y a une façon d'écrire l'histoire pour la *Cour* et M. de Treitschke n'a pas honte (p. 153).

J'ai connu des savants qui considéraient Kant comme profond ; je crains fort qu'à la Cour de Prusse on ne tienne M. de Treitschke pour un écrivain profond (p. 157).

Et quand il parle de l'estime que lui voua le vieil hégélien Bruno Bauer, il ajoute :

Il aimait, durant les dernières années de sa vie, à s'appuyer sur moi, pour indiquer par exemple à M. de Treitschke, l'historiographe prussien, où il pourrait trouver des renseignements sur l'idée de « culture », dont il avait complètement perdu la notion (p. 99).

Malgré ces affirmations très précises, en Allemagne, comme récemment en France, on a essayé de rapprocher les deux écrivains allemands qui, dès leur premier contact, s'étaient rendu compte qu'un univers les séparait. Mœbius, en s'appuyant sur leur commune origine slave, a voulu trouver chez tous deux certains traits psychologiques qui les classent dans la même catégorie mentale. Overbeck estimait cependant que le psychiâtre s'était trompé, car, dans son exemplaire de l'ouvrage de Mœbius, *Ueber das Pathologische bei Nietzsche*, il avait ajouté en marge : « Les différences l'emportaient de beaucoup sur les ressemblances. »

Si ce témoignage ne suffit pas pour placer le pangermaniste Treitschke et le méditerranéen Nietzsche dans deux univers différents, rappelons à ceux qui, en faisant un rapprochement incongru, se sont montrés aussi *sots* que certains Allemands, l'exhortation de Nietzsche à l'Italie en 1888.

Elle ne laisse aucun doute sur les sentiments politiques du philo-

sophe : « Et j'aurais peut-être aussi un mot à dire à l'oreille de messieurs les Italiens, que j'aime autant que je... *Quousque tandem, Crispi*... Triple alliance : avec l' « Empire », un peuple intelligent ne fait jamais qu'une *mésalliance*... » (1).

HENRI ALBERT.

LA VIE ANECDOTIQUE

L'évêque de Metz et Jeanne d'Arc. — Le Agréments de la guerre en avril.

L'évêque de Metz et Jeanne d'Arc. — On n'a pas lu sans étonnement que l'évêque de Metz avait interdit dans son diocèse le culte de dulie que la béatification de Jeanne d'Arc permet de rendre à l'héroïne lorraine, dont les obus boches, destructeurs de cathédrales, n'ont pu abattre la statue qui se dresse toujours fièrement sur le parvis de Notre-Dame de Reims... Et cette information presque incroyable m'a rappelé une lointaine journée de ma vie. C'était en automne 1901. Je voyageais en Allemagne et je fus invité dans un *Rittergut* (c'est, je crois, une propriété foncière à laquelle est attaché le titre de chevalier), qui se trouve sur la rive gauche du Rhin, derrière Remagen, dans la vallée, de l'Ahr....

On m'engagea à aller visiter la belle abbaye bénédictine de Maria-Laach, située au lieu même où, selon la légende, Geneviève de Brabant vécut sauvagement dans la solitude, au bord du lac empoisonné de Maria-Laach.

Il n'y a qu'un petit nombre d'abbayes de Bénédictins en Allemagne et la plus célèbre est celle de Beuron qui, au XIX^e^ siècle, essaya d'imposer une nouvelle esthétique à la catholicité, laquelle, après tout, avait assez affaire de se débarrasser de l'esthétique de Saint-Sulpice sans s'embarrasser par surcroît d'une esthétique catholico-boche. Je ne doute point, au reste, qu'aux productions des artistes bénédictins de Beuron les gens de goût ne préfèrent encore la basse latinité savoureuse des *Carmina Burana* dont l'Abbaye conserve le manuscrit, édité, il y a quelque vingt ans, par la société littéraire de Stuttgart.

L'abbaye bénédictine de Maria-Laach, elle, est moderne. Elle jouissait, à l'époque dont je parle, de la faveur de l'empereur, qui, je crois, l'avait visitée l'année d'avant. On m'avait donné une lettre d'introduction auprès de l'abbé du couvent, qui s'appelait Benzler.

Je partis de bon matin, guidé à travers la forêt par un paysan rhénan qui ne parlait que le plat-allemand.

En route la pluie nous surprit et c'est tout trempé que j'arrivai à Maria-Laach où le portier du couvent, ne comprenant rien au peu d'allemand que je savais et dont je tentais maladroitement de

(1) *Nietzsche contre Wagner*. Avant-Propos.

me servir, s'obstinait à me prendre pour le boulanger : *Sie sind der Bæcker*, me répétait-il.

Finalement, quand je lui eus montré ma lettre, il comprit et, en retour, me fit comprendre que l'abbé venait d'être appelé au siège épiscopal de Metz, que, par conséquent, il ne pourrait me recevoir, car il se préparait à se rendre dans son diocèse et qu'il partirait dans une heure à peine.

... Je le vis à son départ et lui remis ma lettre... Il me dit qu'il s'intéressait à la littérature moderne, même française, surtout à la poésie et qu'il était heureux de devenir le pasteur spirituel des habitants d'une province qui avait donné à la France sa plus sublime héroïne : « laquelle, ajouta-t-il, n'a été dignement chantée que par le grand allemand Schiller ».

Il me donna en outre une médaille de Saint-Benoît, que j'ai perdue depuis... Et l'abbé Benzler s'en alla en Lorraine pour y devenir ce Monseigneur Benzler, qui vient de manifester si mal à propos contre la Pucelle bienheureuse qui, en dépit des marmites, veille toujours devant la cathédrale en ruines où elle fut à l'honneur, ayant été à la peine.

§

Les Agréments de la guerre en avril. — Les artilleurs vivent dans la forêt. Les servants sont logés sous terre à côté de leurs canons.

Les conducteurs habitent non loin avec les chevaux.

La forêt comprend diverses essences : Il y a une futaie de pins, il y a encore des hêtres, beaucoup de bouleaux, des aulnes, des noisetiers et quelques merisiers. Là où sont les pins, c'est la cathédrale. Les obus des Boches y sont souvent tombés, mais elle est toujours debout érigeant vers la voûte d'aiguilles et de branchages le galbe de ses fûts.

Le bouleau brûle en répandant un parfum aromatique qui ressemble à celui que forment dans les églises l'encens et la cire mêlés. L'odeur du merisier qui flambe est suave.

Le feu est sans prix pour le soldat. Il ne l'a pas toujours. Que de fois il faut l'éteindre brusquement. Et l'on devient plus pauvre à voir cet or soudain disparaître...

... On écrit sur un tronc d'arbre au soleil printanier, les pieds dans la boue de la forêt marécageuse. Un rat fait sa toilette auprès des feuillées où se succèdent les accroupissements. L'encre est rare : quand on en a et qu'elle diminue, on l'allonge avec de l'eau et de la suie. Un lièvre pas poltron du tout lève le cul dans les pervenches. Les caissons sont couverts de branchages comme si on les décorait pour une bataille de fleurs sur la Côte-d'Azur. Un avion français passe blond et bourdonnant comme une porcelaine de bon augure. On tire

dessus et comme les obus de 77 tombent sur la forêt les hommes se précipitent pour déterrer leurs fusées d'aluminium...

... Quand on ne se bat pas on fait des bagues, des bagues en aluminium qui provient des obus des Boches, que l'on fond dans des moules de craie ou de pomme de terre... On les achève à la lime.

Et les poilus liment, liment aux tranchées des fantassins, aux tranchées souterraines des servants, dans les huttes des conducteurs, aux cantonnements des dragons de nouveau à pied comme ils étaient autrefois.

Filles et femmes de France, conservez pieusement ces anneaux de métal pâle comme les visages de ceux qui sont morts en pensant à vous.

... Les obus miaulent. Ce sont des chats volants...

... La chanson à la mode dans le secteur en avril c'était le Pont de Minaucourt, sur l'air *les Ponts de Paris :*

I

En avant d'un village
Qu'on nomme Minaucourt
Un pont donne passage
Aux soldats nuit et jour.
Près des tranchées,
Blottis, cachés,
Se trouv'nt les abris de nos troupes ;
Et, des troupiers,
Les cuisiniers
Tranquillement y font la soupe.

Refrain

Au pont de Minaucourt
Nous sommes nuit et jour
Depuis des mois, c'est là notre demeure.
Les uns y vivent et les autres y meurent
Mais qu'importe la mort
Si nous sommes plus forts,
N'avons-nous pas des 155 courts
Au pont de Minaucourt ?

II

C'est pas un petit Nice,
Le pont de Minaucourt,
Ici pas de caprice
De plaisir et d'amour !
De féminin
Nous n'avons rien
A part Rosalie-Baïonnette
Mais, aux abris,
Dans notre nid
Elle repose la coquette ! (*au refrain*)

III

Ce n'est pas par débine
Que je dis en ce jour
Qu'on fait bonne cuisine
Au pont de Minaucourt :
Riz du Japon
Et saucisson
De l'Australie ou d' l'Amérique,
Quart de tacot
(De çà, pas trop,
Ça pourrait donner la colique) (*au refrain*).

IV

Quand finira la guerre
Et que nous reviendrons
Chez nous, la mine fière,
Alors nous conterons
A nos parents,
A nos enfants
Notre campagne et nos victoires.
Ohé, les gas !
N'oubliez pas
Aussi de leur conter l'histoire

Refrain.

Du pont de Minaucourt
Où, pendant bien des jours,
Pendant des nuits, durant la grande lutte
Des Allemands précipitant la chute.
Si vous avez lutté,
C'est pour la liberté !
Souvenez-vous, aussi, et pour toujours
Du pont de Minaucourt.

Cette chanson, dont l'auteur, le caporal Abel Mazurel, du 22e colonial, est tombé au champ d'honneur, se chante encore couramment. On en modifie les paroles ; on remplace le pont de Minaucourt par un autre pont, et l'air mélancolique se perpétue pendant les longues attentes...

... On attend le vaguemestre comme on attend un baiser. C'est lui qui donne le lointain, le profond baiser de la vie aux poilus. Il arrive de loin. On signale son cheval une demi-heure avant l'arrivée. Et quand il est là, le cri : « Aux lettres ! » se répète dans tout le bivouac. Peu de lettres dans la forêt. La batterie est presque entièrement composée d'hommes des régions envahies. Et chaque jour, depuis des mois, ils espèrent une lettre tout de même. On distribue les rares lettres quotidiennes et ceux qui n'ont rien reçu se remettent (si le travail est terminé) à polir des bagues.

Poil
Demi-poil
Quart de poil
Poil, poil

La lampe est un verre où une mèche faite avec les débris d'un bonnet de coton trempé dans la graisse détachée des rations de bœuf. Un peu de paille, le manteau, la couverture de cheval et le couvre-pied, voilà le lit,

Avec le sac pour oreiller.

Mais cette lampe éclaire bien. C'est à ne pas y croire. On peut lire, on peut écrire tandis que dorment les autres. En dormant, le conducteur du milieu du canon, qui est un gars de Saint-Quentin, appelle : « Pascaline ! » tandis que dans les roseaux dont la hutte est bâtie les rats font des batteries attelées. Et les obus miaulent comme des chats amoureux. Les mitrailleuses ont moulu le café saturnien depuis la tombée de la nuit et continuent après minuit où, sur la route au loin, c'est la rumeur discontinue jusqu'à l'aube des convois de ravitaillement...

... Agent de liaison, j'ai à porter un pli au commandant du groupe dans sa forêt. Le soleil dore le sentier. Puis dans des champs qui attendent le laboureur, j'évite les trous d'obus.

Le Mot. Un village. Boue profonde. On bombarde. Les routes interdites sont barrées par des chariots. Les brèches sont masquées par des branches de sapin entrelacées. Voici l'église, trouée, les vitraux brisés, un harmonium y gémit doucement. Des prairies. Les obus boches miaulent et, fusant, éclatent en laissant un nuage couleur d'éponge. J'arrive à la lisière de la forêt que je longe au galop parce qu'on est en vue de l'ennemi. J'arrive à une petite rivière sous bois. Pont d'osier et de roseaux. Je laisse mon cheval attaché à un bouleau. Je traverse un pont, deux ponts, trois ponts ; car trois ruisseaux coulent dans la forêt. Une branche de noisetier brisée : c'est le repère. Je tourne à droite et vais pendant un quart d'heure. Un petit carré de papier piqué dans une branche. Second repère.

La cabane du commandant est à 50 pas à gauche. M'y voilà :

— Vous arrivez juste à temps.

— Je m'étais égaré, mon commandant, entre le dernier ponceau et le premier repère.

— Et le nid d'agace, mon enfant, le nid d'agace à vingt mètres d'une pelure d'orange suspendue à un petit merisier ! Ah ! La vie est ainsi faite. Il faut prendre garde aux nids et aussi, mon enfant, aussi et, peut-être plus encore, aux peaux d'orange.

Memento.— Sans aucun doute, Henry Gauthiers-Villars (Willy) a raison.

Il est probable que ma mémoire fut infidèle. Mais, ainsi que la plupart de mes compagnons d'armes, je n'aime pas à entendre parler d'infidélité... Dommage que l'Enchanteur Maugis ne soit plus en âge de servir. Ses lutins, son esprit, ses tours, son cheval Bayart et Flamberge son épée, qui lui seraient rendus l'un et l'autre par Renaud, deviendraient vite populaires sur le Front.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

A. Delloue : *Solution du grand problème ;* Tralin. 2 »

Histoire

Pierre Albin : *D'Agadir à Sarajevo* (1911-1914) ; Alcan. 3 50

J.-L. de Lanessan : *L'Empire germanique sous la direction de Bismarck et de Guillaume II ;* Alcan. 1 25

Littérature

L. de Anna et A. Sorani : *Moisson dorée.* Pages choisies des meilleurs écrivains français du XVIIe au XXe siècle ; Bamporad, à Florence. 4 »

George Auriol : *La Geste héroïque des petits soldats de bois et de plomb,* dessins de André Hellé ; Larousse. 1 »

Victor Hugo : *La Belgique.* Avec 8 pl. h. t. ; Delagrave. 2 »

Charles Péguy : *Notre patrie ;* Nouv. Revue française. 3 50

Linguistique

Albert Dauzat : *Le Français et l'anglais, langues internationales ;* Larousse. 0 50

Ouvrages sur la guerre actuelle

Les Affaires, la Bourse, les Banques et la Guerre ; Berger-Levrault. 1 25

A l'Ordre du jour ; Berger-Levrault.
I : du 8 août au 18 sept. 1914. 0 60
II : du 19 sept. au 29 septemb. 0 60
III : du 2 octobre au 14 octobre. 0 60
IV : du 15 oct. au 26 octobre. 0 60
V : du 28 oct. au 1er novembre. 0 60
VI : du 6 nov. au 10 novembre. 0 60
VII : du 11 nov. au 21 novembre. 0 60
VIII : du 22 nov. au 25 novembre. 0 60
IX : du 26 nov. au 1er décembre. 0 60
X : du 8 déc. au 11 décembre. 0 60

Enée Bouloc : *Visions de guerre et de victoire ;* Plon. 3 50

Emile Boutroux : *L'Allemagne et la guerre ;* Berger-Levrault. 0 40

Jacques Brunel de Pérard : *Carnet de route ;* Crès. 1 50

Gomez Carrillo : *Parmi les ruines.* Trad. de l'espagnol par J.-M. Champeaux ; Berger-Levrault. 3 50

Cartes Larousse : Atlas de la guerre.
Fascicule I : 6 cartes. 1 »
— II : 6 planches. 1 »
— III : 6 planches. 1 »

Champaubert : *Les Campagnes de 1914 ;* Berger-Levrault. 0 60

Francis Charmes : *La Guerre 1914-1915 ;* Perrin. 3 50

Les Communiqués officiels depuis la déclaration de guerre ; Berger-Levrault.
I : du 5 au 14 août. 0 60
II : du 15 au 31 août. 0 60
III : du 1er au 30 septembre. 0 60
IV : du 1er au 31 octobre. 0 60
V : du 1er au 30 novembre. 0 60
VI : du 1er au 31 décembre. 0 60
VII : du 1er au 31 janvier 1915. 0 60
VIII : du 1er au 28 février. 0 60
IX : du 1er au 31 mars. 0 60
XI : du 1er mai au 31 mai. 0 60

Christian Cornélissen : *Les Dessous économiques de la guerre.* Préface de Ch. Andler ; Berger-Levrault. 0 60

Décès et disparitions aux armées ; Berger-Levrault. 0 75

Célestin Demblon : *La Guerre à Liège ;* Libr. franco-anglaise. 2 50

Les Dommages de guerre ; Berger-Levrault. 1 25

A. Domin : *Les Responsables,* dessins, — vers de Georges Pioch ; Ollendorff. 2 »

Edouard Driault : *La France et la*

guerre. Les solutions françaises ; Cerf. 1 »

Marcel Dupont : *En Campagne (1914-1915).* Impression d'un officier de légère ; Plon. 3 50

Jacques Dyssord : *L'Espionnage allemand à l'œuvre ;* Edition et librairie. 3 50

En Guerre. Du 5 au 7 août ; Berger-Levrault. 0 60

En Mobilisation ; Berger-Levrault. 0 60

Extraits du Bulletin des Armées de la République ; Berger-Levrault.

I : Les Premiers-Paris du 15 août au 3 septembre 1914. 0 60

II : Les Premiers-Bordeaux du 4 septembre au 21 octobre 1914. 0 60

III : Les Premiers-Bordeaux du 24 octobre au 9 décembre 1914. 0 60

Les Finances publiques et la guerre ; Berger-Levrault. 1 25

Camille Flammarion : *La Mentalité allemande dans l'histoire ;* Flammarion. 0 50

Anatole France : *Sur la voie glorieuse ;* Champion. 3 50

Le Front. Atlas dépliant de 32 cartes en couleurs. Préface du général Cherfils ; Berger-Levrault. 0 90

L.-H. Grondijs : *Les Allemands en Belgique ;* Berger-Levrault. 0 60

Le Guet-Apens ; Berger-Levrault. 0 40

Guide militaire franco-flamand ; Hachette. 1 »

La Journée du 4 août ; Berger-Levrault. 0 60

La Journée du 22 décembre. Préface de M. Henri Welschinger ; Berger-Levrault. 0 60

J.-L. de Lanessan : *Comment l'éducation allemande a créé la barbarie germanique ;* Alcan. 0 60

Les Loyers et le moratorium ; Berger-Levrault. 0 75

A. Masson : *L'Invasion des Barbares en 1914 ;* Boccard. 3 50

René Moulin : *La Guerre et les neutres.* Préface de M. Stéphen Pichon ; Plon. 3 50

Nos marins et la guerre ; Berger-Levrault. 0 60

Paroles allemandes. Préface de M. l'Abbé E. Wetterlé ; Berger-Levrault. 0 90

Les Pourparlers diplomatiques ; Berger-Levrault.

I : Le livre bleu anglais. 0 90

II : Le livre gris belge. 0 90

III : Le livre orange russe. 0 90

IV : Le livre bleu serbe. 0 90

V : Le livre blanc allemand. 0 90

VI : Le second livre orange russe. 0 90

VII : Le livre rouge austro-hongrois. 0 90

VIII : Le second livre bleu anglais. 0 90

IX : Le livre vert italien. 0 90

Alexandre Powel : *La Guerre en Flandre.* Trad. de l'anglais, par Gérard Harry ; Larousse. 3 »

Onésime Reclus : *Annexion de la rive gauche (le Rhin français) ;* Attinger. 0 60

Noëlle Roger : *Figures de héros ;* Attinger. 0 75

Noëlle Roger : *Silhouettes d'hôpital ;* Attinger. 0 75

Th. Schlœsing fils : *Le « 75 » ;* Berger-Levrault. 0 40

La Séance historique de l'Institut de France, lundi 26 octobre 1914. Avec une préface de M. Henri Welschinger ; Berger-Levrault. 0 60

Le Séquestre des biens des Allemands et des Austro-Hongrois ; Berger-Levrault. 0 50

Raymond Séris et Jean Aubry : *Les Parisiens pendant l'état de siège.* Préface de Maurice Barrès. Avec 43 illust. ; Berger-Levrault. 3 50

S. R. : *Chronologie de la guerre* (31 juillet-31 décembre 1914) ; Berger-Levrault. 0 40

Henry Wickam Steed : *L'Angleterre et la guerre ;* Colin. 0 50

La Suisse et la Guerre ; Berger-Levrault. 0 60

Tablettes chronologiques de la Guerre. 1914. Avec 48 portraits ; Larousse. 1 »

1915. Avec 30 portraits et 8 cartes. 1 »

La Tension diplomatique ; Berger-Levrault. 0 60

Paul Verrier : *La Folie allemande ;* Berger-Levrault. 0 30

Paul Verrier : *La Haine allemande ;* Berger-Levrault. 0 40

Voix américaines sur la guerre de 1914-1915 ; Berger-Levrault. 0 60

Voix américaines sur la guerre de 1914-1915. Nouvelle série ; Berger-Levrault. 0 60

X. : *La Belgique sous la griffe allemande ;* Fontemoing. 3 50

Poésie

Victor Hugo : *Pro Patria ;* Delagrave. 1 50

Léo Loups : *Apparences ;* Imp. algérienne, Alger. 1 50

G. de Porto-Riche : *Quelques vers d'autrefois ;* Emile-Paul. » »

Henri Tilleul : *Poèmes d'outre-mer ;* Sansot. 3 »

Roman

Lya Berger : *La Germania vaincue ;* Jouve. 3 50

Sciences

Camille Flammarion : *Rêves étoilés ;* Flammarion. 3 50

Théâtre

Paul Paget : *Théâtre de guerre ;* Clareton et fils Béziers. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Les écrivains tués à l'ennemi. — Un portrait de Verhaeren au Luxembourg. — Joffre et les auteurs dramatiques. — Pour faire suite à « Wilhelm Meister ». — L'Allemand selon Stendhal. — Correspondance poétique. — Un hommage à Henry Spiess. — La nouvelle mission des neutres. — Le soldat russe d'après Tolstoï. — Il y a Brot et Brod. — L'Edition Tauchnitz et la guerre. — Varia. — Errata.

Les écrivains tués à l'ennemi. — Aux listes que nous avons précédemment publiées, il faut ajouter le nom de Paul Drouot. C'était un poète d'une vive sensibilité. Ses vers (*la Grappe de raisin. Sous le vocable du chêne*) se faisaient remarquer par leur souplesse et leur élégance.

Paul Acker a été victime d'un accident d'automobile en Alsace, où il servait comme interprète. La voiture, en dérapant, le projeta contre une borne ; il eut la tête fendue et mourut quelques heures après. Il avait quarante et un ans. Après des débuts très remarqués dans le journalisme littéraire, il s'était mis au roman psychologique, puis au roman social et patriotique. La bonne tenue de son style, son culte de la tradition l'eussent conduit peut-être à l'Académie.

§

Un portrait de Verhaeren au Luxembourg. — Les amis d'Emile Verhaeren ont décidé d'offrir au Musée du Luxembourg un portrait du grand poète des Flandres que vient d'achever son compatriote Théo van Rysselberghe. Se joindront à eux les amis du Musée et plus généralement tous ceux qui sont désireux de voir consacrer l'étroite union de la France et de la « Belgique sanglante ».

Voici une première liste de souscriptions :

LL. MM. le Roi et la Reine des Belges	200 fr.	*Report*	560 fr.
Anonyme	20	M. Church	100
Anonyme	5	Mme Dagny Bjoernson-Sautreau	20
Anonyme	200	M. Henry-D. Davray	5
M. Henry Aubry	5	Mme Armand Dayot	10
MM. Bernheim jeune	50	M. Armand Dayot	10
M. Georges Billotte	20	M. Paul Deltombe	5
M. René Boylesve	20	M. Eugène Demolder	20
Miss Buckingham Hoyt	20	M. J. Destrées	5
Docteur Charpentier	20	Mme Drouin	20
A reporter	560	*A reporter*	755

Report.....	755
Mlle Renée Druet.....	5
M. Eugène Druet.....	20
M. Edouard Ducoté.....	100
M. Théodure Duret.....	5
M. Maurice Fenaille.....	100
M. Félix Fénéon.....	20
M. et Mme André Fontainas	10
M. Arthur Fontaine.....	10
M. Paul Fort.....	10
M. Gabriel-Thomas.....	20
M. et Mme Ganshof van der Meersch.....	50
M. Henri Ghéon.....	50
M. André Gide.....	100
M. Charles Gide.....	50
M. Robert Goldschmidt...	500
M. Edmund Gosse.....	25
Mme Gossens.....	100
Mme d'Harcourt.....	10
Docteur Hébert.....	10
Mme Hervieu.....	10
M. Albert Heumann.....	5
M. Hocquardt.....	5
M. Gustave Kefer.....	20
M. Georges Lacombe	20
M. Paul Lambotte.....	20
M. Pierre Laprade.....	5
M. Henri Lebasque.....	5
M. Paul Leclercq.....	10
M. Pierre Lièvre.....	20
Mme Macquin.....	20
A reporter.....	2090

Report.....	2090
M. Maurice Maeterlinck..	50
M. Albert Marque.....	5
M. Octave Maus.....	20
Mercure de France.....	100
M. Albert Mockel.....	20
Mme Neef.....	100
M. Paul Nocart.....	50
Mme Platteel.....	5
M. A. Perret.....	20
M. Marcel Réja.....	5
M. Jacques Rouché.....	10
M. André Rouveyre.....	20
M. André Ruyters.....	40
M. Olivier Sainsère.....	10
Mme de Saint-Marceaux..	10
Mme Germaine Sallenave..	10
M. Emile Sarraut.....	50
M. Georges Sautreau.....	20
M. Jean Schlumberger...	100
Mme Sembat.....	10
M. Armand Solvay.....	100
M. André Spire.....	5
M. Tavernier.....	10
M. Alfred Vallette.....	20
M. Emile Vandervelde...	25
M. Louis Vauxcelles.....	5
Docteur Viau.....	20
M. et Mme Van Vijngaarden.....	100
M. Georges Wattbleed...	5
M. Wilmotte.....	20
Total.....	3055

Les souscriptions sont reçues au *Mercure de France*, 26, rue de Condé.

§

Joffre et les auteurs dramatiques. — Nous avons donné la réponse de Joffre à une adresse de la Société des Gens de lettres.

Voici celle qu'il a faite à un télégramme de la Société des auteurs dramatiques :

Au grand quartier général, 14 mai.

Monsieur le Président,

Je vous prie de remercier la Société des auteurs et compositeurs dramatiques du télégramme que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer en son nom.

La victoire incontestable que la vaillance de nos soldats nous donnera permettra à la France d'assurer, dans une atmosphère de liberté, la conservation et le développement de son glorieux patrimoine artistique et littéraire.

Veuillez agréer, monsieur le Président, l'assurance de mes meilleurs et plus distingués sentiments.

J. JOFFRE.

On nous affirme que le généralissime sera bientôt forcé de désigner un de ses officiers d'ordonnance qui aura pour unique fonction de correspondre avec les associations littéraires. Il paraît que Joffre a d'autres occupations lus intéressantes...

§

Pour faire suite à « Wilhelm Meister».— Quelques jours avant la déclaration de guerre de l'Italie à l'Autriche, le *Berliner Tageblatt* publiait cette poésie de Ludwig Fulda :

Connais-tu le pays où nous attirait le rêve,
vers où s'envolait l'aspiration artistique du cœur allemand,
le pays avec lequel, une génération durant,
un serment de fraternité intimement nous lia ?
Le connais-tu ?
C'est là, oui là
que mugit la menace ennemie comme une mer déchaînée.

Connais-tu le peuple qui, à l'ami, sans hésitation,
enfonce, pour merci, un couteau dans le dos ?
Nos yeux grands ouverts le regardent fixement :
Dis-nous que t'avons-nous, ô peuple, jamais fait ?
Le connais-tu ?
C'est là, c'est là
Que ne s'aventurera plus la fidélité trompée.

Connais-tu la montagne et son chemin de nuées ?
Recueillis, bien souvent nous gravîmes la route ;
Mais le pèlerinage s'est changé pour nous en un chemin de croix,
Dieu sait que nous nous l'eussions volontiers épargné.
Le connais-tu ce chemin ?
C'est là, c'est là
Qu'est l'incendie. Le feu doit-il accomplir son œuvre ?

§

L'Allemand selon Stendhal. — Beyle était commissaire aux armées quand il écrivait :

Le véritable Allemand est un grand homme blond d'une apparence indolente. Les événements figurés par l'imagination et susceptibles de donner une impression attendrissante, avec mélange de noblesse produit par le rang des personnages en action, dont la vraie pâture de son cœur, comme ce titre que je viens de rencontrer : Six valses favorites de l'Impératrice de France Marie-Louise à son entrée à Strasbourg par la Garde impériale.

Quand la musique donne du plaisir à un Allemand, la pantomime qui lui serait naturelle serait de devenir encore plus immobile.

Au lieu de cela, il veut singer l'Italien, je crois ; ses mouvements passionnés, faits extrêmement vite, ont l'air d'un exercice commandé et sont très ridicules. (Il veut être gracieux et ce qu'il fait pour cela le rend au contraire déplaisant.)

L'Allemand n'a pas la pudeur de l'attendrissement.

Le bon Allemand d'avant 1813, qui se sentait inférieur au reste du genre humain, était sympathique par bien des côtés. Quelle impression feraient sur Stendhal les mégalomanes de 1913 ?

Il est à souhaiter que nous ayons au moins un Stendhal parmi nos officiers d'administration actuellement en campagne.

§

Correspondance poétique. — De jeunes écrivains, arrachés par la guerre à leurs occupations favorites, ont adopté un usage charmant : ils

correspondent en vers, ce qui prouve au moins, on en conviendra, un moral de tout repos.

Nous avons sous les yeux un certain nombre de ces épîtres poétiques. Souhaitons que quelqu'un, plus tard, les réunisse toutes. Elles constituent de précieux documents littéraires et psychologiques.

Voyez ce qu'écrit à un ami un poète excellent, mobilisé dans un régiment d'artillerie de campagne :

J'ai tant aimé les arts que je suis artilleur.
Il a fait bien mauvais. Aujourd'hui c'est meilleur.
J'ai sur un grand cheval fait six heures de route,
Genoux en sang, mais que voulez-vous que ça foute?
Tant d'hommes sur le front meurent à tout moment
Que c'est un vrai plaisir de saigner seulement.
L'artillerie est l'art de mesurer les angles
Et l'équitation de bien serrer les sangles.
L'art du canon est l'art de tout bien mesurer.
Avec l'astronomie on le peut comparer.
Voilà tout le secret de la guerre où nous sommes.
Le reste est dans la joie et la vertu des hommes.

l'ami lui répond :

Ta lettre, cher X..., a rempli tout mon cœur.
Pars donc puisqu'il le faut, mais sois bientôt vainqueur
Et que ton canon gris et que ton cheval fauve
Reviennent avec toi de la Lorraine sauve.
Hier, j'ai vu Z..., tout habillé de bleu,
Avec un passepoil jaune sur sa culotte
Et sur chacun de ses boutons noircis au feu
Un petit cor de chasse... O souvenirs qui flottent !
Les souvenirs sont cors de chasse
Dont meurt le bruit parmi le vent.

Un autre, incorporé dans l'armée auxiliaire, se plaint en ces termes de rendre à la patrie des services peu éclatants :

Notre caserne est une école.
Un tambour qui n'est point d'Arcole
Y bat les heures tristement.
Oh la la ! quel em... bêtement !
Dans notre inaction complète
Seule nous distrait la roulette.
Les bénéfices du croupier
Se transforment en papier
A cigarette, en friandises,
En cent diverses marchandises
Qu'on expédie à ceux du front.
Dieu sait quand ils les recevront !
Galliéni bientôt, j'espère,
Me tirera de ce repaire
Où, plus jaunissants que des coings,
De tristes embusqués bâillent dans tous les coins.

Enfin, un cavalier, plus habitué à enfourcher Pégase que l'alezan à lui fourni par la République, annonce qu'il vient de recevoir les galons rouges et de les *arroser* congrûment :

Cher Y... je suis brigadier,
Faut pas croire qu'ici l'on vole
Ses galons. Mais un saladier
Les arrose dans la piaule.

Agent de liaison, un saule
Me sert d'abri. Mais l'encrier
Est un vieux bidon à pétrole.

Réponse :

Qu'elles sont belles, tes sardines
Incarnadines !
Et, noir sur l'or aérien,
Comme il fait bien,
Ton saule, dans le paysage !
Triste message :
Notre V... est à Toulon.
Il a du plomb
Dans la paume de la main droite
Ce vieux Croate
N'en écrira guère plus mal,
Quel animal !

Par quoi il est démontré que la bonne humeur est de règle naturelle chez nos écrivains soldats.

§

Un hommage à Henry Spiess. — Le 14 juillet, à Genève, un dîner intime, organisé par le groupement littéraire de la Violette, réunissait autour d'Henry Spiess un certain nombre de poètes et d'écrivains de la Suisse française et plus particulièrement de Genève. On célébrait la publication du *Visage ambigu*, la dernière œuvre du poète du *Silence des Heures* et des *Chansons captives*, parue récemment aux *Cahiers Vaudois*, à Lausanne. Parmi les assistants figuraient MM. Marcel Abaire, Maurice Calame, Etienne Didès, Louis Dumur, Charles d'Eternod, Valentin Grandjean, Franz Laya, Henri Mugnier, Jean Violette, Paul Virès. A l'heure des toasts, Jean Violette, Louis Dumur, Valentin Grandjean prirent successivement la parole pour saluer et célébrer le héros de cette petite fête. On n'oublia point de boire à la France, à la victoire des Alliés, au triomphe de la culture sur la Kultur, puis l'on remit à Spiess une adresse revêtue de nombreuses signatures le proclamant « prince des poètes de la Suisse française ». C'est ainsi qu'en ce jour de 14 juillet, et comme dans une sorte d'hommage au grand pays qui lutte pour la civilisation artistique contre la barbarie scientifique, les poètes de Genève se sont assemblés pour couronner celui d'entre eux qui leur a paru magnifier le plus dignement la belle langue et le noble génie de la France.

§

La nouvelle mission des neutres. — Herr Professor Martin Rade, de l'Université de Marbourg, est un humoriste qui touche au pince-sans-rire. Ne vient-il pas, dans les *Blætter fuer zwischenstaatlische Organisation*, organe grave de pacifisme, de proposer aux savants des nations neutres qu'ils réunissent des documents dont l'ensemble porterait ce titre : *Archives des fantasmes, ruses et mensonges nés de la Guerre.* Les matières en sont par lui réparties en quatre groupes :

1° Les accusations de contre-vérité ou de mensonge portées par l'un des belligérants contre la partie adverse. Ces documents seront fournis volontiers par les parties belligérantes elles-mêmes, même au cours de la guerre, avec un zèle que la paix n'affaiblira certes pas.

2° Les mensonges justifiés en tant que ruses, et que celui qui en usa avoue non sans quelque satisfaction.

3° Les démentis opposés officiellement ou officieusement aux reproches d'accusation injustifiée. C'est, semble-t-il, un complément du premier groupe.

4° Citons textuellement : « Un grand nombre de personnes ont rapporté des choses à elles racontées qui, passant par leur canal, ont pris une tout autre forme. Mais un grand nombre également prétendent avoir vu ou vécu elles-mêmes des choses qu'elles ont dénaturées ou qui sont nées de leur propre imagination. Il est de nécessité qu'un esprit expert en psychologie populaire pénètre en ce domaine et y fasse des découvertes. Pour cette enquête, il faudra chercher et trouver le concours d'hommes et de femmes de bonne volonté. En ce qui me concerne, je serais à même de fournir tout un dossier sur la peur de l'espionnage et la chasse aux espions en Allemagne (nous en sommes relativement peu atteints). Pour que nous rencontrions un sol ferme, il nous faudra d'abord suivre quelques traces, comme, par exemple, les sources empoisonnées, les yeux crevés, les mains coupées, etc. Mais, avant tout, il sera bon de tenir pour vraie cette parole d'un fonctionnaire allemand, dont la profession était de procéder à de telles enquêtes : « On ne doit croire que la moitié de ce qu'on a vu soi-même. »

§

Le soldat russe d'après Tolstoï. — Les soirées sont longues à Paris pendant la guerre. Aussi lit-on beaucoup et c'est fréquemment que le hasard des lectures fait vivre d'une intense actualité des pages déjà anciennes.

L'autre jour, après avoir lu les derniers communiqués russes relatifs à la magnifique retraite exécutée en Pologne et en Galicie par les troupes du grand-duc Nicolas, nous ouvrîmes un volume de Tolstoï et nous tombâmes sur cette page de *La Coupe en Forêt* (1) :

L'esprit du soldat russe n'est pas basé, comme le courage des peuples méridionaux, sur l'enthousiasme qui s'échauffe très rapidement et se refroidit de même. Il est aussi difficile d'enflammer le soldat russe que de lui faire perdre courage. Il ne lui faut ni les effets, ni les discours, ni les cris guerriers, ni les chansons, ni les tambours, il lui faut, au contraire, l'ordre et l'absence de toute excitation. Dans un vrai soldat russe, on n'observe jamais la fanfaronnade, l'effronterie, le désir de s'enivrer, de s'échauffer pendant le danger, au contraire, la modestie, la simplicité et la crainte de voir dans le danger toute autre chose que le danger même sont les traits distinctifs de son caractère.

J'ai vu un soldat blessé à la jambe qui, au premier moment, regrettait seulement que sa pelisse de peau d'agneau fût percée ; un conducteur qui, désarçonné du cheval tué sous lui, détachait la sous-ventrière pour retirer la selle. Qui ne se rappelle le cas qui se présenta au siège de Guersguebei, quand, au laboratoire, l'enflamma le tube d'une bombe chargée. L'artificier ordonna à deux soldats de détrendre cette bombe et de courir la jeter dans un gouffre, mais les soldats ne la portèrent pas dans l'endroit le plus proche de la tente d'un colonel qui était élevée sur le fossé, ils la portèrent plus loin pour ne pas éveiller les chefs qui dormaient dans la tente et tous deux furent mis en pièces. Je me souviens encore qu'en 1852, dans le détachement, un jeune soldat, je ne sais pourquoi, dit pendant la bataille qu'il lui semblait que la section ne sortirait pas d'où elle était et toute la section furieuse s'élança sur lui à cause de cette sinistre parole qu'on ne voulait même pas répéter.

(1) *Œuvres complètes* (traduction J.-W. Bienstock).

Dans une autre nouvelle, *L'Incursion*, Tolstoï nous montre un de ses compagnons d'armes, un capitaine, qui, sous la mitraille, avait exactement la même figure qu'au bivouac, et qui représente à ses yeux le type de l'officier russe ordinaire :

C'est facile à dire : *exactement comme toujours ;* mais combien de diverses nuances n'ai-je pas remarquées chez les autres : l'un veut paraître plus calme qu'ordinairement, l'autre plus sévère, le troisième plus gai. Et au visage du capitaine on voyait qu'il ne comprenait même pas pourquoi il fallait paraître.

Le Français qui dit à Waterloo : LA GARDE MEURT, MAIS NE SE REND PAS, et les autres, surtout les héros français qui prononcèrent des mots fameux, étaient courageux et ont dit réellement ces mots fameux, mais entre leur courage et celui du capitaine, il y a cette différence que, si ces grands mots, en n'importe quelle occasion, s'éveillaient dans l'âme de mon héros, je suis sûr qu'il ne les prononcerait pas. Premièrement, parce qu'en les prononçant, ces grands mots, il craindrait de gâter par là la grande œuvre; et deuxièmement, parce que, quand l'homme sent en soi la force d'accomplir une grande action, aucune parole n'est nécessaire. A mon avis, c'est un trait particulier et très noble du courage russe, et combien après cela nos cœurs russes n'auront-ils pas de peine quand, parmi nos jeunes militaires, on entend en français des phrases banales, qui ont la prétention de rappeler la vieille chevalerie française?

Les héros russes agissent en silence, et c'est très beau. Mais sur le champ de bataille, la parole n'est pas toujours d'argent, elle est quelquefois d'acier. Tolstoï eût dû reconnaître que le mot de Cambronne et celui du chevalier d'Assas, pour ne citer que ceux-là, ne sont pas seulement des mots : ce sont aussi des actes.

§

Il y a Brot et Brod. — Les journaux français des 10 et 11 juillet ont reproduit à l'envi cette annonce cueillie dans un journal d'Aix-la-Chapelle.

Trumeau Spiegel zu verkaufen auch gegen Brot 05407 Cornelius strasse 22.

Ils traduisaient :

Glace à trumeau à vendre, même contre du pain 05407 Cornelius-strasse 22.

Si les Allemands étaient réduits à vendre leurs glaces pour avoir du pain, la paix serait proche.

Malheureusement il nous paraît plus juste de traduire ainsi :

Glace à trumeau à vendre, et même [à échanger] contre un miroir BROT.

§

L'Edition Tauchnitz et la Guerre. — L'un des curieux incidents provoqués par la guerre est la suspension de la publication de la collection des livres anglais et américains, imprimée sans interruption depuis 1841, par la maison Tauchnitz, de Leipsig. Le dernier volume sorti d'Allemagne et arrivé à Paris porte le numéro 4503 : *Barbara and Company* et est de la plume de ce vétéran parmi les romanciers anglais, M. William Edward Norris. Fait assez singulier; une des meilleures scènes de l'ouvrage est un dialogue plein de vivacité s'échangeant entre deux dames anglaises et un attaché de l'ambassade allemande à Londres. Elles cherchent à faire une distinction entre les Prussiens, que ces dames déclarent être « arrogants et mal élevés », et les autres Allemands. Le jeune diplomate, qui est Saxon,

intervient : « Il est possible que nous n'ayons pas un amour immodéré pour le Prussien ; mais pour nous, aujourd'hui, il n'y a qu'une patrie. Un Allemand est un Allemand. »

Un autre romancier anglais, feu Sir Walter Besant, dans un de ses ouvrages, *Katharine Regina*, publié chez Tauchnitz en 1888, faisait déjà dire, au chapitre VI, à un jeune commis allemand employé dans une maison de commerce de Londres : « Quand nous aurons pris Anvers, tout votre commerce ira là ; et alors où en sera votre Londres ? Tout, tout sera allemand. L'Allemagne s'étendra jusqu'à ce qu'elle ait absorbé la Hollande, la Belgique, les pays Scandinaves, les Indes et les colonies anglaises, et ait mis la main sur l'Amérique ! »

Un autre romancier anglais, paru aussi chez Tauchnitz, le grand George Meredith, parlant en 1909, quelques mois avant sa mort, dit : « Malgré toutes ces paroles de paix, les indices du temps sont pour la guerre. Je vois dans l'avenir, un avenir pas très éloigné, une immense tragédie, l'Armageddon de l'Europe. Vous, vous appartenez à la génération de la foudre et des éclairs ; l'Europe sera un mélange de sang et de tonnerres. Le militarisme allemand produira une sorte de courage barbare, aveugle à tous les instincts supérieurs de l'humanité. Une guerre menée par une nation obsédée par l'idéal du militarisme sera terrible et sans merci. » — T. S.

§

Varia. — En ce temps-là, l'empereur de Chine ayant déclaré la guerre à la république de Babylone, le gouvernement militaire de cette ville fit de nombreuses réquisitions : véhicules mécaniques, animaux de selle, de trait et de boucherie, etc., etc.

La guerre dura longtemps et pendant des mois et des mois les réquisitions ne cessèrent pas.

L'inspecteur municipal d'une commune de la banlieue babylonienne fit, en procédant à sa ronde quotidienne, une observation assez singulière. Il remarqua qu'à l'heure où les bœufs destinés à la nourriture des soldats étaient soumis à l'examen des autorités militaires, une rue où ces animaux devaient à stationner quelques instants se trouvait régulièrement inondée par suite de l'engorgement d'une conduite d'eau, de sorte que les bœufs trouvaient à loisir l'eau de l'abreuvoir improvisé et qu'ils en absorbaient chacun plusieurs litres, c'est-à-dire plusieurs kilos. Une enquête adroite permit bientôt à l'inspecteur de découvrir que le marchand de bœufs et l'arrosseur du quartier s'étaient mis de connivence pour augmenter ainsi le poids et par conséquent le prix des bêtes vendues.

Or, c'est seulement au neuvième mois de la guerre que la fraude fut inventée. Nos deux malins avaient eu le temps de se partager deux ou trois centaines de mille francs.

Mœurs fort blâmables, mais dont il ne faut pas s'étonner trop, en raison de l'époque lointaine où elles florissaient...

A Charleville, en pays envahi, la maison natale de Rimbaud est occupée par la poste allemande. On y a installé aussi une salle de danse.

Quand Guillaume II vient à Charleville, il loge dans une maison dont les fenêtres ont vue sur la statue de Rimbaud. Cela a peut-être donné au roi de Prusse l'envie de lire *les Illuminations*, sinon *Une saison en Enfer*,

dont le titre pourrait lui paraître un sinistre présage du sort qui l'attend dans l'autre monde.

Un chrétien et un juif causent.

LE JUIF. — Enfin, avouez qu'au cours de cette guerre mes coreligionnaires se sont bien conduits?

LE CHRÉTIEN. — Parbleu, une guerre d'usure!

Nous signalons à M. René Benjamin, successeur de Jules Moineaux et auteur d'un livre fort gai sur les justices de Paix de Paris, un filon inépuisable : les conseils de révision comiques.

Citons, au hasard, le mot d'un brave homme qui prétendait avoir une hernie *dominicale ;* et cet autre qui, s'avançant vers l'imposant tribunal de santé, prononça d'un ton pénétré :

— Moi, messieurs les majors, j'ai un peu d'*ase.*

On eut du mal à comprendre qu'il se plaignait d'un asthme.

Un troisième disait qu'il avait des hémorroïdes :

— Faites voir, ordonna le général qui présidait la séance.

Et l'homme de s'asseoir par terre et d'exhiber la plante de ses pieds.

Celui-là fut déclaré bon pour le service.

§

Errata au poème de Renée Vivien, *les Morts inquiets*, publié dans le n° du 1er juillet :

4e vers : *Roule vers l'avenir.*
12e vers : *La rouge soif du meurtre.*
16e vers : *Les chansons du départ.*

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

EXTRAITS DES SOMMAIRES

DV « MERCVRE DE FRANCE »

(PREMIER SEMESTRE 1914.)

HENRY DÉRIEUX.....	*La Poésie de Mme de Noailles.*
PAUL LOUIS.....	*La Crise révolutionnaire anglaise.*
LAFCADIO HEARN.....	*Le Régime féodal au Japon.*
HENRI ALBERT.....	*Quelques idées de Georges Brandès.*
GEORGES DAUVILLE.....	*Le Positivisme est-il un système de Philosophie positive?*
FRÉDÉRIC NIETZSCHE.....	*Réflexions sur Richard Wagner.*
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.....	*Emile Verhaeren.*
ERNEST RAYNAUD.....	*Le Rêve allemand.*
FRANÇOIS PORCHÉ.....	*Péguy et les « Cahiers de la Quinzaine ».*
MARGUERITE AUGAGNEUR. ..	*Impressions de Madagascar.*
ERNEST GAUBERT.....	*Frédéric Mistral, poète et patriote provençal.*
ANDRÉ LÉVY.....	*L'Origine lorraine de Méhul.*
LOUIS GUIMBAUD	*La Jeunesse de Juliette Drouet.*
PAUL LOUIS.....	*Les Nouvelles Tendances européennes.*
EDOUARD CHAPUISAT.....	*De Genève française à Genève suisse.*
R. BLANCO-FOMBONA.....	*Bolivar. Aspects de son Génie.*

DERNIERS SOMMAIRES

N° 411. — 1er AOUT 1914

HENRY DÉRIEUX.....	*L'Œuvre romanesque de M. Henri de Régnier*.....	433
YVE DELAGE et MARIE GOLDSMITH.....	*Les Facteurs mécaniques de la division cellulaire*.....	468
ANDRÉ ROUVEYRE.....	*Visages* (2e série) : *VIII. Pierre Champion*.....	487
MAURICE MONTABRÉ.....	*Adieu*, poèmes.....	488
J. POLLIO	*Le Vrai Texte des Mémoires de Casanova*.....	491
J.-G. PROD'HOMME.....	*Le Chevalier Gluck et sa « réforme » de l'Opéra*.....	502
CAMILLE MALLARMÉ.....	*La Casa Seca*, roman (1re partie)....	512

Revue de la Quinzaine : HENRIETTE CHARASSON : *Les Romans*, 558. — JEAN DE GOURMONT : *Littérature*, 563. — EDMOND BARTHELEMY : *Histoire*, 568. — GEORGES BOHN : *Le Mouvement scientifique*, 574. — HENRI MAZEL. *Science sociale*, 577. — A. VAN GENNEP : *Ethnographie, Folklore*, 582. — JEAN NOREL : *Questions militaires et maritimes*, 587. — FERNAND CAUSSY : *Géographie politique*, 591. — CHARLES-HENRY HIRSCH : *Les Revues*, 595. — R. DE BURY : *Les Journaux*, 603. — JEAN MARNOLD : *Musique*, 607. — GUSTAVE KAHN : *Art*, 612. — AUGUSTE MARGUILLIER : *Musées et Collections*, 616. — HENRI ALBERT : *Lettres allemandes*. 623. — MARCEL MONTANDON : *Lettres roumaines*, 628. — J.-L. WALCH : *Lettres néerlandaises*, 632. — JANKO CADRA : *Lettres tchèques*, 636. — E. DE MORSIER : *Variétés : L'Ame d'un Archiduc*, 641. — GUILLAUME APOLLINAIRE: *La Vie anecdotique*, 644. — MERCVRE, *Publications récentes*, 647; *Echos*, 649.

N° 412. — 1er AVRIL 1915

ALFRED VALLETTE.....	*A nos Lecteurs*.....	657
HENRI DE RÉGNIER.....	*La faillite de la « Kultur »*.....	659
EMILE VERHAEREN.....	*Les Baigneuses de Rubens*, poème...	663

Paul Louis	*Une Europe nouvelle*	665
P.-G. La Chesnais	*Le Neutralisme en Norvège*	682
Henri Albert	*L'Universalité allemande et les Sources du Pangermanisme*	692
André Fontainas	*Villes Flamandes dévastées : Louvain, Malines, Ypres*	710
A.-Ferdinand Hérold	*Quelques mots sur l'Unité allemande.*	727
Henry-D. Davray	*Huit mois de guerre et de neutralité.*	734

Revue du Mois : Remy de Gourmont : *Epilogues : Mon retour à Paris*, 754. — Jean de Gourmont : *Littérature*, 756. — Henri Mazel : *Science sociale*, 759. — Charles Merki : *Archéologie*, 768. — Carl Siger : *Questions coloniales*, 772. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*. 776. — R. de Bury : *Les Journaux*, 784. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 793. — Charles Oliver : *Lettres anglaises*, 799. — P.-G. La Chesnais : *Lettres danoises*, 802. — Divers : *Ouvrages sur la guerre actuelle*, 810. — Divers : *A l'étranger : Allemagne, Balkans, Etats-Unis, Italie, Russie*, 813. — Carl Siger : *Variétés : La Bêtise allemande*, 833. — Mercvre : *Publications récentes*, 837. — *Echos*, 839.

N° 413. — 1er MAI 1915

Maurice Muret	*Guillaume II, d'après M. Karl Lamprecht*	5
Francois Porché	*Trains militaires*, poème	28
Raoul Narsy	*Le Saint-Siège et la Guerre*	31
Louis Luce	*L'Attaque des Dardanelles*. Première phase	44
Léon Bloy	*Jeanne d'Arc et l'Allemagne*	53
Fernand Romanet	*Stèle pour Emile Despax*, poésie	65
Pierre Maes	*Nieuport place de guerre*	66
René D	*Fragments d'un Carnet de route*	75
Henri Albert	*Les origines de la Guerre européenne.*	81

Revue du Mois: Remy de Gourmont : *Epilogues : Dieu ou l'Autre*, 93. — Georges Bohn : *Le Mouvement scientifique*, 95. — Jean Norel : *Questions militaires et maritimes*, 100. — Carl Siger : *Questions coloniales*. 105 — R. de Bury : *Les Journaux*, 110. — : Jean Marnold : *Musique*, 117. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 129. — Divers : *Ouvrages sur la guerre actuelle*, 133. — Divers : *A l'étranger : Balkans, Danemark, Espagne, Italie, Norvège, Suède, Suisse*, 140. — Mercvre : *Publications récentes*, 181 ; *Echos*, 181.

N° 414. — 1er JUIN 1915

Henri Malo	*Les Débuts de la guerre en Flandre occidentale*	193
André Rouveyre	*Quelques Prisonniers allemands*	213
Francis Jammes	*A une Première Communiante*, sonnet	221
Edmond Barthélemy	*L'Idée allemande du Développement : Hegel, Bismarck, Guillaume II*	222
Joseph Reinach	*Les Lois anti-alcooliques et la Guerre.*	238
Jacques Mesnil	*L'Allemagne et l'Histoire de l'Art*	263
P.-G. La Chesnais	*Les Socialistes Autrichiens et la Guerre*	279
Paul Nemo	*Le Blocus de l'Angleterre par les sous-marins*	294
Albert Heumann	*Ce que la France doit aux écrivains Belges*	303

Revue du Mois : Remy de Gourmont : *Epilogues : Scrupule de femmes*, 309. — Emile Magne : *Littérature*, 312. — Edmond Barthélemy : *Histoire*, 315. — Georges Palante : *Philosophie*, 320. — Henri Mazel : *Sciences sociales*, 324. — Charles Merki : *Archéologie*, 329. — Jean Norel : *Questions militaires et maritimes*, 332. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 338. — R. de Bury : *Les Journaux*, 347. — Auguste Marguillier : *Musées et Collections*, 355. — Henri Mazel : *Ouvrages sur la guerre actuelle*, 362. — Divers : *A l'Etranger : Allemagne, Angleterre, Les Balkans, Espagne, Italie, Norvège, Suisse*, 365. — Emile Bernard : *Variétés : sur Paul Cézanne*, 403. — Guillaume Apollinaire : *La Vie anecdotique*, 408. — Mercvre : *Publications récentes*, 412 ; *Echos*, 413.

N° 415. — 1er JUILLET 1915

Paul Louis	*Le Droit et le Rôle des petites nations*	417
Francis-Vielé-Griffin	*Les Femmes et les Enfants*, sonnets.	433
Saint-Alban	*Les Pacifistes français et la Guerre.*	435
Rachilde	*La Délivrance*	447
José Théry	*Le Palais de Justice pendant la Guerre*	456
Renée Vivien	*Les Morts inquiets*, poésie	472
André Fontainas	*Le Courage belge*	473
Paul Dermée	*L'Allemagne jugée par ses grands hommes*	486

REVUE DU MOIS :

Revue du Mois : Remy de Gourmont : *Epilogues : M. Croquant et la Guerre*, 496. — Emile Magne : *Littérature*, 498. — Edmond Barthélemy : *Histoire*, 503. — Georges Bohn : *Le Mouvement scientifique*, 506. — Carl Siger : *Questions coloniales*, 510. — Charles-Henry Hirsch : *Les Revues*, 515. — R. de Bury : *Les Journaux*, 523. — Jean Marnold : *Musique*, 529. — Henri Albert : *Lettres allemandes*, 538. — Théodore Stanton : *Lettres américaines*, 543. — Divers : *Ouvrages sur la guerre actuelle*, 547. — Divers : *A l'Etranger : Allemagne, Amérique du Sud, Angleterre, Balkans, Danemark, Etats-Unis, Italie, Russie, Suisse*, 558. — Sartor : *Variétés : Bons et Mauvais Prophètes : De Cassandre au général Maitrot*, 610. — Mercvre : *Publications récentes*, 614; *Echos*, 616.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

BILLETS DE FAMILLE POUR LES VACANCES

aque année, l'Administration des Chemins de fer de l'Etat fait délivrer pour un point nque de son Réseau, aux familles composées d'au moins trois personnes payant place e et voyageant ensemble, des billets d'aller et retour collectifs dont les prix comportent eduction très appréciable sur ceux des billets ordinaires.

mission des *billets de famille dits de Vacances* est, dès à présent, autorisée de et pour les gares du Réseau de l'Etat. Elle sera continuée jusqu'au 30 Septembre et tous les délivrés à partir du 15 Juin seront valables uniformément, au retour, jusqu'au 5 No- re.

pelons que le prix total d'un billet collectif de famille s'obtient en ajoutant au prix de billets simples ordinaires au tarif plein pour les deux premières personnes, le prix d'un billets pour la troisième personne et la moitié de ce prix pour la quatrième et chacune des tes, ce qui permet, par exemple, à une famille de cinq personnes de bénéficier d'une réduc- e 40 o/o sur le tarif ordinaire.

alons également que le chef de famille peut être autorisé à effectuer le voyage isolément ndition qu'il en fasse la demande en même temps que celle du billet. Dans ce cas, il lui est n coupon spécial pour l'aller et le retour.

, il peut être délivré à un ou plusieurs des voyageurs inscrits sur un billet de famille et ne temps que ce billet, une *carte d'identité* sur la présentation de laquelle le titulaire est à voyager isolément, à moitié prix du tarif général, pendant la durée de la villégiature de ille, entre le lieu de départ et le lieu de destination mentionnés sur le billet.

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

NOUVEAU SERVICE DE TRAINS AU 10 JUILLET 1915

L'Administration des Chemins de fer de l'État annonce la mise en vigueur, *dater du 10 juillet dernier*, d'un nouveau service de trains étudié principalement dans le but de faciliter les déplacements des familles pendant la saison d'été.

Les relations entre la capitale et les principales stations balnéaires de la Manche et de l'Océan seront améliorées très sensiblement, du moins dans la mesure où il a été possible de le faire en tenant compte des besoins militaires. C'est ainsi que des trains spéciaux ou des voitures directes desserviront chaque jour les plages de Dieppe, Saint-Valéry-en-Caux, Fécamp, Etretat, Trouville, Deauville, Villers, Houlgate, Cabourg, Granville, Saint-Malo, Dinard, les Sables-d'Olonne, La Rochelle, Chatelaillon, Fouras et Royan. Un train spécial circulera également entre Paris et Lannion, ce qui sera très appréciable pour les nombreux baigneurs se rendant sur la Côte Nord de Bretagne. En outre, la station thermale de Bagnoles-de-l'Orne sera accessible aux voyageurs venant de Paris sans qu'ils aient à changer de voitures en cours de route.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

ENLÈVEMENT DES BAGAGES A DOMICILE AU MOMENT DES GROS DÉPARTS POUR LA CAMPAGNE ET LES BAINS DE MER

Comme les années précédentes, l'Administration des Chemins de fer de l'Etat a organisé, pour les époques où se produisent les plus nombreux départs pour la CAMPAGNE et les BAINS DE MER, un service exceptionnel d'enlèvement des bagages à domicile *à prix très réduits* : 0 fr. 10 par colis. L'enlèvement a lieu la veille du départ.

Ce service fonctionnera à l'occasion des départs des 29, 30 et 31 juillet, 1er, 13, 14, 15 et 31 août et 1er septembre 1915.

En raison des circonstances, les demandes seront acceptées seulement pour les 10 premiers et les 16e et 17e arrondissements et dans la mesure où le Service pourra être assuré effectivement eu égard aux voitures disponibles.

Les Voyageurs désirant faire enlever leurs bagages à domicile trouveront des formules spéciales de demandes dans les Bureaux de Ville et les gares principales du Réseau à Paris. Les demandes doivent être adressées au Bureau spécial de l'enlèvement des bagages, 20, rue de Grammont, où se délivrent également des billets de toute nature.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. ALEXIS ROSTAND, C. ✱
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✱
Administrateur Directeur : M. P. BOYER, ✱

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

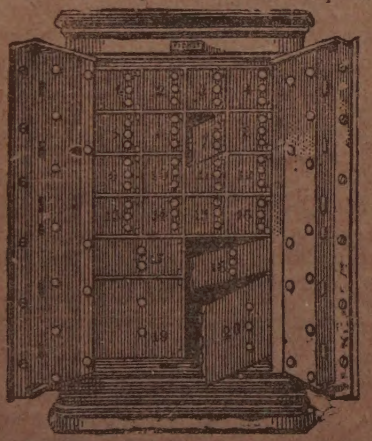
AGENCES

45 Bureaux de Quartier dans Paris — 16 Bureaux de Banlieue — 180 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 12 Agences à l'Etranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain; 49, avenue des Champs-Elysées,* et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois ½..... 1 1/2 0/0 | De 1 an à 2 ans..... 2 0/0
Au delà de 2 ans et jusqu'à 4 ans. 3 0/0

Les Bons délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux;* ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de Lettres de Crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde, Henriette Charasson.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographiepolitique: Fernand Caussy.
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique suisse : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes: Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises: Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

La revue étant bi-mensuelle en temps normal, et pour ne rien modifier au tarif habituel, les abonnements et réabonnements, tant qu'elle ne paraîtra qu'une fois par mois, ne seront pas établis sur leur durée, mais sur le nombre de numéros. Ainsi un an représente 24 numéros, 6 mois 12, 3 mois 6. L'abonnement de 3 ans comporte 72 numéros.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro.....	1.50
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.